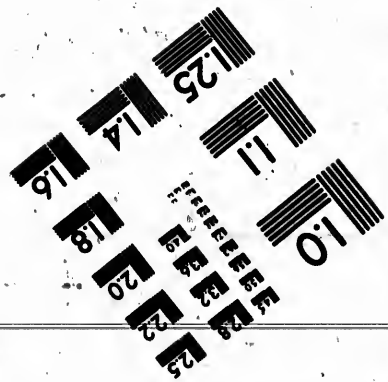
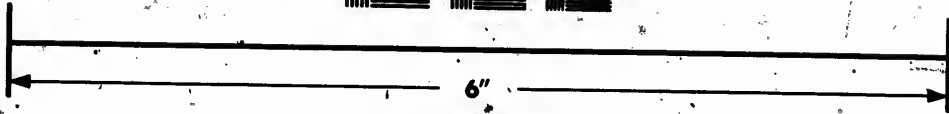


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET. (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14590
(716) 872-4503

15 128 125
18 122 120
18

**CIHM
Microfiche
Series
(Monographs)**

**ICMH
Collection de
microfiches
(monographies)**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

10

© 1991

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

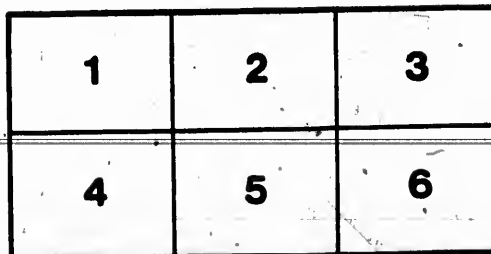
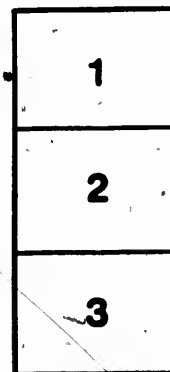
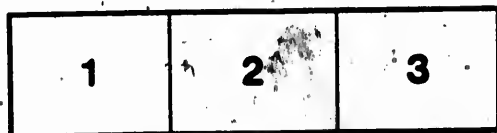
Société du Musée
du Séminaire de Québec.

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Société du Musée
du Séminaire de Québec.

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

AVERTISSEMENT.

ON trouve chez **NÉILSON et COWAN**, libraires, à Québec, rue de la Montagne, n^o 3, tous les différens livres d'école et de piété en usage ici; aussi un grand nombre de livres **FRANÇAIS** et **ANGLAIS** sur les sciences, les arts, la littérature, &c. dictionnaires, livres d'école latins, &c.

Liste des livres d'école et de piété.

Alphabet français,	historiques et de contes moraux par Wanostrocht,
Petit Catéchisme,	Grammaire de Siret,
Grand Catéchisme,	Grammaire et Exercices de Chambaud,
Grammaire française par Lhomond,	Grammaire de Lézizac,
Palairet,	Histoire abrégée de l'ancien Testament &c., &c. Neuvaïne.
Nouvelle méthode pour apprendre à bien lire. Cet ouvrage regarde les commençans et les conduit graduellement, d'une manière fort aisée, de la connaissance des simples lettres de l'alphabet, à la lecture des mots les plus longs et les plus difficiles.	Instructions de la Jeunesse,
Syllabaire français par M. Porny,	Journée du Chrétien,
Traité d'arithmétique pour l'usage des écoles, par Jean-Antoine Bouthillier,	Contes des missions,
Grammaire anglaise et française par Perrin,	Offices de l'Eglise,
Exercices par Perrin,	Heures romaines,
Dictionnaire de poche, anglais et français, par Nugent,	Livre de vie,
Recueil choisi de traits	Formulaire,
	Processional,
	Vespéral,
	Graduel,
	Grammaire latine par Lhomond,
	De Viris illustribus,
	Virgile, Horace,
	Cicéron, César, Ovide,
	Imitation de Jésus-Christ,
	Abridgement of Christian Doctrine, for the use of the Diocese of Quebec.

On fait une abréviation considérable sur les prix en faveur de ceux qui achètent en gros.

Québec, 1837.

98 INSTRUCTIONS

CHRETIENNES

POUR

LES JEUNES GENS;

UTILES A TOUTES SORTES DE PERSONNES
MELES DE PLUSIEURS TRAITS D'HIS-
TOIRE, ET D'EXEMPLES EDIFIANS.

Imprimées sur la 14e édition d'Avignon revue et corrigée



SEPTIEME EDITION.

A QUEBEC :

Chez NAILSON & COWAN, Imprimeurs-Libraires, rue
de la Montagne, N° 3.

1827.

J
r
v
q
c
f
v
b
m
ta

j'y
fai

far
mi
et
m
vol
tic
sou

EXERCICE SPIRITUEL

DURANT LA SAINTE MESSE.

Je vais, mon doux Jésus, avec vous au Calvaire ; faites-moi participant de la charité qui vous y conduisoit. Donnez-moi les sentimens qu'eurent les filles de Sion, vous rencontrant chargé de votre croix, et la couronne d'épines sur la tête. Accordez-moi une résignation de ma volonté à la vôtre, telle qu'étoit celle de votre bienheureuse mère au pied de la croix, par les mérites de vos douleurs et de votre sainte constance en votre amour pour nous. Ainsi soit-il.

En entrant dans l'Eglise, dites :

Seigneur, j'approcherai de votre saint autel, j'y verrai le Saint des Saints, et je louerai votre saint nom.

Vous direz devant le saint Crucifix :

O amour crucifié ! qui vous a porté à souffrir tant de peines et une mort si cruelle pour moi misérable pécheur ?

O Dieu de mon âme ! attachez-moi à vous, et me détachez de moi-même.

Faites-moi cette grâce, mon doux Jésus, que ma croix soit jointe à la vôtre, et que je la porte volontiers. Je présente à vos pieds mes intentions, mes actions, mes affections, désirant de tout mon cœur que vous soyez à jamais l'unique

objet de mon mour. Mon Dieu, faites-moimisericorde. Ainsi soit-il.

Au commencement de la Messe.

Très-doux Jésus, je me prosterne en toute humilité à vos pieds, désirant les arroser et les laver de mes larmes par le déplaisir des péchés que j'ai commis contre votre divine majesté, vous suppliant d'avoir pitié de cette pauvre et chétive créature, rachetée par votre précieux sang : ne la punissez pas selon ses mérites.

Seigneur, je reconnois mes fautes et m'en repens de bon cœur. Je vous en demande très-humblement pardon ; je me propose, moyennant votre sainte grâce, d'être mieux sur mes gardes, et de vous aimer de toutes les forces de mon âme. Ainsi soit-il.

Puis vous direz le Misereatur, et le Confiteor, après le prêtre.

A l'Introït de la Messe.

O Dieu éternel ! je me réjouis de ce que vous êtes seul celui qui est, et que pas un n'ait l'être que par vous. O grandeur infinie ! vous savez bien ce que vous êtes et ce que je suis : vous êtes tout et je ne suis rien, et cependant vous me cherchez !

Au Kyrie eleison.

O très-miséricordieux Sauveur ! je vous demande humblement pardon pour tous ceux qui sont en péché mortel, et vous supplie par votre précieux sang, mort et passion de leur inspirer une parfaite douleur et repentir de leurs péchés,

afin que votre saint nom soit loué en eux et par eux.

Au Gloria in excelsis.

Je me réjouis, ô mon Dieu, de vous voir adoré des Anges, et il me déplaît grandement que vous foyez si méconnu et oublié des hommes. Seigneur, je vous adore avec ces esprits bienheureux et souhaite extrêmement que tout le monde vous connoisse et vous adore. O roi de gloire, élevez mon cœur en haut, afin qu'il glorifie votre saint nom sur la terre comme les Anges le glorifient au ciel. Tout ce que je dirai et ferai fera pour votre gloire, sans rechercher la mienné; j'aurai toujours en ma bouche: Gloire soit à Dieu.

Quand le prêtre dit Dominus vobiscum dites :

Mon Dieu, demeurez toujours avec moi, et jamais ne vous en éloignez.

A l'Épître.

O doux Sauveur, donnez-moi la lumière pour connoître et accomplir toujours votre sainte volonté; et me faites la grâce de porter patiemment pour votre amour les adversités qui m'arriveront. Ainsi soit-il.

A l'Évangile.

O Dieu de mon cœur, éclairez les yeux de mon entendement, et enflammez mon cœur et mes affections, afin que je puisse exécuter et garder vos commandemens, vos conseils et vos saintes inspirations. Ainsi soit-il.

Au Credo.

O souveraine majesté ! je crois fermement que vous êtes un Dieu en trois personnes, Père, Fils, et Saint-Esprit, quide rien avez créé toutes choses.

Je crois que votre seconde personne, qui est votre Fils, s'est fait homme et est né de la bienheureuse vierge Marie, par l'opération du Saint-Esprit ; qu'il est mort pour moi et qu'il doit juger le monde ; je crois les sept sacremens de la sainte Eglise Catholique, Apostolique et Romaine ; finalement, je crois tout ce que la même Eglise enseigne, et je veux vivre et mourir en cette foi ; encore qu'il fût besoïn d'endurer plusieurs tourmens à l'imitation des saints martyrs.

A l'Oblation de l'Hostie.

Père éternel, en l'union de votre saint amour et en mémoire de ce divin sacrifice qui vous fut offert sur l'arbre de la croix par mon Sauveur J. C., représenté par celui-ci, je vous offre tout moi-même, toutes mes pensées, paroles et œuvres, suppliant votre bonté infinie de les dresser toutes à votre honneur et gloire. Ainsi soit-il.

Ay Sursùm corda.

Seigneur, que vos tabernacles sont désirables ! mon âme souhaitede s'unir à vous, plus ardemment que le cerf lassé ne cherche les eaux de rafraichissement.

Tirez-moi après vous, ô mon tout, et je courrai après les odeurs de vos parfums, car sans

vous je ne prétends plus rien au ciel ni en la terre. O ! si la mémoire de vos biens éternels demeurait toujours empreinte dans mon âme, je ne tiendrais plus compte des biens périssables de ce monde. O mon Dieu, quand vous irai-je voir clairement en votre gloire ? quand aurai-je le bonheur de me prosterner devant vous visiblement ?

Au Sanctus.

O Saint des Saints ! donnez-moi à connoître ce que vous êtes et votre être éternel, afin que mon âme, éclairée de votre lumière, vous loue, vous glorifie et vous bénisse en l'éternité. Ainsi soit-il.

A l'élévation de l'Hostie.

O salutaris hostia, quæ cœli pandis ostium ! bella premunt hostilia : da robur, fer auxilium.

Ou autrement :

O Dieu tout-puissant ! ô bonté suprême ! ô grande miséricorde ! ô justice ! ô charité infinie ! ô Père éternel ! voilà mon Sauveur J. C., votre Fils bien-aimé, que je vous offre en satisfaction de toutes mes offenses, négligences et ingrattitudes,

A l'élévation du Calice.

Très-précieux sang de mon Sauveur, lavez-moi, purifiez-moi par l'excès de l'amour par lequel vous fûtes répandu, et pénétrez-moi de la douleur par laquelle vous fûtes tiré des veines de mon doux Rédempteur. Ainsi soit-il.

O Père très-saint, qui habitez les hauts lieux, je me réjouis de votre sainteté ; donnez, je vous

supplie, la lumière de la foi aux infidèles, la grâce et la charité à tous les chrétiens, et un fervent amour à tout les justes ; afin que tous sanctifient votre nom sur la terre, comme les bienheureux au ciel.

2. O très-sainte Trinité, entrez en nous, demeurez et réglez en ceux qui vivent sur la terre, comme vous réglez en les saints qui vivent au ciel, afin que nous vous servions comme eux.

3. O grand Dieu, enseignez-moi à faire votre volonté, entièrement, avec promptitude, sans aucune répugnance, avec force et persévérance jusqu'à la fin, par amour et avec amour fervent.

4. O pain de vie, qui descendites du ciel pour donner la vie au monde, donnez-vous à moi. Jeremets de bon cœur les offenses qu'on m'a faites, afin que vous me remettiez celles dont je vous suis débiteur.

5. O Père céleste, voyez comme je suis combattu de plusieurs ennemis : je ne refuse pas le combat, puisqu'il vous plait ; mais aidez-moi à remporter la victoire, qui tournera à votre gloire.

6. Seigneur, délivrez-moi de tous péchés, de votre colère, de l'esprit de fornication et de tout mal. Ainsi soit-il.

Au premier Agnus Dei. 1

Très-doux agneau, pardonnez-moi, s'il vous plaît, tous mes péchés, et particulièrement celui auquel je suis le plus enclin.

Au second.

Très-innocent agneau, je vous demande, par le mérites de votre sainte passion, le pardon général de tous mes péchés.

Au troisième.

O très-adorable agneau de Dieu, donnez-moi votre paix, le repos de mes passions intérieures, et votre gloire en l'autre vie. Ainsi soit-il.

Quand le Prêtre communie.

Domine, non sum dignus ut intres sub tectum meum, sed tantum dic verbo, et sanabitur anima mea.

Pendant le dernier Evangile.

Dites un *Ave Maria* à la Mère de Dieu, pour la prier, et avec elle tous les anges qui ont assisté au saint sacrifice de la Messe, spécialement votre ange-gardien, ceux des assistans et du prêtre, qu'ils louent et remercient Dieu pour vous, étant trop insuffisant pour le faire.

Bénédiction.

Le Seigneur Dieu le Père, le Fils et le Saint-Esprit nous bénisse, nous défende de tout mal, et nous conduise à la vie éternelle. Ainsi soit-il.

**EXERCICE SPIRITUEL
POUR LA CONFESION.**

Actes des vertus théologiques, insérés dans la bulle de Benoît XIV. Acte de Foi.

Mon Dieu, je crois fermement toutes les vérités contenues dans le Symbole des

Apôtres, et généralement toutes celles que l'Eglise Catholique, Apostolique et Romaine m'ordonne de croire, parce que c'est vous, ô souveraine vérité, qui les lui avez révélées.

Acte d'Espérance.

Mon Dieu, je désire de tout mon cœur de vous posséder éternellement. Fondé sur vos promesses, j'attends avec confiance de votre miséricorde infinie, par les mérites de J. C., ce souverain bonheur, et toutes les grâces qui me sont nécessaires pour le mériter par l'observation de vos commandemens.

Acte de Charité.

Mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur, et plus que toutes choses, parce que vous êtes infiniment bon et infiniment aimable ; j'aime mon prochain sans exception comme moi-même, pour l'amour de vous.

Aux approches de la Confession.

Animez-moi, ô mon Dieu, d'un saint zèle contre moi-même, pour réparer, en la manière qu'il vous plaira, les crimes que je déteste ; et puisque vous avez institué la confession des péchés que l'on a commis contre vous, j'embrace avec joie ce moyen salutaire ; je veux m'abaisser aux pieds d'un homme pécheur comme moi, et lui déclarer, sans en réserver aucun, tous les péchés par lesquels j'ai eue le malheur de m'être verté contre vous ; je veux lui découvrir, et rejeter loin de moi, par une haine mortelle, tous les crimes qui m'ont donné la mort ; je le veux, Sei-

gneur, afin que ma conscience soit entièrement purgée de ce venin, afin que je retrouve un remède à mes maux en les faisant connoître, afin que les exposant tous à votre miséricorde j'en obtienne le pardon, afin que vous ratifiez dans le ciel la sentence d'absolution que le prêtre, que vous avez établi **mon** juge sur la terre, prononcera en ma faveur. Bannissez seulement de moi la malheureuse honte qui me feroit cacher au médecin de mon âme les maladies spirituelles dont elle est atteinte, et qui me feroit sortir du tribunal plus criminel que je n'y serois entré.

Après la Confession.

Soyez à jamais béni, ô mon Dieu, d'avoir rompu mes liens, d'avoir écouté mes gémissements, et de m'avoir pardonné avec tant de miséricorde. Plus j'ai reçu de grâces de vous, ô mon Dieu, plus je reconnois la grandeur de mes péchés, plus je suis dans la crainte pour les péchés que vous m'avez pardonnés; je les ai toujours devant les yeux, et en vous conjurant de me laver et de me purifier de plus en plus de mes iniquités, je sens renouveler en moi et s'exciter davantage la détestation et la haine que vous m'en avez fait concevoir. Le pardon que vous venez de m'accorder, a augmenté dans mon cœur l'amour que je vous ai promis, et le regret d'avoir offensé un Dieu si bon, un maître si doux, un père si aimable : je vous en demande encore pardon par J. C. votre fils, et je vous supplie de ne point rejeter le sacri-

fi ce d'un esprit humilié et d'un cœur contrit, que je veux vous offrir tous les jours de ma vie.

Prière à Jésus-Christ.

Jésus qui m'avez aimé, et qui avez lavé mes péchés dans votre sang, c'est par vous que j'ai eu accès auprès de Dieu votre Père, et que j'ai obtenu la remission de mes péchés. Je me prosterne à vos pieds pour vous remercier comme le lépreux, de ce que vous m'avez purifié et guéri de la lèpre de mes péchés. Je vous adore, à l'exemple de saint Thomas, converti, comme mon Seigneur et mon Dieu. Tout mon désir est de pouvoir dire avec l'apôtre saint Pierre, pénitent et affligé de son péché, que je vous aime et que je ne cesserai de vous donner des marques de ma pénitence, de ma reconnoissance, et de mon amour : c'est dans ces dispositions que j'ose vous aller recevoir à la sainte table, afin que vous fortifiez par votre présence tous les sentimens que mon cœur vient de former par votre grâce.

PREPARATION

A LA SAINTE COMMUNION.

Profession de foi sur le mystère de l'Eucharistie.

Je crois fermement, ô mon Dieu, que par un excès d'amour et de bonté, vous nous donnez dans le sacrement de l'Eucharistie votre Fils unique J. C. N. S ; et que ce même Fils que vous avez engendré avant tous les temps,

et qui a été conçu du Saint-Esprt, qui est né de la vierge Marie, qui est mort et ressuscité, qui est monté aux cieus, qui est assis à votre droite, au-dessus de toutes les Principautés, des Puissances, des Dominations et de tous les Esprits bienheureux, est abaissé sous les espèces du pain, pour être la vie et la nourriture de nos âmes.

Acte de Remercement.

Mais en croyant ces grandes vérités, quelle reconnoissance ne vous dois-je pas, ô mon Sauveur, de tant de marques et d'effets de votre amour ! Recevez donc les très-humbles actions de grâces que je vous rends, et pénétrez mon cœur de la plus tendre reconnoissance dont le cœur humain est capable.

Acte d'Amour.

Que ce cœur soit tout ardent de l'amour que je vous dois pour le vôtre ; que toutes ses affections soient pour vous ; soyez l'objet de ses gémissemens et de ses soupirs, et qu'il ne vous refuse aucune grâce de son amour, puisqu'il ne peut jamais égaler ce qu'il reçoit du vôtre.

Il n'y a rien, Seigneur, que vous ne me donniez en vous donnant à moi en ce sacrement. Il ne me doit donc rien rester de moi-même que je ne vous donne. Je vous offre de bon cœur, ô mon Dieu, tout ce que je suis, mon corps, mon âme, ma santé, ma vie, mon esprit et ma volonté, et tout l'usage que je puis en faire, ne voulant plus vivre que pour vous.

Invocation.

Venez donc en moi, ô Jésus mon Sauveur et mon Dieu, venez dans ce corps pour le consacrer par le vôtre et sanctifier ma chair par la présence et par la vertu de la vôtre ; ruinez tout ce qui est en elle du vieil homme, et faites que, de même que par l'union qu'elle a avec lui elle est une source de crimes et d'impureté, par l'union qu'elle aura avec vous elle en soit une d'innocence et de sainteté. Venez, ô Jésus, venez sanctifier cet esprit de l'homme qui est si opposé au vôtre, cet esprit orgueilleux qui ne cherche qu'à se satisfaire dans l'estime des créatures et dans les vaines idées dont il se remplit ; élevez cet esprit en l'unissant au vôtre ; faites qu'il n'ait que du mépris pour lui-même, pour mettre en vous toute sa gloire et son bonheur.

Effets de l'Eucharistie.

Quelle gloire en effet, ô mon âme, et quel bonheur de devenir une même chair et un même esprit avec Jésus-Christ, de n'avoir plus d'autres pensées et d'autres sentimens que les siens, et que notre corps ne soit plus qu'une hostie vivante et agréable à ses yeux ! Qui peut assez admirer tous ces heureux changemens !

*Actes après la sainte Communion.**Acte de Remercement.*

Quelles actions de grâces vous dois-je donc rendre, ô mon Dieu, pour tant de marques de bonté et d'amour ! Je vous en remercie de tout

mon cœur ! imprimez en moi pour toujours les sentimens de la reconnoissance la plus vive et la plus parfaite qui fût jamais, qui me lie et m'attache à vous, et qui mette mon cœur dans un mouvement continuel d'amour et de tendresse pour vous.

Acte d'Adoration.

Je vous adore en moi comme mon Dieu, et m'affujettis à vous par un don total et sans réserve de tout ce que je suis, pour en disposer comme il vous plaira. Je vous appartiens déjà par tant de titres, ô mon Sauveur ! mais quand vous n'auriez aucun droit sur moi, pourrais-je vous refuser tout ce que je suis, après m'avoir fait libéralement le don de tout ce que vous êtes ?

Acte de Foi.

Oui, mon Dieu, je crois et je reconnois qu'en vous recevant j'ai reçu tout ce que vous êtes, votre corps, votre sang, votre humanité et votre divinité ; parce que n'étant plus séparable, vous ne pouvez plus vous donner, sans vous donner tout entier.

Acte de Pénitence.

Quel don, ô mon âme ! quel don que celui qu'un Dieu fait de lui-même à un pécheur ! quelle reconnoissance devons-nous à notre Dieu pour un don si grand et si inconcevable ! Et si l'on doit à proportion du bienfait qu'on reçoit, recevant en vous, ô mon Dieu, un bien d'autant plus grand que vous êtes au-dessus de tous les biens sensibles, je vous dois plus que

xvi Préparation à la sainte Communion.

si vous me donniez tous ceux de la terre et l'empire de tout le monde.

En effet, mon âme, quelle plus grande richesse que de posséder celui qui est le souverain bien ? quel plus grand bonheur que d'être élevé jusqu'à Dieu ? Quel bonheur et quel bien est donc comparable sur la terre à celui que tu reçois, en recevant le corps et le sang, l'âme et la divinité de ton Dieu ?

Que les riches du monde s'élèvent de leurs richesses ; que ceux qui approchent de plus près des souverains regardent comme bien au-dessous d'eux ceux qui n'y peuvent avoir d'accès que par eux : quelle différence y a-t-il entre l'honneur d'approcher d'un prince, et celui de posséder son Dieu, et de lui être si étroitement uni, qu'on ne soit qu'un corps et qu'un esprit avec lui ! Oui, mon Dieu, je préfère cet honneur et ces biens à tous ceux de la terre, auxquels je renonce de tout mon cœur.

ommunion.

a terre et

grande ri-
e souverain
d'être éle-
t quel bien
elui que tu
g, l'âme et

nt de leurs
e plus près
n au-déf-
oir d'accès
-t-il entre
et celui de
croitement
t'un esprit
e cet hon-
erre, aux-

INSTRUCTIONS

CHRETIENNES

POUR

LES JEUNES GENS.

CHAPITRE PREMIER.

La vertu consiste principalement dans la crainte de Dieu. Quelle doit être cette crainte.

I. IL n'y a personne qui n'estime la vertu, mais il y en a peu qui s'empressent de l'acquiescer; il faut la connoître et discerner la véritable : discernement que tous ne font pas. On voudrait être vertueux, et souvent on ne fait ce que c'est que vertu, parce que chacun s'en forme une idée selon son inclination. Les uns s'imaginent qu'on est vertueux, quand on n'est pas vicieux et méchant. Les autres font consister la vertu à s'abstenir de certains péchés et certains défauts grossiers, quoiqu'ils soient sujets à d'autres défauts énormes, qu'ils ne connoissent peut-être pas, parce qu'ils ne veulent pas prendre la peine de les remarquer. D'autres enfin croient avoir de la vertu, parce qu'ils pratiquent certaines actions extérieures de piété, tandis qu'ils négligent l'intérieur de leur

conscience et les devoirs de leur état. Les uns et les autres sont dans l'erreur, et sont d'autant plus à plaindre, que croyant être dans le chemin du ciel, ils sont dans le chemin de la perdition. *Il y a une voie, dit le Sage, qui semble droite à l'homme, dont les extrémités conduisent à la mort.*

La vertu, mon fils, ne dépend pas de l'idée des hommes ; c'est de Dieu qu'il en faut prendre la règle, parce qu'il n'y a que lui qui puisse prescrire comme il veut être servi. Ecoutez ce qu'il dit lui-même dans les divines Ecritures ; il vous apprendra que la sagesse et la vertu consistent à craindre Dieu, et à fuir ce qui lui déplaît. Le Tout-Puissant, dit Job, a enseigné à l'homme, que la crainte de Dieu est la véritable sagesse, et que la parfaite intelligence est dans celui qui s'éloigne du péché. Celui qui craint le Seigneur est donc véritablement sage et vertueux.

Craignez Dieu, dit le Saint-Esprit, et observez ses commandemens, car cela est tout l'homme ; c'est-à-dire, tout le devoir, toute la vertu, toute la perfection et tout le bonheur de l'homme. C'est pour cela qu'il est né, voilà sa fin en cette vie, et ce qui le conduit à sa véritable félicité. C'est pourquoi la crainte de Dieu est appelée dans l'Écriture, tantôt le commencement de la sagesse, tantôt la sagesse même, la plénitude et la couronne de la sagesse.

II. Cette crainte de Dieu n'est pas celle qui est purement servile, c'est-à-dire, qui craint la peine sans détester le péché ; mais elle est cette

crainte salutaire qui vient du Saint-Esprit, qui nous éloigne du péché à la vue des peines dont la justice divine le punit, et à la vue du malheur de ceux qui sont séparés de Dieu par le péché. Elle est principalement cette crainte des enfans de Dieu, qui les fait haïr le péché, parce qu'il déplaît à Dieu, et aimer le bien, parce qu'il lui plaît.

Il faut craindre le Seigneur, parce qu'il est notre maître, le plus grand de tous les maîtres, et le plus terrible des juges: craignons donc de l'irriter contre nous, et de devenir ses ennemis. S'il est notre créateur et le meilleur de tous les pères, craignons donc de lui déplaire et de l'affliger. S'il est notre Dieu et notre souverain bien, craignons donc de nous séparer de lui et de le perdre. Or il n'y a que le péché qui lui déplaît; il n'y a que le péché qui l'afflige et l'irrite contre nous; il n'y a que le péché qui nous sépare de lui et qui nous le fasse perdre: c'est donc craindre Dieu que de craindre le péché. Voilà la véritable vertu; tout ce qui s'éloigne de cette règle, est une fausse vertu. Celui qui ne craint pas d'offenser Dieu, n'est donc pas vertueux, ou n'a qu'une fausse et hypocrite vertu.

Demandez souvent au Seigneur sa crainte, mon fils; quand vous l'aurez, vous serez heureux, vous serez protégé et béni de Dieu; toute la malice des hommes et des démons ne pourra vous ébranler. *Celui qui craint Dieu, dit*

le Saint-Esprit, n'a rien à craindre. Eccl. 34. 16.
 Vous en ferez convaincu par les exemples sui-
 vants, qui sont rapportés dans les livres saints.

EXEMPLE.

Dan. 13.—Lorsque les Juifs étoient captifs en Babylone, une jeune dame nommée Suzanne donna un exemple bien éclatant de fidélité et de crainte de Dieu. Étant un jour allée seule au bain, deux vieillards, qui étoient les juges du peuple, l'ayant apperçue, conçurent le dessein honteux de la solliciter au crime. Ils la suivirent ; et lui ayant proposé l'infâme désir qu'ils avoient formé, elle en eut horreur et en rougit, leva les yeux au ciel, et leur répondit :
 “ Je me vois dans l'embarras de toute part ;
 “ nous sommes ici en la présence de Dieu qui
 “ nous voit : si je consens à votre passion hon-
 “ teuse, je n'échapperai pas la main de Dieu ;
 “ il est mon juge, et il me fera un jour rendre
 “ compte d'une action si lâche et si criminelle :
 “ si au contraire je ne consens pas à votre dé-
 “ sir, je n'échapperai pas à votre ressentiment,
 “ et je vois que vous me ferez mourir ; mais je
 “ crains Dieu, et j'aime mieux souffrir tous les
 “ supplices et tomber en vos cruelles mains, que
 “ d'offenser mon Dieu en sa présence, et de
 “ tomber entre les mains de sa justice.” Ces im-
 pudiques vieillards se voyant rebutés, sortirent en colère, et publièrent aussitôt que Suzanne étoit une adultère, et qu'ils l'avoient surpris avec un jeune homme. On les crut, et

Sur leur témoignage, cette sainte femme fut condamnée à mort.

Lorsqu'on la conduisoit au supplice, un enfant âgé de douze ans (on croit que c'étoit le jeune prophète Daniel) s'écria du milieu de la foule: *Que faites-vous, peuple d'Israël? Est-ce donc ainsi que vous condamnez le juste? Je vous déclare que je ne prends point de part au crime que vous allez commettre en versant le sang de cette innocente.* Le peuple écouta cet enfant, et ce jeune prophète s'étant placé parmi les anciens, les deux vieillards sans crainte de Dieu et sans pudeur eurent l'effronterie de lever le voile quicouvroit la face de Suzanne, afin de satisfaire au moins leur passion par leurs regards impurs. Le jeune Daniel les fit séparer; et les ayant interrogés l'un après l'autre, il les confondit devant tout le peuple, et faisant connoître leur imposture et leur crime il fit voir l'innocence de Suzanne. Cette sainte dame bénit aussitôt le Seigneur, non pas tant de ce qu'il faisoit connoître son innocence, que de ce qu'il l'avoit préservée du péché. Les deux vieillards furent condamnés et mis à mort, et la chaste Suzanne fut conduite en triomphe dans la maison de son époux. Voilà ce que la crainte de Dieu opéra en Suzanne. Cette sainte et vertueuse femme fera à jamais la gloire de son sexe, comme on peut dire que ces détestables vieillards seront à jamais la honte de ceux qui ont perdu la crainte de Dieu.

AUTRE EXEMPLE.

Dans tous les temps le Seigneur a permis que ses plus fidèles serviteurs fussent éprouvés, pour faire paroître davantage leur crainte de Dieu et leur vertu ; c'est ce qui arriva sur-tout sous le règne du roi Antiochus. Ce cruel tyran, persécuteur du peuple de Dieu, commanda aux Juifs, sous peine de mort, de manger des chairs défendues par la loi de Dieu. Un saint vieillard nommé Eléazar, qui avoit toujours vécu dans la crainte du Seigneur, refusa courageusement d'obéir au tyran ; on voulut l'y forcer, mais il résista constamment, et fut enfin condamné à mort. " Il ne tient qu'à vous, " lui dirent ses amis par compassion pour son grand âge, " Il ne tient qu'à vous de vous sauver la vie ; faites semblant de manger des viandes défendues ; quand même vous n'en mangeriez point, cette petite dissimulation appaisera le tyran. " Le saint vieillard leur répondit : " Croyez-vous que j'aie tant de lâcheté à perdre de vie qui me reste, que je préférerais à ce que je dois à Dieu ? Et quand, par cette lâche complaisance, j'échapperois à la fureur du tyran, échapperois-je aux vengeances de Dieu ? Non, non, j'aime mieux mourir que de déshonorer sa religion ; il ne sera pas dit qu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans j'abandonne la loi de Dieu et que je devienne le scandale de ma postérité. Je veux, en mourant ainsi, laisser aux jeunes gens un exemple de courage

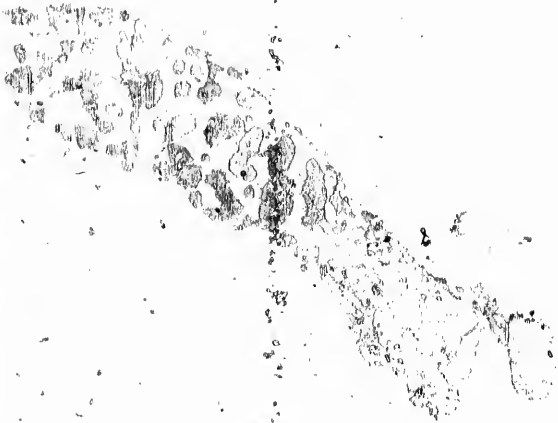
“ et de force, leur apprendre qu'ils doivent
 “ craindre Dieu et ne jamais abandonner son
 “ service. ” On conduisit ce généreux vieill-
 lard au supplice, et lorsque les bourreaux le
 tourmentoient, on l'entendoit s'écrier : *Ab !*
Seigneur, je souffre de cruelles douleurs, mais c'est
parce que je crains de vous déplaire que je les en-
dure, et votre crainte mêlée fait supporter avec con-
solation. O le bel exemple de crainte de Dieu !

AUTRE EXEMPLE.

Vous verrez dans l'exemple suivant ce que
 peut la crainte de Dieu dans une âme, et à quel
 degré de perfection elle peut l'élever : c'est
 l'exemple de Job.

Il étoit un prince si craignant Dieu, que le
 Seigneur lui-même demanda au démon *s'il avoit*
vu sur la terre un homme aussi fidèle et aussi crai-
gnant Dieu que Job ? Le démon répondit au
 Seigneur : “ Il n'est pas étonnant que Job vous
 “ serve, et qu'il vous soit fidèle, puisque vous
 “ comblez sa maison de biens et de gloire ;
 “ mais vous n'avez qu'à étendre votre main sur
 “ lui et le frapper, l'on verra que sa fidélité et
 “ sa vertu ne sont qu'en apparence. ” Dieu don-
 na ce pouvoir au démon et lui dit : *Va, je te*
permets de l'éprouver et de le frapper, mais conserve
lui la vie. Le démon se servit du pouvoir que
 lui donna le Tout-Puissant : il affligea Job d'une
 manière sensible et cruelle, lui suscita des enne-
 mis qui ravagèrent les campagnes, qui enlevè-
 rent tous ses troupeaux, qui lui ôtèrent toutes

4



...

ses richesses ; le démon enfin renversa toutes ses maisons et fit écraser ses enfans sous les débris d'un édifice.

Cet homme craignant Dieu, n'ayant plus rien au monde, et dépouillé de tout, ne se plaignit cependant point, ni contre le démon, ni contre ses ennemis ; mais toujours résigné et soumis à son Dieu, il s'écria : *Le Seigneur m'avoit tout donné, le Seigneur m'a tout ôté : que son saint nom soit béni !* Le démon, confus de n'avoir pu ébranler cet homme juste, s'en prit à sa personne ; il le chargea de plaies et d'ulceres d'une manière si horrible, que tout le monde le fuyoit, qu'il fut même obligé de se retirer sur un fumier, et de rascler, avec des restes de brique et de pots cassés, les vers et le pus qui sortoient de toutes les parties de son corps. Trois princes ses amis vinrent lui rendre visite dans cette extrême misère ; mais ils ne lui donnèrent ni secours, ni consolation. Il ne lui restoit plus rien au monde que sa femme, qui loin de consoler son époux affligé, venoit encore l'insulter dans son malheur. *Tu es donc toujours dans ta simplicité, lui dit-elle ; de quoi te sert-il d'avoir servi dieu ? Il ne te reste plus que de le maudire avant de mourir, puisqu'il t'abandonne dans tes disgrâces.* Job, sans s'émouvoir, toujours aimant et craignant son Dieu, lui répondit : “ Allez, ma femme, “ vous parlez comme une femme sans raison et “ comme une insensée ; Dieu nous doit-il quelque chose ? Et prétendez-vous qu'il ne soit

“ pas le maître de me traiter comme il lui plai-
 “ ra ? Si nous avons reçu des biens de sa main
 “ libérale, n'est-il pas juste que nous recevions
 “ aussi des maux de sa main paternelle ? ” Vous
 voyez par cet exemple qu'un homme qui
 craint Dieu est toujours content.

AUTRE EXEMPLE.

Tobie, si loué dans la sainte Ecriture, sera à
 jamais le modèle des jeunes gens et des pères
 craignant Dieu. Il eut soin dès sa jeunesse d'é-
 viter tout ce qui pouvoit souiller la pureté de
 son cœur. Dans son enfance même, il ne fit
 rien paroître que de grave et de modeste, n'ay-
 ant point de goût pour les puérités et les badi-
 nages des autres enfans. Il avoit en horreur les
 impiétés de son peuple ; et tandis que les autres
 alloient adorer les idoles, et se livroient à de
 sacrilèges réjouissances, le jeune Tobie alloit au
 temple adorer son Dieu, en lui consacrant
 son bien et sa personne.

Il se maria ; il eut un fils à qui il donna son
 nom, et lui apprit à craindre Dieu. Etant pris
 avec sa tribu par le roi des Assyriens, il fut
 conduit à Ninive. Ce roi défendit, sous pei-
 ne de mort, qu'on donnât la sépulture aux
 Juifs : mais, malgré cette défense, Tobie en-
 sevelissoit par charité les corps des défunts.
 Le roi l'ayant appris, commanda qu'on fit
 mourir Tobie, qui se sauva pour éviter le
 supplice. Après la mort du roi, Tobie l'en
 revint, et fit préparer un petit festin pour se

réjouir avec ses amis. *Allez*, dit-il à son fils, inviter queques-uns de vos frères, mais n'invitez que des gens craignant Dieu, pour manger avec nous. Sur le point de se mettre à table, on vint lui dire qu'un homme mort étoit sur la place sans sépulture; Tobie y courut, apporta le corps sur ses épaules pour lui rendre les devoirs funèbres et l'ensevelir. Pour-
 "qubi agissez-vous de la sorte?" lui dirent ses voisins. "Vous savez que le roi l'a défendu, et que vous avez failli à perdre la vie pour avoir désobéi." Tobie répondit: "En craignant Dieu je n'ai rien à craindre de toutes les puissances de la terre."

Fatigué par des occupations si pénibles, un jour qu'il se reposoit au pied d'un mur, quelques ordures d'un nid d'hirondelle étant tombées dans ses yeux, il en devint aveugle; mais loin de murmurer de cet accident, il en bénit le Seigneur. L'état de cet homme juste paroissoit bien affligeant; il étoit aveuglé, délaissé de ses amis, captif sous un roi barbare, pauvre et dépouillé de la plus grande partie de ses biens; mais il n'en fut pas moins soumis aux ordres de Dieu; versant des larmes sur les misères de son peuple, et sur ses péchés, il s'adressa à Dieu: "Vous êtes juste, Seigneur, et vos jugemens sont toujours adorables; de quelque manière que vous nous traitiez, c'est toujours avec équité et avec miséricorde. C'est à présent, ô mon Dieu! que vous pensez à moi, mais ne

" me punissez pas selon que mes péchés le
 " méritent ; oubliez mes iniquités, celles de ma
 " famille et de mes frères. Nous méritons,
 " Seigneur, l'opprobre où nous sommes, parce
 " que nous n'avons pas été fidèles à votre loi ;
 " nous nous sommes éloignés de vous ; mais
 " je ne vous demande qu'une chose, ô mon
 " Dieu: c'est d'être toujours soumis à votre
 " sainte volonté, et de mourir dans votre crain-
 " te et dans votre paix."

Les disgrâces ne firent jamais perdre à cet
 homme craignant Dieu, la patience, ni la paix
 de son cœur, et la pauvreté ne lui fit jamais rien
 faire contre la justice. Un soir, ayant entendu
 un chevreau inconnu qui bêloit dans son étable:
*Prenez garde, dit-il à son épouse, cet animal
 j'entends n'est peut-être pas à nous ; qu'on le rende
 promptement à son maître ; il ne nous est per-
 mis de manger ni même de laisser dans notre
 son le bien d'autrui.*

Tobie, quoique chéri de Dieu, ne laissoit pas
 d'être méprisé ; ses voisins, ses parents et son
 épouse même l'insultoient dans son affliction,
 et lui disoient avec raillerie d'aller chercher sa
 récompense de ses aumônes et de sa charité.
 " Pourquoi parlez-vous de la sorte ? " leur ré-
 pondit ce saint homme. " Ne savez-vous pas
 " que nous sommes les enfans des saints patri-
 " arches, et que si nous imitons leurs vertus,
 " nous aurons part à cette vie immortelle que



“ Dieu réserve à ceux qui lui sont fidèles et
 “ qui le craignent ?”

‘Fobie affoibli, et croyant mourir, fit venir son fils, et lui parla en père craignant Dieu.
 “ Ecoutez, lui dit-il, moncher enfant, les dernières paroles de votre père, et les gravez dans votre cœur. Tous les jours de votre vie ayez la présence de Dieu dans l’esprit, pour ne jamais consentir à aucun péché. Souvenez-vous d’avoir toujours du respect pour votre mère ; n’oubliez jamais ce qu’elle a fait et souffert pour vous. Faites toujours l’aumône ; ne rebutez jamais aucun pauvre. Si vous avez beaucoup, donnez beaucoup ; si vous avez peu, donnez de bon cœur ce que vous pourrez. L’aumône déiivrera votre âme de la mort éternelle. Ah ! mon fils ! qu’on est content de paroître devant Dieu lorsqu’on a aimé et soulagé les pauvres ! Prenez garde, mon cher fils, de ne jamais consentir à aucune impureté, et vivez saintement avec l’épouse que Dieu vous donnera. Ne soyez point orgueilleux et superbe dans vos pensées, ni dans vos paroles. Que jamais le salaire de l’ouvrier et du domestique ne reste dans votre maison. Soulagez par vos aumônes les justes défunts. Fuyez la compagnie des libertins et des pécheurs ; ne mangez pas avec eux. Ne faites jamais aux autres ce que vous ne voudriez pas qu’on vous fit. Ne vous fiez pas à vous-même, et prenez toujours conseil des gens de bien. Soyez tou-

“ jours fidèle à Dieu : bénissez-le, quoi qu’il
 “ vous arrive, et consultez-le dans toutes vos
 “ entreprises. Ne craignez rien, mon fils : nous
 “ sommes pauvres, il est vrai, mais nous aurons
 “ toujours beaucoup de bien si nous avons
 “ la crainte de Dieu. ”

Tels furent les avis que donna Tobie à son
 fils, lorsqu’il croyoit mourir. O ! qu’un enfant
 est heureux, quand il a un père qui lui apprend
 ainsi les maximes de la sagesse et de la crainte
 de Dieu !

Tobie ne mourut pas encore, et Dieu le con-
 sola après l’avoir éprouvé. Il répandit ses bé-
 nédiction sur ses biens et sur sa famille, et lui
 rendit la vue par le ministère de son fils et de
 l’ange Raphaël. Il eut la consolation de voir,
 dans l’alliance que fit son fils avec une sainte
 épouse, un mariage heureux et béni du Ciel.
 Voyant approcher sa dernière heure, il fit venir
 toute sa famille ; et, après leur avoir recom-
 mandé, avec les larmes et avec la tendresse d’un
 bon père, d’être toujours fidèles à Dieu, justes
 et charitables au prochain, il mourut en paix,
 âgé de cent deux ans.

Apprenez, dans cet exemple, quelle doit être
 la conduite d’une jeune personne et d’un père
 craignant Dieu, et n’oubliez jamais que Dieu
 bénit et protège ceux qui le servent avec fidé-
 lité, et qui le craignent. *Bienheureux est celui
 qui craint Dieu,* dit le Saint-Esprit.

CHAPITRE II.

De l'Amour de Dieu.

1. *SOUVENEZ-VOUS de votre Créateur dans les jours de votre jeunesse*, dit le Saint-Esprit; c'est à-dire, consacrez à Dieu les prémices de votre vie, et les premières affections de votre âme. Serait-il juste que le démon s'emparât le premier de votre cœur, et que les plus beaux jours d'une vie qui doit être toute à Dieu, fussent employés à aimer les plaisirs et les vanités du monde ?

Il n'y a que Dieu qui puisse contenter votre cœur. Lui seul mérite tout votre amour, puisqu'il est lui seul, enferme plus d'amabilités, de perfections et de charmes, que toutes les créatures ensemble. Toutes les beautés et tous les attraits des plus parfaites intelligences, réunies, ne sont, en comparaison de Dieu qu'obscurité et laideur.

Le bonheur et la joie des saints dans le ciel, c'est de voir et d'aimer Dieu. Si les damnés pouvoient le voir et l'aimer pendant un quart d'heure après cent ans de tourmens, ils seroient tous consolés et se réjouiroient; ils souhaiteroient d'aimer et posséder Dieu, mais ils ne le peuvent plus. Vous le pouvez, mon fils; qui, vous pouvez aimer Dieu, etsi vous ne l'aimez pas, vous avez le cœur plus dur qu'un démon.

II. Dieu vous a aimé le premier : *je vous aime*, dit-il, *d'un amour éternel*. Il vous a aimé

avant que vous fussiez capable de le connoître, avant même que vous fussiez né ; il vous a mis au monde préférablement à tant d'autres qui l'eussent mieux servi que vous. Il vous a donné son Fils pour vous racheter. Ce Fils adorable a donné sa vie et son sang pour vous sauver.

Tout ce que vous avez est de Dieu. Il vous a fait ce que vous êtes, et vous a donné tout ce que vous possédez. Il n'y a point de mère au monde qui ait fait pour son enfant ce que Dieu a fait pour vous ; point de mère qui ait autant d'amour pour son fils, que Dieu en a pour vous. Pour toute reconnaissance, il vous demande seulement votre cœur. Il vous promet sa gloire, si vous l'aimez et si vous lui êtes fidèle. *Mort fils, ma fille*, vous dit-il, *donnez-moi votre cœur, soyez-moi fidèle jusqu'à la mort, et je vous donnerai la couronne de vie.* O ! que vous seriez donc ingrat, si vous refusiez de l'aimer, et de l'aimer de tout votre cœur !

III. Vous devez l'aimer, non-seulement pour les faveurs et les grâces qu'il vous a faites, pour les biens et pour la gloire qu'il vous promet ; mais vous devez l'aimer encore pour les infinies perfections, c'est-à-dire, pour l'amour de lui-même, parce qu'il le mérite et qu'il le veut. Pouvez-vous avoir un objet plus grand, plus noble et plus digne de votre amour ?

L'amour de Dieu s'appelle *charité*. Cette charité, cet amour de Dieu, est un amour affectif, ou un amour de préférence. Si vous

n'avez pas cet amour affectif, c'est-à-dire, si vous ne sentez pas pour lui des mouvemens affectueux et des sentimens de tendresse, il faut au moins que vous ayez pour lui un amour de préférence, c'est-à-dire, que vous préférerez Dieu à toutes choses; que vous soyez disposé à renoncer à vos plaisirs, plutôt que de renoncer à l'amitié de Dieu; de perdre tout ce que vous avez au monde, plutôt que de perdre la grâce de Dieu; en un mot, être prêt à souffrir plutôt la mort que de vous séparer de Dieu par un péché mortel.

Il faut que vous puissiez dire comme saint Paul : *Qui est-ce qui me séparera de l'amour de Jésus-Christ ? sera-ce l'affliction ou le chagrin; ou la faim ou la pauvreté, ou les dangers, ou la violence ? Non, je suis assuré que ni la mort, ni la vie, ni les démons, ni les puissances, ni aucune créature, ne pourront jamais me séparer de la charité de Dieu qui est en Jésus-Christ.*

Sans la charité, je ne suis rien, dit saint Paul, c'est-à-dire, que sans l'amour de Dieu, on ne peut ni mériter, ni acquérir le Ciel. Si vous mourez dans ce divin amour, vous serez un prédestiné. Or, pour y mourir, il faut s'y exercer pendant la vie. Demandez souvent à Dieu la grâce de l'aimer, désirez ardemment ce saint amour, et vous l'obtiendrez.

EXEMPLE.

Deux solitaires ayant long-temps demandé à Dieu de leur faire connoître la manière de le

servir parfaitement, entendirent une voix qui leur dit d'aller dans la ville d'Alexandrie, où il y avoit un homme nommé Euchariste, dont la femme s'appeloit Marie, qui servoit Dieu plus parfaitement qu'eux, et qu'ils apprendroient de cet homme comment ils devoient aimer et honorer Dieu.

Ces solitaires étant arrivés dans Alexandrie, s'informèrent pendant plusieurs jours d'Euchariste, sans trouver personne qui le connût. Ils crurent s'être trompés, et prenant le parti de s'en retourner, ils apperçurent une pauvre femme sur la portede sa maison ; et lui ayant demandé comme par hasard si elle connoissoit un nommé Euchariste : C'est mon mari, répondit cette femme. Vous vous appelez donc Marie, lui dirent les solitaires. Mes pères, leur dit-elle, qui vous a appris mon nom ? Nous l'avons appris avec celui de votre époux par une voix surnaturelle, et nous venons ici pour lui parler.

Euchariste arriva sur le soir, conduisant un petit troupeau de moutons. Les solitaires aussitôt l'embrassèrent, et le prièrent de dire quel étoit son genre de vie. Je suis, leur dit-il, un pauvre berger. Ce n'est pas ce que nous vous demandons, répliquèrent les solitaires : dites-nous la manière dont vous et votre femme servez Dieu. Mes pères, c'est à vous de me l'apprendre : je ne suis qu'un pauvre ignorant, qui ne fais ni aimer ni servir Dieu. N'importe, lui dirent-ils, nous sommes venus ici de la part de

Dieu, pour savoir de vous comment vous lervez.

Puisque vous me l'ordonnez, répondit Euchariste, je vous dirai que j'avois une mère craignant Dieu, qui dès mon enfance m'a recommandé de tout faire et de tout souffrir pour l'amour de Dieu. J'ai suivi ce conseil dès ma petite jeunesse : j'obéissois pour l'amour de Dieu ; je souffrois la correction pour l'amour de Dieu ; je me privois de certaines petites gourmandises ordinaires aux enfans, ou de certaines récréations avec ceux de mon âge, pour l'amour de Dieu. J'ai continué toute ma vie dans cette pratique, en tâchant de tout rapporter à Dieu. Le matin je me lève pour l'amour de lui. Je fais ma prière, et lui offre la journée pour son amour. Je vais à l'ouvrage, parce qu'il le veut, et je travaille pour l'amour de lui. Je prends mon repos et mes repas pour l'amour de Dieu, qui me nourrit. Je prends un peu de récréation, quand j'en ai besoin, pour l'amour de Dieu, et pour le mieux servir. Je souffre la faim, le froid ou le chaud, ma pauvreté, mes maladies, les mauvaises années, pour l'amour de Dieu. Je n'ai point d'enfans, j'ai toujours vécu avec ma femme comme avec ma sœur et dans une grande paix. Voilà tout ce que je fais, et ma femme fait comme moi.

Avez-vous du bien, lui dirent-ils ? J'ai peu de chose avec ce petit troupeau de moutons que

J'ai eu par la succession de mes pères, répondit Eucharistse ; mais Dieu bénit le peu que je possède, et j'ai du reste. Je fais trois parts de mon petit revenu : j'en donne une part à l'Eglise, d'une autre j'en soulage les pauvres et les passans, et du reste nous en vivons ma femme et moi. Je suis nourri très-pauvrement, mais je ne me plains jamais de ma nourriture ; je l'accepte telle qu'elle est, pour l'amour de Dieu.

Avez-vous des ennemis ? lui dirent ces deux solitaires. Hé ! qui est-ce qui n'en a pas ? répondit Eucharistse ; je tâche de ne faire de mal à personne, et jamais je ne dis de mal de qui que ce soit : cependant je ne laisse pas d'avoir des ennemis et des envieux ; mais loin de leur souhaiter du mal, je les aime, je cherche à leur rendre service, et je les vais voir de bon cœur, pour l'amour de Dieu. Si on parle mal de moi ou de ma femme, et si on me fait tort, je le souffre en paix pour l'amour de Dieu. Voilà, mes pères, toute ma conduite et celle de Marie ma femme. Ces solitaires s'en retournèrent pleins d'admiration, consolés d'avoir appris un moyen si facile d'arriver à la perfection.

Suivez, mon fils, l'exemple d'Eucharistse ; accoutumez-vous de bonne heure à faire toutes vos actions en vue de Dieu, dans le dessein de lui plaire et pour son amour, et vous serez un prédestiné.

CHAPITRE III.

*Il faut imiter Notre-Seigneur dans la jeunesse
et pendant toute la vie.*

POUR arriver à la sainteté, il faut imiter Notre-Seigneur Jésus-Christ : il est le Saint des Saints, et le plus parfait modèle de toute sainteté.

Ce grand maître, descendu du Ciel pour instruire et sauver les hommes, a voulu passer par les différens âges pour les sanctifier tous. Il s'est rendu semblable à nous, pour nous attirer tous à son imitation. *Pour cette raison, dit saint Irénée, il s'est fait enfant pour les enfans, afin de les sanctifier ; il s'est abaissé jusqu'aux petits, afin de les élever jusqu'à lui ; il s'est fait jeune pour les jeunes gens, afin de leur apprendre la sagesse, en les appelant à sa suite.*

C'est sur ce divin modèle de la jeunesse qu'il faut former la vôtre et régler vos actions. Or nous trouvons dans l'Evangile quatre choses dont le Fils de Dieu nous a donné l'exemple pendant la jeunesse de sa vie mortelle.

La première est sa vie humble et cachée. Pendant trente années il a mené une vie incon nue au monde, ne se faisant connoître qu'à sa très-sainte mère et à saint Joseph, pour apprendre aux jeunes gens à fuir la vaine gloire, et à ne pas chercher à être estimés et connus du monde, mais à chercher à plaire à Dieu dans la retraite, à contenter leurs parens et

leurs maîtres par l'humilité et le silence.

La seconde, est l'exemple de religion que le fils de Dieu a donné dans sa jeunesse, en allant au temple pour y rendre ses devoirs à Dieu son Père : c'est là qu'il écoutoit les Docteurs, quoiqu'il fût leur Maître. Exemple admirable qui montre aux jeunes gens qu'ils doivent avoir un grand désir de s'instruire, et qui leur fait connoître que leur premier soin doit être de servir Dieu, d'apprendre la science du salut dans les instructions de leurs Pasteurs, et de ceux que Dieu leur a donnés pour Maîtres.

La troisième chose dont l'Enfant Jésus a donné l'exemple, c'est l'obéissance admirable qu'il a rendue à ses Parens. *Il retourna avec-eux en Nazareth, et il leur étoit soumis*, dit l'Évangile. Exemple qui est bien capable de confondre les jeunes gens. Quelle honte pour vous, lorsque vous manquez de respect à ceux de qui vous tenez la vie ou l'instruction, ayant devant les yeux l'exemple d'un Dieu qui obéit à ses créatures ! Que répondrez-vous au Fils de Dieu sur vos défobéissances, quand il vous reprochera qu'il a voulu être soumis lui-même pour vous servir de modèle ?

La quatrième chose que l'Évangile nous apprend de la jeunesse de ce divin Enfant, c'est qu'à mesure qu'il avançoit en âge, il croissoit en sagesse et en grâces c'est-à-dire, qu'il faisoit paroître de jour en jour ses divines perfections, comme un soleil qui ayant toujours la même lu-



mière, paroît néanmoins toujours plus brillant à mesure qu'il avance vers son midi. L'Évangile fait cette remarque, pour donner aux jeunes gens le plus important de tous les avertissemens et leur apprendre que le temps de la jeunesse doit être employé à croître en sagesse, et non en malice, comme la plupart, qui semblent n'avancer en âge que pour affoiblir ou pour perdre leur innocence.

Malheur déplorable qu'ils ne comprennent pas ! Peut-on voir sans être touché jusqu'aux larmes, les jeunes gens et les enfans même se pervertir à mesure qu'ils croissent ? Leur âge tendre semble ne se fortifier que dans le vice. Les premiers mouvemens de leurs cœurs, qui ne devoient être que pour leur créateur, sont pour le démon. Les premiers rayons de leur raison ne leur servent que pour apprendre le mensonge et le péché. La robe d'innocence qu'ils doivent conserver toute leur vie, est d'abord souillée par la désobéissance et le libertinage. Enfans de Jésus-Christ, est-ce ainsi que vous imitez votre maître ? Il se fait enfant pour vous apprendre à passer vos premières années dans la vertu, et vous les employez à apprendre le vice, et à vous perdre : *Jetez les yeux sur ce divin exemplaire*, pour réformer l'abus que vous faites de votre jeunesse ; apprenez de lui comment vous devez vivre. *

Ce n'est pas assez d'imiter Jésus-Christ dans les vertus qu'il a pratiquées dans son enfance,

imitez-le encore dans la vie pénitente et laborieuse qu'il a menée sur la terre, suivez sur-tout les exemples d'humilité, de charité, de résignation et de patience qu'il nous a donnés dans sa passion. Il n'y a point de déshonneur de suivre et imiter un Dieu qui marche devant nous. Il est au contraire honteux pour nous de le voir marcher seul dans le chemin des vertus, sans que personne le suive ; de le voir aller au Ciel par un chemin d'épines, tandis que nous prétendons y aller par un chemin de roses. *Il a fallu qu'il souffrît, et qu'il subît la croix, pour entrer dans sa gloire.* Nous ne devons donc pas espérer d'y arriver par les délices et par les plaisirs ; Saint Paul nous apprend qu'*aucun ne sera prédestiné s'il ne conforme sa vie à celle de Jésus-Christ.* Pensez-y sérieusement, puisque c'est pour imiter la vie de Jésus-Christ que vous êtes chrétiens.

EXEMPLE.

Il est bien important d'inspirer aux jeunes gens quelques pratiques de piété envers Jésus-Christ, sur-tout de les porter à l'imiter. En avançant en âge ils continueront avec facilité les saintes pratiques qu'on leur aura inspirées dans la jeunesse. En voici un exemple bien remarquable.

Une femme veuve qui avoit peu de bien, mais qui avoit de la vertu et du zèle pour l'éducation de ses enfans, avoit une fille âgée de dix ans nommée Dorothée. Cette petite

filie étoit vive et portée à la diffipation. La mère craignant que cette enfant ne se pervertit avec ses petites compagnes ; n'ayant pas d'ailleurs le loisir de s'appliquer, comme il étoit nécessaire, à l'éducation de sa fille, la mit, nonobstant sa pauvreté, en pension chez une vertueuse Maîtresse d'Ecole, pour la former à la piété, et l'élever.

La petite Dorothée demeura deux ans chez sa Maîtresse ; elle y fit un progrès admirable dans la piété, et retint dans son cœur tous les avis de sa charitable Maîtresse, mais fut tout celui de se proposer Notre Seigneur Jésus-Christ pour modèle dans toutes ses actions.

Lorsqu'elle fut rendue à sa mère, Dorothée étoit l'exemple et la consolation de toute sa famille ; patiente, douce, obéissante ; elle ne se plaignoit jamais de rien ; elle parloit peu, mais à propos ; toujours contente, d'une humeur égale dans ses travaux et dans les croix qui lui arrivoient ; chaste, ennemie de toute vanité ; respectant tout le monde, ne parlant mal de personne, aimant à rendre service, recueillie et toujours unie à Dieu.

Une telle conduite la rendit bientôt un objet d'estime à toute la Paroisse ; mais la jalousie lui suscita des ennemis. Quelques compagnes envieuses enterprirent de noircir sa réputation, la traitèrent d'hypocrite et de fausse dévote. Dorothée souffrit tout en silence pour l'amour de Jésus-Christ ; donna toujours des marques d'a-

mitié
blic
et le
tour

Le
effets

filie
dit u
dire,

comm
pagn

" il r
comp

fuis t
ma m

ans :

poser
action

je tâc
" I

me re
s'offre

l'imit

consac
je prie

son P
vines

que J
mon l
amour

Quant

mitié à celles qui parloient mal d'elle. Le public reconaut enfin l'innocence de Dorothee, et les discours calomnieux de ses ennemies tournèrent à leur confusion.

Le Curé de la Paroisse admirant en elle les effets de la grace, et les fruits que faisoit cette fille parmi toutes celles qui la fréquentoient, lui dit un jour : " Dorothee, je vous prie de me dire, en confiance, comment vous vivez, et comment vous vous comportez avec vos compagnes." " Monsieur," lui répondit Dorothee, " il me semble que je fais peu de chose en comparaison de ce que je devois faire. Je me suis toujours souvenue d'un avis que me donna ma maîtresse, lorsque je n'avois encore que onze ans : elle me répéta plusieurs fois de me proposer Jésus-Christ pour modèle dans toutes mes actions et dans toutes mes peines : c'est ce que je tâche de faire, et je le fais de cette manière.

" Lorsque je m'éveille et que je me lève, je me représente l'Enfant Jésus, qui à son réveil s'offroit à Dieu son Père en sacrifice. Pour l'imiter, je m'offre en sacrifice à Dieu, en lui consacrant ma journée et mes travaux ; lorsque je prie, je me représente Jésus priant qui adoroit son Père, et dans mon cœur je m'unis à ses divines dispositions. Lorsque je travaille, je pense que Jésus-Christ a sué, fatigué, travaillé pour mon salut, et loin de me plaindre, j'unis avec amour et avec résignation mes travaux aux siens. Quand on me commande quelque chose, je me

représente que Jésus-Christ étoit soumis et obéissant à la sainte Vierge et à saint Joseph ; et dans le moment j'unis mon obéissance à la sienne. Si l'on me commande quelque chose de dur et pénible, je pense aussitôt que Jésus-Christ s'est soumis à la mort de la Croix pour mon amour ; ensuite j'accepte de bon cœur tout ce qu'on me commande, quelque difficile qu'il soit.

“ Si on parle mal de moi, si on me dit des duretés et des injures, je ne réponds rien, je le souffre en patience, me souvenant que Jésus-Christ a souffert en silence, sans se plaindre, les accusations, les calomnies, les tourmens et les opprobres les plus cruels ; je pense alors que Jésus-Christ étoit innocent, et ne méritoit pas ce qu'on lui faisoit endurer, au lieu que je suis une pécheresse, et que j'en mérite plus qu'on ne peut m'en faire souffrir.

“ Lorsque je prends mes repas, je me représente Jésus-Christ prenant les siens avec modestie et frugalité, pour travailler à la gloire de son Père. Si je mange quelque chose de dégoûtant, je pense aussitôt au fiel que Jésus-Christ a goûté sur la Croix, je lui fais le sacrifice de ma sensualité. Quand j'ai faim, ou que je n'ai pas de quoi me rassasier, je ne laisse pas d'être contente, en me souvenant que Jésus-Christ a jeûné quarante jours et quarante nuits, qu'il a souffert une cruelle faim pour mon amour et pour expier les intempérences des hommes.”

Le Curé ne pouvant se lasser d'admirer tant de lumières dans une jeune et pauvre Villageoise, lui dit : O Dorothee, que vous êtes heureuse ! que de consolations n'avez-vous pas dans votre état ! Il est vrai, répondit Dorothee, que j'ai de grandes consolations dans le service de Dieu : mais je vous avoue que je ne laisse pas d'avoir des peines et des combats à soutenir ; il me faut faire de grandes violences pour supporter les railleries de ceux qui se moquent de moi, et pour surmonter mes passions, qui sont très-vives.

Que faites-vous, lui dit le Curé, pour surmonter vos répugnances et vos tentations ? Dorothee lui répondit ingénument : Lorsque je suis dans la tristesse et le dégoût, je me représente le Sauveur au Jardin des Oliviers, abattu, triste et affligé jusqu'à la mort, ou bien je me le représente délaissé et sans consolation sur la Croix ; m'unissant à lui, je dis aussitôt dans mon cœur ces paroles qu'il proféra lui-même si souvent dans le Jardin des Oliviers : *Mon Père, que votre volonté soit faite.*

Dans les conversations que vous avez avec vos compagnes, lui dit le Curé, de quoi vous entretenez-vous ? Je les entretiens, répondit Dorothee, des mêmes choses dont j'ai pris la liberté de vous entretenir. Je leur dis de se proposer Jésus-Christ pour modèle dans leurs actions, de se souvenir dans la prière et dans le repos, dans le travail, dans la conversation et

dans les peines de la vie, comment Jésus-Christ se comportoit lui-même dans ces occasions, et de s'unir à ses divines intentions. Je leur dis que je me fers de cette sainte pratique, et que je m'en trouve bien ; qu'il n'y a rien de plus grand, de plus noble, que de suivre et d'imiter un Dieu ; rien de plus doux que de servir un si bon Maître. Allez, Dorothée, lui dit son Pasteur, profitez des graces dont le Ciel vous favorise ; le Seigneur a sur vous de grands desseins de miséricorde et de prédestination. O qu'heureuse est une ame qui imite ainsi Jésus-Christ.

CHAPITRE IV.

De l'amour et de l'honneur dûs à ses Père et Mère.

CELUI qui craint Dieu, dit le Saint-Esprit, honore son Père et sa Mère. Il servira comme ses Maîtres ceux qui lui ont donné la vie. Qui, mon fils, si vous avez la crainte de Dieu, vous honorerez vos parens, et vous respecterez ceux qui ont autorité sur vous.

En effet, seroit-ce craindre Dieu que de mépriser les menaces de Dieu même, et ce qu'il vous ordonne ? Ecoutez-les, ces menaces qu'il fait contre les enfans indociles. *Celui qui afflige son Père, dit le Seigneur, et qui méprise les avis de sa Mère, deviendra infâme et misérable. Celui qui maudit son Père ou sa Mère, périra, et sa lu-*

m
tê
se
fa
dé
pè
cel
plé
for
qu'
Di
arr
bell
qu'
le p
où s
plai
le p
chan
saisi
V
cont
pren
justi
exen
légit
Ma
pour
leur c
qui v

mière (c'est-à-dire, sa vie) sera éteinte dans les ténèbres (c'est-à-dire dans la mort). L'œil qui se moque de son père, et de la mère qui l'a enfanté, mérite d'être arraché par les corbeaux, et dévoré par les aigles. Celui qui abandonne son père, est perdu d'honneur devant les hommes, et celui qui aigrit sa mère est maudit de Dieu. O plût au Ciel que ces menaces fussent gravées profondément dans l'esprit de ceux qui oublient ce qu'ils doivent à leur père et à leur mère !

Ajoutons à ces menaces la loi rigoureuse que Dieu avoit établie dans l'ancien Testament, *S'il arrive, dit la loi de Dieu, qu'un enfant soit rebelle aux commandemens de son père et de sa mère, qu'après le châtement il refuse encore d'obéir ; le père et la mère le conduiront devant les Anciens, où se tient le siège de la Justice, et y feront leurs plaintes. Alors (ajoute la loi) il sera lapidé par le peuple et mis à mort, afin que vous ôtiez ce méchant du milieu de vous, et que tout le peuple soit saisi de crainte à la vue de cette punition.*

Voilà la loi sévère que Dieu avoit portée contre les enfans indociles, pour leur faire comprendre combien ils doivent appréhender sa justice, qui tôt ou tard punit par des châtimens exemplaires, ceux qui manquent à un devoir si légitime et si saint.

Mais laissons ces motifs de terreur et de crainte pour les esprits rebelles qu'on ne peut porter à leur devoir par raison et par amour. Pour vous qui voulez servir Dieu, c'est assez, pour vous en-

gager à honorer vos parens, de vous dire *qu'il est juste, et que Dieu le veut.* Deux motifs par lesquels Saint Paul persuade aux enfans cette obligation. *Enfans, dit-il, obéissez à vos parens, parce qu'il est juste. Obéissez en tout, parce que cela plaît à Dieu.* Dieu, dis-je, cet Être souverain et tout-puissant, dont la volonté doit être la règle de nos actions, et dont le bon plaisir est le plus puissant motif des ames généreuses.

II. Cet honneur, que vous devez à vos pères et mères, comprend quatre devoirs principaux : le respect, l'amour, l'obéissance et le service.

1. Ayez pour eux un grand respect, les considérant comme ceux de qui, après Dieu, vous avez reçu l'être et la vie. Gardez-vous de les mépriser, même dans leur vieillesse, pour quelque sujet que ce soit, ni intérieurement par aucune pensée défavorable, ni extérieurement par des paroles, des gestes, ou des manières peu sçevantes. Recevez avec docilité leurs instructions et leurs corrections. *Ecoutez, dit le Saint-Esprit, les avis de votre père, et n'abandonnez pas la loi de votre mère, il n'appartient qu'à un insensé de se moquer de la correction de son père.*

2. Vous devez les aimer d'un amour singulier. *Souvenez-vous, dit le Sage, que vous tenez d'eux la naissance; soyez reconnaissans de ce grand bien.* Vous ne pouvez leur témoigner votre reconnoissance qu'en les aimant; mais cet amour ne doit pas être seulement un amour naturel, il faut encore que ce soit un amour raisonnable, et

selon Dieu ; c'est-à-dire, qu'il faut les aimer parce que Dieu le veut, et donner des marques de cet amour en leur rendant service, en souffrant avec patience leur mauvaise humeur et leurs défauts. Montrez-sur-tout que vous les aimez, en tâchant de procurer par vos prières et par d'autres moyens, leur conversion et leur salut pendant leur vie, et en vous intéressant au repos de leurs ames après leur mort.

3. Obéissez à leurs commandemens, soyez prompt à faire leur volonté ; mais obéissez comme Saint Paul le prescrit, *en vue de Dieu*, c'est-à-dire, en regardant l'autorité de Dieu, dans leurs commandemens. C'est Dieu qui vous commande de leur obéir ; ainsi, quand vous leur obéissez, vous obéissez à Dieu. Au contraire, ne leur obéissant pas, vous désobéissez à Dieu même ; à moins qu'on ne vous commande quelque chose contre sa Loi et contre votre conscience : mais soyez discret en cette occasion ; et quand vous doutez si le commandement de vos parens est juste, il faut prendre avis des personnes éclairées.

4. Vous devez enfin les servir et les assister dans leurs maladies, dans leur pauvreté, dans leur vieillesse, et dans leurs nécessités temporelles ou spirituelles. Les abandonner, c'est un crime qui demande vengeance à Dieu, et qui tôt ou tard est puni.

Pour vous tenir dans les bornes de votre de-

voir envers vos parens, ayez souvent devant les yeux ces deux exemples. Regardez d'un côté le malheureux Absalon, qui, ayant violé le devoir d'un enfant envers son père, trouva enfin le juste châtement de son crime dans une mort funeste et misérable. Et d'un autre côté, considérez l'exemple du fils de Dieu, qui, étant le souverain maître du monde, a voulu néanmoins être soumis à sa très-sainte Mère et à Saint-Joseph, pour apprendre à tous les enfans l'honneur qu'ils doivent à leurs parens, et leur faire comprendre combien il est criminel qu'une misérable créature refuse d'obéir à ceux de qui elle tient la naissance et l'instruction, après que le Dieu du Ciel a voulu être soumis à celle dont il a reçu une naissance temporelle.

CHAIPTRE V.

Suite du même sujet. Du Respect dû à ses Père et Mère, Maîtres et Maîtresses.

I. **P**RENEZ garde de résister à vos pères et mères, et à vos maîtres, dans ce qu'ils vous défendent ou dans ce qu'ils vous commandent pour le règlement de vos mœurs. Ils sont tellement chargés de votre ame, tellement obligés de veiller sur votre conduite et votre instruction, que si vous commettez quelques fautes par leur négligence, ils en sont responsables à Dieu.

Vos père et mère, de même que vos maîtres et maîtresses, sont obligés en conscience de

vous défendre les occasions du péché, les veillées dangereuses, les fréquentations du cabaret et des personnes de différent sexe, les bals, les danses, l'assiduité aux jeux. S'ils étoient négligens jusqu'au point de vous laisser vivre à votre liberté, vous ne laisseriez pas que d'exposer votre conscience en vous trouvant dans ces occasions ; mais quand ils vous les défendent, vous faites un péché bien plus énorme en leur désobéissant.

Vos mères, filles chrétiennes, et vos maîtresses, aussi bien que vos pères et vos maîtres, sont de même obligées de veiller sur votre conduite et sur vos démarches, de prendre garde que vous soyez toujours habillées avec modestie, et décemment couvertes : d'empêcher vos vanités et vos fréquentations mondaines. Si votre père et votre mère ne vous le défendent pas, ils péchent ; vous péchez vous-mêmes, si vous faites ces choses ; mais quand ils vous le défendent, votre péché, par votre désobéissance, en est plus grand.

Bien plus : (remarquez cet avis, jeunes gens) vous devez tellement respecter les commandemens de ceux qui sont chargés de votre éducation, que, quand même vous ne feriez aucun mal avec les personnes que vous fréquentez, vous ne laisseriez pas de pécher en les fréquentant, quand on vous l'a défendu ; parce que la défense de vos pères et mères, ou de vos maîtres, quand elle est légitime, est pour vous un commandement de Dieu même.

II. Si vos pères et mères vous donnent mauvais exemple par leurs paroles, par leur luxe, par leur vanité, par leurs débauches et par leurs impiétés, ou par leurs larcins et leurs colères, ils sont criminels, et gardez-vous bien de les imiter. S'ils vous maudissent et s'ils vous édifient mal, malheur à eux ; il vaudroit mieux, pour un père et une mère, qu'ils fussent précipités au fond de la mer, que de scandaliser ainsi leurs enfans.

Mais aussi malheur à vous, si vous vivez comme eux, et si vous les imitez dans leurs vices. S'ils se damnent, ne vous damnez pas vous-mêmes. Priez tous les jours pour eux : vous ne pouvez exercer une plus grande charité, que d'offrir à Dieu vos prières et vos bonnes œuvres pour leur conversion. Prenez garde de jamais les scandaliser ; malheur à vous, si vous contribuez à leur colère et à leur damnation par votre indocilité et par votre libertinage.

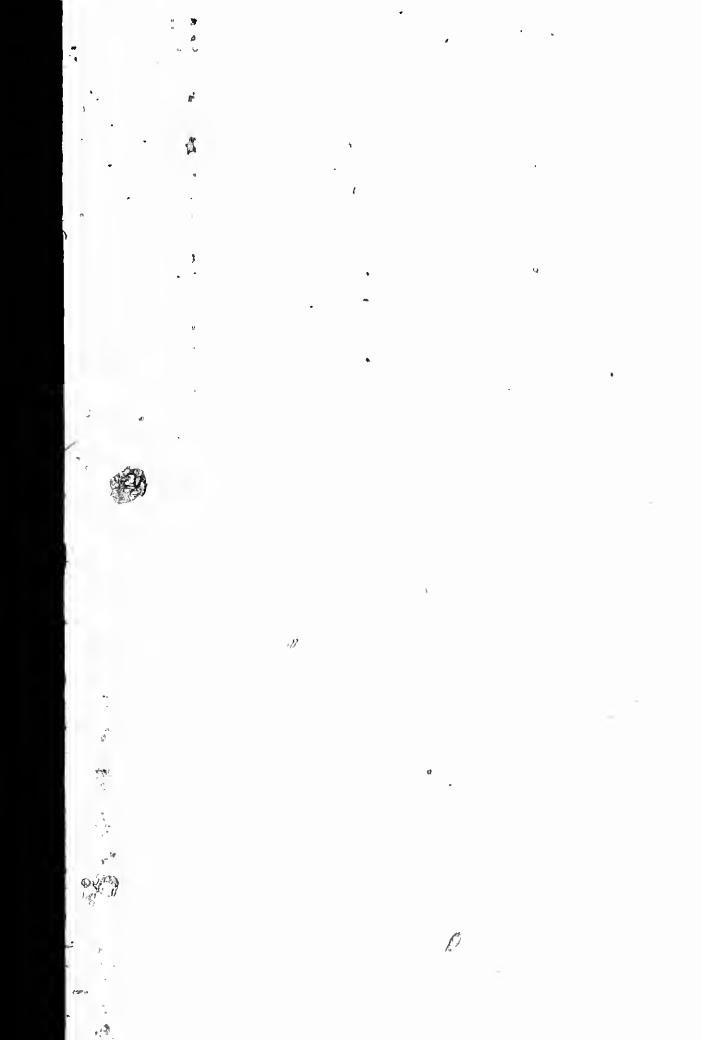
III. N'oubliez pas, jeunes gens, que votre père, votre mère et vos maîtres, ont droit de vous corriger. Ils y sont même obligés, quand vous le méritez. Si une légère correction ne suffit pas, ils doivent en employer une plus forte. Il est même quelquefois louable aux parens de faire renfermer dans une maison de force un enfant indocile et vicieux. Si vos parens vous corrigent, quand vous l'avez mérité, vous devez les en aimer avec plus d'affection ; ils ne vous corrigent que pour votre bien

et pour vous rendre sage. Si vous n'avez pas mérité cette correction, souffrez-la avec patience, en vous souvenant que vos péchés en méritent bien davantage, et que Jésus-Christ a souffert, sans se plaindre, la croix et la mort, quoiqu'il fût innocent.

Ne dérobez rein à vos parens. *Celui, dit le Saint-Esprit, qui dérobe à ses père et mère, et dit qu'il n'y a point de mal, est participant et coupable d'homicide.* Si vous dérobez pour la vanité, pour la débauche, pour le jeu, votre péché en est plus énorme.

Gardez-vous bien de jamais parler mal de vos père et mère, ou de vos maîtres. Ne vous plaignez jamais de votre beau-père ni de votre belle-mère ; supportez avec charité et en vue de Dieu leurs mauvaises humeurs, leurs imperfections ; ne parlez point de leurs défauts, ni des disgrâces qu'ils vous font souffrir. Si on vous fait quelques chagrins, ayez patience : Jésus-Christ en a bien plus souffert de la part des Juifs : regarderez-vous comme un malheur pour vous de souffrir quelque chose pour son amour ?

En un mot, aimez, obéissez, respectez, assistez vos père et mère ; consultez-les dans vos entreprises, sur-tout pour le choix de votre vocation. En quelque état, en quelque âge que vous soyez, n'oubliez jamais que Dieu vous commande de les honorer. Si vous le faites, soyez assuré que Dieu vous récompensera, et qu'il bénira votre famille. Au contraire, (je



vous le répète,) si vous leur êtes dur et méchant, si vous les abandonnez, tôt ou tard Dieu vous punira dans votre personne ou dans vos enfans. Lisez les exemples suivans, et profitez des instructions importantes qu'ils renferment.

EXEMPLE.

Il est rapporté dans les Histoires du Japon un exemple digne d'admiration, et bien capable d'apprendre aux enfans combien grand doit être l'amour qu'ils doivent à ceux qui leur ont donné la vie. Trois jeunes hommes qui étoient pauvres, avoient leur mère depuis long-temps malade ; aimant tendrement cette mère, ils étoient très-affligés de voir que leurs travaux ne pouvoient suffire pour la nourrir et la soulager.

Il y avoit alors une troupe de voleurs dans les forêts voisines de la ville de Méaco, capitale de l'empire. L'empereur du Japon fit un édit, et promit une récompense à ceux qui amèneroient à la ville quelques-uns de ces voleurs. A cette nouvelle, le plus jeune des frères, dont nous venons de parler s'avisa d'un expédient bien singulier pour avoir de quoi soulager leur pauvre mère. Il pria ses frères de le lier et de le faire passer pour voleur des forêts voisines. Ses frères eurent peine à consentir à une si étrange proposition. *Que craignez-vous, leur dit ce jeune homme, croyez-vous que Dieu m'abandonnera ? Et après tout, si l'on me fait mourir, je suis content de sacrifier ma vie, pourvu*

que je puisse conserver celle de ma mère, et lui procurer du soulagement.

Les deux frères voyant son courage, consentirent à sa proposition, conduisirent ce jeune homme à Méaco, le garrottèrent et le présentèrent comme un voleur au Juge criminel, qui fit mettre celui-ci en prison, et donna aux deux autres une récompense. Mais comme le sang ne peut se démentir, on s'aperçut qu'ils avoient les larmes aux yeux quand ils se séparèrent, et qu'on mit le cadet en prison. On soupçonna du mystère, et un officier reçut ordre de les suivre secrètement pour savoir de quoi il s'agissoit.

A peine furent-ils arrivés à la maison, que la mère leur demanda d'où ils venoient ? Nous avons fait une bonne journée, lui dirent-ils ; voyez, ma mère, combien d'argent nous avons gagné pour vous soulager. Dieu soit béni, dit elle, mais où est votre jeune frère ? N'en soyez pas en peine, lui répondirent-ils. Je veux savoir où il est, continua la mère : qu'en avez-vous fait ? Vous ne me répondez pas ! Ah malheureux ! vous n'avez pas coutume de gagner tant d'argent en si peu de temps. Vous avez sans doute volé cet argent et fait quelque mauvais coup ; peut-être que votre frère étoit avec vous, et que quelque accident lui est arrivé. Ces deux jeunes hommes voyant que leur mère s'affligeoit de leur silence, lui dirent naïvement de quoi il s'agissoit, lui racontèrent tout. La

mère aussitôt poussa des cris et des lamentations en pleurant, demandant son fils qu'elle croyoit perdu.

Dans ce moment l'officier qui écoutoit à la porte, et qui avoit entendu tout ce dialogue, entra, et dit à cette mère défolée : Rassurez-vous, pauvre femme, votre fils est vivant, il ne lui sera fait aucun mal. En effet, l'Empereur étant informé de ce fait, admira le courage de ce jeune homme, et l'amour qu'il avoit pour sa mère ; il lui fit sa fortune et donna à la mère une pension pour le reste de ses jours.

Admirez dans cet exemple combien grande est la providence de Dieu envers les enfans qui aiment et qui assistent leurs pères et mères.

AUTRE EXEMPLE.

Une Dame de qualité, veuve, nommée Alexandrine, avoit deux fils. L'ainé qui n'avoit que dix ans, commençoit déjà à dire de petites impertinences, des paroles sales et des juremens. Sa mère le reprit et lui dit : “ Quoi, mon fils, vous tenez de pareils discours en ma présence ! Est-ce moi qui vous ai appris à parler de la sorte ? et quand même je serois assez malheureuse pour dire de telles paroles, vous ne devriez jamais les prononcer ; apprenez que de tels discours ne conviennent qu'à des libertins, à des esprits malfaits, à des enfans sans éducation et sans honneur.”

L'enfant profita de cet avertissement, et n'osa jamais plus dire aucune mauvaise parole en pré-

sence de sa mère, mais il continuoit d'en dire avec ses petits compagnons. La mère en fut avertie, et dit à son fils: " Vous ne dites plus de mauvaises paroles en ma présence, mais vous en dites devant les autres, et vous n'avez point honte de les scandaliser. Et quoi, mon fils, vous perdez donc la crainte de Dieu ? " Ne savez-vous pas que Dieu vous entend et vous voit partout ? Vous n'osez parler mal devant moi, et vous l'osez devant Dieu. Sachez que vous devez craindre Dieu plus que moi : il est votre Créateur, votre premier Père et votre Juge ; et il vaudroit mieux dire cent mauvaises paroles devant moi, que d'en dire une en la présence de Dieu. Changez de conduite, mon fils ; car j'aimerois mieux vous voir mort à mes pieds, que de vous voir vivre dans une telle habitude, et je vous défends de jamais plus fréquenter les compagnons qui vous ont appris à parler de la sorte. "

Ces paroles firent une telle impression dans l'esprit de cet enfant, qu'il se corrigea et fut toujours soumis à sa mère. Dieu récompensa sa soumission : étant en âge, il entra en religion, où il fit de grands progrès dans les sciences et dans la vertu.

Le second fils d'Alexandrine ne fut pas d'un si bon naturel que l'ainé, mais il ne laissoit pas d'être plus aimé de sa mère ; (car il arrive souvent que les pères et mères s'aveuglent, et

qu'ils aiment plus un enfant vicieux que les autres.) Alexandrine reprenoit son fils, mais il se moquoit de tous ses avis, et fréquentoit malgré elle de jeunes libertins qui lui gâtoient l'esprit, qui ne lui parloient que de divertissemens et de plaisirs, et ne lui inspiroient que du dégoût pour le travail, et du mépris pour sa mère. De telles fréquentations pervertirent tellement le cœur du jeune homme, qu'il perdit enfin tout respect à sa mère, s'abandonna à la débauche, à l'impureté et aux jeux. La mère en pleuroit et l'avertissoit ; mais ce n'étoit pas assez, il falloit le corriger sévèrement quand il étoit temps, ou le faire mettre dans une prison pour arrêter ses désordres.

Ce jeune homme, malgré la défense de sa mère, fréquentoit une fille qui l'attiroit, et qui ne lui convenoit pas. Il se maria avec elle, fit même un procès à Alexandrine sa mère, pour jouir du bien de feu son père, mais il n'en jouit pas long-temps. Etant un jour allé à la promenade avec sa nouvelle épouse, il fit un faux pas, se laissa tomber à la porte de la ville, et fut écrasé sous les roues d'un carrosse qui passoit. La nouvelle en fut d'abord portée à sa mère :

“ Ah, mon Dieu ! s'écria-t-elle, voilà la punition des désobéissances de mon fils et des chagrins qu'il m'a faits. Je demande au moins au Seigneur, que ce misérable enfant ait le temps de se reconnoître, et de rentrer dans la grace de Dieu.” Cette mère éplorée courut

voir son fils ; à peine fut-elle arrivée, qu'il expira entre ses bras sans parole, sans confession et sans sacrement.

N'oubliez jamais cet exemple, et souvenez-vous que si vous faites des chagrins à vos père et mère, tôt ou tard il vous arrivera quelque accident funeste. *Celui-là est maudit de Dieu, dit l'Écriture, qui chagrine sa mère.*

CHAPITRE VI.

De l'Humilité et de la Superbe.

L'HUMILITÉ est le fondement des autres vertus, elle les conserve et les fait croître ; la superbe au contraire les fait perdre, ou empêche de les acquérir.

La superbe est une estime déréglée de nous-mêmes, une vaine complaisance en nos bonnes qualités, et un désir outré d'être estimé des autres. Ce vice pernicieux se glisse dans l'esprit des jeunes gens, à mesure qu'ils croissent en âge, et qu'ils se croient savans ou riches, ou plus parfaits que les autres. Cet orgueil les rend incapables d'une saine éducation, rend inutiles en eux les instructions et les impressions de la grace, les éloigne de Dieu, et Dieu, à son tour, leur résiste, et se retire de leur cœur. L'orgueil enfin les aveugle, et les conduit à leur perte.

Mon fils, prends garde que la superbe ne domine jamais en ta pensée, ni en tes paroles, parce qu'elle est la première cause de tous les malheurs, disoit

le saint homme Tobie à son fils. Pour combattre l'orgueil, il faut s'appliquer à la pratique de l'humilité ; je n'entends pas une humilité hypocrite, qui ne consiste qu'en paroles, et en une vaine démonstration de bas sentimens de soi-même. Telle est la fausse humilité de certaines personnes qui paroissent humbles au dehors, tandis qu'elles ont au dedans un cœur superbe. L'humilité doit être sincère ; que cette humilité soit dans le cœur ; qu'elle paroisse dans votre conduite. Pratiquez cette vertu, par rapport à vous, à Dieu, et aux hommes.

I. Soyez humble par rapport à vous-même. *Ne vous élevez pas en votre pensée*, dit le Sage ; c'est-à-dire, ne vous estimez point vous-même, ni pour votre beauté et vos agrémens : la gloire que l'on tire de ces choses est basse et frivole, elle est une marque d'un esprit foible et vain. Ne vous estimez jamais pour vos talens, pour votre industrie, pour votre esprit ni pour votre science : ce sont des dons de Dieu ; or vous faites injure à Dieu, quand vous cherchez votre propre gloire dans ses dons.

Vous faites encore plus d'injure à Dieu, quand vous vous estimez pour votre vertu, parce qu'elle vient encore moins de vous. S'en glorifier, c'est la perdre. Croire avoir de la vertu, c'est manquer de la vertu principale, qui est l'humilité ; il arrive même souvent, que tel

qui croit avoir quelques vertus, n'en a peut-être aucune. Vous vous rassurez sur quelques bonnes qualités que vous croyez avoir, tandis que vous avez lieu de trembler à la vue des vertus qui vous manquent. Ne savez-vous pas d'ailleurs, qu'un de vos défauts caché à vos yeux, est capable de l'emporter sur vos prétendues vertus ; et que *vos justices*, vos bonnes œuvres, sont devant Dieu, selon la parole du Prophète Isaïe, *comme un linge souillé* ? S'il y a en nous quelque chose de bon, nous devons en donner toute la gloire à Dieu seul qui en est l'auteur, et non pas à nous, qui n'avons de notre fonds que l'ignorance, le péché et la misère.

II. Soyez humble envers Dieu, dans la considération de sa grandeur, devant laquelle vous êtes *comme un rien*. Humiliez-vous à la vue de sa puissance et de sa majesté souveraine, qui fait trembler les Anges mêmes. Reconnoissez les offenses que vous avez commises contre cette grandeur infinie ; les bienfaits sans nombre que vous avez reçus de sa bonté ; l'abus que vous avez fait de ses graces, sans lesquelles vous ne pouvez rien faire pour le salut ; le compte que vous en rendrez au Jugement, et le danger de damnation où vous êtes continuellement exposé. Si vous faites ces réflexions, vous ne trouverez que trop de sujets de vous humilier et de vous confondre devant celui qui doit vous juger.

III. Soyez humble envers les hommes. II

est facile d'être humble à l'égard de Dieu ; car comment une misérable créature ne s'abaîsseroit-elle pas devant son Créateur et son Juge ? mais il n'est pas facile d'être humble envers tous les hommes ; il est néanmoins nécessaire de l'être. Or, parmi les hommes, les uns sont au dessus de vous, les autres vous sont égaux, et les autres sont vos inférieurs.

1. Quantaux premiers, soyez respectueux et obéissant envers tous ceux qui ont autorité sur vous ; trouvez bon qu'on vous avertisse de vos défauts, qu'on vous reprenne, qu'on vous corrige ; et soyez soumis à ceux qui ont droit de vous commander. Honorez tous ceux qui vous surpassent en âge, en science, en qualité, &c. Respectez les vieillards, prenez garde de les insulter, de contrefaire leurs manières, de vous moquer de leurs foiblesses, de leur parler avec mépris et avec hauteur, de leur faire des grimaces, des menaces, de les chagriner. L'exemple que l'Écriture Sainte nous rapporte de quarante enfans, qui s'étant moqués du Prophète Elisée, qui étoit un saint vieillard, en l'appelant par raillerie, *tête chauve*, furent en punition dévorés par des ours ; cet exemple, dis-je, doit nous faire comprendre, que ces fortes de péchés attirent quelquefois les châtimens de Dieu sur ceux qui en sont coupables.

2. Quant à vos égaux, traitez-les tous avec déférence, sans vous en faire accroire, sans être enflé de votre rang, et des honneurs qui

vous font dûs, sans vouloir précéder les autres. Laissez ces vanités aux âmes foibles, et aux esprits bas. Un esprit bien fait ne se repaît jamais de ces honneurs imaginaires : il conserve son rang avec modestie, quand il est nécessaire ; mais il le conserve sans orgueil et sans faste, sans contestation et sans aigreur.

Ceux qui vivent dans une même famille, les enfans et les domestiques, les beaux-frères et les belles-sœurs doivent avoir les uns envers les autres beaucoup de condescendance et d'humilité ; se soulager, s'entr'aider, se supporter avec patience et ne jamais se quereller ; que les plus grands aiment et excusent les petits, que les petits aient du respect pour les grands. Qu'il n'y ait jamais entr'eux aucune envie, parce que l'envie est le vice du démon, et met le désordre par-tout.

Les jeunes gens doivent être serviables et complaisans ; faire volontiers ce qui se présente ; prévoir ce qui est à faire dans la maison ; prévenir les besoins des autres, faire eux-mêmes ce qu'un domestique devoit faire, pour le soulager ; ne pas faire attention si les autres font autant d'ouvrage qu'eux, et ne pas s'en plaindre ; mais au contraire, par une sainte émulation, tâcher de faire plus que les autres. Ceux qui sont ainsi prévenans et patiens, et qui aiment à rendre service, sont véritablement humbles et sont bénis de Dieu.

3. Quant aux inférieurs, c'est-à-dire, à ceux

qui sont au-deffous de vous, soyez affable à tous ceux qui vous servent, les considérant comme vos frères et vos frères. *Maitres*, dit l'Apôtre St. Paul, *traitez vos domestiques avec douceur, n'usant ni de menace ni de rigueur, vous souvenant que vous avez un Maître commun avec eux dans le Ciel, qui n'a égard ni à la qualité de maître, ni à celle de serviteur.* Rendez-vous accessible et aimable à tous les autres qui sont de moindre condition que vous, sur-tout envers les pauvres selon ce précepte du Sage : *Rendez-vous affable aux pauvres gens* : ils sont peut-être plus élevés que vous devant celui qui sonde les cœurs. Soyez prompt à leur rendre service, et à les secourir dans leurs besoins.

IV. Enfin, pour réprimer la superbe et l'orgueil; considérez ce que c'est que l'homme, et ce qui suit après la mort. *De quoi te glorifies-tu, ô terre ! ô cendre !* s'écrie le Sage. *Les puissans d'entre les hommes n'ont qu'une vie courte : aujourd'hui roi, demain rien. Et quand l'homme sera mort, son corps deviendra la pâture des bêtes, des serpens et des vers.* Quel sujet de s'humilier !

Ne considérez pas ce qui est au dehors de vous. Ces biens que vous possédez, ces vêtements brillans qui vous environnent, cette beauté qui vous rend si vain, ces amis qui vous flattent, cet emploi, ce crédit qui vous élèvent au-dessus des autres, tout cela n'est pas vous, ne vient pas de vous, et ne vous rend pas meilleur, ni plus honnête homme ; c'est peut-être ce qui

fe
co
et
Be
" f
" l
" n
" n
" tr
" m
" p
" d
" l'a
" p
" ou
" se
ture
quoi
cher
conf
votre
crime

L
est d'
nous,
pour f
est rar

fera un jour votre malheur et votre perte. Mais confidérez ce que vous êtes dans vous-même, et ce qui vient de vous. C'est l'avis de St. Bernard : " Si l'homme, dit ce saint Docteur, se confidère attentivement, il ne trouvera en lui-même que des sujets de confusion et d'humilité. Sa conception est dans le péché, sa naissance dans la misère ; sa vie une suite de travaux ; sa mort inévitable ; et après sa mort, il ne lui restera que l'infection, la pourriture et la poussière. Voilà toute la destinée de son corps en cette vie ; mais pour l'ame, il lui reste à subir le jugement de Dieu, pour y recevoir la décision de son bonheur ou de son malheur éternel ; et ce jugement sera terrible aux plus saints." Voilà, créature vaine et péchereffe, ce que vous êtes ! De quoi donc vous glorifiez-vous ? Loin de chercher à paroître, allez plutôt vous cacher et vous confondre, et pensez bien plus à gémir sur votre misère, sur votre néant et sur vos crimes, qu'à vous élever.

CHAPITRE VII.

De l'Obéissance.

L'OBEISSANCE est un effet de l'humilité. Or, le vrai caractère d'un esprit humble est d'être soumis à ceux qui ont autorité sur nous, et de se dépouiller de sa propre volonté pour faire celle des autres. Que cette vertu est rare ! mais qu'elle est nécessaire, puisque

fans l'obéissance et le détachement de sa propre volonté on ne peut parvenir à la sainteté. *L'esprit du juste*, dit le Saint-Esprit, *méditera l'obéissance*. Un enfant défobéissant, est un monstre par les dérèglemens et les crimes dans lesquels son indocilité l'entraîne; c'est pour cette raison que St. Paul faisant un dénombrement des grands pécheurs, place dans ce rang *les enfans sans obéissance*.

Aimez donc l'obéissance, jeunes gens: soumettez-vous avec humilité et avec amour à vos parens, à vos maîtres, et à tous ceux qui ont autorité sur vous. Je vous dis d'obéir avec humilité et avec amour, parce que ce n'est pas obéir comme il le faut, si on n'obéit pas saintement, et en vue de Dieu. L'obéissance rendue par une crainte purement servile, ou par force, est une obéissance d'esclave, qui n'a aucun mérite, et qui n'est pas une vertu. Obéissez dans le désir de plaire à Dieu, et de faire votre devoir.

Estimez-vous plus heureux de faire la volonté des autres, que la vôtre. C'est leur propre volonté qui cause la perte des hommes, sur-tout des jeunes gens. Elle est un mauvais guide qui les conduit dans le précipice. Ecoutez cet oracle du Saint-Esprit: *l'homme obéissant racontera ses victoires*, c'est-à-dire, si vous êtes soumis, vous jouirez du fruit des victoires que vous aurez remportés sur vos plus dangereux ennemis, qui sont votre propre esprit et vos mauvaises

in
tio
ge
bé

mè
mal
est
fut

Il a
vres
si m
leur
tom
Con
respe
hom
poin

Q
d'alle
rir.

contr
riche
vice.
à son
et mè
aider

de hui
si mè
mande

inclinations. Vous reconnoîtrez avec consolation combien l'obéissance vous aura été avantageuse, puisqu'elle vous aura mérité les faveurs et les bénédictions de Dieu.

EXEMPLE.

Etre soumis et obéissant à un père, à une mère qui sont intraitables et austères, les aimer malgré leurs vices grossiers et leur ingratitude, est une vertu rare, et d'un grand mérite ; telle fut la vertu d'un jeune homme nommé Joachim. Il avoit un père et une mère qui étoient pauvres, mais très-méchans et jureurs. Des parens si mal élevés n'étoient pas capables de donner à leur fils une éducation chrétienne ; mais ce fils tomba heureusement entre les mains d'un zélé Confesseur, qui lui inspira tant d'amour et de respect pour ses père et mère, que ce jeune homme ne s'écarta jamais de son devoir en ce point, et fut toujours docile et soumis.

Quand il eut quinze ans, son père lui dit d'aller servir, parce qu'il ne pouvoit plus le nourrir. Joachim obéit. Il eut le bonheur de rencontrer un bourgeois nommé Eugène, homme riche et craignant Dieu, qui le prit à son service. Jamais domestique ne fut plus affectionné à son maître, ni enfant plus attaché à ses père et mère que Joachim, leur donnant, pour les aider à vivre, tout ce qu'il gaignoit. Au bout de huit ans ses sœurs se marièrent : son père et sa mère qui étoient âgés, restèrent seuls, et lui mandèrent de s'en retourner. Joachim ne ba-

lança pas un moment, se fit un devoir de quitter Eugène son bon maître, pour obéir à son père.

Ce maître tâcha de le retenir, lui promit d'augmenter ses gages, s'il vouloit rester avec lui. J'aime mieux obéir à mon père et à ma mère, répondit Joachim, que de gagner les plus gros gages: je puis me passer de vos gages, mais mes parens ne peuvent se passer de moi. N'en sois point en peine, lui dit son maître, j'aurai soin de leur entretien; et après tout, tes père et mère ne méritent guères tes services, puisque tu n'as reçu d'eux que des coups et des malédictions. N'importe, répondit Joachim, je ne veux pas les abandonner dans leur vieillesse. Quelque mauvais qu'ils soient, ils sont toujours mes père et mère; je suis toujours leur enfant; et je sens ce que Dieu et la nature demandent de moi à leur égard. Va, mon cher ami, dit Eugène, Dieu te bénira, parce que tu es un enfant d'obéissance. Joachim retourna donc auprès de son père et de sa mère. On ne peut dire combien de peine il eut pour les nourrir et pour gagner leur vie. Pour toute récompense de son obéissance et de ses services, il ne recevoit d'eux que des injures, mais il souffroit tout en silence et sans se plaindre.

Une obéissance et une patience si courageuses ne furent pas sans récompense. Joachim par sa vertu mérita de trouver une fille vertueuse qui lui donna du bien, à laquelle il se maria;

il vécut avec elle dans la crainte de Dieu, et dans une grande paix. Sur le point de mourir, il fit venir ses enfans, et leur dit : " Mes chers enfans, la plus grande consolation que j'aie eue en ma vie, et la plus grande que j'aie à présent, c'est d'avoir toujours été soumis à mes père et mère. C'est à cette obéissance que je dois ma fortune ; j'espère qu'en vue de cette obéissance que j'ai toujours eue en vue de Dieu et pour son amour, le Seigneur me fera miséricorde. Je vous recommande d'avoir de même toujours Dieu en vue, et beaucoup de soumission et de respect pour votre mère. Si vous suivez ce dernier avis que je vous donne, Dieu ne vous abandonnera jamais."

CHAPITRE VIII.

De quelle manière les jeunes gens doivent recevoir les avis et les corrections.

I. **L**A sagesse et la raison se trouvent rarement dans l'enfance et dans la jeunesse ; c'est pour cela que le Saint-Esprit a dit que la folie est comme l'apanage des jeunes gens, et que la correction les met en fuite ; c'est-à-dire, la crainte du châtimeut fait dans la jeunesse, ce que la raison même ne peut encore faire.

Un père n'est donc pas un bon père, mais un méchant père ; une mère est de même une mauvaise mère, lorsqu'ils ne font ni réprimande ni correction à leurs enfans. C'est haïr ses en-

fans, dit le sage, que de leur épargner la verge.
Les défauts qu'on laisse croître dans leur cœur causeront un jour leur perte, et feront une source de chagrins pour leurs parens.

Il faut corriger les enfans de bonne heure ; c'est en vain qu'on entreprendroit de redresser ou d'arracher un vieil arbre tortu ; de même aussi c'est vainement ou très-difficilement qu'on prétendrait redresser la conduite d'une personne qui a pris un mauvais pli dans la jeunesse, et qu'on tâcheroit d'arracher des vices qui ont jeté de profondes racines dans son cœur.

Trop de complaisance et de douceur aux jeunes gens les conduit aux enfers ; une sage sévérité, un châtement raisonnable les en délivre, dit le Sage. Ce seroit une cruauté de ne pas retenir un enfant qui va étourdiment se jeter dans un feu ou dans un abîme : pourquoi donc ne le corrigez-vous pas, lorsque par ses vices il se précipite en enfer.

II. Souvenez-vous donc, jeunes gens, que si vos parens et vos maîtres sont obligés de vous reprendre et de vous corriger par charité, vous êtes obligés d'écouter leurs réprimandes et leurs avis avec docilité, et de recevoir leurs corrections avec patience et soumission. Ils doivent vous reprendre quand vous avez péché ; les avis et les instructions qu'ils vous donnent, sont, dit le Saint-Esprit, *une loi que vous ne devez pas mépriser.* Si leurs réprimandes ne vous rendent pas sages, ils doivent y ajouter le châtement.

Quand il vous semble que vous ne méritez pas le châtement, faites réflexion que si vous ne le méritez pas pour cette faute, vous le méritez pour beaucoup d'autres, et qu'il vaut mieux souffrir étant innocent, dit St. Pierre, que de souffrir étant coupable; qu'enfin il faut nous accoutumer de bonne heure à souffrir avec patience, à l'exemple de J. C. qui a souffert innocemment et sans se plaindre, les supplices et la mort.

Si vos parens et vos maîtres vous châtient lorsque vous avez péché, juré, menti ou dérobé; lorsque vous vous êtes querellé et battu; lorsque vous dites des paroles trop libres et peu séantes; lorsque vous fréquentez certaines compagnies, ou que vous sortez malgré eux; lorsque vous vous livrez à la vanité, ou lorsque vous leur parlez avec hauteur et sans respect; souvenez-vous qu'ils font leur devoir, en vous reprehant et en vous corrigeant. Gardez-vous bien d'en murmurer; ne vous en plaignez pas, même à vos amis; mais bénissez Dieu de vous avoir donné des parens et des maîtres qui par charité veillent sur vous, pour vous empêcher de devenir vicieux et de vous perdre.

Si vous êtes sage, demandez vous-même la correction à votre père ou à votre mère, lorsque vous êtes tombé dans quelque faute. Si vous connoissiez le prix d'une sainte et prudente correction, vous vous réjouiriez bien plus d'être châtié que d'être épargné. Le jour vien-

dra peut-être, que vous pleurerez amèrement de ce qu'on ne vous aura pas corrigé dans votre jeunesse. Combien de malfaiteurs condamnés à mort par la justice, qui se voyant entre les mains du bourreau, ont dit publiquement sur l'échafaud ces lamentables paroles : *Jeunes gens, profitez de mon triste exemple, vous, pères et mères, apprenez à corriger vos enfans. Si j'avois été repris et corrigé dans ma jeunesse, je ne serois pas tombé dans le malheur où vous me voyez.*

EXEMPLE.

Saint Augustin, sans un miracle de la grace, se fût perdu sans ressource par la liberté dans laquelle il fut élevé dès son enfance. Patrice, son père, loin de le reprendre et de veiller sur sa conduite, ne faisoit que rire de ses petites impertinences, comptoit pour rien les petites sottises, les fréquentes vivacités, et la continuelle dissipation de cet enfant ; comme font encore aujourd'hui plusieurs pères idolâtres de leurs enfans, qui les aiment épérdement. Ste. Monique sa mère l'avertissoit, le reprenoit et le corrigeoit. Mais de quoi servent les foibles corrections d'une mère, lorsqu'elles ne sont pas soutenues par la vigilance et l'autorité du père ? Patrice mourut, et la liberté dans laquelle il avoit laissé vivre Augustin son fils, entraîna ce jeune homme dans toutes sortes de désordres, et même dans l'hérésie des Manichéens.

Dieu touché des larmes de Monique, et des prières que cette sainte veuve faisoit incessam-

me
se
for
ég
de
de
per
s'éc
" jo
" g
" ch
" lo
" da
" au
" le
" de
" et
" les
Pr
jeune
Ciel
tres
de vo
prop

L
la
lors :

ment pour la conversion de ce jeune libertin, se servit des instructions de Saint Ambroise, son Pasteur, pour lui ouvrir les yeux sur ses égaremens. Augustin étant converti, ne cessa de pleurer le reste de sa vie les dérèglemens de sa jeunesse, et la mauvaise éducation que son père lui avoit donnée. " Ah, mon Dieu ! " s'écrioit-il, " que j'étois à plaindre dans les " jours de mon aveugle jeunesse ! Je m'éloj- " gnois de vous, Seigneur, en suivant le pen- " chant de mes folles passions ; et mon père, " loin de me corriger et de me reprendre, rioit " de tout. Je me perdois, et il avoit la cru- " auté de me voir courir à ma perte. Tous " les vices croissoient dans mon cœur, comme " de mauvaises herbes dans une terre inculte " et il n'y avoit point de main charitable pour " les arracher."

Profitez des sentimens de ce grand Saint, jeunes gens, et regardez comme une faveur du Ciel lorsque vous avez des parens et des maîtres qui ont la charité de veiller sur vous, et de vous reprendre. Plus ils vous corrigent à propos, plus vous devez les aimer.

CHAPITRE IX.

De l'Amour du prochain.

L'Amour du prochain est une vertu fondamentale du Christianisme ; puisque toute la morale de Jésus-Christ est fondée sur deux lois : *Aimer Dieu sur toutes choses, et le prochain*

comme soi-même. Vertu néanmoins rare et mal observée.

La plupart croient que pour aimer le prochain, il faut assez d'aimer les parens, les amis, ceux de qui on attend quelque avantage, et qu'on peut être indifférent pour les autres. Aimer de la sorte, ce n'est pas aimer le prochain, mais c'est s'aimer soi-même.

On élève les jeunes gens dans cette erreur. On leur apprend à n'aimer que ceux qui leur font du bien, et on leur inspire de haïr ceux qui leur font du mal. Les pères et mères ne parlent souvent dans leur famille que des défauts, des vices, des mauvaises manières, de la mauvaise foi des voisins, de ceux qui leur portent envie et qui leur font du tort. Ils détruisent ainsi par leur exemple et par leurs discours l'esprit de charité pour le prochain dans leurs enfans. Ces pères et mères imprudens font-ils réflexion aux funestes suites du défaut de charité? N'est-ce pas de ce défaut de charité que vient le peu d'estime et de respect que les hommes ont les uns pour les autres; les trahisons et les rancunes, les injures et les murmures, la dureté pour les pauvres et les misérables, les divisions des familles, les querelles, les jaloufies, les médisances, et enfin tant de désordres, qui déshonorent la religion, et qui perdent les Chrétiens?

Il est donc important d'instruire la jeunesse sur ce point, et de la défabuser d'une erreur si

fun
troi
chan
aime

I.
hom
amis
le p
les h
sans
Quan
il n'y
ou qu

II.
qu'ils
image
Dieu q
les aim
Christ
aimer,
être b
qu'un
lesquel
lu mour

III.

1. V
quand
cacher l
prochain
quelle o

1. Sou

funeste. Cette erreur vient de l'ignorance de trois choses ; ils ne savent point quel est le prochain qu'il faut aimer, par quel motif il le faut aimer, ni en quoi consiste cet amour.

I. Le prochain qu'il faut aimer, sont tous les hommes, pauvres et riches, bons et méchans, amis et ennemis, et même ceux qui nous font le plus de mal. Cette obligation d'aimer tous les hommes est si étroite, que, sans cet amour, sans cet esprit de charité, on ne peut être sauvé. Quand de tous les hommes qui sont sur la terre, il n'y en auroit qu'un seul que je n'aimasse pas, ou que je haïsse, ce seroit assez pour être damné.

II. Le motif pour lequel il les faut aimer, est qu'ils sont tous enfans de Dieu, créés à son image, rachetés du sang de Jésus-Christ ; que Dieu qui est notre Père commun, veut que nous les aimions tous comme nos frères ; que Jésus-Christ notre Sauveur nous a commandé de les aimer, et que lui-même les aime tous. Ce seroit être bien déraisonnable de ne pas aimer ceux qu'un Dieu a aimés plus que sa vie, et pour lesquels, quelque indignes qu'ils fussent, il a voulu mourir.

III. Cet amour consiste en trois choses :

1. Vouloir du bien à tous, 2. En faire quand on le peut. 3. Supporter, excuser et cacher leurs défauts. Voilà la vraie charité du prochain, et celle du vrai Chrétien, sans laquelle on ne peut plaire à Dieu.

1. Souhaitez du bien à tous, et soyez vérita-

blement affligé lorsqu'il leur arrive du mal : considérant tous les hommes, même vos ennemis, comme vos frères. Soyez affable, doux et complaisant. Ayez compassion de ceux qui sont affligés. Ne portez point envie aux riches, ni à ceux qui sont en prospérité. Aimez les bons à cause de leur vertu, les méchants afin qu'ils deviennent bons : souhaitez de la persévérance aux premiers, et la conversion aux autres. Si un homme est méchant et grand pécheur, il faut haïr son péché, qui est l'ouvrage de l'homme, mais il faut aimer sa personne qui est l'ouvrage de Dieu.

2. Faites du bien à tous, car c'est peu de chose de vouloir du bien, si on ne le fait quand on le peut. Nous pouvons procurer trois sortes de biens au prochain ; les biens du corps, les biens de l'honneur, et les biens de l'ame.

Quant aux biens du corps, vous devez faire deux choses. 1. Ne jamais rien dérober à qui que ce soit, et ne rien faire contre le droit d'autrui. Outre le péché que vous feriez, vous contracteriez encore l'obligation de rendre ce que vous auriez pris, et de réparer le droit que vous auriez violé. O le funeste vice, dans une jeune personne, que d'être portée au larcin ! Il est bien à craindre que ceux qui s'accoutument à faire de petits et de fréquens larcins, soit en fruits, soit en grains, soit en d'autres choses, ne soient un jour de grands larrons, et ne fassent une fin misérable. 2. Assistez le prochain dans

fes
que
les
passi
peu
avec
les b
leur
Q
au pr
sème
tort
son b
les c
même
votre
faute
Si on
l'excus
tage. l
de ses
distan
à épar
Les l
salut, é
saut tac
le fere
vice et
en l'aver
en le fait
conseils e

ses nécessités, par des libéralités, par de fréquentes aumônes. O l'admirable vertu dans les jeunes gens que la miséricorde et la compassion pour les pauvres ! Heureux ceux qui peuvent dire avec Job, *Que la compassion a crié avec eux dès leur enfance !* Elle attirera sur eux les bénédictions de Dieu pendant leur vie et à leur mort.

Quant à l'honneur, vous devez le conserver au prochain. N'en parlez jamais d'avantageusement, quelque méchant qu'il soit, quelque tort même qu'il vous ait fait, si ce n'est pour son bien, ou pour une autre bonne fin. Evitez les calomnies et les médisances ; empêchez même, si vous le pouvez, qu'on n'en fasse en votre présence. Si on accuse le prochain d'une faute qu'il n'a point faite, prenez sa défense. Si on découvre le mal qu'il a fait, tâchez de l'excuser, empêchez qu'on n'en parle davantage. Dites le bien qu'il a fait, ou quelque'une de ses bonnes qualités. Témoignez que la médisance vous déplaît, et engagez celui qui parle, à épargner la réputation d'autrui.

Les biens de l'âme, qui sont la vertu et le salut, étant les plus grands de tous les biens, il faut tâcher de les procurer au prochain. Vous le ferez en priant pour lui, en le retirant du vice et des occasions, par quelques sages avis ; en l'avertissant avec douceur de son devoir, ou en le faisant avertir ; en lui donnant de bons conseils et de bons exemples.

Tâchez de remplir ces devoirs de charité sur-tout envers vos amis, vos compagnons, vos domestiques, et envers ceux avec qui vous vivez. C'est véritablement aimer le prochain, que de l'aimer pour le bien de son ame et pour son salut; mais c'est le haïr, c'est manquer de charité, que de faire tort à son ame en le portant au péché, et en le scandalisant par des paroles et par des exemples pernicieux.

3. Une troisième marque de l'amour du prochain, c'est de supporter ses défauts, d'excuser les fautes d'autrui autant que la prudence le permet, et de penser avantageusement de tout le monde. C'est pourquoi il ne faut pas être prompt à blâmer et à juger les autres; ni les reprendre sans savoir sûrement s'ils ont tort. Souvent on se trompe dans le jugement qu'on forme sur le compte d'une personne, ou parce qu'ordinairement on est mal informé, ou parce qu'on est prévenu, ou parce qu'on ne l'aime pas, ou qu'on a de l'envie. Quand on reprend les autres, que ce soit avec prudence et jamais avec aigreur. Ne reprenez pas une personne, quand une répréhension ne servira de rien à son amendement, ni à l'édification des autres. Si, en ne retenant pas, vous sembleriez approuver le vice, dans ce cas reprenez avec discrétion.

Enfin, la grande règle de l'amour du prochain consiste à juger du prochain par nous-mêmes, et à pratiquer cette importante maxime, que l'Écriture et la nature nous enseignent : Ne

fait
qu'o
le
qu'o
les
vou
enco
cham
Dieu
bles
danc

No
désér
Un S
vre et
et dan
gagne
ché d
lui do
ayant
Vou
moi ? j
rir : n
semble
dit le
dans ve
Le S
redoub
son pa
lui ; m

faites jamais à autrui ce que vous ne voulez pas qu'on vous fasse ; au contraire, faites aux autres le bien que raisonnablement vous voudriez qu'on fit à vous-même. Souffrez, supportez les défauts d'autrui avec charité, comme vous voudriez qu'on supportât les vôtres, qui sont encore plus grands. Ce n'est pas aimer le prochain que de ne vouloir rien souffrir de lui. Dieu nous souffre long-temps, quelque misérables que nous soyons à ses yeux ; pourquoi donc ne souffririons-nous pas les autres ?

EXEMPLE.

Nous lisons dans la vie des Saints Pères du désert, un exemple de charité bien singulier. Un Solitaire rencontra dans le chemin un pauvre estropié couvert d'ulcères et de pourriture ; et dans un état si misérable, qu'il ne pouvoit ni gagner sa vie, ni se traîner. Le Solitaire, touché de compassion, le porta dans sa cellule, et lui donna les soulagemens qu'il put. Ce pauvre ayant repris des forces, le Solitaire lui dit : Voulez-vous, mon cher frère, demeurer avec moi ? je ferai ce que je pourrai pour vous nourrir : nous prierons et nous servirons Dieu ensemble. O ! que vous me causez de joie, répondit le pauvre ; que je suis heureux de trouver dans votre charité une ressource à ma misère !

Le Solitaire, qui avoit peine à gagner sa vie, redoubla son travail pour avoir de quoi nourrir son pauvre, et le nourrissoit même mieux que lui ; mais au bout de quelque temps ce pauvre

commença à murmurer contre son hôte, et se plaignit qu'il le nourrissoit mal. Hélas ! mon cher ami, lui dit le Solitaire, je vous nourris mieux que moi-même : je ne puis faire autre chose pour vous que ce que je fais. Quelques jours après, cet ingrat recommença ses plaintes, et vomit contre son bienfaiteur un torrent d'injures. Le Solitaire les souffrit avec patience, sans répondre une parole. Le pauvre fut honteux d'avoir parlé de la sorte à un saint homme qui ne lui faisoit que du bien, et lui demanda pardon ; mais il tomba bientôt dans ses inquiétudes, et prit une telle haine contre ce bon Solitaire, qu'il ne pouvoit plus le supporter. Je suis ennuyé de vivre avec toi, lui dit-il ; je veux que tu me reportes dans le chemin où tu m'as trouvé ; je ne suis pas accoutumé d'être si mal nourri. Le Solitaire lui demanda pardon, lui promettant qu'il tâcheroit de le mieux traiter.

Il fut inspiré d'aller chez un honnête bourgeois du voisinage, demander un peu de meilleure nourriture pour cet estropié. Venez tous les jours, lui dit le bourgeois, chercher de quoi le nourrir. Le pauvre en parut content ; mais au bout de quelques semaines, il commença à faire de nouveaux et de piquans reproches au Solitaire. Va, lui dit-il, tu n'es qu'un hypocrite, tu fais semblant d'aller chercher l'aumône pour me nourrir, et c'est pour toi ; tu manges le meilleur en secret, et tu ne me donnes

qu
lit
je
tou
do
des
pat
dar
de
tou
têt
mal
-pou
au
par
par
men
don
du l
voir
tend
coeu
voul
tion
gor
vou
rassé
ne m
Ce
pend
ce te

que tes restes. Ah ! mon frère, lui dit le Solitaire, vous me faites tort ; je vous assure que je ne demande jamais rien pour moi, que je ne touche pas même un morceau de ce qu'on me donne pour vous. Si vous n'êtes pas content des services que je vous rends, ayez au moins patience pour l'amour de Jésus-Christ, en attendant que je fasse mieux. Va, je n'ai pas besoin de tes remontrances, lui repliqua ce pauvre, et tout de suite il se saisit d'un caillou, le jeta à la tête du Solitaire, qui évita le coup ; ensuite ce malheureux prit un gros bâton dont il se servoit pour se traîner, et en donna un si rude coup au Solitaire, qu'il le fit tomber. Dieu vous le pardonne, lui dit le Solitaire ; pour moi je vous pardonne, pour l'amour de lui, le mauvais traitement que vous me faites. Tu dis que tu me pardonnes, répliqua le pauvre ; mais ce n'est que du bout des lèvres ; car tu voudrois déjà me voir mort. Je vous assure, mon frère, lui dit tendrement le Solitaire, que c'est de tout mon cœur que je vous pardonne. Ce bon Solitaire voulut l'embrasser pour marque de réconciliation ; dans le moment le pauvre le prit par la gorge, lui déchira le visage avec les ongles, et voulut l'étrangler. Le Solitaire s'étant débarassé de ses mains, ce furieux lui dit : Va, tu ne mourras jamais que de mes mains.

Ce charitable Solitaire eut patience avec lui pendant trois ou quatre années. Pendant tout ce temps on ne peut dire les indignités et les

cruautés que ce pauvre lui fit essuyer, lui disant à tout moment qu'il vouloit qu'il le reportât où il l'avoit trouvé, qu'il aimoit mieux mourir de faim ou de froid, ou être dévoré par les bêtes, que de vivre avec lui.

Ce Solitaire ne savoit à quoi se déterminer : d'un côté il craignoit qu'en reportant ce pauvre où il l'avoit trouvé, il ne pérît de misère ; d'un autre côté, il appréhendoit de perdre sa patience avec lui. Dans cette perplexité, il alla consulter Saint Antoine sur ce qu'il devoit faire.

Saint Antoine lui parla en homme inspiré de Dieu, et lui dit : Ah ! mon fils, prenez garde : la pensée que vous avez de quitter ce pauvre, est une tentation du démon qui veut vous ôter votre couronne. Si vous l'abandonnez, Dieu ne l'abandonnera pas. Mais mon Père, reprit le jeune Solitaire, je crains de perdre la patience avec lui. Et pourquoi la perdriez-vous, repliqua le Saint ? Ne savez-vous pas que c'est envers ceux qui nous font le plus de mal qu'il faut exercer plus généreusement notre charité ? Quel mérite auriez-vous d'avoir de la patience avec une personne qui ne vous fait jamais de mal ? La charité est une vertu courageuse, qui ne regarde pas les vices de l'homme, mais qui ne regarde que Dieu. Ainsi, mon fils, gardez ce pauvre ; plus il est méchant, plus vous devez avoir pitié de lui. Tout ce que vous lui ferez par charité, Jésus-Christ le tiendra fait à lui-même. Faites voir par votre

pat.
fran
et p
Reg
fert

L
il eu
para
bêni
se co
dans

O
un jo
ment
tri
vous
charit
pas ai
veut p
ce n'e
ter un

L
et la cl
La c
plaisir

patience que vous êtes disciple d'un Dieu souffrant; et souvenez-vous que c'est par la patience et par la charité qu'on reconnoit un Chrétien. Regardez ce pauvre comme celui dont Dieu se sert pour travailler à votre couronne.

Le Solitaire suivit l'avis de Saint Antoine; il eut plus de charité pour ce misérable qu'au paravant, et ne cessoit de prier pour lui. Dieu bénit une patience si courageuse. Ce pauvre se convertit enfin, et vécut le reste de ses jours dans la pénitence et la sainteté.

O! le bel exemple de charité, qui confondra un jour tant de gens qui ne veulent pas seulement souffrir une parole ou une injure. Sans charité vous ne serez jamais sauvé, quand même vous fériez des miracles. Or il n'y a point de charité où il n'y a point de patience. Ce n'est pas aimer le prochain selon Dieu, quand on ne veut pas souffrir de lui, ni supporter ses défauts: ce n'est pas assez de les souffrir et de les supporter une fois, il faut toujours les supporter.

CHAPITRE X.

De la Chasteté.

L''HUMILITE' et l'obéissance empêchent les dérèglemens de l'esprit et du cœur; et la chasteté ceux du corps.

La chasteté est une vertu qui déteste les plaisirs illicites de la chair; qui réprime les

pensées, les désirs et les sentimens des sales voluptés, parce qu'elles déplaisent à Dieu et souillent l'ame.

La chasteté convenable à chaque état est nécessaire dans tous les âges; mais il n'y en a point où elle soit plus avantageuse et plus méritoire que dans la jeunesse. Si la chasteté (selon la pensée des Saints Pères) nous rend semblables aux Anges dans un corps fragile, c'est sur-tout dans les jeunes gens, parce que leur âge étant moins souillé par le péché, leur chasteté approche plus de la pureté des esprits célestes.

La chasteté, au sentiment de saint Jérôme, a quelque part à la gloire du martyr, par ses combats; mais c'est principalement à la jeunesse que cette gloire est réservée, parce que ses combats sont ordinairement plus grands et plus fréquens; ce qui fait dire à Saint Bernard, qu'outre le martyr de sang, il y a encore trois espèces de martyr; *la modération dans l'abondance*, que David et Job ont exercée; *la sagesse dans la pauvreté*, pratiquée par Tobie; et *la chasteté dans la jeunesse*, conservée par le jeune Joseph en Egypte.

C'est principalement dans les jeunes gens qu'on peut dire avec les Saint Pères que la chasteté est *l'ornement des mœurs, l'honneur des corps, et le fondement de la sainteté*. L'on peut tout espérer d'un enfant chaste; car comme l'esprit de Dieu ne peut habiter dans les cœurs

impurs, aussi prend-il plaisir à se communiquer aux ames chastes.

Conservez donc, jeunes gens, votre cœur dans la pureté et l'innocence ; estimez la chasteté ; demandez-la à Dieu : elle est la perle des vertus, l'ornement de votre ame et le bonheur de votre vie, puisque, sans la chasteté, on n'a ni l'amour de Dieu, ni sa crainte, ni le repos de la conscience. Mais souvenez-vous que cette vertu est fragile ; qu'elle se perd facilement ; que les pensées et les désirs, aussi bien que les paroles et les actions, peuvent la faire perdre ; qu'il ne suffit pas d'être chaste de corps, mais qu'il faut encore l'être de cœur et d'esprit. Souvenez-vous enfin que la plus grande consolation que vous aurez à votre mort, ce sera d'avoir passé votre jeunesse et votre vie dans la pureté ; et c'est un grand sujet de repentir et de larmes à un mourant, quand il voit que pour avoir trop aimé les plaisirs du corps, il a perdu son ame.

EXEMPLE.

Le jeune Joseph, dont il est parlé dans l'Écriture sainte, est un exemple bien sensible pour apprendre aux jeunes gens avec quel soin ils doivent conserver la pureté de leurs cœurs dans les occasions périlleuses. Ce saint jeune homme avoit été trahi par ses frères et livré à des marchands étrangers ; ces marchands le vendirent à Putiphar, un des premiers officiers du Roi Pharaon. La femme de Putiphar ayant conçu un amour criminel pour ce jeune esclave.

résolue de le tenter. Elle entra dans la chambre de Joseph, et le sollicitant à un crime; détestable et honteux, elle lui promit de faire sa fortune, s'il y consentoit; et le menaça de son ressentiment, s'il refusoit.

Ce chaste jeune homme rappela aussitôt dans son cœur la crainte de Dieu; et se représentant toute l'horreur du crime qu'on lui proposoit, il répondit à sa Maîtresse, qu'il aimoit mieux mourir que de souiller son ame par une telle infidélité. Cette femme effrontée voulut lui faire violence: il résista avec courage. Elle le saisit par son manteau; mais ce jeune homme, en se défendant, lui laissa le manteau entre les mains, et s'enfuit. Cette Dame en fureur cria aussitôt que Joseph avoit voulu attenter à son honneur, qu'il l'avoit sollicitée au crime, et que pour marque de la vérité, elle lui avoit arraché ce manteau. Elle le porta à son mari, qui crut l'imposture et le mensonge de sa femme, et fit mettre l'innocent Joseph en prison, où il resta quelques années.

Le Roi Pharaon ayant entendu parler de Joseph, le fit venir en sa présence; il fut si charmé de la modestie, de la sagesse et de la vertu de ce jeune homme, qu'il le fit son premier Ministre, et lui donna le gouvernement de tout le Royaume. Souvenez-vous de cet exemple pour vous soutenir par la présence de Dieu dans les occasions périlleuses; et si vous êtes fidèle à Dieu comme Joseph, il vous protégera.

CHAPITRE XI.

Des moyens de conserver la Chasteté.

1. **L**E premier moyen est de résister d'abord aux tentations et aux pensées de l'esprit, avant que le démon se rende maître du cœur : voilà le grand remède contre ce péché. Quand on néglige de repousser la tentation et la pensée, on s'engage peu à peu dans le vice, et souvent si profondément, qu'on ne s'en relève presque jamais, ou qu'avec de grands efforts. La grande maxime pour toutes les maladies, c'est d'appliquer le remède dès le commencement. Maxime importante pour se précautionner contre le péché impur ; péché qui porte aux plus grands désordres, quand on ne l'arrête pas dès ses premières impressions.

Craignez, jeunes gens, ce vice honteux, et craignez-le plus que la mort. Veillez sur votre esprit ; détestez avec horreur les représentations fales que le démon ou que le penchant vous inspire ; donnez aussitôt le change à votre imagination, et pensez promptement à d'autres choses, en considérant que Dieu est présent. Le Seigneur vous offre son secours ; et si vous succombez à la tentation, c'est par votre faute. Ah ! que cette chute est à craindre, et que les suites en sont funestes ! Méditez avec attention cet avis de Saint Bernard

“ Rejetez, dit ce Saint Docteur, la mauvaise

" pensée dès qu'elle commence, et dès qu'elle
 " se présente à votre esprit. Si vous la reje-
 " tez, elle vous quittera, ou si elle ne vous
 " quitte pas, elle ne vous souillera point, tandis
 " que vous l'aurez en horreur. La pensée qui
 " n'est pas rejetée, cause le plaisir ; ce plaisir
 " fait naître le consentement ; le consentement
 " produit l'action ; de l'action vient l'habitude ;
 " de l'habitude suit une espèce de nécessité, qui
 " entraîne enfin l'ame dans l'impénitence et le
 " désespoir. Et comme la vipère est tuée par
 " les petits qu'elle porte dans son sein, aussi
 " nous recevons la mort par nos mauvaises
 " pensées quand nous les nourrissions dans nos
 " cœurs."

Profitez des avis de ce grand Saint : soyez
 fidèle à Dieu dans la tentation, et ne disputez
 jamais avec elle. Si vous l'écoutez, vous vous
 perdrez : en l'écoutant, la raison s'aveugle,
 jusqu'à prendre le péché pour des bagatelles,
 ou pour des effets d'un penchant qu'on ne sau-
 roit vaincre, ou pour des péchés de foiblesse
 dont il ne faut que s'accuser pour être absous.
 O combien d'ames ont été séduites et aveu-
 glées par ce piège !

L'impureté, dit Saint Jérôme, est comme un
 serpent dont il faut écraser la tête dès qu'on
 l'aperçoit. Il tâche de se glisser dans le cœur,
 s'il peut y entrer, il l'infecte bientôt par un
 poison subtil et mortel. L'impureté, dit Saint
 Grégoire, s'allume dans un cœur dissipé, comme

le feu dans la paille. Si on ne l'éteint pas promptement, il cause en peu de temps un embrasement auquel il est difficile d'apporter du remède. Pour allumer ce feu criminel et impur, il ne faut qu'une pensée volontaire de l'esprit, qu'un regard délibéré, qu'une parole, qu'une chanson, qu'une familiarité, &c. Tenez-vous sur vos gardes.

La raison de cette maxime si recommandée par les Saints, est qu'il est facile de résister au péché dans ses commencemens ; mais qu'il est difficile de le surmonter quand il est fortifié par quelque attaché, par une affection criminelle, ou par l'habitude d'une familiarité dangereuse.

II. Le second moyen pour vivre chastement est de fuir l'oïveté. Elle est la source de tous les vices, sur-tout de l'impureté. L'oïveté ouvre la porte aux pensées et aux desirs qui croissent successivement dans un esprit oïsis. Dans l'oïveté, l'impureté est comme une flamme ardente qu'on ne peut presque plus éteindre ; de là vient que les tentations sont bien plus dangereuses et plus fréquentes dans les personnes qui n'ont rien à faire, et qui ne pensent qu'à leurs plaisirs, que dans les autres. O que la fainéantise et l'oïveté ont perdu de jeunes gens !

III. Le troisième moyen, c'est la tempérance dans le boire et le manger. Sans cette vertu, on ne peut conserver la chasteté en quelque âge que ce soit, mais surtout dans la jeunesse. La chaleur du sang à cet âge excite les voluptés

sensuelles ; mais quand elle est fortifiée par le vin, par la bonne chère, ou par le trop de nourriture, elle fait un embrasement funeste. Ecoutez Saint Jérôme: le Mont *Ætna*, dit-il, le Mont *Vésuve* et le Mont *Olympe*, qui vomissent continuellement des feux et des flammes, ne brûlent pas avec tant d'ardeur, que le sang des jeunes gens, lorsqu'il est enflammé par le vin, et par l'excès de nourriture."

"Si je suis capable, dit-il ailleurs, de donner quelque conseil ; si on croit à l'expérience que j'en ai, j'avertis et je conjure l'ame qui veut vivre dans la grace de *Jésus-Christ*, et conserver sa pureté, de craindre le vin comme un poison mortel. Ce sont là les premières armes du démon contre les jeunes gens ; le vin avec la jeunesse fait un double embrasement de la volupté. Pourquoi donnez-vous à ce corps, déjà trop ardent, de quoi le faire brûler ?"

Souvenez-vous que *Sodome* fut réduite en cendre par le feu du Ciel, pour s'être abandonnée aux plaisirs de l'intempérance et de l'impureté ; que le peuple Hébreu s'attira de terribles fléaux pour s'être mis à manger, à boire et à danser autour du *Veau d'or* ; que l'impie *Hérode* perdit toute pudeur, et fit mourir le plus saint des hommes, pour n'avoir écouté que sa passion au milieu d'un festin et d'une danse voluptueuse.

IV. Le quatrième moyen pour conserver la

chasteté, est de fuir les mauvaises compagnies, les maisons où se retire la jeunesse, les veillées et assemblées nocturnes, et toutes sortes de discours dangereux et trop libres : voilà les pièges où se perdent les jeunes gens. Combien y en a-t-il qui ne sont tombés dans le péché, qu'après l'avoir appris dans une veillée, ou dans la conversation d'un esprit dissolu, par quelques paroles contre la pudeur ? Paroles et discours qui étant tombés dans un jeune esprit comme une étincelle dans la paille, y ont allumé un feu impur. *Ne vous laissez pas tromper*, dit St. Paul, *les mauvais discours corrompent les bonnes mœurs.*

V. Le cinquième moyen, est d'éviter la conversation familière avec des personnes de différent sexe. C'est là où la chasteté trouve sa perte et sa ruine. Après avoir été préservée des autres dangers, elle vient faire ici un déplorable naufrage. L'amour sensuel n'entre que trop facilement dans le cœur ; mais quand il est aidé par la présence des personnes, il s'allume et s'embrase. C'est pour cela que le Sage nous donne cet avertissement important : *Ne demeurez point parmi les personnes d'autre sexe, parceque de leur conversation vient la corruption et la perte de l'ame ; comme de la rouille se forme le ver qui les ronge.*

Que si la compagnie de différent sexe est si dangereuse, elle devient funeste et criminelle, quand elle passe aux familiarités, aux entretiens trop libres et passionnés, aux caresses et démon-

strations tendres d'une amitié sensuelle, aux embrassemens familiers et autres semblables privautés qui n'ont ordinairement pour principe que la sensualité et une affection dangereuse, et sont l'occasion d'une foule de péchés, de pensées, de désirs impurs : c'est pourquoi un Auteur appelle ces familiarités libres, *les morsures du diable, et les arrés du péché* ; et Saint Jérôme *les agonies d'une chasteté mourante*.

Il faut joindre à cette fatale cause du péché deshonnête, les regards impurs ou curieux, sur lesquels il est important de veiller, si l'on veut conserver un cœur pur. L'amour profane et le péché entrent par les yeux ; et quelquefois un regard curieux, quoique sans mauvais dessein, peut attirer après soi de fâcheuses suites. Ecoutez ce que le Saint-Esprit vous enseigne par la bouche du Sage : “ Ne vous arrêtez pas à regarder une jeune personne, de peur que sa beauté ne soit uné pierre de scandale, qui vous fausse tomber. Détournez votre vue d'une personne parée, et ne la regardez pas curieusement. La beauté des visages a été funeste à plusieurs, qui ont commencé leur perte par des regards ; ces regards ont enfin allumé le feu impur dans le cœur.” O le grand avertissement ! gravez-le dans votre mémoire. Ayez soin de retenir votre vue ; et s'il lui arrive de tomber sur des objets dangereux, qu'elle ne s'y arrête pas. Ayez la même réserve à l'égard de toutes les peintures ou fi-

gures lascives, qui sont aux récueils de la pureté du cœur.

Pour cette raison, une fille ne doit point chercher à voir ni à être regardée. Lorsque Dina, fille de Jacob, s'échappa de la compagnie de ses frères, elle n'avoit d'autre désir que de voir ou d'être vue ; mais cette légèreté coûta cher. L'enlèvement de cette fille, le saccage-ment d'une ville et le meurtre de ses habitans, furent la suite de sa curiosité. Triste exemple, qui fait voir que quand on néglige, en cette matière, ce qui semble de peu d'importance, on s'expose à d'étranges suites.

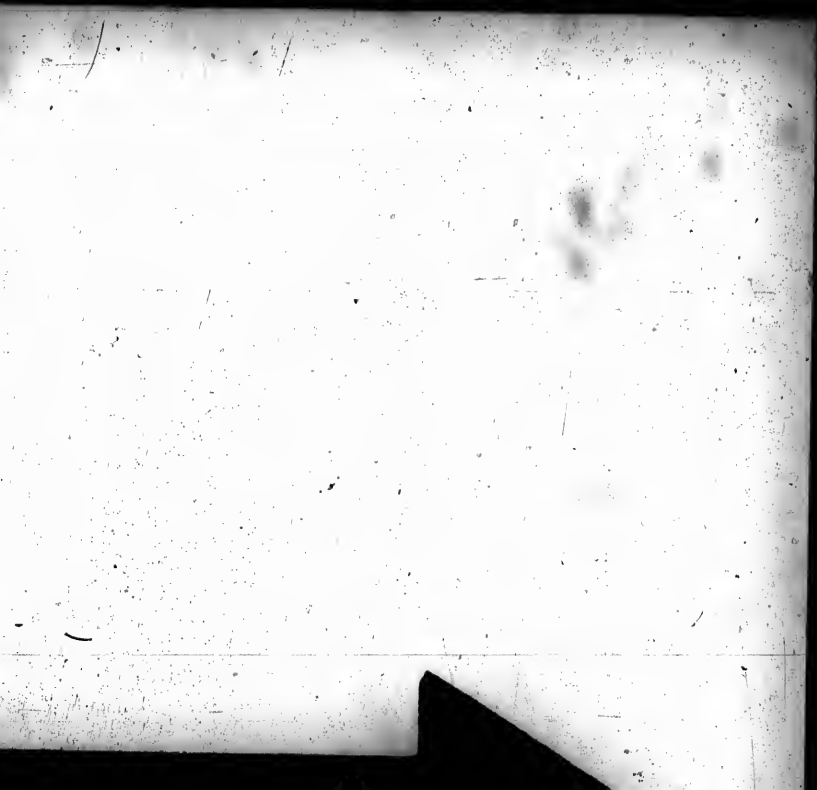
VII. Les livres dangereux sont encore une source féconde d'impureté ; c'est une peste qui corrompt l'esprit et le cœur. La lecture d'un roman de galanterie, ou d'un livre contre la religion, fera dans votre ame des plaies si profondes, qu'elles seront peut-être sans remède ; elle vous fera perdre insensiblement, sans que vous y preniez garde, la pudeur et la foi, et vous jettera enfin dans un aveuglement dont vous ne reviendrez peut-être pas. Malheur à ceux qui composent, qui vendent et qui débitent de tels livres, ou qui les communiquent aux autres !

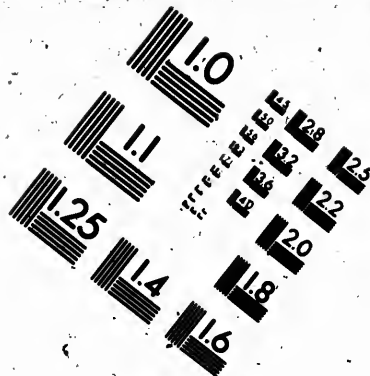
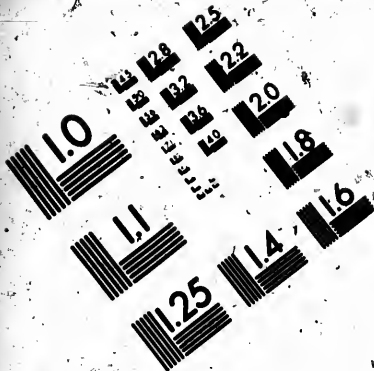
VIII. Le penchant au plaisir est la principale cause et le plus dangereux piège de l'impureté. Mais souvenez-vous que ce plaisir est un venin mortel, caché sous une fausse douceur ; si les commencemens sont agréables, les suites en sont bien amères. Seriez-vous assez aveugle pour



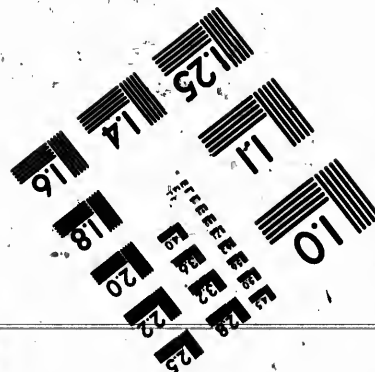
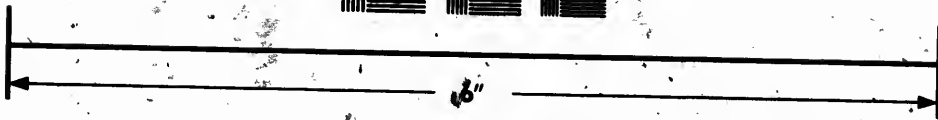
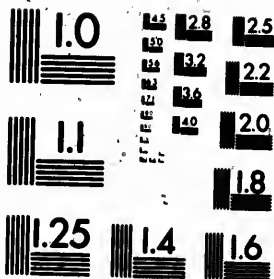








**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

14 128
15 132
16 22
17 20
18

10

aimer un plaisir qui répugne à la raison, et qui déplaît à Dieu ?

Pour rappeler en peu de mots tout ce que nous avons dit en cet article important, et le réduire en pratique, suivez ces avis. 1. N'attachez jamais vos pensées et vos regards à des objets qui peuvent souiller votre esprit et votre cœur, quelque agréables qu'ils vous paroissent.

2. Ne vous permettez ni actions, ni libertés, ni gestes contraires à la modestie et à la pudeur, et ne souffrez jamais que les autres s'en permettent avec vous.

3. Ayez même du scrupule de vous amuser trop au miroir : il vaut mieux examiner votre ame que votre visage, et songer à vos défauts qu'à vos parures.

4. Ne vous divertissez jamais à de certains jeux de bouffonnerie, qui ordinairement sont accompagnés de ris excessifs, d'actions libres, et dont les badinages indécens sont souvent des crimes.

5. N'allez point vous récréer, ni vous promener avec des personnes et dans des lieux où votre ame est en danger. Les libertés peu séantes et familières qu'on se permet dans ces récréations et dans ces promenades, sont funestes à l'innocence.

6. Évitez la compagnie des personnes qui, par leurs manières, leurs lectures ou leurs discours, vous apprennent ce que vous devriez toujours ignorer. *Ils vous flattent*, dit le Saint-Es-

prit, ne les écoutez point ; éloignez vos pas de leurs sentiers ; ils ne tendent qu'au mal et à votre perte.

IX. Si vous avez de la religion et de la pudeur, vous éviterez les spectacles, les comédies, les danses et les bals. L'ame y recoit souvent, sans y prendre garde, de mortelles atteintes, et la pudeur affoiblie est toujours en danger d'y faire naufrage. *Si on y vient chaste, dit Saint Cyprien, on s'en retourne souillé.* Ces sortes d'assemblées sont un reste du paganisme, opposé à la sainteté de la Religion, et aux maximes de J. C., et sont un violement des vœux du Bap-tême.

Ne vous laissez pas entrainer par l'exemple des autres, mais gémissiez sur leur scandale, d'autant plus déplorable qu'il est plus étendu. Déplorez leur aveuglement qui les empêche de voir le mal qu'ils font, et le mal dont ils sont la funeste cause. Ces assemblées, selon les Saints Pères, sont *la peste des mœurs, une dérision de l'Évangile, une profession publique d'impureté et d'impiété, et l'écueil de la jeunesse.* Si vous y assistez, si vous vous y affectionnez, vous vous exposez à périr. et vous y pécherez : en voici les raisons.

I. Si la vue d'un seul objet sensuel fit tomber David, quoiqu'il fût prévenu de tant de graces, pourriez-vous dire que la vue de tant d'objets lascifs, qu'on voit à la danse et aux spectacles, accompagnés de libertés folâtres, d'airs passionnés, de paroles dissolues, ne souilleront point

votre cœur ? Et d'ailleurs, n'est-ce pas pécher que de faire ce que l'Eglise vous défend, et ce que Dieu condamne ? N'est-ce pas pécher que de s'exposer témérairement au péché ? N'est-ce pas pécher, que d'aider les autres à pécher, et de contribuer par sa présence aux péchés d'autrui ? Or n'est-ce pas ce qui arrive dans ces sortes d'occasions ?

2. Pourquoi va-t-on aux spectacles, aux danses ? et qu'y fait-on ? On y va par curiosité, par orgueil, par dissipation ; on y demeure sans pudeur ; on n'en sort qu'avec dissolution. C'est là où les sens se dissipent, où l'esprit s'émancipe, où le cœur s'épanche, où l'on se permet des choses dont il faudroit rougir, et qu'à force de s'étourdir et de s'aveugler, on se fait un passe-temps du vice et du libertinage.

Profitez de ces avis, et craignez un malheur pareil à celui de cette femme curieuse dont parle Tertullien, laquelle étant allée aux danses et aux spectacles publics, où les Chrétiens ne se trouvoient alors jamais, fut tout à coup possédée d'un démon furieux. Les prêtres étant appelés au secours, pressèrent le démon dans leurs exorcismes, de dire pourquoi il avoit osé s'emparer ainsi d'une femme Chrétienne : *J'en avais droit*, répondit le démon, *puisqu'elle étoit dans un lieu de mon domaine et qui m'appartient.*

Apprenez de cet exemple, que c'est dans ces sortes d'assemblées que le démon règne avec

P
d
fa
ce
E
pe
son
qu
m
—
A
1.
rab
et
un
cou
pou
se r
moi
soui
Mè
tre
I
act
ver
mer
ce s
du
gém

plus d'empire ; c'est là qu'il emploie les plus dangereux artifices pour affaiblir la pudeur, et faire perdre la chasteté. *Eloignez-vous donc de ces lieux où les pécheurs s'assemblent, dit le Saint-Esprit, et n'ayez point de part à leurs folies, de peur d'être enveloppé dans leurs crimes ; car s'ils sont dignes de mort en faisant ce qu'ils font ; ceux qui les suivent et qui les approuvent, n'en sont pas moins dignes.*

CHAPITRE XII.

Autres moyens de conserver la vertu de Chasteté.

1. **L**E premier est un moyen efficace pour obtenir et pour conserver cette admirable vertu. La continence est un don de Dieu, et il ne refuse pas à ceux qui *l'invoquent avec un cœur droit.* Implorez donc souvent le secours du Ciel, et la grâce du Tout-puissant, pour résister à cette concupiscence aveugle qui se révolte contre l'esprit. *Mon Dieu, donnez-moi un cœur pur et un esprit droit, éloigné de toute souillure.* Recommandez-vous souvent à la Mère de Dieu, la Reine des Vierges, et à votre Ange tutélaire, surtout dans la tentation.

La confession fréquente à un confesseur exact et éclairé, est un autre moyen pour conserver la chasteté. Sans ce remède, il est moralement impossible de vaincre l'impureté ; et avec ce secours on la surmonte, quand on suit les avis du guide qui nous conduit. Saint-Augustin gémissant sur les désordres de sa jeunesse, pleu-

roit de ce qu'il n'avoit pas rencontré une main sage et habile, qui déracinât les honteuses passions qui croissoient dans son âme.

Saint-Jérôme, après avoir fait le récit de la sainte et ingénieuse adresse avec laquelle un Supérieur délivra un jeune homme des tentations dont il étoit agité, fait cette réflexion : *Si ce jeune homme eût été seul, il étoit perdu ; car comment eût-il surmonté ses tentations ?* Apprenez par ce trait combien le conseil d'un Directeur éclairé est nécessaire pour vaincre le péché impur.

III. Le troisième moyen est la lecture et la méditation des choses saintes, qui remplissant l'esprit de pensées salutaires, en chassent les mauvaises, et le fortifient dans les tentations.

EXEMPLE.

Le Roi Hérode se livra tellement à l'impureté, qu'il n'eut point honte de déshonorer Hérodiad, qui étoit la femme de son frère. Saint-Jean-Baptiste, inspiré de Dieu, vint reprocher à ce voluptueux l'horreur de son crime et de ses scandales. Les paroles de ce grand Prophète, qui en avoit converti tant d'autres, ne touchèrent point le cœur de ce Roi. Il arriva même qu'Hérode étant à souper avec les Princes de sa Cour, la fille d'Hérodiad entra dans la salle du festin, et dansa en sa présence. Le démon de l'impureté étoit dans les yeux, sur le visage, dans les airs, dans les gestes, dans les pas et dans les agrémens de cette fille impu-

dente. Elle plut au Roi qui en devint passionné, jusqu'à lui jurer de lui accorder tout ce qu'elle lui demanderoit. Elle prit l'avis d'Hérodias sa mère. Tu fais, lui dit cette mère abominable, que Jean Baptiste est un Prédicateur importun, qui dit au Roi qu'il ne lui est pas permis d'avoir un commerce d'amitié avec moi : le Roi a du respect pour lui, et je crains qu'il ne se laisse persuader ; ainsi, ma fille, il faut que tu demandes au Roi qu'il fasse mourir Jean Baptiste et qu'il te fasse apporter sa tête dans un bassin. Le Roi, malgré le respect qu'il avoit pour la sainteté de Jean Baptiste, eut la complaisance de consentir à l'exécrable proposition de cette fille, et fit couper la tête de ce grand Saint. Voilà le fruit d'une danse : un Roi parjure et meurtrier, un Royaume scandalisé, le plus grand et le plus saint des Prophètes mis à mort.

“ Que pensez-vous de tout cela, femmes chrétiennes ? dit saint Ambroise : apprenez ce que vous devez inspirer à vos filles, et ce que vous devez leur faire craindre. Vous voyez ici une fille qui danse, mais quelle fille ? C'est la fille d'une mère adultère, car ce n'est qu'à de telles personnes qu'il convient de danser ; mais pour celles qui ont de la religion et de la pudeur, elles doivent inspirer la modestie et la crainte de Dieu à leurs filles, et non pas la danse.” Noubliez jamais les paroles de ce grand Saint, et gravez dans votre esprit les

suivantes : *Gardez-vous bien, dit le Saint-Esprit, de fréquenter une danseuse et de l'écouter, crainte de vous exposer à pécher, et de périr par ses attraits.*

La fille d'Hérodiad, dont nous venons de parler, fut punie comme elle le méritoit. L'histoire ecclésiastique nous apprend que cette fille passant un jour sur la glace avec ses compagnes, la glace se rompit sous ses pas : elle tomba dans l'eau jusqu'au cou ; et les glaçons s'étant réunis, lui coupèrent la tête. Son corps étant suspendu dans l'eau, ses pieds s'agitoient et se remuoient par des mouvemens irréguliers, assez semblables aux mouvemens de la danse ; de manière qu'elle mourut la tête coupée, et comme en dansant dans l'eau. Châtiment assez convenable à son crime, d'avoir impudiquement dansé devant Hérode, et fait couper la tête à Saint Jean.

CHAPITRE XIII.

Sentimens de Saint François de Sales sur les Danses et les Bals.

SAINTE François de Sales avoit trop de lumières pour rien enseigner qui fût contraire aux sentimens de l'Eglise et des Saints Pères. Et quand même ce grand Saint, ou quelqu'autre Père, auroit avancé quelque chose pour autoriser les danses et les bals, son sentiment ne prévaudroit jamais contre une autorité supérieure, telle qu'est l'autorité des Livres saints, des Conciles et de tous les saints Docteurs. Mais il n'y a point de doute que ce saint

Evêque ait rien décidé en cette matière contre l'esprit de l'Eglise et contre la tradition : c'est ce que nous allons démontrer pour fermer la bouche à ceux qui ont la témérité d'alléguer que saint François de Sales a permis indifféremment les danses et les bals.

Dans les Chapitres 33e et 34e de son livre de l'Introduction à la vie dévote, il fait voir les écueils et le venin des danses, et propose les motifs les plus pressans pour en détourner les fidèles. Il dit premièrement : " Que les danses et les bals sont des choses indifférentes de leur nature ; mais que leur usage est tellement déterminé au mal par les circonstances, que l'ame se trouve dans de grands dangers." Or Saint François de Sales n'a jamais dit qu'il étoit permis d'aimer le danger, et de s'y exposer volontairement.

Il ajoute : " Que ces divertissemens si susceptibles de mal, étant pris pendant la nuit, il est facile pendant les ténèbres qui ne sont jamais suffisamment éclairées par les illuminations, d'y glisser beaucoup de choses dangereuses ; que les veillées que l'on y prolonge faisant perdre une partie du matin du jour suivant, et déroband le temps qu'on doit au service de Dieu, c'est toujours une folie de faire du jour la nuit, et de la nuit le jour, et de laisser ce que l'on doit à Dieu pour de folâtres plaisirs ; qu'enfin on porte au bal la vanité à l'envi les uns des autres ; vanité qui

“ est une si grande disposition au mal, que les
 “ mauvaises affections, les amours dangereux
 “ et blâmables sont la suite ordinaire de ces as-
 “ semblées.” De pareilles réflexions d’un Saint,
 font-elles les réflexions d’un homme qui ap-
 prouve la danse ?

“ Je vous parle donc des bals,” continue Saint
 François de Sales, “ comme les Médecins par-
 “ lent des champignons : les meilleurs ne va-
 “ lent rien : de même les meilleurs bals ne sont
 “ guères bons. Les champignons attirent l’in-
 “ fection et le venin des serpens qui les appro-
 “ chent ; de même aussi ces assemblées téné-
 “ breuses attirent ordinairement les péchés qui
 “ règnent dans un lieu : jalousies, railleries,
 “ bouffonneries, querelles, amours insensés.—
 “ D’ailleurs, l’appareil de ces assemblées, le tu-
 “ multe, l’enjouement, l’air de liberté qui y
 “ règne, agitent l’imagination et ouvrent le
 “ cœur au plaisir. Il ne faut qu’une parole li-
 “ bre, une cajolerie, un regard pour fouiller
 “ l’ame, qui dans ces occasions, où se trouvent
 “ le serpent et le basilic, est toute disposée à
 “ en recevoir le venin.” Telle est la doctrine
 de Saint François de Sales. Or peut-on dire qu’une
 telle doctrine autorise les danses et les bals ?

“ Ces ridicules divertissemens,” ajoute ce
 grand Saint, “ dissipent l’esprit de piété, affoi-
 “ blissent les bons desirs de la volonté, refroi-
 “ dissent l’amour de Dieu, et réveillent dans
 “ l’ame mille sortes de mauvaises dispositions.”

“ C'est pourquoi,” continue ce saint Evêque, “ on ne doit jamais se les permettre, dans la nécessité même, qu'avec de grandes précautions.”

Remarquez ces dernières paroles, et comprenez dans quel sens et pourquoi il parle de la sorte, de peur que le monde ou quelque faux docteur ne vous fasse ici tomber dans l'erreur et dans le piège : c'est que ce grand Saint, connaissant qu'il y a dans le monde certains dangers inévitables ; sachant d'ailleurs, que selon la parole du Sauveur, eu égard à la corruption du siècle, *il est nécessaire qu'il arrive des scandales*, et que les personnes même vertueuses se trouvent quelquefois obligées d'en être témoins : ce saint Evêque, par charité pour les bonnes ames, a cru devoir donner des avis pour les précautionner dans ces périlleuses occasions, où elles se trouvent engagées comme par nécessité.

Mais quel est le cas de nécessité, dont parle Saint François de Sales ? Il s'en explique lui-même : *c'est, dit-il, dans une occasion d'où vous ne pouvez absolument vous dégager, lorsque la prudence et la discrétion l'exigent par complaisance pour une compagnie.* Or ces occasions dont on ne peut se dégager sont rares, dit ce saint Prélat, c'est-à-dire, qu'il n'arrive presque jamais qu'on se trouve dans cette nécessité malgré soi ; parce qu'on doit craindre, prévoir et éviter ces occasions. Si vous aimez ces dangereuses occasions, et si vous vous y engagez, pouvant les éviter.

avec bienfiance, alors elles sont volontaires, et vous n'êtes pas innocent devant Dieu de vous y trouver, parce qu'aimant le danger, vous vous exposez à y périr. Voilà la doctrine de l'Esprit Saint : *Quiconque aime le danger, y périra.*

Que si vous vous trouvez, sans votre faute, dans ces occasions de bals et de danses, et que vous ne puissiez absolument vous en dégager, alors tirez-vous de ce pas glissant avec discrétion, en prenant les sages précautions que saint François de Sales prescrit. " S'il faut manger des champignons, dit-il, on doit les bien assaisonner, et en manger peu, autrement leur malignité devient un poison. De même, si vous êtes dans la nécessité de vous trouver à la danse, il faut qu'elle dure peu de temps, et qu'elle soit assaisonnée dans toutes ses circonstances par le souvenir de la présence de Dieu, par la bonne intention de plaire à Dieu, et par la modestie. Il faut, après ces assemblées, où vous vous êtes trouvé comme par nécessité, faire des réflexions salutaires pour effacer les dangereuses impressions que le vain plaisir auroit pu faire dans votre cœur. Voici, dit Saint François de Sales, les réflexions que vous pouvez faire.

1. " Pensez que lorsque vous dansiez, plusieurs brûloient dans l'enfer pour des péchés commis à la danse. 2. Que plusieurs personnes de piété étoient prosternées devant Dieu, et pleuroient leurs péchés, pendant que

" v
 " p
 " et
 " p
 " q
 " d
 " ri
 " V
 " da
 " et
 " Ju
 O
 tion
 qui e
 aussi
 de S
 et le
 ces se
 gereu
 évite
 S'i
 roit p
 chent
 n'ont
 peu d
 la do
 nicieu
 nités
 raciné
 moins
 beth,

“ vous étiez au bal. 3. Que des milliers de
“ personnes ont souffert des maladies cruelles
“ et sont mortes dans les plus violentes douleurs,
“ pendant que vous ne pensiez qu’au plaisir, et
“ qu’un jour vous gémissiez comme elles dans la
“ douleur. 4. Que pendant cet amusement
“ ridicule, vous avez déplu à N. S., à la Sainte
“ Vierge et aux Saints. Qu’enfin pendant la
“ danse votre temps passe, la mort s’est avancée,
“ et que bientôt elle vous fera comparoître au
“ Jugement de Dieu.”

On n’est pas obligé de prendre des précautions pour faire une chose qui est innocente, ou qui est sans danger ; ainsi, puisqu’un homme aussi modéré et aussi éclairé que Saint François de Sales exige tant de précautions pour la danse et le bal, c’est une marque qu’il reconnoît que ces sortes de divertissemens sont illicites ou dangereux, et qu’on doit faire son possible pour les éviter.

S’il étoit permis d’aller à la danse, ce ne seroit point à ceux qui l’aiment et qui la cherchent ; aux personnes volages et dissipées qui n’ont que peu ou point d’amour de Dieu, ou peu de crainte de l’offenser ; les danses, selon la doctrine de ce grand Saint, leur seroient pernicieuses. Les ames saintes, ennemies des vanités et des folies du monde, profondément enracinées dans l’amour de Dieu, y risqueroient moins que les autres. Telle étoit sainte Elisabeth, Reine de Hongrie ; obligée de se trouver

en certaines assemblées de divertissement profanes, elle en sortoit le cœur rempli d'une plus grande dévotion. Telle étoit encore la Reine Esther, qui ne pouvant se dispenser de s'habiller avec un appareil fastueux pour paroître dans certaines cérémonies avec le Roi, détestoit dans son cœur tout ce pompeux appareil de vaines parures, s'unissant de plus en plus à son Dieu. Tout contribue à la sanctification des ames qui aiment Dieu sincèrement. Ce qui pour les autres est un danger ou un mal, elles le changent en bien. Ces ames fortes conservent la grace de Dieu et le feu de son amour, où les autres les perdent ; comme les grands feux, dit saint François de Sales, qui s'enflamment aux vents, tandis que les petits s'y éteignent.

Voilà la doctrine du saint Evêque sur les danses et les bals, dans laquelle vous devez remarquer qu'il n'a point parlé des bals qui se font en masque, ne jugeant pas qu'il fût nécessaire d'avertir des Chrétiens que de tels divertissemens sont toujours illicités, puisqu'il n'est point de Fidèles éclairés qui ne voient que de pareils abus sont non-seulement indignes d'un Chrétien, mais encore d'une personne sensée. Si le Paganisme a condamné de tels désordres, à plus forte raison la Religion les réprouve et les défend.

men
de n
nes
I.
et co
part
comb
scanc
le Sa
pera
Le
les di
qui y
de l'i
les th
Etre
cours
mal, c
corro
artific
vent d
au ma
souille
insinu

CHAPITRE XIV.

De la Retenue dans les paroles.

O*N* connoît le sage par ses paroles, dit le Saint-Esprit. Or, pour parler sagement, il faut deux choses. 1. Ne rien dire de mauvais ni de dangereux. 2. Dire de bonnes choses, et les dire à propos.

I. Ne dites jamais aucune parole indécente et contre la pudeur. Saint-Paul défend de la part de Jésus-Christ de rien nommer d'impur, combien plus d'en parler avec plaisir ou avec scandale. *Celui qui tient de mauvais discours, dit le Sage, ne pourra cacher sa confusion, et il n'échappera pas le jugement de Dieu.*

Les entretiens deshonnêtes, les chansons et les discours qui tendent à un sale amour, ou qui y font penser, sont l'écueil de la pudeur et de l'innocence : ils souillent l'esprit de ceux qui les tiennent et qui les écoutent avec plaisir. Etre dans l'habitude de tenir ces sortes de discours libres, et dire qu'on n'y entend point de mal, c'est une marque qu'on a l'esprit et le cœur corrompus. Fuyez aussi les paroles d'un sens artificieux et caché, ou à double sens, qui peuvent donner aux autres des occasions de penser au mal ; c'est en riant et en faisant rire, qu'elles souillent l'ame. Plus le sens est caché et insinuant, plus elles sont dangereuses. Un ser-

pent caché sous l'herbe, est bien plus à craindre qu'un serpent qui paroît à découvert.

Evitez enfin les paroles grossières et les juremens sales, que certaines personnes mal élevées ont si souvent dans la bouche. Si ces paroles sont odieuses et insupportables dans les plus libertins et les débauchés, combien plus le sont-elles dans des personnes qui ont de l'éducation et de l'honneur.

Quant aux railleries, médisances et autres excès dans les paroles, nous en traiterons ci-après.

II. Ne parlez donc jamais mal, et parlez toujours bien. Mais, dans les discours qui sont bons ou indifférens, ne soyez pas prompt et indiscret à dire même de bonnes choses. Il y a des esprits qui sont toujours les premiers à parler et les derniers à se taire, qui raisonnent et qui disent leur sentiment sur les choses même qu'ils ne savent pas : c'est la marque d'un esprit volage et superbe. *Quand une personne est légère à parler, dit le Sage, il faut attendre d'elle plus de folie que de sagesse.*

Pour bien régler votre langue, voici les maximes que vous devez suivre. 1. Parlez peu, et écoutez beaucoup. L'Écriture dit que *celui qui sait régler ses paroles, est sage et prudent, et que le silence est une grande marque de prudence ; que quand il se trouve même dans une personne insensée, il la faut estimer sage.* Je ne parle pas d'un silence morne et trop sérieux qui vient de timidité ou de mélancolie ; mais d'un

file

S

cho

ent

celu

votr

cho

ime

avis

dites

App

quan

Q

nora

feuille

quan

soit c

fassie

vous

non

3. Qu

mand

dre d'

Dieu

n'y pr

1. M

nuire à

silence discret, que l'on garde par modestie.

2. Dans les entretiens prenez garde à trois choses. Ne parlez point avant que vous ayez entendu ce qu'on dit. N'interrompez point celui qui parle. Ne vous hasardez pas de dire votre sentiment quand on parle de quelque chose que vous ne savez pas. Ces trois maximes sont celles du Sage, renfermées dans les avis suivans : *Avant que vous ayez entendu, ne dites mot ; ne parlez pas au milieu du discours. Apprenez avant que de parler, car celui qui parle avant qu'il entende, montre qu'il est un insensé*

Quand vous serez en quelque compagnie honorable, voici ce que le Saint-Esprit vous conseille. 1. Que vous parliez peu, seulement quand on vous interrogera, et que votre réponse soit courte. 2. Que dans les entretiens vous ne fassiez pas le bel esprit et le savant, mais que vous vous comportiez comme sachant peu, et non par dissimulation, mais par modestie. 3. Que vous écoutiez les autres, et que vous demandiez leur avis en peu de mots, pour apprendre d'eux ce que vous ne savez pas. 4. Lorsque Dieu sera offensé en votre présence, que vous n'y preniez point plaisir.

CHAPITRE XV.

De la Médisance et de la Calomnie.

1. **M**ÉDIRE, c'est faire connoître un défaut ou une faute de son prochain, capable de nuire à sa réputation. Si le mal qu'on dit du

prochain est faux, c'est calomnie. Si le mal qu'on en dit est vrai et si ce mal n'est pas connu, c'est médisance, quand on le fait connoître sans raison légitime. Tandis que la faute d'autrui est secrète, c'est lui faire injure que de la faire connoître à ceux qui ne la savent point ; et quand même elle seroit publique, c'est ordinairement manquer de charité que d'en parler.

Les jeunes gens doivent d'autant plus craindre ce vice, que peu de personnes en sont exemptes ; et ce qui est déplorable, souvent même des gens éclairés n'en font aucun scrupule. On tombe dans ce péché en plusieurs manières, et très-souvent sans attention, parce qu'on ne veille pas sur soi-même.

1. On y tombe, lorsqu'on dit positivement du mal d'autrui, ainsi que nous venons de l'expliquer. 2. Lorsqu'on exagère, qu'on augmente une chose qui est déjà connue, et qu'on en fait connoître plus que les autres n'en savent. 3. Lorsqu'on tourne en ridicule la conduite, les manières, ou la famille d'autrui ; lorsqu'on donne un mauvais sens à ce qu'il dit et à ce qu'il fait ; et (ce qui est bien plus criminel) lorsqu'on interprète mal ses bonnes intentions et ses bonnes œuvres, ou qu'on en diminue l'estime. Combien de gens, qui passent pour vertueux, tombent dans cette faute ; qui ne prennent même pas garde, parce que l'envie les aveugle !

4. On peut même par le silence, tomber dans la médisance. Voici le cas : on loue en votre

pré
de
lou
affe
sur
chez
plus
exer
à di
ne pa
disco
qui f

5:

ne sa
quel
sage !

telle c

(fût-

Saint

venim

passe

6.

coup

dédain

sent p

droit,

II.

n'est p

par ma

ce, par

procha

présence, une personne qu'on fait être connue de vous, et vous n'en dites rien, ou vous ne la louez que foiblement: votre silence et votre affectation font penser qu'il y a quelque chose sur le compte de cette personne dont vous cachez les bonnes qualités. Un silence qui seroit plus marqué, seroit encore plus criminel: par exemple, *Si j'osois parler, j'aurois bien des choses à dire sur le compte de cette personne: mais pour ne pas blesser la charité, je veux me taire.* Un tel discours est une médifance des plus malignes, qui fait penser d'autrui plus de mal qu'il n'y en a.

5. D'autres médifent par compassion: *Vous ne savez pas, disent-ils, ah! quel dommage! quel malheur! de si honnêtes gens! une fille si sage! une servante si fidèle! l'auriez-vous cru? telle chose est arrivée.* Une pareille médifance, (fût-elle sortie d'une bouche dévote,) est, dit Saint François de Sales, comme un trait envenimé qu'on trempe dans l'huile, afin qu'il passe plus avant.

6. Enfin, un geste, un souris, un *mais*, un coup de tête, un petit air de mépris, ou de dédain, un seul mot, en parlant d'autrui, suffisent pour en faire penser plus qu'on ne voudroit, et pour porter coup à sa réputation.

II. Le principe et le motif de la médifance n'est pas le même dans tous; les uns médifent par malice, par haine, par envie, par vengeance, par ressentiment et avec dessein de nuire au prochain; les autres par indiscretion, par lé-

gèreté d'esprit et par une facilité de dire tout ce qu'ils savent. Quoique les premiers soient les plus criminels, les seconds ne sont pas sans péché, puisqu'ils flétrissent également la réputation d'autrui.

Il faut cependant remarquer que ce n'est pas médisance de découvrir un vice ou un défaut d'autrui, lorsque c'est pour le bien de l'Etat, pour l'honneur de la religion, pour l'édification des autres, ou pour l'avantage de celui de qui on parle, ou pour empêcher qu'il ne nuise à d'autres; pourvu qu'on n'en parle qu'à des personnes prudentes qui puissent y apporter du remède: c'est même charité d'en parler de la sorte, et quelquefois il y a obligation. Ce seroit une charité scrupuleuse et mal réglée, que de ménager mal-à-propos la réputation d'un homme de mauvaise foi et d'un scélérat, lorsqu'elle est préjudiciable au public.

III. Si la médisance est légère et de peu de conséquence, elle n'est que péché véniel; mais la médisance, en matière de conséquence, est un péché considérable. Vous jugerez de son énormité par les vertus qu'elle combat: elle est contraire à la justice, à la charité, à la prudence et à l'humilité.

1. La médisance est un péché *d'injustice*, parce que la justice et la raison défendent de faire tort aux autres. Or, ne faites-vous pas tort à ceux qui vous écoutent médire, puisque vous les scandalisez, s'ils consentent à votre mé-

di
de
pu
qu
d'a
mé
lui
une
felo
que
est
gra
2
just
tout
fait
nabl
mên
jusq
pour
Sont
tatio
comp
comp
sur le
que
n'ave
que l
vous
8.
c'est u

disance ? Ne faites-vous pas tort à la personne de qui vous parlez, puisque vous lui ôtez sa réputation ? Quoiqu'elle ait fait une faute, et qu'elle ait plusieurs défauts, elle ne laisse pas d'avoir droit à sa réputation ; et lorsque par la médifance vous lui ôtez cette réputation, vous lui faites plus de tort que si vous lui enleviez une partie de son bien ; puisque *la réputation, selon la parole du Sage, est un bien plus précieux que les richesses* ; d'où il suit que la médifance est de soi, toute proportion gardée, un plus grand péché que le larcin.

2. Le médifant ne blesse pas seulement la justice, il blesse encore la plus nécessaire de toutes les vertus, qui est la *charité*, parce qu'il fait aux autres ce qu'il ne voudroit pas raisonnablement qu'on lui fit. Jugez-en par vous-même : vous vous offensez, et vous êtes piqué jusqu'au vif, lorsqu'on parle mal de vous : pourquoi donc parlez-vous mal des autres ? Sont-ils moins sensibles que vous à leur réputation ? Une parole qu'on aura dite sur votre compte vous afflige et vous irrite ; et vous comptez pour rien cent paroles que vous dites sur le compte d'autrui : n'est-ce pas une marque que vous n'aimez que vous-même, que vous n'avez ni amour, ni charité pour les autres ; et que l'envie, le ressentiment ou la prévention vous aveugle ?

3. Le médifant est un homme sans *prudence*, c'est un indiscret qui ne peut modérer sa langue,

qui parle de tout sans discernement, et qui n'épargne personne. Ses paroles sont comme autant de flèches qu'il lance au hasard, sans prévoir les coups qu'il porte. Tel est le caractère de ces parleurs insupportables, de ces femmes babillardes qui répandent des torrens de paroles, où souvent il n'y a pas une goutte de bon sens. Les jeunes gens sujets à ce vice, causeront un jour de grands maux, s'ils ne se corrigent.

4. Le médifant est un homme sans *humilité* ; c'est un orgueilleux, qui ne parle ordinairement des autres que pour les mépriser et pour se faire valoir, et qui s'imagine ne faire paroître son esprit ou son innocence qu'en abaissant les autres. C'est un présomptueux aveugle, qui s'estime plus que tous, et qui ne voit pas ce qu'il est lui-même. O médifant ! pourquoi vous oubliez-vous ? Ouvrez les yeux sur vous-même. Ne vous souvenez-vous donc plus de ce que vous êtes ? Etes-vous innocent, vous qui parlez des autres avec si peu de ménagement ? Savez-vous qu'en noircissant les autres, vous vous flétrissez vous-même ? Ne remarque-t-on pas en effet tous les jours qu'il n'y a personne qui ait plus de défauts que ceux qui aiment à parler de ceux d'autrui ? L'orgueil, qui vous aveugle, vous empêche de voir qu'il y a peut-être plus à critiquer et à reprendre sur votre compte et sur celui de votre famille, que sur le compte de ceux que vous diffamez. Pensez à vos défordres et à vos défauts, et ne parlez pas de ceux des autres.

sel
per
qu
les
pèr
mè
fon
Je
pé
nou
pou
man
ner
une
Ri
de
mal
perfo
évêq
et mé
religi
telles
celles
N'est-
lerez
ne nou
d'avoir
n'est p
œur ;
person

IV. La médisance est plus ou moins griève selon la qualité, la proximité et la dignité des personnes de qui l'on parle. C'est par conséquent un plus grand péché de faire connoître les défauts et les vices de ses supérieurs, de son père et de sa mère, de ses beaux-pères et belles-mères, ou de sa belle-fille, de sa femme et de son mari, de ses frères et de ses autres parens. Je dis que d'en parler mal, est un plus grand péché, que de parler mal des autres ; parce que nous devons avoir plus de charité pour eux que pour des étrangers. Si on en parle pour demander quelques avis salutaires, ou pour donner un conseil prudent, en ce cas ce n'est pas une médisance.

Rien de plus ordinaire dans le monde, que de voir des gens se donner la liberté de parler mal de leurs supérieurs, de leurs pasteurs, des personnes consacrées à Dieu, des religieux, des évêques, des juges, des princes et des rois, et même des souverains pontifes. Où est la religion et la charité ? Ne fait-on pas que de telles médisances sont bien plus énormes que celles qu'on fait d'une personne sans caractère ? *N'est-il pas écrit, dit Saint Paul : Vous ne parlerez point mal des puissances ?* Le Saint-Esprit ne nous ordonne-t-il pas, par la bouche du Sage, d'avoir tant de respect pour les rois, qu'il n'est pas même permis d'en penser mal dans son cœur ; et d'avoir tant de vénération pour les personnes consacrées à Dieu et pour les prêtres,

qu'en nous avertissant *de baisser la tête devant les grands, du monde*, il nous ordonne *d'abaisser notre ame devant les prêtres ?*

V. La calomnie est de toutes les détractions la plus énorme ; c'est le vice de celui qui accuse fausement, et qui impute aux autres ce qu'ils n'ont pas fait. Il faut avoir l'ame bien basse et bien noire pour se venger ainsi par l'imposture et le mensonge. Quel criminel plaisir de noircir les autres par une satisfaction si maligne et si cruelle !

Suite du chap. XV. sur le même sujet.

De la Médifance et des Jugemens téméraires.

1. **L**A médifance et la calomnie, quoiqu'abominables devant Dieu, ne laissent pas d'être des vices très-communs :

1^o Parmi les plaideurs, qui pour l'ordinaire ne pensent jamais bien l'un de l'autre ; et, par un aveuglement déplorable, se déchirent par la médifance. O chrétiens ! où est votre religion ? Eh quoi ! un procès vous donne-t-il droit de violer toutes les lois de la charité ? Ne savez-vous pas que selon le précepte de Jésus-Christ, vous devez aimer votre prochain comme vous-mêmes, par conséquent plus que vos biens ? que, quoiqu'il vous ait fait tort, il n'en est pas moins votre prochain, et que vous devez ménager sa réputation, comme vous voudriez qu'on ménageât la votre ? Si on vous fait tort, il vous est permis de demander une

réparation par des voies légitimes; mais il ne vous est pas permis de vous venger par votre langue.

2° La médifance règne encore parmi les ennemis et chez les envieux. Tous les jours vous dites que vous ne voulez point de mal à cette personne : pourquoi donc en parlez-vous défavantageusement ? N'est-ce pas lui vouloir du mal, que de lui en faire ? A moins que vous ne lui ôtiez la vie et les biens, pouvez-vous lui faire plus de mal que de lui ôter sa réputation ? Ne savez-vous pas qu'un coup de langue est souvent plus funeste qu'un coup d'épée ?

3° Médifances dans les compagnies, où l'on ne se divertit qu'aux dépens de la réputation d'autrui ; médifances dans les familles, où pour l'ordinaire l'on ne s'entretient que de la conduite et des affaires des autres. Une personne pense-t-elle à s'établir, à se marier, à prendre un emploi ? aussitôt l'envie se déchaîne ; par les médifances d'une langue flatteuse, ou par un faux zèle, on fait échouer les entreprises d'une personne innocente, et perdre sa fortune. Quelle malignité !

4° Enfin la médifance est ordinaire entre les amis. Je n'ai rien, dit-on, de caché pour mes amis : tant pis ; cette maxime est très-blâmable. Vous devez cacher à un ami ce que vous ne pouvez lui découvrir sans offenser Dieu. Ce n'est pas aimer une personne, que de lui dire ce qu'elle ne doit pas savoir, et ce qu'elle ne peut écouter sans crime ou sans danger.

II. Les jugemens téméraires et les jugemens faux ne sont pas moins injurieux au prochain que la médifance : ils en sont même la source. On parle mal d'autrui, parce qu'on en juge mal. Quoique vous voyiez quelque chose de mauvais ou de choquant dans la conduite, dans les paroles et dans l'humeur d'une personne, ne jugez pas pour cela de son intérieur : elle est peut-être devant Dieu plus innocente que vous. Vous voyez un fêtu dans l'œil de votre frère, et vous en jugez ; tandis que vous ne voyez pas une poutre qui crève le votre. On juge les autres sur des bagatelles et sur de légères apparences, tandis qu'on se pardonne à soi-même de grands vices et des fautes grossières.

Lorsqu'on fait contre vous quelque rapport désavantageux, lorsque vous avez fait quelque perte, lorsqu'on vous a fait tort, si vous n'en savez pas les auteurs, ne vous en informez pas, et ne jugez personne, crainte de vous tromper ; mais abandonnez le tout à la providence de Dieu. Quand on perd, il faut perdre chrétiennement, et ne pas inquiéter son esprit de recherches inutiles, ni le souiller par des jugemens téméraires.

Si quelque accident fâcheux est arrivé à votre personne, à vos parens, à votre bétail, gardez-vous bien, sur de simples soupçons, ou sur des bruits vagues et publics, de juger que l'accident est arrivé par la malice de quelque ennemi, ou qu'un tel vous a donné un sort par

que
font
qui
leur
qui
d'h
acc
rés
I
il n
fait
q'd
ques
secr
mau
rées
" jo
" en
" on
" vo
" d'
Si
est f
dédi
l'ave
gard
pens
de v
poste
dom
fance

quelque maléfice : de pareils jugemens mal fondés font des crimes. Les pères et les mères qui jugent et qui parlent de la forte devant leurs enfans, font très-coupables ; et les enfans qui les croient ne font pas innocens. Combien d'honnêtes familles et de gens irréprochables, accusés de sortilèges, de calomnies, et déshonorés par la légèreté des langues indiscrettes !

III. Lorsque la médifance est de conséquence, il ne fuffit pas de s'en accuser en confession, il faut encore la réparer et rétablir la réputation qu'on a flétrie. Si vous avez découvert à quelques personnes qui ne le favoient pas, un vice secret d'autrui, vous devez tâcher d'effacer les mauvaises impressions que vous leur avez inspirées, et leur dire, par exemple, “ de ne point ajouter foi à tout ce qu'on dit d'un tel ; qu'on en dit plus qu'il n'en est ; que tous les jours on se trompe à parler mal des autres ; et que vous-même avez fait tort à cette personne d'en parler.”

Si ce que vous avez dit contre le prochain est faux, vous êtes absolument obligé de vous dédire et de détromper les personnes à qui vous l'avez dit ; vous devez même, toute proportion gardée, réparer la réputation d'autrui aux dépens de la vôtre, et ne point rougir, s'il le faut, de vous faire passer pour un menteur et un imposteur. Vous devez aussi réparer le tort et les dommages que vous avez causés par vos médifances. Si la personne offensée vous décharge

de toute réparation, et qu'elle le puisse, vous en serez déchargé: de même si la personne diffamée vous avoit ôté votre réputation: aussi injustement et aussi grièvement que vous lui avez ôté la sienne, vous seriez pareillement dispensé de réparation à son égard; vous auriez cependant tous les deux commis un énorme péché de vous diffamer l'un l'autre.

IV. N'écoutez pas la médifance; car si le médifant est coupable, celui qui l'écoute avec plaisir ne l'est pas moins; *le premier a le démon sur la langue, dit Saint Bernard, et l'autre dans l'oreille.* Faites taire le médifant, s'il est votre inférieur ou votre égal; et s'il est au dessus de vous, ne prenez point plaisir à ses discours. Oubliez le mal qu'on vous a dit de *les autres*, et n'en pensez plus. *Si vous avez entendu une parole contre le prochain, dit le Sage, faites-la mourir en vous: c'est-à-dire, qu'elle n'aille pas plus loin.*

On doit se défier d'un médifant, et rarement ajouter foi à ses discours: le Saint-Esprit nous avertit que *celui qui croit facilement tout ce qu'on lui dit, est un esprit volage et léger.* Le médifant est souvent un menteur, qui dit plus qu'il n'en est, ou parce qu'il est trompé, ou parce qu'il est prévenu contre ceux de qui il parle.

On ne doit même pas toujours ajouter foi à des bruits publics, parce que le public se prévient aisément, et juge souvent faux: combien de gens diffamés et noircis dans le public, qui devant Dieu sont très-innocens? Il ne faut.

que deux ou trois langues envenimées, pour décrier le plus honnête homme, et flétrir une communauté. O que la malignité du cœur humain est grande ! Entend-on dire du bien d'une personne ? on ne veut pas le croire, ou bien on l'interprète mal. Entend-on dire du mal ? on le croit aussitôt, et on l'augmente. Effets de la malice du cœur ! Effets d'autant plus déplora- bles, qu'on y pense moins, et que bien des gens, qui passent pour spirituels et vertueux, n'y font presque point de réflexion.

V. Lorsqu'on a noirci votre réputation et qu'on vous a diffamé, rentrez aussitôt en vous-même et examinez-vous. Si vous n'êtes pas innocent, si vous avez donné occasion à la médiance par votre imprudence et par votre conduite, rendez-vous justice, et dites : *je le mérite*. Si vous êtes innocent et faussement accusé, souffrez avec patience cette injure. Dieu fera paroître un jour votre innocence. Jésus-Christ étoit plus innocent que vous, il n'a pas laissé d'être calomnieusement accusé. Si néanmoins vous avez des raisons légitimes de demander en certains cas une réparation, ne vous y déterminez pas de vous-même : consultez des personnes modérées, désintéressées, ou un Confesseur prudent, et suivez leur conseil.

Profitez, jeunes gens, de tout ce que nous avons dit dans ces deux chapitres ; soyez toujours très-réservés quand il faut parler d'autrui ; dites le bien que vous savez des autres

et cachez leurs défauts. On risque rarement, quand on prend le parti de se taire ; et on risque toujours de trop parler : vous comprendrez un jour l'importance de cet avis.

EXEMPLE.

Nous lisons dans l'histoire des Pères du désert un exemple qui montre jusqu'où peut aller la malice des médifans et des calomniateurs ; et en même temps la patience d'une ame innocente qui souffre en silence et en paix la plus cruelle calomnie et la persécution.

Un homme veuf n'ayant qu'une fille unique fort jeune, la recommanda à un de ses parens, et alla se faire Religieux dans un Monastère de Solitaires. Sa vertu le fit aimer de tous les Religieux ; de son côté, il étoit très-content dans sa vocation. Mais quelque temps après, pensant à sa fille, la tendresse qu'il se sentit pour cet enfant, le remplit de douleur et de regret de l'avoir ainsi abandonnée. Le Père Abbé s'en apperçut, et lui dit : *Qu'avez-vous, mon bon frère, et qu'est-ce qui vous afflige ? Hélas ! mon Père, répondit le Solitaire, j'ai laissé dans la ville un enfant fort jeune ; voilà le sujet de ma peine.* L'abbé ne sachant pas que c'étoit une fille, et croyant que c'étoit un fils, lui dit : *Allez le chercher, amenez-le ici, et vous l'éleverez auprès de vous.* Il alla trouver sa petite fille, qui s'appeloit *Marin* ; il lui dit de prendre le nom de *Marin* ; lui défendit de faire connoître qu'elle étoit fille, et l'amena dans le Monastère. Le

Religieux son père l'éleva dans les voies de Dieu, et dans la plus haute sainteté : il lui recommanda sur-tout, avant que de mourir, de ne jamais dire qui elle étoit.

Marine avoit dix-sept ans, lorsque son père mourut ; personne ne l'apperçut qu'elle étoit une fille, et tous les Solitaires l'appeloient *Frère Marin*. Son humilité et sa vertu la firent respecter de tous ; mais la calomnie mit à l'épreuve la vertu de cette sainte fille. Les Frères avoient coutume d'aller à certains jours chercher les provisions à un marché qui se tenoit à trois lieues du Monastère, et couchoient dans une hôtellerie du lieu : le Frère Marin les accompagnoit.

Le maître de cette hôtellerie avoit une fille qui s'étoit abandonnée au crime avec un soldat. S'étant apperçu que sa fille étoit enceinte, il voulut savoir d'elle celui qui l'avoit débauchée. Cette fille pleine de malice, inventa la plus noire calomnie, et dit à son père que c'étoit le Frère Marin qui l'avoit séduite, et qu'elle étoit tombée dans le crime avec lui. Le père vint en faire ses plaintes au Monastère : l'Abbé fit venir Marin en sa présence, et lui demanda ce qui en étoit. Marin élevant son cœur à Dieu, pensa à ce qu'il devoit répondre ; et plutôt que de diffamer cette impudique fille, il se contenta de dire : *je suis pécheur, et je m'en vais faire pénitence*. L'Abbé ne s'éclaircit pas davantage ; et le croyant coupable du crime, il le

fit sévèrement châtier et chasser du Monastère. Marin demeura trois ans à la porte du Monastère, sans dire une seule parole qui pût faire connoître son innocence. Il se prosternoit devant tous les Religieux qui passioient, leur demandoit leurs prières, et quelques morceaux de pain pour l'amour de Jésus-Christ, pour ne pas mourir de faim.

La fille de l'hôtellerie étant accouchée, donna le lait pendant quelque temps à son enfant ; et quand il fut sevré, on l'envoya à Marin, comme s'il en eût été le père. Il reçut cet enfant avec humilité, et le nourrit pendant deux ans, partageant avec lui les petites aumônes qu'il recevoit. Les Religieux furent enfin touchés de l'humiliation et de la persévérance du Frère Marin. Ayez pitié de lui, dirent-ils au Père Abbé ; voici cinq ans qu'il fait pénitence à la porte du Monastère ; recevez-le, et lui pardonnez pour l'amour de notre Sauveur. Le Père Abbé l'ayant fait venir, lui fit de sanglans reproches. " Votre père étoit un saint homme, " lui dit-il, il vous fit entrer tout jeune dans " cette sainte maison, et vous avez eu l'effron- " terie de la déshonorer par un crime détestable : néanmoins je vous permets de rentrer " avec l'enfant dont vous êtes l'indigne père ; " et je vous condamne, pour l'expiation de votre péché, aux ouvrages les plus vils et les " plus bas, et à servir tous les Frères." Marin, sans dire un mot de plainte, se soumet à tout.

Ce nouveau travail étoit au dessus de ses forces ; il s'en acquitta néanmoins avec courage ; mais accablé sous ce poids, et affoibli par l'austérité de ses jeûnes, il succomba enfin ; et dans peu de temps, après quelques jours de maladie, il mourut. L'Abbé commanda par charité qu'on lavât son corps ; mais pour donner de l'horreur de son prétendu crime, il ordonna qu'on l'enterrât loin du Monastère, afin qu'on en perdit le souvenir.

On ne peut être plus surpris qu'on ne le fut, lorsque les Religieux en lavant son corps, reconnurent que c'étoit une fille. " O mon Dieu ! s'écrièrent-ils, en frappant leurs poitrines, comment cette innocente fille a-t-elle pu souffrir en silence, et avec tant de patience, un si grand opprobre, et tant d'affliction, sans se plaindre, lui étant si facile de se justifier ? " Ils coururent au Père Abbé, poussant de grands cris, fondant en larmes : venez voir le Frere Marin, lui dirent-ils. Quand l'Abbé fut devant ce saint corps, il reconnut la vérité, et fut saisi d'une si vive douleur, qu'il tomba par terre, et frappant sa face contre terre, versant des torrents de pleurs, il cria avec ses Religieux éplorés : " O sainte et innocente fille ! je vous conjure par la miséricorde de Jésus-Christ de me pardonner toutes les peines et les injustes reproches que je vous ai faits ; hélas ! j'ai été dans l'ignorance. Vous avez eu assez de patience pour tout souffrir, et moi trop peu de

“ lumières pour connoître la sainteté de votre
 “ vie.” Il fit ensuite déposer le corps de la
 Sainte dans la Chapelle du monastère. On
 porta cette nouvelle au maître de l’hôtellerie.
 La fille qui avoit faussement accusé sainte Ma-
 rine, et devenue possédée du démon après son
 crime, vint toute désespérée avouer son péché
 aux pieds de la Sainte, lui en demanda pardon,
 et fut délivrée par son intercession. Le bruit
 de cet événement s’étant répandu dans le pays,
 un concours de peuple accourut de toute part
 pour honorer Sainte Marine.

Apprenez de cet exemple, 1^o. Que le vice
 de la médifance est bien à craindre, puisqu’il
 peut inspirer assez de malice pour accuser in-
 justement une personne si innocente. 2^o. Que
 vous ne devez point écouter les médifans, ni
 croire les rapports, et que vous ne devez jamais
 juger mal du prochain, à moins que vous n’en
 soyez pleinement assuré. 3^o. Que vous devez
 souffrir avec patience ce qu’on dira de vous, à
 l’exemple de Sainte Marine. Il seroit honteux
 de vous plaindre de quelques paroles qu’on a
 dites sur votre compte, et de vous irriter de
 quelques railleries ou de quelques reproches,
 voyant que les Saints ont tout souffert en si-
 lence.

CHAPITRE XVI.

Des Querelles, des Injures, des Rapports, des Reproches et des Railleries.

1. **C'**EST la marque d'un mauvais esprit que d'être d'une humeur querelleuse; parce que les paroles injurieuses et les querelles partent d'un mauvais principe, et sont la source de plusieurs grands désordres. Elles divisent les amis, brouillent les parens, troublent la paix du cœur, y portent la haine et l'esprit de vengeance, et produisent souvent la ruine des familles. Elles sont comme un feu qu'il est facile d'allumer, mais qu'il est difficile d'éteindre. On ne voit que trop tous les jours de grandes disgraces et de grands malheurs arrivés à l'occasion d'une querelle et de quelques paroles échappées dans la chaleur d'une dispute.

2. Les querelles et les injures sont indignes d'un esprit raisonnable. Pourquoi se querelle-t-on? pour des bagatelles; pour un rapport que l'on a cru trop légèrement; pour une parole échappée au hasard, pour une perte de peu de conséquence. O quelle folie! pour si peu de chose rompre la paix, blesser la charité, perdre son ame et scandaliser ses frères! Quel contentement peut-on avoir en vivant avec des gens qui pour des minuties et des riens, et souvent sans savoir pourquoi, se fâchent, s'irritent, se querellent et s'importent comme des lions?

Mais après tout, une querelle, une injure, réparent-elles le mal et le tort qu'on vous a fait ? Quelle utilité et quel plaisir retirez-vous de ces emportemens et de ces disputes scandaleuses ? S'emporter de la sorte sans modération, rendre injure pour injure, et reproche pour reproche, c'est avoir peu de sens et de raison ; c'est laver une tache avec de l'encre, c'est d'un mal en faire deux ; et pour une faute légère, en faire souvent une mortelle. Un peu de silence, un moment de patience en ces occasions, arrêteroient de grands maux, et tout seroit en paix.

3. Les querelles enfin sont indignes du Chrétien ; parce qu'un Chrétien doit avoir les sentimens de Jésus-Christ, qui est le Dieu de la paix et de la charité, qui ne s'est jamais plaint, qui n'a jamais querellé, et n'a jamais fait de peine à personne. Le vrai Chrétien, à l'exemple de ce divin Maître, ne fait ce que c'est que de dire des outrages et des paroles piquantes à ceux qui l'insultent. *Bénissez ceux qui vous persécutent*, dit Saint Paul ; *bénissez-les et ne les maudissez point. Ne rendez à personne le mal pour le mal. Ne vous vengez point, mais laissez passer la colère, et ne vous laissez pas vaincre par le mal.*

O Chrétiens ! que devenez-vous, lorsque vous vous livrez à des excès de colère et de fureur ? Etes-vous des hommes ? Etes-vous des Chrétiens ? Ou plutôt n'êtes-vous pas des monstres, des bêtes féroces et intraitables ? Vous avez une loi de douceur et de paix, et

vous vous déchirez par des paroles d'aigreur, et par de mordantes satyres. Ne vous souvenez-vous plus que vous êtes tous les enfans de Dieu, et les membres de Jésus-Christ ?

II. Penez garde, jeunes gens, à un autre genre de péché très-pernicieux ; ce sont les rapports faux et indiscrets. *Il y a des personnes, dit Saint Paul, qui sont oisives, curieuses, babillardes, qui s'informent de tout, qui savent tout ce qui ce passe dans les maisons, qui rapportent tout, qui disent tout.* Ces sortes de gens sont la peste de la société ; sous des paroles de flatterie, ils font couler le fiel de la discorde. De tels discours et de tels rapports, quoiqu'ils soient vrais, s'ils sont faits sans discrétion, et sans prendre garde aux suites qui en arrivent, sont un péché ; et s'ils sont faits par jalousie ou par haine, ou pour exciter la discorde et les querelles, ils sont de grands crimes. *Il y a six choses, dit le Sage, que Dieu hait ; mais il y en a une septième que Dieu déteste : c'est celui qui sème la discorde entre les frères et les amis. Les flatteurs et ceux qui font naître les querelles, dit encore le Sage, sont maudits de Dieu, parce qu'ils troublent ceux qui sont en paix.*

Il n'appartient, qu'aux méchantes langues et aux mauvais esprits de mettre la division parmi les hommes. J. C. nous enseigne que *les pacifiques sont appelés enfans de Dieu.* Si les ames pacifiques, c'est-à-dire, ceux qui entretiennent la paix et l'amitié entre les hommes, sont les enfans de Dieu, il faut conclure, dit Saint Gré-

goire, que ceux qui la troublent sont les enfans de Satan.

Evitez et n'écoutez point ces fortes de personnes, qui par leurs discours flatteurs et leurs rapports vous apprennent d'autrui ce que vous ne devez point savoir, et ne les croyez point. Si vous-même avez excité par votre imprudence, ou par votre malice, quelque refroidissement ou quelque inimitié entre les autres, vous êtes obligé d'en prévenir les suites et de tâcher de réconcilier ceux que vous avez brouillés.

III. Les reproches sont un autre piège du démon, contre lequel on doit se précautionner. Il y a trois sortes de reproches: 1^o. Reprocher à une personne ses défauts naturels, sa difformité, la basse extraction de sa famille, les fautes de ses parens, de ses ancêtres, c'est la marque d'une ame sans charité, d'un esprit grossier et mal élevé. 2^o. Reprocher à une personne les services qu'on lui a rendus, c'est avoir peu d'éducation, et manquer aux premiers principes de l'honnêteté. 3^o. Reprocher à une personne les fautes et les crimes qu'elle a commis, c'est quelquefois un bien, et d'autres fois un mal. Si vous avez droit de la reprendre, et que vous lui reprochiez ses fautes avec prudence pour la corriger, c'est un acte de charité; mais si vous lui reprochez ses fautes par dépit, par colère, par vengeance, par mauvaise humeur, c'est un mal, et quelquefois un grand mal. Si vous lui reprochez des fautes considérables devant des

personnes qui ne le favoient pas, c'est un outrage que vous lui faites, et un crime qui a de fâcheuses suites; car vous êtes obligé en ce cas de réparer devant ces personnes la réputation de celui que vous avez flétri en leur présence.

IV. Enfin les railleries sont encore un écueil dangereux. Il y a des esprits badins et moqueurs, qui tournent tout en ridicule et en raillerie. Ces sortes de railleurs ont peu d'amis, parce que la fréquente raillerie est la plaie de l'amitié. Tel entend raillerie et répond avec esprit, qui ne l'aime pas, parce que personne ne prend plaisir à être moqué.

Toutes les railleries cependant ne sont pas péché. La raillerie qui se dit pour une bonne fin, par manière d'avis et d'une charitable correction, ou pour égayer une honnête compagnie par un bon mot qui ne peut choquer personne, ni faire peine à un esprit raisonnable, n'est point péché. Mais si la raillerie est piquante et fréquente: si elle fait peine à celui qu'on raille, s'il en rougit, cette raillerie est péché; et si elle va jusqu'à troubler la paix et altérer considérablement la charité, elle est criminelle. Se railler des choses saintes, des cérémonies de l'Eglise, des maximes de la Religion et des Mystères, c'est une impiété et un sacrilège.

V. Pour réduire en pratique tout ce que nous avons observé en ce chapitre et les précédens, souvenez-vous, jeunes gens, de deux avis:

1 °, Si vous avez eu le malheur de vous quereller, si vous avez dit à votre prochain quelques injures atroces, ou fait quelques reproches piquans, ou quelques railleries malignes qui aient blessé la charité, ou refroidi l'amitié, allez vous réconcilier avec ces personnes. N'oubliez jamais cette maxime de l'Évangile, que vous ne devriez pas même vous présenter à Dieu pour faire une offrande, lorsque vous savez que votre prochain a quelque ressentiment contre vous, sur-tout si c'est par votre faute : à plus forte raison ne devriez-vous pas vous présenter à l'Autel pour y recevoir votre Créateur, lorsque, par votre faute, votre frère a quelque chose contre vous : *Allez premièrement*, dit Jésus-Christ, *vous réconcilier avec votre frère* ; et parlez-lui dans cette réconciliation avec douceur, avec amitié, avec humilité. *A la Table divine*, dit Tertullien, *le Sacrifice même ne réconcilie point avec Dieu ceux qui ne sont pas réconciliés ensemble.*

2 °. Le second avis que je vous donne pour prévenir tous ces désordres, c'est de ne jamais parler par passion, ni par colère, ni par précipitation. Ne répondez jamais avec aigreur à celui qui vous insulte. *Une parole de douceur*, dit le Sage, *fait cesser la colère*, et adoucit celui qui vous attaque. Enfin souvenez-vous dans vos discours, et à qui que ce soit que vous parliez, de ne pas dire tout ce que vous pensez, ni tout ce que vous savez. Ne croyez pas facilement

le mal que vous entendez, et ne le découvrez pas. *Mettez une serrure sur vos lèvres, dit le Sage, et que la crainte de Dieu en tiennne la clef.*

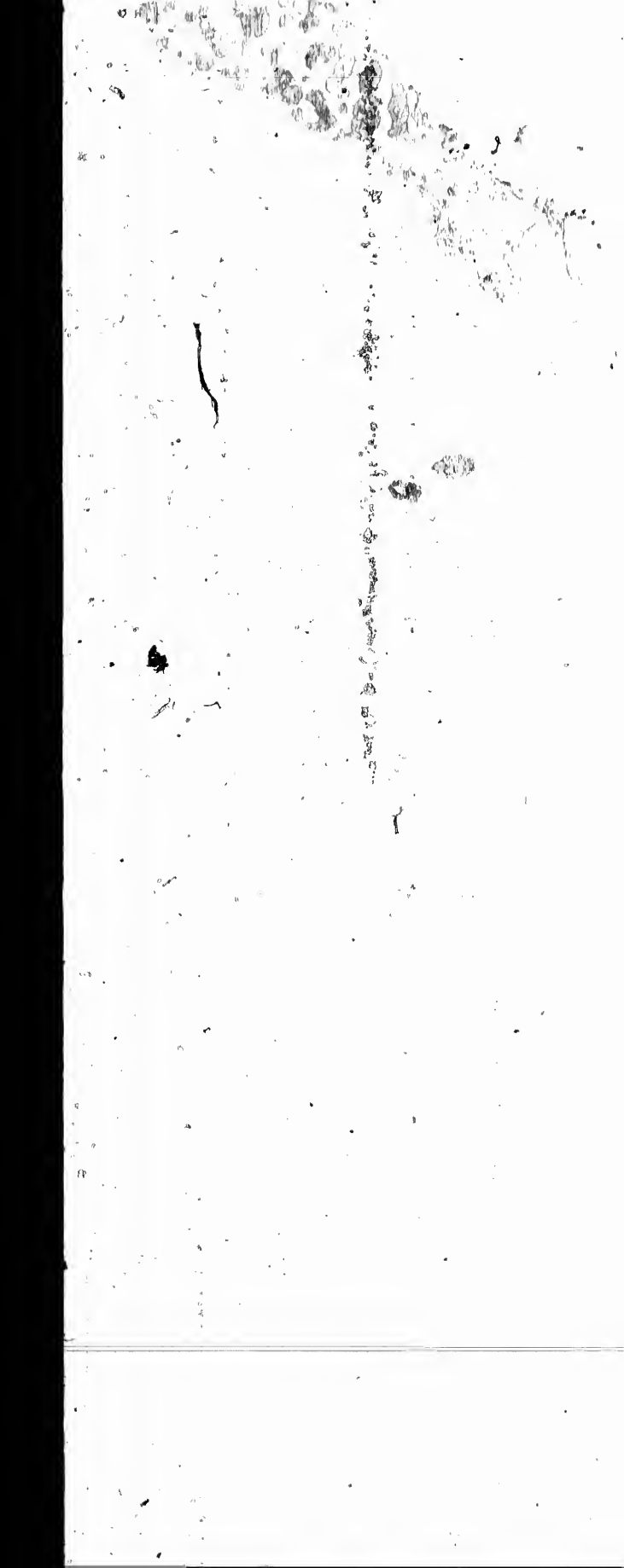
CHAPITRE XVII.

Des Amitiés.

I. LES amitiés portent au bien ou au mal selon qu'elles sont bonnes ou mauvaises. Les jeunes gens n'ont ni assez de lumières pour discerner les bonnes, ni assez de vigilance pour se précautionner contre celles qui sont dangereuses. Il est donc important de les instruire sur ce point.

Il y a de la différence entre l'amour du prochain et l'amitié. Il faut aimer tout le monde, mas on ne peut pas avoir de l'amitié pour tous, parce que l'amitié est un amour mutuel et plus étroit. L'amitié est une communication de sentimens et d'affections réciproques, par laquelle deux personnes se chérissent spécialement, et se procurent mutuellement des secours et des services, des conseils et de la consolation.

L'amitié est bonne, dangereuse, ou criminelle, selon le principe, le motif et l'objet sur lequel elle est fondée. Si on aime dans la personne une chose mauvaise ; par exemple, si on aime une fille parce qu'elle est coquette et galante, ou un jeune homme parce qu'il est libre en paroles et dissolu, l'amitié est mauvaise et vicieuse. Si on aime pour une chose vaine et



frivole, pour la beauté, pour la bonne grace ; l'amitié est frivole et vaine. Si on aime pour une chose bonne, parce qu'une personne a de la vertu, de la science, un bon naturel, parce qu'elle est patiente, parce qu'elle est officieuse, et qu'elle nous a rendu service, cette amitié est louable et bonne.

II. L'amitié, pour être sainte, doit avoir trois conditions. Il faut qu'elle soit fondée sur la vertu, qu'elle tende à la vertu, et qu'elle soit réglée par la vertu. 1^o. Fondée sur la vertu ; c'est-à-dire, qu'il faut aimer une personne à cause des bonnes qualités qu'on voit en elle. 2^o. L'amitié doit tendre à la vertu, parce que l'amitié doit souhaiter le bien et l'avantage de la personne que l'on aime. Or la vertu et le salut sont le plus grand et le plus nécessaire de tous les biens ; ainsi l'amitié qui ne procure aux amis que quelques avantages temporels, et qui néglige la vertu, n'est pas une amitié solide, mais une affection purement naturelle, et qui souvent est dangereuse. 3^o. L'amitié doit être conduite par la vertu, c'est-à-dire, qu'il faut que la vertu en soit la règle, et que l'on ne fasse rien par amitié qui soit contraire à la vertu et à la loi divine. L'amitié qui fait offenser Dieu est une amitié criminelle, parce qu'elle fait aimer une créature plus que Dieu.

Par ces trois conditions vous pouvez discerner facilement les amitiés que vous devez fuir et celles que vous devez rechercher.

1. Vous devez fuir l'amitié des personnes en qui vous ne connoissez ni vertu ni perfection, et fuir encore plus l'amitié des personnes sujettes à quelque vice, à l'impureté, à la débauche, à la vengeance, à la conquetterie, à la médifance, aux juremens. L'amitié et la société avec ces sortes de personnes vous feroient funestes, et vous feroient contracter leurs défauts. *L'amitié des insensés, c'est-à-dire des vicieux, leur deviendra semblable*, dit le Sage.

2. Fuyez toute amitié qui ne tend pas à vous rendre meilleur : ces sortes d'amitiés n'étant pas à votre édification, pourroient à la suite devenir pernicieuses. Telle est l'amitié des personnes qui ne cherchent dans la vôtre que leur utilité, et une vaine complaisance qu'elles prennent à vous aimer et à être aimées de vous. Telle est aussi l'amitié de ceux qui ne sont amis que pour la table, et qui ne lient société que pour le divertissement et le jeu. Telle est encore l'amitié de ceux qui ne vous avertissent jamais de vos fautes. *Le meilleur de mes amis, dit saint Grégoire, est celui qui me reprend de mes fautes.*

Mais sur-tout détestez l'amitié des personnes qui vous sollicitent au mal, de ceux qui vous flattent et qui vous entretiennent dans vos désordres : ce sont de faux amis, et des amis plus pernicioeux à votre ame que vos plus grands ennemis.

3. Fuyez l'amitié de ceux qui ne se soucient

point d'offenser Dieu pour vous plaire et pour vous rendre service. Souvenez-vous de cette maxime de saint Ambroïse, que *celui qui est infidèle à Dieu, ne sauroit avoir d'amitié sincère pour son prochain* ; et quand il en auroit, vous ne pouvez entretenir une telle amitié sans vous exposer à devenir ennemi de Dieu.

Recherchez au contraire l'amitié de ceux qui vous porteront à la vertu par leur exemple et par leurs conseils ; qui ne vous flatteront pas dans vos défauts, qui vous en avertiront avec charité, et qui dans leur amitié auront pour règle la crainte de Dieu, et pour fin votre salut.

Ce sont-là les saintes et les véritables amitiés, qui sont d'autant plus précieuses qu'elles sont plus rares. C'est de ces amitiés dont le Sage parle, quand il dit : *Que l'ami fidèle est une puissante protection ; qu'il n'y a rien au monde qui soit comparable à cet ami ; qu'il vaut mieux que l'or et que toutes les richesses de la terre*. Quand vous aurez trouvé un tel ami, ne l'abandonnez point par un esprit volage et changeant, ni pour quelque déplaisir que vous en ayez reçu ; car il faut souffrir de ses amis. Celui qui ne veut rien souffrir d'un ami, est indigne d'en avoir aucun.

4. Quant aux amitiés particulières entre les personnes de différent sexe, on ne les condamne pas toutes, mais on doit s'en défier. Ces amitiés sont ordinairement suspectes, souvent dangereuses, et quelquefois criminelles. Toute

inclination n'est pas toujours louable, et le principe en est souvent vicieux. Toute amitié avec le sexe ne vient pas toujours de Dieu : le démon fait inspirer certaines amitiés, qui paroissent innocentes au dehors, et qui sont en elles-mêmes très-mauvaises. Pour éviter le danger et les pièges, et pour rendre ces amitiés saintes, veillez sur votre cœur, sur vos regards et sur votre penchant. Évitez la familiarité, l'affinité, les conversations secrètes et particulières, sur-tout celles qui se font seul à seule, les rendez-vous, &c. Observez avec soin ce qui a été dit ci-devant sur la pudeur et sur la chasteté. Sans ces précautions, votre amitié ne seroit plus, dit Saint Cyprien, *qu'une amitié bonteuse, une amitié meurtrière de votre ame.*

EXEMPLE.

Il n'est point de plus grands services que ceux que nous recevons de nos amis, quand ils nous avertissent de nos fautes. Une fille nommée Apolline l'éprouva à son avantage. Par les avertissemens d'une vertueuse compagne qui étoit sa bonne amie, elle se retira d'un état bien dangereux pour son salut. Apolline parloit depuis quelque temps à un jeune homme ; les premières entrevues avec ce jeune homme paroissent innocentes ; mais après un mois d'entretiens assez fréquens, le jeune homme commença à se familiariser trop librement avec Apolline. Il sembloit qu'elle ne prenoit point plaisir à tous ces badinages, et qu'elle y résistoit en honnête

filles : néanmoins sa compagne s'aperçut de quelques changemens dans la conduite de cette fille. Apolline n'étoit plus ni si modeste, ni si réservée ; on commençoit à voir en elle certains airs de vanité ; elle ne contentoit plus sa mère ni sa famille comme auparavant.

Sa compagne, qui l'aimoit véritablement, crut qu'il y auroit du danger pour cette fille, si elle attendoit plus long-temps de l'avertir. L'ayant un jour rencontrée, elle lui parla de la sorte :
 “ Ma chère Apolline, vous ne doutez pas que
 “ je ne sois une de vos meilleures amies : je
 “ veux aujourd'hui vous donner une marque
 “ de mon sincère attachement en vous avertif-
 “ fant d'une chose à la quelle vous ne faites pas
 “ assez d'attention. Vous parlez souvent à un
 “ jeune homme, et vous lui parlez seule ; voilà
 “ déjà une faute, parce que vous vous exposez
 “ en parlant ainsi ; mais vous y ajoutez bien
 “ d'autres fautes. Vous avez la lâche com-
 “ plaisance de lui permettre des embrassemens
 “ fréquens, des cajoleries et des caresses fami-
 “ lières et trop libres ; qu'est-ce que votre
 “ conscience vous dit de tout cela ? ”
 “ Ma conscience ne me reproche rien là-
 “ dessus, répondit Apolline ; ce jeune homme
 “ est sage ; il m'assure qu'il n'a aucune mauvaise
 “ intention ; et de mon côté, je vous prie de
 “ croire que je n'ai aucune intention criminelle.”
 “ Ce jeune homme, dites vous, reprit
 “ la compagne, n'a aucune mauvaise intention ;

“ qu'en savez-vous ? êtes vous obligée de l'en
“ croire sur sa parole ? et quand il n'en auroit
“ point, ne lui donnez-vous point occasion d'en
“ avoir par votre complaisance et votre facilité
“ à vous laisser cajoler ? Quant à vous, êtes-
“ vous bien assurée que vous n'avez eu dans
“ ces entretiens aucune pensée dangereuse, et
“ qu'il ne s'est rien passé dans votre ame qui
“ ait déplu à Dieu ? Si vous le croyez, vous
“ pourriez bien vous tromper ; vous ne savez
“ pas tout ce qui s'est passé alors dans votre
“ esprit et dans votre cœur : le démon vous
“ l'a peut-être caché, comme il le cache à
“ bien d'autres.” “ Dites-en tout ce que vous
“ voudrez, reprit Apolline : c'est par amitié
“ tout ce que nous en faisons, et je n'y pense
“ point de mal.”

“ Il est vrai, répliqua la compagne, que c'est
“ par amitié ; mais ne savez-vous pas qu'il y a
“ plusieurs sortes d'amitiés ? Il y a des amitiés
“ innocentes, qui sont selon l'esprit de Dieu,
“ et il y a des amitiés dangereuses et sensuelles,
“ qui sont selon l'esprit du démon. Tout jeune
“ homme qui ne cherche qu'à badiner et à se
“ familiariser avec une fille, n'a point une ami-
“ tié sainte ; ses intentions, quoi qu'il en dise,
“ ne sont point pures ; et une fille qui permet
“ tous ces folâtres et indécents badinages, n'est
“ point innocente devant Dieu. Croyez-moi,
“ ma chère Apolline, étant plus âgée que vous,
“ je connois votre fragilité mieux que vous.

“ Dans les entretiens et les libertés familières
 “ avec des personnes qui sont d'autre sexe, le
 “ Démon gagne toujours : on en remporte dans
 “ l'ame des impressions pernicieuses ; la pudeur
 “ peu à peu s'affoiblit dans une fille, elle perd
 “ bientôt toute crainte de Dieu. Voilà ce que
 “ l'amitié et le zèle que j'ai pour vous m'ont
 “ inspiré de vous dire pour votre bien ; et je
 “ crois que vous m'en saurez bon gré.”

Apolline pendant ce discours fut sur le point
 de demander à sa compagne de quoi elle se mé-
 loit ; mais elle diffimula et la quitta brusque-
 ment, sans lui rien répliquer. Comme elle avoit
 un bon fond et la crainte de Dieu, elle repassa
 dans son esprit tout ce que sa compagne venoit
 de lui dire ; et la grace agissant dans son cœur,
 elle prit la résolution de consulter son confes-
 seur. Elle ne déguisa rien. Son confesseur,
 qui étoit un homme d'expérience, lui fit re-
 marquer beaucoup de fautes du côté de ce
 jeune homme, dont elle étoit l'occasion, et
 beaucoup de péchés intérieurs qu'elle avoit
 commis dans ces entretiens, dont elle ne pen-
 soit pas même à s'accuser.

Apolline étonnée de tant de fautes qu'elle
 avoit commises, lui dit : Mais, mon père, tout
 cela est-il péché mortel ? Non vraiment, lui
 dit le confesseur ; mais une ame qui craint
 Dieu, ne doit-elle appréhender que le péché
 mortel ? Ensuite il ajouta : Souvenez-vous, ma

sœur, qu'en cette matière, tout ce qui se passe de lascif et d'impur dans l'esprit et dans le cœur, dès qu'il est de propos délibéré, est péché mortel; et que ce seroit un grand scandale et une témérité de dire qu'un baiser de bouche donné et reçu par sensualité, n'est qu'un péché léger. Telle est la doctrine de l'Eglise de J. C. *Ab! mon Dieu, s'écria Apolline en soupirant, j'ai donc fait tant de péchés?* Vous en avez fait plus que vous ne croyez, reprit le confesseur. Vous avez fait plus de mal depuis un mois, que vous n'en aviez fait dans toute votre vie. L'amitié que ce jeune homme avoit pour vous et celle que vous aviez pour lui, vous a été funeste; s'il vous avoit plongé un poignard dans le cœur, il vous eût fait perdre la vie du corps, mais il ne vous eût pas fait tant de tort qu'il vous en fait, en vous exposant à perdre votre ame. Il est temps de vous relever de vos chûtes et de prévenir de plus grands maux.

Apolline ne pouvant retenir ses larmes, interrompit son confesseur, et lui dit; je vous prie, mon père, de me différer pour quelques jours l'absolution, et de me donner du temps pour gémir sur mes infidélités, et pour ôter de mon cœur cette dangereuse attache, afin qu'étant mieux disposée, je reçoive avec l'absolution, plus de grâces pour me soutenir dans la crainte de Dieu. Le confesseur y consentit et lui donna des avis prudens pour la suite.

Apolline, au sortir du tribunal de la Pénitence,

tence, alla se prosterner au pied de l'Autel, et versa une abondance de larmes en présence de J. C. *Quoi ! mon Dieu, disoit-elle, faut-il que je vous aie déplu, et que pour si peu de chose je me sois exposée à me perdre !* Elle rappela dans son esprit tout ce que lui avoit dit sa charitable compagne, et sur-le-champ elle alla lui faire part de son changement. En l'abordant elle se jeta à son cou : ah ! lui dit-elle, que je vous ai d'obligation ! sans vous je courois à ma perte sans y prendre garde. Je ne connoissois pas les péchés et les attaches qui étoient dans mon cœur ; mais à présent je les reconnois et j'en rougis. Je vous demande pardon, ma chère amie, du scandale que je vous ai donné, et d'avoir si mal reçu hier les paroles que votre charité vous inspiroit de me dire ; je vous prie de me continuer votre amitié et vos avis ; ils ne seront pas sans fruit.

Quelques jours après, le jeune homme retourna voir Apolline. Retirez-vous, lui dit-elle avec une sainte colère ; si j'ai eu la foiblesse de vous permettre des libertés qui ne conviennent point à un jeune homme craignant Dieu, ni à une fille chaste, de ma vie je n'y retomberai. Les momens que j'ai passés avec vous seront, le reste de mes jours, le sujet de mes gémissemens et de ma douleur. Ce jeune homme lui fit ses excuses, il prit congé et ne lui parla plus. Ce reproche d'Apolline fut utile à ce jeune homme ; il y fit des réflexions,

et vécut dans la suite avec plus de retenue.

Cet exemple vous apprend deux choses. 1^o. Qu'une amitié dangereuse, sur-tout entre personnes de différent sexe, peut vous perdre. 2^o. Que vous devez écouter et suivre les avis de ceux qui vous aiment pour votre bien, et avoir des amis qui vous portent à la vertu, et qui vous avertissent de vos défauts.

CHAPITRE XVIII.

Du Mensonge.

1. **L**E mensonge est toujours péché, parce qu'il est toujours contre la conscience de celui qui parle ; et quoiqu'il ne soit pas toujours péché mortel, néanmoins l'habitude de mentir n'est pas une chose légère ; cette habitude ouvre la porte à une infinité de désordres.

Les menteurs habituels sont pour l'ordinaire des esprits doubles, qui disent d'une façon, et pensent d'une autre ; qui ne s'ouvrent point, qui agissent par finesse et par détours, et qui se déguisent. Un homme de ce caractère est ordinairement fourbe et trompeur dans la conduite, infidèle dans ses promesses, dissimulé dans ses desseins, flatteur et lâche quand il faut dire la vérité, hardi et effronté à produire ses mensonges, impudent à les soutenir, artificieux pour cacher ses entreprises. Il est enfin méfiant, juge mal des autres, parce qu'étant dans l'habitude de se déguiser et de mentir, il croit aussi que les autres mentent toujours et se déguisent.

Un esprit adonné au mensonge est capable des plus grands vices ; il sera imposteur et médisant, mentira facilement dans les plus grandes choses, sera même parjure dans les petites ; il assurera ses mensonges avec serment, et fera ainsi un péché mortel d'une faute qui d'ailleurs ne seroit peut-être que vénielle.

O la détestable qualité que d'être menteur ! L'Écriture dit que Dieu l'a en horreur, que les lèvres qui servent au mensonge lui sont en abomination ; qu'il perdra ceux qui sont adonnés au mensonge ; que, parmi les hommes, le mensonge est une infamie qui se trouve toujours dans les esprits dérégés et mal instruits, qu'un larron est plus excusable qu'un menteur, et que l'un et l'autre mériteront la punition.

Ce vice odieux est le vice du démon ; c'est lui qui s'en est servi le premier ; il en est le père et l'auteur. *Et de même que la vérité vient de Dieu, dit Saint Augustin, le mensonge tire son origine de Satan.* Et Saint Ambroise ajoute, que ceux qui aiment le mensonge, sont les enfans de ce détestable père. Les enfans de Dieu aiment la vérité, et ceux qui aiment la vérité sont aimés de Dieu.

II. Fuyez donc ce vice pernicieux, sur-tout dans deux occasions : Premièrement, lorsque vous parlez d'une chose de conséquence, qui intéresse le prochain. Ceux-là péchent grièvement en ce point, qui déguisent et qui trompent dans les affaires, dans les ventes ou achats

importans ; ceux qui nient certaines dettes, qui nient des quittances qu'ils ont reçues, qui par calomnie imposent un crime faux à leur prochain. O qu'un homme a l'ame basse et noire, qui perd ainsi son ame par le mensonge pour un vil intérêt ! O mon fils ! ne tombez jamais dans ce désordre.

Secondement, évitez le mensonge quand vous parlez à une personne qui a autorité sur vous ; par exemple, à un juge qui vous interroge juridiquement. Le mensonge alors est un parjure et une imposture qui est bien griève, soit à cause du respect que vous violez, soit à cause des suites funestes et du tort que ces faux sermens et ces mensonges causent à vous-même et à autrui.

En un mot, à qui que ce soit que vous parliez, quand même ce seroit pour éviter un grand mal et un châtement, ne dites jamais un mensonge de propos délibéré. Aimez la vérité et la sincérité dans tous vos discours. O l'aimable qualité dans une jeune personne, quand elle n'ose dire un mensonge ! *Le juste, dit le Sage, détestera le mensonge.* Demandez à Dieu qu'il vous préserve de ce vice, et faites-lui souvent la prière de Salomon : *Mon Dieu, éloignez de mon esprit la vanité et les paroles du mensonge.*

EXEMPLE.

Peut-on voir des sentimens plus généreux et plus sincères que ceux d'un saint Evêque dont parle Saint. Augustin ? C'étoit l'Evêque Firmus.

Il cachoit par charité un homme qu'on cherchoit pour mettre à mort. Les officiers de l'empereur demandèrent à cet Evêque où étoit cet homme. *Je ne puis pas vous répondre*, leur dit l'Evêque, *parce que je ne puis ni mentir, ni découvrir celui que vous cherchez.* On fit souffrir à Firmus de cruels tourmens, pour savoir de lui où étoit cet homme ; on le menaça même de la mort. *Je fais souffrir et mourir*, leur dit-il, *mais je ne sais point parler quand il s'agit de parler contre la vérité ou contre le prochain.* On le présenta à l'empereur, qui ayant admiré la vertu de ce saint Evêque, le renvoya, et fit grace à celui qu'il cachoit chez lui. Vous voyez par cet exemple, qu'il vaut mieux souffrir la mort que de dire un mensonge et que de blesser la charité du prochain.

AUTRE EXEMPLE.

Vous verrez dans les deux exemples suivans des punitions tragiques du mensonge. Quelques pauvres ayant rencontré Saint Jacques, Evêque de Nisibe, le prièrent de leur donner quelque chose pour aider à enterrer un de leurs compagnons qui étoit mort. (C'étoit un impudent mensonge, parce que le compagnon étoit vivant et contrefaisoit le mort.) Le Saint leur donna l'aumône, mais Dieu punit leur mensonge et leur tromperie. Dans le temps qu'ils disoient au compagnon qui contrefaisoit le mort de se lever, il rendit l'esprit, et mourut véritablement.

AUTRE EXEMPLE.

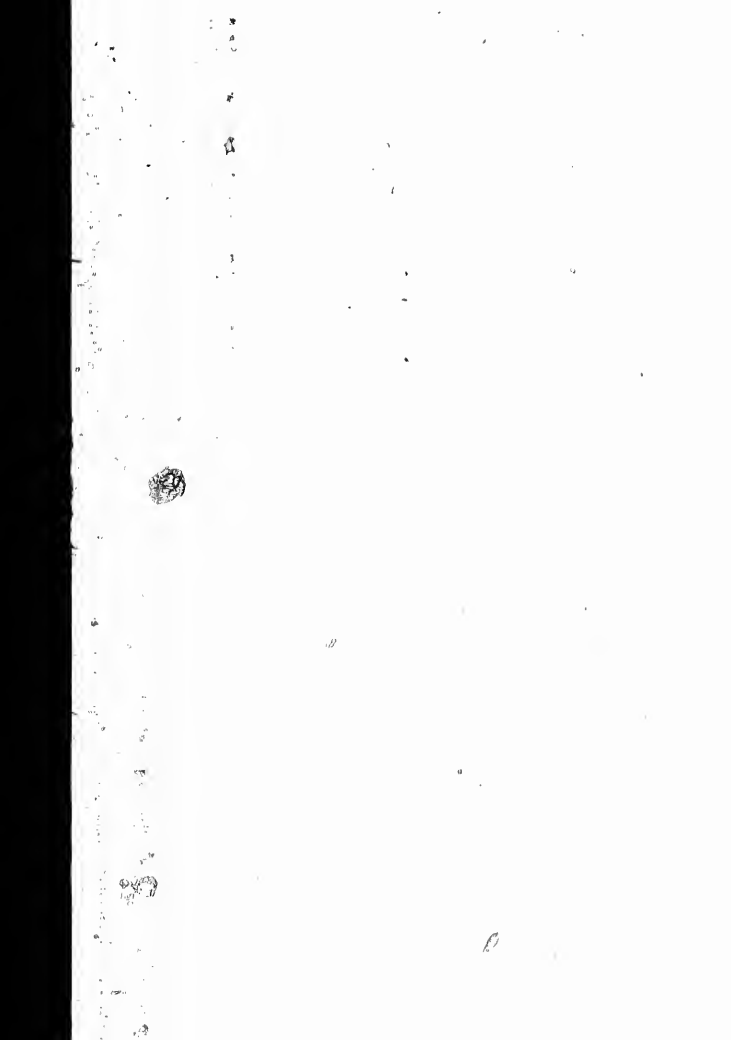
L'Écriture Sainte rapporte, qu'Ananie et Saphire sa femme ayant dit un mensonge à Saint Pierre, ils tombèrent, en punition, morts à ses pieds. Craignez que Dieu ne vous punisse pour vos mensonges.

CHAPITRE XIX.

De la nécessité d'avoir un bon Confesseur et Guide dans les voies du Salut.

1. **L**E chemin du salut est un chemin difficile et dangereux ; vous avez donc besoin d'un guide pour y marcher. *Si un aveugle conduit un autre aveugle, dit le Fils de Dieu, ils tomberont tous deux dans la fosse ; et à plus forte raison, si un aveugle se conduit lui-même dans un chemin qu'il ne connoît pas. Malheur à celui qui va seul, dit le Sage, parce que s'il vient à tomber, il n'a personne qui le relève : c'est pour cela que le Saint-Esprit avertit si souvent les hommes de ne pas se fier à leurs propres lumières ; que celui qui s'appuie sur son jugement, est un insensé ; que c'est le propre des fous de se fier à eux-mêmes ; et que le sage se conduit en tout par les conseils d'un homme prudent.*

Choisissez donc, jeunes gens, un Confesseur habile et un guide éclairé, qui vous conduise dans la vertu, et qui vous en enseigne les maximes ; qui vous montre ce que vous devez fuir et ce que vous devez faire, et qui vous remette



dans le chemin du Ciel quand vous vous en éloignez ; qui vous avertisse des pièges de l'ennemi ; qui vous apprenne à résister aux tentations ; qui vous éloigne des compagnies pernicieuses, et vous en fasse connoître les dangers ; qui vous fasse craindre le péché, et vous apprenne à aimer Dieu. Tels sont les avantages que vous trouverez sous la conduite d'un bon Confesseur.

II. Ayez un grand respect pour lui ; il est l'Ange visible par lequel Dieu vous parle. Ayez confiance en ses conseils ; soyez exact à pratiquer ses avis, et rendez-lui compte de l'usage que vous en aurez fait. N'ayez point de honte de lui déclarer vos tentations, vos penchans et vos péchés, même les plus secrets. Gardez-vous bien de tomber dans le piège de certains gens, qui étant coupables de quelques grands péchés, vont se confesser à un autre, par une sottise honte de déclarer un péché à leur Confesseur ordinaire : agir ainsi, c'est rendre inutile la conduite d'un Confesseur, et s'exposer à tomber dans beaucoup d'autres péchés, et peut-être à se perdre.

Ayez envers votre Confesseur la confiance qu'un enfant a pour son père, et qu'un malade a pour son médecin ; découvrez-lui tout le bien et tout le mal qui est en vous ; ne faites rien de conséquence sans le lui communiquer, surtout lorsque vous délibérez sur le choix d'un état de vie.

III. Mais, pour trouver ce bon Confesseur, ce directeur fidèle et zélé, il ne faut pas le choisir au hasard, ni sur la parole de certains gens qui ne cherchent que des Confesseurs faciles, et qui décrient les Confesseurs exacts et prudens : *Il faut*, dit Saint François de Sales, *le choisir entre dix mille, et le demander à Dieu.* Priez le Seigneur de tout votre cœur de vous faire connoître celui qu'il vous destine. Allez à ce Confesseur, non pas par une confiance naturelle, mais uniquement pour votre sanctification.

Votre Pasteur est pour l'ordinaire le meilleur pour vous : 1^o Parce que vous connoissez mieux qu'un autre, il vous donnera des avis plus sûrs et plus convenables. 2^o Parce qu'étant plus obligé de répondre à Dieu de votre ame, qu'un autre Confesseur, il aura plus de zèle pour vous conduire à Dieu. 3^o Parce qu'à raison de son ministère de Pasteur, il a plus de graces selon l'étendue de ce saint ministère, et par conséquent Dieu lui communique plus de lumières pour vous diriger.

Si vous avez des raisons légitimes de ne pas vous adresser à votre Pasteur, priez-le, ou priez quelques personnes éclairées, de vous indiquer un Confesseur qui soit selon l'esprit de Dieu ; et quand vous l'aurez trouvé, ne le changez pas facilement et sans de bonnes raisons. Ce n'est pas un moyen de se corriger, que d'aller, sans discernement, tantôt à un Confesseur, tan-

tôt à un autre. Si néanmoins votre Confesseur ordinaire est absent, adressez-vous à un autre ; son absence ne doit pas vous empêcher de faire votre devoir.

IV. Si votre Confesseur use quelquefois envers vous d'un peu de sévérité, n'en murmurez pas et ne le quittez pas pour cela ; les médecins trop doux ne guérissent pas les plaies invétérées. S'il vous dit quelque chose qui ne vous fasse pas plaisir, c'est pour votre avantage. S'il vous laissoit vivre à votre fantaisie, il vous rendroit un mauvais office, en vous laissant courir à votre perte.

Quand il vous diffère l'absolution, lorsque vous êtes dans l'habitude ou dans l'occasion du péché, vous devez lui en savoir bon gré ; c'est afin que vous vous en corrigiez et que vous n'abusiez pas du Sacrement. Vous devriez même, lorsque vous n'êtes pas disposé à mieux vivre et à changer de vie, sur-tout si vous avez quelque dangereuse habitude, prier vous-même votre Confesseur de vous différer l'absolution, afin que vous preniez du temps pour vous disposer par la prière et par l'amendement à recevoir une absolution salutaire.

Souvenez-vous d'un exemple mémorable que l'Écriture rapporte du Roi Joas. Ce Roi avoit été élevé par le Grand-Prêtre Joiada dans la crainte de Dieu, depuis l'âge de sept ans jusqu'à quarante. Pendant tout ce temps il vécut saintement, et l'Écriture en attribue la cause à la con-

duit
sacr
qu'i
mai
n'êt
sain
vie
heur
C
tage
dèle

T

U
aux
en v
1.
quel
néan
pouv
étant
mort
2.
engag
périll
croire
n'ête

Confesseur
un autre ;
er de faire
uefois en-
urmurez
les méde-
plaies in-
se qui ne
avantage.
e, il vous
s laissant

duite de ce saint homme. *Joas*, dit le texte sacré, *se comporta saintement devant Dieu, tant qu'il fut enseigné par Joïada le Grand-Prêtre* : mais Joïada étant mort, ce malheureux Prince n'étant plus retenu par les sages conseils de son saint Maître, s'abandonna aux défordres d'une vie criminelle, et attira sur lui de grands malheurs, et une mort misérable.

Cet exemple vous apprend combien est avantageuse et nécessaire la direction d'un guide fidèle et prudent dans le chemin de la vertu.

CHAPITRE XX.

Tous les fidèles, et sur-tout les jeunes gens doivent se confesser souvent.

UN des plus importans avis qu'on puisse donner à tous les Chrétiens, et sur-tout aux jeunes gens, c'est de se confesser souvent ; en voici trois raisons.

1. Parce que, quoique vous puissiez vivre quelque temps sans tomber dans le péché mortel, néanmoins, sans la confession fréquente, vous ne pouvez éviter beaucoup d'autres péchés, qui, étant négligés, vous conduiront peu à peu aux mortels.

2. Sans la confession fréquente, vous vous engagerez insensiblement dans des habitudes périlleuses, ou dans certaines occasions que vous croirez innocentes, ou sans danger ; et si vous n'êtes averti du piège, tôt ou tard elles vous

Chapitre vingt-unième.

feront tomber dans quelques grands crimes : or c'est en découvrant souvent votre conscience à un Confesseur, que vous connoîtrez par ses avis les dangers du salut, et que vous conserverez votre innocence.

3. Vous ferez souvent attaqué de tentations, et sur-tout contre la chasteté : or il est impossible que vous y résistiez long-temps sans la confession fréquente, et sans les avis d'un prudent Confesseur. Voilà le grand remède contre les coups que l'ennemi vous porte : *celui qui néglige le remède, tombera dans la maladie, et de la maladie dans la mort, dit le Sage.*

Le démon n'a point de piège plus dangereux pour perdre les jeunes gens, que de les rendre muets sur les secrets de leur conscience; afin que dans ce pernicieux silence, ils ne trouvent ni secours pour résister aux tentations, ni moyens pour le retirer du vice. *Le péché, dit saint Bernard, est bientôt guéri quand il est déclaré, mais il s'augmente par le silence. Si on le découvre, de grand il devient petit; si on le cache, il devient plus grand.* O qu'on est aveugle quand on fuit les Sacremens ! c'est fuir la vie, et chercher la mort de son ame.

CHAPITRE XXI.

Autres avis touchant la Confession.

1. **S**I vous êtes dans l'habitude du vice, et si vous avez des tentations fréquentes, confessez-vous tous les mois. Mais, pour être

parfait, vous devez vous confesser plus souvent, sur-tout lorsque les tentations vous attaquent plus fortement.

N'imites pas ceux qui ne pensent à se confesser que lorsqu'ils ont succombé à une tentation. N'est-ce pas une folie de ne penser au remède, qu'après qu'on est tombé dans une maladie mortelle, quand on peut la prévenir par ce même remède? *Employez le remède avant la maladie*, dit le Sage.

Gardez-vous de suivre l'exemple de ceux qui étant tombés, au lieu de se relever promptement, se laissent de nouveau aller au péché, et négligent de se confesser, par honte ou par lâcheté, ou pour attendre l'occasion d'une grande Fête. Ce délai est cause que plusieurs retombent dans de plus grands désordres. Il ne faut point perdre courage pour être tombé; relevez-vous de vos propres chûtes, pour veiller avec plus de précaution sur vous-même.

II. Le démon, pour vous empêcher de vous confesser, vous suscitera des obstacles. Tantôt il vous persuadera qu'il y a trop de peine; tantôt que vous n'êtes pas assez préparé; tantôt que vous n'en avez pas besoin; une autre fois il fera naître une affaire. Souvent il vous donnera du dégoût de la Confession, et peut-être tâchera-t-il de vous en retirer par cette funeste honte qu'il a coutume d'inspirer aux jeunes gens qui craignent quelquefois de passer pour dévot, tandis qu'ils n'ont point de honte de

passer pour libertins: Enfin il n'y a point d'artifices qu'il n'emploie pour vous éloigner de la Confession. Mais, au nom de Dieu, passez sur tous ces obstacles, et regardez comme une des plus dangereuses tentations de l'ennemi toutes les pensées qui vous éloignent des Sacremens.

III. Faites une Confession générale avant votre première Communion, et lorsque vous vous disposez à prendre un état de vie. Si vous avez eu le malheur de cacher par honte des péchés mortels avec connoissance, il faut depuis ce temps réitérer vos Confessions, parce qu'elles ont été sacrilèges. De même si vous avez vécu plusieurs années dans des habitudes de rancune, d'impureté, d'ivrognerie, de juremens énormes, &c., je vous conseille de répéter les Confessions que vous avez faites en cet état; c'est quelquefois même une nécessité, parce que les Confessions faites sans amendement, dans des habitudes mortelles, sont ou nulles ou suspectes.

CHAPITRE XXII.

Avis plus particuliers pour la Confession.

I. **EXAMINEZ**-vous principalement sur les péchés auxquels vous avez plus de penchant. Examinez-vous avec sincérité et avec humilité, mais sans scrupule, sans trouble et sans inquiétude.

Excitez-vous ensuite avec confiance et avec amour au regret d'avoir offensé Dieu, &c.

mandez-lui pardon de tout votre cœur, en implorant son secours et sa clémence.

Approchez-vous du Confesseur avec beaucoup de respect et de modestie, vous représentant que vous allez comparoître devant Dieu et devant votre Juge, pour demander miséricorde. Si vous êtes obligé de rester long-temps auprès du Tribunal avant que d'être confessé, ne vous en inquiétez point, et ne vous dissipez pas ; tenez-vous dans une posture humble et respectueuse, priant Dieu, ou lisant quelque livre qui vous inspire des sentimens de pénitence.

Déclarez vos péchés au Confesseur, humblement, clairement, simplement, et en peu de mots. Il y en a qui expliquent trop de choses dans leurs confessions, et qui racontent trop de circonstances ; c'est scrupule et perte de temps. D'autres, par malice, ne disent leurs péchés qu'à demi, et attendent que le Confesseur leur demande le reste ; abus qui fait souvent des Confessions nulles ou sacrilèges.

Gardez-vous bien de cacher aucun péché mortel dans la Confession, de propos délibéré. Ce malheur arrive quelquefois aux jeunes gens pour certains péchés déshonnêtes qu'ils n'osent déclarer. Une criminelle honte leur ferme la bouche, et les tient dans un état de sacrilège. Ne tombez jamais dans ce malheur ; il vaudroit mieux pour vous n'avoir jamais vu le jour.

Ne cherchez point dans vos Confessions d'être estimé de votre Confesseur, mais d'être purifié

de vos péchés, et instruit dans le chemin du salut.

II. La déclaration de vos péchés étant faite, écoutez attentivement les instructions et les avis de votre Confesseur. Ne faites pas comme plusieurs qui s'occupent à rechercher quelques péchés, pendant que le Confesseur leur parle. Cette faute peut faire perdre le fruit de la Confession.

Avant que le Confesseur vous donne l'absolution, et pendant qu'il la donnera, demandez pardon à Dieu de vos péchés, avec un vif regret de les avoir commis, et avec une sincère volonté de changer de vie. Souvenez-vous que sans la contrition il n'y a point de Sacrement; mais excitez-vous sans trouble et sans inquiétude, et laissez ensuite le tout à la miséricorde de Dieu.

III. Quant à la pénitence, écoutez-la avec attention, lorsque le Confesseur vous l'impose; acceptez-la avec docilité, croyant que vos péchés en méritent incomparablement plus; accomplissez-la sans négligence, et avec fidélité.

Les bonnes œuvres imposées par le Confesseur, sont plus méritoires et plus efficaces que les autres œuvres volontaires.

EXEMPLE.

On ne voit guères d'exemple plus instructif pour les Pénitens et pour les Confesseurs, que l'exemple suivant rapporté par un célèbre Auteur de Théologie. Un homme de qualité, us

pouvant obtenir l'absolution de son Pasteur ni de plusieurs Pères Jésuites à qui il s'adressa, parce qu'il ne vouloit point quitter ses usures, ni mettre fin à ses crimes, trouva enfin un Confesseur qui lui dit que ceux qui lui avoient refusé l'absolution étoient des scrupuleux, et qu'il la lui donneroit. Il se confessa quelques années à ce Confesseur, et le faisoit même souvent manger à sa table. Cet homme étant tombé dangereusement malade, on courut aussitôt avertir son Confesseur; mais pendant ce temps le malade mourut. Le Confesseur étant en chemin, cet homme lui apparut, et lui dit: Où allez-vous, mon Père?—J'allois vous confesser, parce qu'on m'a dit que vous étiez en danger. "N'allez pas plus loin, reprit l'autre; je viens de mourir et je suis condamné à l'enfer pour les péchés que vous m'avez laissé commettre pendant tant d'années. Vous êtes en partie la cause de ma perte. Vous êtes indigne du sacré ministère que vous exercez, et que vous profanez; si vous aviez eu plus de zèle pour mon ame, si vous ne m'aviez pas donné l'absolution avec tant de facilité, si vous m'aviez donné des avis, et des moyens pour me retirer du vice, j'en aurois profité et je serois sauvé. Puisque vous avez eu tant de part à mes péchés par votre criminelle facilité à me laisser vivre dans le désordre, il est juste que vous en partagiez aussi la peine." En même temps la terre s'ouvrit sous leurs pieds, et tous

les deux furent engloutis. Le compagnon du Confesseur, tout consterné et hors de lui-même, annonça dans le lieu cette tragique aventure. Cette histoire fut racontée dans un Sermon devant l'Archiduc d'Autriche Albert, par un Religieux de la compagnie de Jésus; ce Prédicateur assure qu'il l'avoit apprise d'un savant homme, qui lui dit qu'il connoissoit parfaitement la personne et le lieu où elle étoit arrivée.

AUTRE EXEMPLE.

Saint Antonin rapporte un événement tragique au sujet des Confessions sacrilèges. Une fille âgée de dix-huit ou vingt ans, ayant caché par honte à son Confesseur un péché d'impureté qu'elle commettoit seule, et qu'elle avoit appris d'une compagne, ce péché alarmoit tellement sa conscience et lui causoit de si cruels remords, qu'elle en perdoit le sommeil; mais la honte lui fermoit toujours la bouche en Confession. Elle se fit Religieuse pour mettre sa conscience en repos, espérant qu'en faisant de grandes pénitences en Religion, elle en obtiendrait le pardon sans le confesser. Etant au lit de la mort, son péché se représenta à son esprit plus vivement que jamais, et sa conscience toujours alarmée la tourmentoit horriblement, et la pressoit de dire ce péché au Confesseur; mais elle eut encore la lâcheté de le cacher, et mourut en cet état. (Tant il est vrai qu'on meurt comme on a vécu, et que quand on abuse des grâces et des Sacremens pendant la

vie, on en abuse ordinairement à la mort.) Cette Religieuse hypocrite passoit pour très-vertueuse et fut regrettée de toute la Communauté.

Trois jours après sa mort, elle apparut à une de ses amies dans un état affreux, et lui dit ces paroles : " Ne priez plus pour moi, ma sœur, " je suis damnée pour un péché d'impureté " que j'ai commis seule : il m'étoit facile d'en " obtenir pardon en le confessant, mais une " criminelle honte me l'a toujours fait cacher ; " et en abusant ainsi de la confession, et du " sang de J. C., je me suis attiré la plus sévère " damnation." Elle poussa un grand cri et disparut.

Sans les Sacremens, on ne peut se sauver, mais malheur à ceux qui en abusent !

CHAPITRE XXIII.

De la sainte Communion.

JESUS-CHRIST, par un effet de sa grande miséricorde, a institué le Sacrement de Pénitence pour purifier notre ame et pour remettre nos péchés. Mais il fait pour nous quelque chose encore de plus admirable. Par un excès incompréhensible de son amour, il nous a laissé dans l'adorable Sacrement de l'Eucharistie son corps et son sang, pour servir de nourriture à nos ames, pour nous conserver dans la grace, et pour nous conduire à la vie éternelle.

La sainte Communion est donc un moyen

efficace pour se sanctifier ; et, si vous avez un vrai désir de vous sauver, vous devez, autant qu'il est en vous, vous rendre digne d'en approcher souvent. *Si vous ne mangez ma chair, dit J. C., et si vous ne buvez mon sang, vous n'aurez point la vie en vous.*

C'est dans cette source vivante que vous puiserez abondamment tous les secours pour acquérir les vertus. Vous cherchez la sagesse, et vous recevrez la sagesse éternelle. Vous demandez la pureté, et vous recevrez ici le Dieu de la pureté même. Vous avez besoin de grâces, et vous recevrez ici l'auteur de toutes les grâces. Vous avez besoin de forces dans les tentations et dans les dangers, et vous recevrez ici le pain de vie et le pain des forts. Ne refusez donc pas la grace de ce divin Sauveur, qui se donne à vous par un amour ineffable. C'est une marque qu'on n'a aucun désir de son salut, quand on néglige un moyen si puissant et si saint, qui contient l'auteur même du salut.

II. Quoiqu'on ne puisse pas prescrire en général un temps pour la Communion, parce que cela dépend de l'état d'un chacun, je vous dirai néanmoins qu'il est à propos de communier ordinairement tous les mois. Si vous vous confessez plus souvent, vous prendrez pour la Communion l'avis de votre Confesseur, qui vous la permettra plus souvent ou plus rarement, selon que vous aurez de zèle à en profiter, d'ardeur à vous en approcher, et de fidélité à vous corriger.

On ne peut communier trop souvent, quand on le fait avec de saintes dispositions, et l'Eglise vous y exhorte. Mais comme la santé ne consiste pas à manger souvent, mais à profiter de ce que l'on mange, de même aussi la sainteté ne consiste pas seulement à communier souvent, mais à profiter de la Communion. *Vivez donc de telle sorte, dit Saint Ambroise, que vous méritiez de recevoir, tous les jours ce pain divin.*

Prenez garde de ne jamais communier indignement et en état de péché mortel; il vaudroit mieux pour vous n'avoir jamais été. *Que l'homme s'éprouve soi-même, dit Saint Paul, et qu'il mange de ce pain; car celui qui mange et boit indignement le Corps et le Sang du Seigneur, boit et mange son Jugement.* Les exemples suivants vous feront comprendre le malheur d'une sacrilège Communion.

Si vous communiez souvent, tâchez de purifier votre cœur de plus en plus des péchés véniels. A l'exemple des Saints dont vous verrez ci-après quelques exemples, vous pourrez quelquefois, pour vous mieux disposer, différer quelques jours votre Communion. Si votre Confesseur vous la diffère lui-même, soumettez-vous à ses avis.

EXEMPLE.

De quelle horreur n'est-on pas saisi, lorsqu'on pense au sacrilège que commut Judas, et aux funestes suites de son indigne Communion? L'Évangile nous apprend qu'aussitôt que Judas

eut communiqué, le démon entra dans le corps ce malheureux, qui alla ensuite trahir et livrer J. C. Après ce crime il se désespéra, et s'arracha enfin lui-même la vie. Voilà l'effet du premier sacrilège ; un Disciple de J. C. possédé du démon ; un Dieu trahi et vendu ; un Apôtre désespéré et perdu.

AUTRE EXEMPLE.

Saint Cyprien, Archevêque de Carthage, a été témoin de plusieurs événemens mémorables arrivés au sujet des Communions indignes, dont il nous a laissé lui-même l'histoire dans ses livres. C'étoit la coutume alors de communier les petits enfans, et de leur donner du vin consacré. Une petite fille qui étoit encore à la mamelle, fut agitée de convulsions au moment qu'on la présenta à la communion, et crioit comme si on lui eût déboîté les os. Aussitôt qu'elle eut pris du Sang du Sauveur, elle le vomit avec de grandes et de nouvelles convulsions. Cet enfant étoit innocent, et n'avoit point encore péché ; mais des idolâtres, par moquerie de nos saints Mystères, avoient fait avaler à cet enfant du pain qui avoit été offert aux idoles ; c'est pour cela que le Sang du Seigneur ne put demeurer dans la bouche et le corps de cet enfant, qui avoient été ainsi infectés et souillés. O combien plus le Sauveur a-t-il d'horreur de demeurer dans une ame souillée du péché mortel !

Saint Cyprien rapporte aussi qu'une femme

coupable d'un crime énorme s'étant approchée en cet état de la sainte Table, et ayant communié, elle se sentit dans le moment comme étouffée ; et après plusieurs horribles tremblemens, elle tomba morte sur la place. Et qu'une autre approchant du Sanctuaire pour communier, il en sortit une flamme qui l'empêcha d'avancer et de recevoir la sainte Eucharistie. C'est ainsi, dit Saint Cyprien, que Dieu en punit exemplairement quelques-uns en ce monde, pour rendre les autres sages.

Saint Ambroise défendit à son Diacre Géropce d'approcher des saints mystères, et de communier, jusqu'à ce qu'il eût expié pendant quelque temps, par la pénitence, quelques paroles vaines et indiscrettes qu'il avoit proférées.

Saint Jean Chrysostôme n'ayant pu réconcilier deux personnes qui le querelloient, eut le cœur un peu ému en voyant leur opiniâtreté. Cette émotion de son cœur étoit un effet de la charité ; cependant il n'osa ce jour-là célébrer les divins mystères, ni communier, pour marquer qu'il faut avoir le cœur en paix pour recevoir J. C. Gardez-vous donc bien d'aller à la sainte Table, si vous avez un ressentiment volontaire contre quelqu'un.

Sainte Thérèse disoit que tout ce qui l'animoit et la soutenoit le plus dans ses persécutions et dans ses peines, c'étoit la divine Eucharistie ; elle trouvoit sa consolation, son soulagement et sa force dans la Communion.

Communiez donc souvent, allez souvent à

J. C. qui désire de s'unir à votre ame ; mais éprouvez-vous auparavant par une Confession humble et sincère, et par l'amendement, et pratiquez les avis suivans.

CHAPITRE XXIV.

Avis pour bien communier.

I. **D**EMANDEZ à Dieu le soir précédent, et dans votre prière du matin, la grace de recevoir dignement ce Sacrement auguste ; afin qu'une action si divine, qui doit vous sanctifier, ne serve pas à votre condamnation. Occupez votre esprit et votre cœur dans la pensée de cette grande action ; et dites en vous-même ce que David disoit lorsqu'il se préparoit à bâtir un temple à Dieu : *C'est ici une grande entreprise, dans laquelle on prépare une demeure, non pas à un homme, mais à un Dieu.* Qui, mon fils, c'est à J. C. votre Dieu que vous préparez une demeure dans votre ame : il faut donc lui en préparer une qui soit digne de lui.

II. Prenez environ une demi-heure avant votre Communion pour vous recueillir, et faites ces quatre choses.

I. Humiliez-vous profondément devant Notre Seigneur, vous reconnoissant indigne de le recevoir ; indigne à cause de sa grandeur et de sa sainteté ; indigne à cause de vos péchés et de votre bassesse. *Quoi, disoit Salomon, après avoir bâti le Temple, est-il possible que Dieu veuille habiter parmi les hommes !*

2. Demandez à Jésus-Christ pardon de vos péchés, en lui disant avec Saint Pierre : *Ab ! Seigneur, retirez-vous de moi, parce que je suis un grand pécheur.*

3. Demandez-lui la grace de vous unir à lui avec une conscience pure, avec un ardent amour, et un grand désir de lui être fidèle. Si vous savez quelques oraisons pour la Communion, vous les récitez avec attention et avec ferveur.

4. L'heure de la Communion étant venue, quittez toutes prières vocales ; approchez-vous de la Table sainte avec modestie, la vue baissée, sans vous presser pour approcher des premiers. Adorez N. S. avec un grand sentiment de votre indignité ; recevez avec une amoureuse confiance et une profonde humilité, le Dieu du Ciel et le Sauveur de votre âme.

III. Après la Communion ne prenez pas d'abord votre livre, mais entretenez-vous quelque temps avec votre Sauveur que vous possédez en vous-même, et faites ce qui suit :

1. Adorez sa grandeur infinie et sa majesté suprême dans le fond de votre cœur. Anéantissez-vous en sa présence par le plus profond respect.

2. Admirez sa bonté de vous venir visiter lui-même, en disant : *D'où me vient ce bonheur que mon Dieu me vienne visiter !* Reconnoissez que vous êtes indigne de cette grace.

3. Demandez-lui de nouveau pardon de vos péchés ; repentez-vous d'avoir offensé un Dieu qui se donne à vous avec tant d'amour et de tendresse. Protestez-lui que vous voulez l'aimer, et que rien ne sera jamais capable de vous séparer de lui. Dans ces heureux momens où vous possédez votre Sauveur, représentez-lui les nécessités de votre pauvre ame. Implorez les secours de sa grace pour résister aux tentations, pour quitter vos attaches et vos mauvaises habitudes, et pour avancer dans la vertu. Dites-lui avec le malade de l'Evangile : *Ab ! Seigneur ! si vous voulez, vous pouvez me guérir* ; ou bien ces paroles de Jacob : *Seigneur, je ne vous quitterai pas que vous ne m'ayez donné votre bénédiction.*

4. Remerciez-le de la grace qu'il vous a faite de se donner à vous, et, en reconnoissance, offrez-lui votre ame, vos puissances, votre vie, tout ce que vous avez, tout ce que vous pouvez pour l'aimer et pour le servir. Faites ces actes avec beaucoup de ferveur et de dévotion. C'est sur-tout alors qu'il faut renouveler vos résolutions, et lui promettre de tout votre cœur de vous corriger de vos habitudes criminelles, et de quitter le péché.

5. Sortez de l'Eglise avec modestie. Soyez le reste de ce saint jour plus attentif et plus recueilli dans tout ce que vous ferez. Assistez à la Prédication et aux Offices, si vous le pouvez. Employez quelque temps à une lecture spirituelle

et à la visite du Saint-Sacrement. Ne conversez pas avec toute sorte de personnes pendant ce jour, mais seulement avec des personnes de piété. Entretenez-vous de bons discours, et que ce soit là votre plus grande récréation pour ce jour-là.

CHAPITRE XXV.

Du Lever et du Coucher, de la Prière et du Règlement de la journée.

1. **C**ONSACREZ à Dieu les premiers momens de votre journée. Vous seriez bien ingrat, si vous les donniez au démon. Dieu vous demande votre cœur, le démon voudroit aussi l'avoir ; l'on peut dire que celui-là en fera le maître pendant le jour, qui en aura pris possession le premier, dit St. Jean Climaque.

A votre réveil, votre première pensée doit être de vous offrir à Dieu ; votre première parole le saint nom de JESUS et de MARIE ; votre première action le signe de la Croix.

Lorsqu'il est l'heure de vous lever, ou lorsqu'on vous appelle, levez-vous promptement, et ne disputez point avec le démon de paresse. Penlez que J. C. vous appelle.

En prenant de l'eau-bénite, priez le Seigneur qu'il lave et qu'il purifie votre ame et qu'il vous pardonne vos péchés, sur-tout ceux que vous auriez eu le malheur de commettre pendant la nuit. En vous habillant, soyez toujours dans une telle modestie, que jamais on ne vous trouve

dans un état indécent. Respectez le corps, et craignez jusqu'à vos propres regards.

Ne manquez jamais à votre prière. Dieu envoyoit aux Juifs la manne du Ciel pour les nourrir et les fortifier; mais c'étoit le matin qu'ils devoient la recueillir, pour nous apprendre à sur-tout le matin qu'il faut recueillir dans la prière les grâces du Ciel, afin de fortifier l'âme contre le péché pendant le jour.

Ne faites pas votre prière avec négligence: une prière faite sans dévotion n'est pas une prière, mais une moquerie. Observez quatre choses à votre prière du matin:

1. Prosterne devant la majesté de Dieu, adorez-le comme votre souverain Maître.
2. Remerciez-le par J. C. de toutes ses grâces.
3. Offrez à Dieu votre journée, votre travail, votre étude, vos affaires et vos peines.
4. Demandez-lui ensuite la grace d'employer votre journée à son service. Priez-le qu'il vous bénisse, qu'il vous inspire et qu'il vous conduise dans tout ce que vous ferez, mais sur-tout qu'il vous préserve de péché; et de votre côté, promettez-lui sincèrement de ne consentir à aucun. Recommandez-vous enfin à la sainte Vierge, à votre saint Patron, et priez votre bon Ange d'avoir soin de vous. Ajoutez à votre prière le *Pater*, l'*Ave*, le *Credo*, les Litanies du Nom de Jésus, et d'autres prières à votre dévotion.

Je vous conseille de penser, au moins tous les matins, un quart d'heure, à votre salut après

vosre prière, ou bien lire avec réflexion un livre de dévotion, afin de prendre des mesures et des résolutions pour ne pas tomber pendant le jour dans vos péchés d'habitude, et pour vous corriger. Vous ne vous sauverez pas sans y penser; le salut est une affaire qui demande bien des réflexions; vous perdez tant de momens pendant le jour, pourquoi vous refuseriez-vous à vous-même un quart-d'heure le matin, pour penser à l'unique chose pour laquelle vous êtes au monde ?

II. S'il est important de bien commencer la journée, il ne l'est pas moins de la bien finir. Dieu avoit ordonné dans l'ancienne Loi un sacrifice pour le matin et un sacrifice pour le soir, pour nous apprendre que si nous devons rendre nos hommages à Dieu en commençant la journée, nous le devons de même en la finissant. Il faut faire, autant qu'on le peut, cette prière du soir en commun avec toute la famille assemblée. *Si deux ou trois sont assemblés en mon nom, dit J. C., je serai au milieu d'eux.* La méthode suivante pourra vous servir de règle pour votre prière du soir :

1. Vous adorerez Dieu.
2. Vous le remercerez de ses graces.
3. Vous prierez le Saint-Esprit de vous éclairer, et de vous faire connoître les péchés que vous aurez commis pendant le jour.
4. Vous examinerez ensuite votre conscience, en tâchant de remarquer de quelle manière vous

avez passé la journée. *Examinez-vous, dit le Sage, et jugez-vous vous-même, avant que Dieu vous examine et avant qu'il vous juge, et vous trouverez miséricorde lorsque vous paroîtrez devant lui.*

5. Après l'examen de votre conscience, demandez pardon à Dieu des péchés que vous avez faits pendant la journée, et prenez la résolution de n'y pas retomber le lendemain. Si vous remarquez avoir fait quelque faute mortelle pendant le jour, ô mon fils ! quel malheur pour vous ! Ne cessez point votre prière, que vous ne l'ayez pleurée et détestée du fond de votre cœur, afin d'en obtenir le pardon par votre repentir ; et le plutôt que vous pourrez, allez la confesser. Il faut être bien aveugle et bien endurci, d'aller prendre son repos lorsqu'on est ennemi de Dieu. Il vaudroit mieux dormir avec une vipère dans le sein, ou sur le bord d'un précipice, que de dormir avec un seul péché mortel. Si vous mouriez en cet état pendant le sommeil, hélas ! vous vous trouveriez éveillé en enfer : ô mon Dieu, pense-t-on à cette vérité !

6. Après avoir demandé pardon à Dieu, abandonnez-vous à sa sainte volonté ; recommandez-lui votre ame et votre corps, en suppliant le Seigneur de vous préserver des accidens de la nuit, sur-tout du péché et des illusions du démon. N'oubliez pas de prier la sainte Vierge, votre saint Ange et vos Patrons

de vous protéger, et après l'Oraison dominicale, *Notre Père qui êtes aux Cieux, &c.*, et autres prières, offrez à Dieu vos suffrages pour les défunts.

7. Si on vouloit faire coucher les petites filles avec leurs petits frères ou avec d'autres petits garçons, quoiqu'ils soient fort jeunes, elles feront leur possible pour s'en défendre et pour l'empêcher, et les mères ne le souffriront point. Les enfans ne coucheront pas même dans un même lit avec leurs père et mère, quoiqu'ils soient petits. L'un et l'autre est contraire à l'honnêteté, et les suites en sont très-dangereuses.

En vous couchant, regardez le lit comme votre bière et votre tombeau, les draps comme votre suaire, et le sommeil comme l'image de votre mort. Etant au lit, prononcez avec respect les saints Noms de *Jésus*, de *Marie* et de *Joseph*. Avant que de vous endormir, adorez *Jésus-Christ* couché sur la croix ; et dites, en vous unissant à lui : *O mon Dieu, mon Père ! je recommande mon ame entre vos mains*. Si vous êtes éveillé pendant la nuit, élevez aussitôt votre cœur à Dieu.

III. Ceux qui ont à cœur leur salut, ne se contentent pas de faire la prière du matin et du soir ; ils y ajoutent encore pendant le jour d'autres saintes pratiques. Je vous conseille donc de vous imposer un règlement que vous tâcherez de suivre pendant la journée.

Réglez, autant que vous pourrez, l'heure de

votre lever, de votre coucher, de vos repas ;
 ou plutôt l'obéissance doit être votre règle. —
 Ayez certaines prières réglées pour chaque
 jour : par exemple, à l'honneur de la Passion de
 Jésus-Christ et de la sainte Vierge. Faites, si vous
 le pouvez, tous les jours, quelques visites au Saint
 Sacrement, quelques petites lectures de piété,
 et sur-tout de fréquentes élévations de votre
 cœur vers Dieu, quelques mortifications et
 quelques aumônes extraordinaires pendant la
 semaine, si vous en avez le moyen. *Vivre ainsi
 par règle, c'est vivre pour Dieu*, dit un saint Père.
Vivre sans règle, c'est vivre sans mérite. Sou-
 venez-vous, mon fils, qu'il n'y a point de jours
 heureux que ceux que vous passerez ainsi dans
 le service de Dieu et dans l'union avec Dieu,
 et qu'il n'y a point de jours plus malheureux
 que ceux que vous passerez dans le péché et
 dans l'oubli de Dieu.

EXEMPLE.

Ce fut par la prière que Saint Antoine arriva à
 un sublime degré de sainteté. Il avoit tant
 d'attrait et de goût pour ce saint exercice,
 qu'après avoir long-temps prié pendant le jour,
 il passoit souvent les nuits entières à méditer
 sur les bontés et sur les grandeurs de Dieu, et
 lorsqu'au commencement du jour il voyoit
 briller les rayons du Soleil, ce saint Solitaire
 s'écrioit : *Ah, beau Soleil ! pourquoi viens-tu me
 distraire !* Ce grand Saint disoit que l'univers
 étoit comme un grand livre, où les plus igno-

rans pouvoient lire, y apprendre à prier et à connoître Dieu, parce que tous les objets que nous voyons sont les ouvrages de Dieu, qui nous font souvenir de Dieu, qui élèvent nos esprits à Dieu, et qui font admirer sa puissance, sa bonté et ses grandeurs ; mais par malheur, nous fermons les yeux à ce spectacle. Toutes les Créatures, les Fleurs, les Astres, les Cieux, la Terre, nous montrent un Dieu, et nous parlent de Dieu à leur manière ; et nous ne les entendons pas.

Une ame, qui aime à prier et converser avec Dieu, a une marque de prédestination : elle est plus forte que tout l'Enfer. Si vous avez du dégoût dans la prière, des répugnances, des distractions et des ennuis, ne vous découragez pas pour cela, les plus grands Saints en ont eu ; persévérez avec courage. Les distractions ne sont point pernicieuses quand vous ne les aimez pas ; loin de là, lorsque vous les avez malgré vous, elles sont un sujet de mérite.

AUTRE EXEMPLE.

David, ce grand Roi, comprenoit que le premier soin de l'homme doit être de rendre hommage à son Dieu, et de le faire servir. C'est pour cela que tous les matins il donnoit ses ordres afin que Dieu ne fût point offensé dans son Royaume, et lorsqu'il apprenoit que quelqu'un de sa famille, ou de ses sujets étoit tombé dans quelque désordre, il en pleuroit, et en séchoit de douleur. Il avoit tellement à

cœur la prière, que toutes les nuits il se levoit pour adorer Dieu, et passoit une partie de la nuit à gémir sur ses péchés ; de sorte que tous les matins on trouvoit son lit arrosé de larmes. Tout cela ne suffisoit pas pour marquer à Dieu son amour et son zèle ; il portoit le cilice, jeûnoit presque tous les jours ; et outre les sacrifices qu'il offroit à Dieu, il se retiroit encore sept fois chaque jour en secret, pour adorer Dieu et pour prier ; et avec tout cela, il ne laissoit pas que de gouverner un grand Royaume, et d'être souvent à la tête de ses armées, pour combattre les ennemis de Dieu.

Que diront à cet exemple tant de personnes qui ne sont pas chargées de tant d'affaires que ce grand Roi, et qui cependant ne donnent presque point de temps à la prière, qui n'ont point de zèle pour faire honorer Dieu dans leurs familles, qui se soucient peu de le voir offensé ? Quiconque n'a point de zèle pour la prière, ni pour le salut de sa famille, n'en a point pour son propre salut.

CHAPITRE XXVI.

Des dispositions qu'on doit avoir en s'habillant, et de la modestie dans les vêtements.

I. **E**N s'habillant il faut occuper son esprit de saintes pensées. 1. Nos habits sont des suites du péché ; nous devons donc les prendre dans un esprit de pénitence. 2. Nos habits sont les dépouilles et les restes des animaux,

au-dessous desquels le péché nous a réduits : ainsi, en les prenant, ayons des sentimens d'humilité et de confusion. 3. Nos habits sont des effets de la bonté de Dieu qui nous les donne, tandis que tant de pauvres gens qui valent mieux que nous, n'ont pas le moyen de se vêtir : prenons donc nos habits avec des sentimens de reconnoissance et d'amour envers Dieu.

II. En vous habillant, évitez sur votre personne les regards curieux et immodestes, par respect pour la présence de Dieu. Prenez garde de faire paroître quelque indécence, et ne paroissez jamais devant aucune personne de la famille, ou devant d'autres, sans être modestement couvert. Saint Charles avoit tant d'attention sur ce point, qu'on dit que jamais ses valets, ni son homme de chambre, n'ont pu voir à nu le bout de ses pieds.

Ne cherchez point dans vos vêtements à contenter votre curiosité, et n'affectez point de vous conformer à toutes les modes; *traitez vos corps comme des victimes saintes*, dit Saint Paul, *et ne vous conformez pas aux coutumes du siècle*. Il y a des modes qui sont innocentes; vous pouvez les suivre : mais il y a des modes qui ne ressemblent que la mollesse, le luxe et l'orgueil; c'est ce qu'on appelle les modes du siècle : il ne vous est jamais permis de les suivre, de quelque condition que vous soyez.

Les filles, en s'habillant, ne doivent point se regarder au miroir avec affectation, mais seule-

ment pour la nécessité ou la bienséance. Elles seront toujours décemment couvertes, et n'obligeront point leurs parens de leur donner des habits au-dessus de leur condition, se tenant dans une honnête médiocrité, mais avec propreté et sans affectation. La mal-propreté est un défaut et une marque de paresse. *J. C.*, dit Saint Bernard, *a aimé les pauvres ; mais il n'a pas aimé les crasseux.*

On ne peut trop répéter et recommander aux jeunes gens, sur-tout aux filles, de s'habiller avec modestie et avec simplicité. La vanité, le luxe des habits et des parures, est un des plus grands désordres du sexe, et le plus dangereux-écueil à la pudeur. Plus elles ont soin de parer leur corps, plus leur ame est négligée ; plus elle ont envie de plaire au monde par leur agrément et par leur beauté, plus elles sont difformes aux yeux de Dieu. Quel le folie de chercher à plaire à des créatures, en se faisant haïr de Dieu !

Celles qui affectent d'aller sans mouchoir, et de paroître sa gorge nue et les épaules découvertes, sont criminelles ; les mères qui le souffrent, même aux petites filles, ne sont pas innocentes. Les personnes du sexe qui disent qu'elles n'ont point de mauvaises intentions en s'habillant de la sorte, doivent se souvenir, que si leur intention est innocente, leur action ne l'est pas ; et que si elles se croient sans péché à ce sujet, elles se trompent ; parce qu'elles le

rendent coupables des regards d'autrui qu'elles s'attirent, et dont elles répondront à Dieu. *Une fille ou une dame vêtue sans modestie, est, dit Saint Bernard, l'organe dont Satan se sert pour perdre les ames.* Le démon se place dans ses yeux, sur son visage, sur sa personne, pour exciter les regards et les désirs impurs. O que la conscience d'une fille qui n'ouvre pas les yeux sur de tels désordres est dans un état dangereux ! Quel horrible compte ne rendront pas à Dieu les mères et les confesseurs qui n'empêchent pas de tels abus !

Profitez donc, jeunes gens, des réflexions suivantes. 1^o Il arrive à votre sujet à peu près ce qui arriva entre l'Ange du Seigneur et le Démon, au sujet du corps de Moïse. L'Ange vouloit que le corps de ce saint homme demeurât caché, de peur que les Juifs ne l'adorassent comme une divinité, et le Démon vouloit le faire connoître, et découvrir le lieu où il étoit, afin que les Juifs en fissent une idole pour l'adorer. Voilà, filles chrétiennes, ce qui arrive à votre occasion. L'Ange du Seigneur voudroit que vous vécussiez dans la retraite, et que vous n'eussiez pas tant d'empressement de paroître aux yeux du public ; et le Démon au contraire tâche de vous exposer comme des idoles aux yeux du monde. *Vous êtes, dit Saint Jérôme, comme des victimes du péché qu'il tâche de polir, de rendre agréables, et d'exposer à la vue du public, afin que, par les pensées et par les regards, le*

Démon d'impureté se fasse adorer dans vous. Une fille devoit rougir quand un jeune homme fixe ses regards sur elle : combien donc sont criminelles celles qui par leur enjouement et leur vanité s'attirent à dessein les regards d'autrui, et qui ne se parent que pour être admirées !

2^o C'est dans un sens renoncer à la Religion de Jésus-Christ et déshonorer le nom de Chrétien, que d'orner son corps des pompes du monde, et des œuvres de Satane. Dans le Bap-tême vous avez fait vœu de renoncer à toutes ces vaines pompes ; *ce vœu*, dit Saint Jérôme, *est le plus grand de tous les vœux*, et on ne vous a imprimé le caractère de Chrétien qu'à cette condition. D'ailleurs, J. C., en vous appelant au Christianisme, vous avertit, *que si vous ne devenez humbles comme des enfans, si vous ne crucifiez et si vous ne mortifiez votre chair en faisant pénitence et en portant votre croix, vous n'entrerez jamais dans le Ciel.* Or peut-on dire que des filles et des femmes superbement vêtues, les épaules découvertes, les bras nus, la tête frisée, fardée, mouchetée, chargée de vains ornemens, peut-on dire, encore une fois, qu'elles ont l'humilité dans l'ame, qu'elles ont le cœur pénitent, qu'elles sont revêtues de l'esprit de Jésus-Christ ? Ne doit-on pas dire, au contraire, qu'elles sont honte à la Religion, qu'elles sont indignes de Jésus-Christ et qu'elles ne lui appartiennent plus ? *Elles sont dans cet état l'ouvrage du Démon*, dit Saint Cyprien, *et ne sont plus l'ouvrage de Dieu.*

III. Les mères, les maîtresses et tous ceux qui sont chargés d'élever les jeunes gens, sont obligés d'empêcher cet abus. Les Religieuses qui ont des Pensionnaires, sont encore plus obligées à ce devoir. Elles ne doivent jamais souffrir dans les filles qu'on leur confie, un esprit de mondanité, ni aucune vaine parure. Elles doivent leur faire aimer la modestie et la simplicité. Une grande fille croira toujours qu'il lui est permis de faire dans le monde ce qu'on lui a permis de faire dans le Couvent.

Si vous êtes de qualité, il vous est permis de vous habiller selon votre condition, mais il ne vous est pas permis pour cela de vous habiller avec vanité et avec faste. Le Saint-Esprit, par la bouche de Saint Pierre et de Saint Paul, défend aux femmes et aux filles chrétiennes *d'entortiller leurs cheveux, de s'ornez d'or et de pierres précieuses, et d'étoffes trop riches.* Et Saint Paul en particulier leur défend de paroître à l'Eglise et dans les assemblées des Fidèles, sans avoir le visage voilé. D'ailleurs, à quoi sert cette vaine superfluité d'habits, d'ornemens, et toutes ces nudités affectées ? qu'à scandaliser le public, qu'à faire murmurer les pauvres gens qui sont sans habits et qui meurent de faim, tandis que tout brille sur le corps d'une Dame. *Pour être une Princesse, dit un jour Saint Hilaire à une Dame, vous ne cessez pas d'être Chrétienne. habillez-vous donc en Chrétienne, et non pas en Païenne.*

IV. Pour vous, jeunes hommes, faites ré-

flexion que les avis que nous venons de donner vous conviennent autant qu'aux personnes du sexe. *Ne fixez point vos yeux*, dit le Sage, *sur une fille parée et enjouée* ; dites au contraire avec David : *Ah ! Seigneur, détournez mon cœur et mes yeux pour ne pas voir la vanité*. Une fille qui ne pense qu'à s'orner pour vous plaire ne mérite plus votre estime ; elle doit vous plaire par sa vertu, et non par ses parures.

Si les personnes du sexe doivent craindre de vous scandaliser par leur vanité et par leurs ornemens, craignez aussi, jeunes hommes, de les scandaliser vous-mêmes par vos ajustemens affectés. Ecoutez Saint Clément, qui a été un des premiers Papes de l'Eglise, et disciple de Saint Pierre et de Saint Paul ; voici comme il parle aux hommes dans le premier Livre des Constitutions des Apôtres : *Prenez garde de vous parer et de vous ajuster d'une manière capable de séduire le cœur des femmes et des filles. Si, par votre extérieur enjoué, vous leur inspirez des pensées et des desirs criminels, vous êtes coupables de leurs péchés, parce que vous leur avez servi de piège ; vos ajustemens et votre parure les ont aveuglées, les ont tentées et les ont souillées*. C'est pour cela que Saint Jérôme défend aux mères de laisser converser leurs filles avec de jeunes hommes enjoués et trop ajustés, de crainte que leurs cœurs n'en reçoivent de funestes impressions. Si tous ces avis ne sont de votre goût, c'est une marque que vous ne comprenez pas la

fainteté de votre religion : profitez des exemples suivans, qui vous feront ouvrir les yeux sur ce que vous ignorez.

EXEMPLE.

L'Histoire Ecclésiastique nous apprend que dans la ville de Ptolémaïde, du temps de la persécution, les filles chrétiennes, parmi lesquelles il y en avoit un grand nombre de qualité, étoient si chastes et si pures, qu'elles aimèrent mieux souffrir la mort, que de se dévoiler; elles se coupèrent elles-mêmes les lèvres et une partie du visage pour paroître hideuses et horribles à ceux qui voudroient les approcher ou les envisager. Elles furent déchirées par les ongles et les dents des lions, et par les mains des bourreaux avec des pointes de fer. Ces innocentes filles endurèrent tous ces tourmens, plutôt que de consentir que leur corps fût souillé par les regards lascifs des hommes voluptueux. O que cet exemple fera un jour de confusion à tant de filles et de femmes vaines, qui ne s'habillent que pour se faire voir, et pour faire admirer leur beauté !

Filles mondaines, loin de vous produire aux yeux du monde, et de paroître avec tant d'éclat, vous devriez bien plutôt vous cacher, pour pleurer les péchés dont vous êtes-tous les jours la cause par votre vanité.

AUTRE EXEMPLE.

Voici un autre exemple arrivé de notre temps, qui vous fera comprendre qu'une jeune personne

qui suit les impressions de la grace, est bientôt désabusée des vanités du siècle et de l'éclat des parures.

Une jeune Demoiselle de Franche-Comté, qui avoit beaucoup d'esprit, mais fort mondaine, nommée Angélique, âgée de seize ans, ayant entendu un Prédicateur prêcher contre le luxe et la vanité, dans les habits, vint se confesser à ce Prédicateur qui lui dit des choses si solides, que cette jeune fille, docile à la voix de Dieu, dès le lendemain quitta ses vanités, et s'habilla d'une manière chrétienne. Sa mère, surprise de ce changement, la reprit de ce qu'elle ne s'habilloit pas comme les autres fois. Angélique lui répondit, qu'un Prédicateur à qui elle s'étoit confessée, le lui avoit défendu.

La mère alla trouver le Prédicateur, et lui demanda s'il étoit vrai qu'il eût défendu à sa fille de s'habiller selon la belle mode. Je ne fais point, répondit le Prédicateur, ce que j'ai dit à votre fille; il vous doit suffire que je vous dise que Dieu ne défend point de s'habiller selon la mode, lorsque cette mode est innocente, mais que Dieu défend de s'habiller selon la mode lorsqu'elle est criminelle ou dangereuse. Mon Père, reprit la Dame, qu'appellez-vous mode criminelle ou dangereuse? C'est, par exemple, répondit le Prédicateur, de porter des habits trop ouverts; d'orner sa tête de frisures, de mouches, de fard, ou d'autres parures toutes vaines, de porter des vêtements trop riches, qui

ne ressentent que l'orgueil et le faste. Il lui expliqua ensuite les dangers de ces modes, et les scandales qui en naissent. Mon Père, lui dit cette femme, si mon Confesseur m'en avoit autant dit que vous, je n'aurois pas permis à ma fille tant de vanité et moi-même j'aurois été plus sage. Mon Confesseur est cependant un homme savant, mais de quoi me sert-il qu'il soit savant, s'il me laisse vivre à ma liberté, et dans le danger du salut? Lorsque cette Dame fut de retour, elle dit à Angélique: ma fille, bénissez Dieu d'avoir trouvé un tel Confesseur, et suivez ses avis.

Angélique eut beaucoup de combats à soutenir de la part des autres Demoiselles, qui la traitoient de ridicule. Mais le plus rude assaut qu'elle soutint, fut au bout de deux ans dans une compagnie de plusieurs Dames qui entreprirent de lui faire changer de sentiment. Pourquoi, lui dirent-elles, ne vous habillez-vous pas comme les autres? Je ne suis pas obligée de faire comme les autres, répondit Angélique; je m'habille comme celles que je crois faire mieux, et non pas comme celles qui font mal. Hé quoi! lui dit une Dame, faisons-nous mal de nous habiller comme vous voyez? — Oui, sans doute, vous faites mal, parce que vous scandalisez ceux qui vous regardent. Pour moi, répliqua la Dame, je n'ai point en tout cela de mauvaise intention; je m'habille à ma façon tant pis pour ceux qui ont de mauvaises pensées.

Tant pis pour vous aussi, reprit Angélique, puisque vous en donnez l'occasion ; si nous devons craindre de pécher nous-mêmes, nous ne devons pas moins craindre de faire pécher les autres.

Quoi, qu'il en soit de vos bonnes raisons, lui dit une autre Dame, si vous ne vous habillez plus comme nous, vos amis vous quitteront, vous n'oserez plus vous trouver dans les belles compagnies et dans les bals. J'aime mieux, répondit Angélique, la compagnie de ma chère mère, de mes sœurs et de quelques filles sages, que ces belles compagnies, où l'on ne fait que jouer, médire et s'ennuyer. Pour ce qui est des bals, j'en suis dégoûtée ; j'ai failli à m'y perdre ; il n'y a déjà que trop de filles mondaines pour y aller et pour scandaliser, sans que je m'y trouve.

Oh ! après tout, lui dit une autre Dame, vous reprendrez notre mode : car si vous vous habillez comme nous, vous en ferez bien plus agréable. Vraiment, reprit Angélique, je ne m'habille pas pour paroître agréable, mais pour me couvrir. Les vrais agrémens d'une fille ne consistent pas dans les habits, mais dans la vertu. Au reste, Madame, si vous pensez de la sorte, permettez que je vous dise, avec le respect qui vous est dû, que vous ne pensez pas en Chrétienne.

Une dame de la compagnie qui n'avoit encore rien dit (c'étoit une jeune Marquise) écou-

toi
cet
en
les
dar
cet
dit
qu'
leg
Sor
Qu
con
des
la fo
qui

N
bien
d'un
meu
une
vir
quin
fon
Aya
ques
curie
habi
épro
cher
Que

Angélique,
si nous de-
s, nous ne
pécher les

aisons, lui
us habillez
quitteront,
les belles
mieux, ré-
ma chère
illes sages,
ne fait que
ce qui est
ailli à m'y
es mondai-
, sans que

tre Dame,
vous vous
bien plus
que, je ne
mais pour
ne fille ne
as la vertu.
de la forte,
espect qui
en Chré-

'avoit en-
use) écou-

toit tout ce que disoit Angélique. Tout à coup cette Dame vint l'embrasser : Ah ! ma chère enfant, lui dit-elle, que je vous estime d'avoir les sentimens que vous avez ! soutenez-vous dans ces nobles et pieux sentimens. Ensuite cette Dame adressant la parole aux autres, leur dit : En vérité, n'est-il pas honteux pour nous qu'une jeune fille de dix-huit ans nous fasse la leçon et qu'elle ait plus de courage que nous ? Son exemple sera un jour notre condamnation. Que nous sommes aveugles d'embarrasser notre conscience, de nous captiver à suivre tant de modes gênantes et de nous rendre les martyres de la folie du monde, pour plaire à de sots flatteurs qui dans leurs cœurs se moquent de nous !

AUTRE EXEMPLE.

Nous lisons dans les Livres saints, des effets bien funestes de la curiosité et de la vanité d'une fille. Le saint Patriarche Jacob, demeurant proche de la ville de Sichem, avoit une fille nommée Dina, à qui il apprit à servir et à craindre Dieu. Cette fille âgée de quinze ans, abusa de la liberté que lui donna son père de se promener avec ses compagnes. Ayant un jour apperçu quelques filles et quelques Demoiselles de la ville de Sichem, elle fut curieuse de voir la manière dont ces filles étoient habillées, et s'étant approchée de la ville, elle éprouva bientôt combien il est dangereux de chercher à voir, quand on risque d'être vue. Quelques habitans de Sichem la virent, lui fi-

rent compliment, et l'ayant enlevée, l'emmenèrent à la ville, où elle fut deshonorée. Les enfans de Jacob, frères de la jeune Dina, ayant appris cette nouvelle, résolurent de venger l'injure faite à leur sœur. Ils surprirent par fraude les habitans de Sichem, les passèrent au fil de l'épée, sans épargner même leur Roi, saccagèrent et pillèrent leur ville. Jacob, père de Dina, pour éviter les suites de cette triste aventure, se crut obligé de changer de demeure et d'aller dans un autre pays.

Il y a là ce que produit la vanité et la curiosité de la jeune fille ; le massacre de plusieurs habitans, le pillage d'une ville, le trouble de sa propre famille, et la fuite d'un père dans un pays étranger. Apprenez de là, filles chrétiennes, à ne point chercher à voir et à être vues ; apprenez à vous habiller avec modestie ; sans cette précaution vous ferez un écueil, aux autres, et le démon vous tendra à vous-mêmes des pièges auxquels vous succomberez. Et vous, jeunes hommes, craignez et évitez la compagnie d'une fille parée et enjouée, de peur que Satan ne se serve de ses charmes pour souiller votre cœur et pour vous perdre

CHAPITRE XXVII.

De la Dévotion à la Ste. Vierge et à St. Joseph.

1. **U**N excellent moyen pour honorer Dieu, pour obtenir les grâces, et pour se sauver, c'est la dévotion à la Sainte Vierge. Nous trouvons dans Marie, après

Jésus-Christ, le plus digne objet de son culte. Elle est de toutes les créatures la plus sainte et la plus accomplie ; une médiatrice puissante et un parfait modèle de toutes les vertus : trois qualités qui exigent nos respects, notre confiance et notre imitation.

1. Nous devons nos respects et une tendre vénération à cette Vierge incomparable, à cause de ses grandeurs, de son éminente sainteté, et de sa tres-haute et très-auguste dignité de mère de Dieu, qui l'élève au-dessus de toutes les pures créatures.

2. Nous lui devons notre confiance, parce qu'elle est toute-puissante auprès de Dieu, et toute remplie de bonté pour nous. Étant mère de Dieu, son fils pourroit-il rejeter sa demande ? Étant notre mère, pourroit-elle nous refuser son intercession ? Elle est sensible à nos misères, elle voit nos nécessités : les prières que nous lui faisons avec de saintes dispositions lui sont donc agréables, et sont exaucées. *Jamais personne, dit Saint Bernard, n'a invoqué cette mère de miséricorde, qu'il n'ait ressenti les effets de sa protection.*

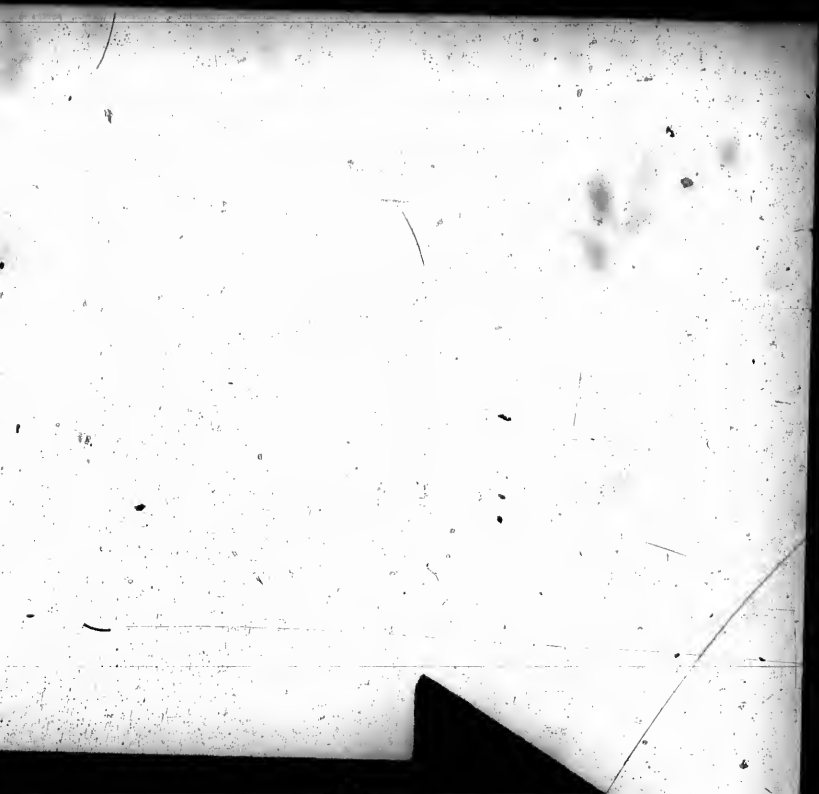
Si la Sainte Vierge a tant de bonté pour tous, nous pouvons dire qu'elle a une bonté particulière pour les jeunes gens, dont elle connoît la foiblesse et les dangers.

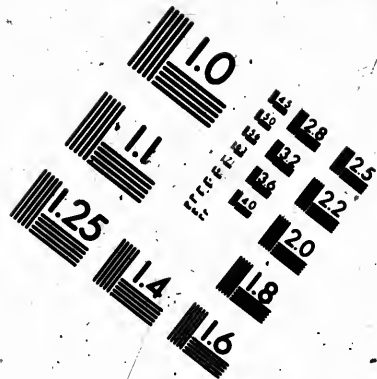
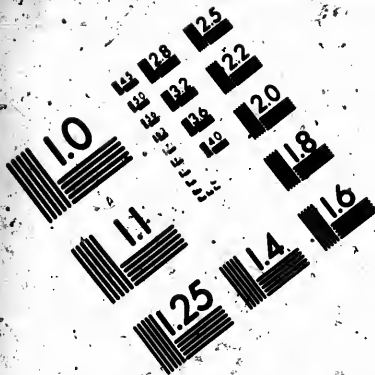
3. Mais pour être dévot à la mère de Dieu, et pour mériter sa protection, ce n'est pas assez de lui adresser quelques prières superficielles et



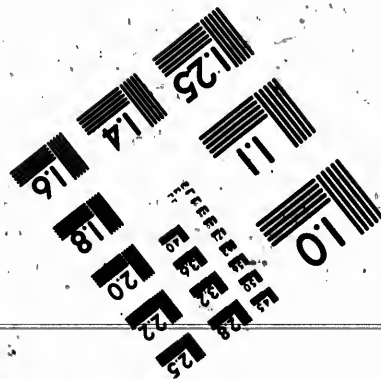
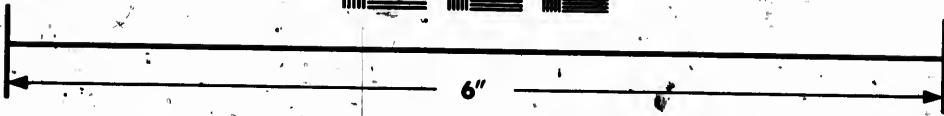








**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

LE 28 25
SE 32 22
EG 20
18

01

par coûtume, tandis qu'on ne se soucie point de lui déplaire par une vie honteuse et criminelle. O Dieu ! quelle présomptueuse dévotion ! Vouloir plaire à cette sainte mère, et crucifier son fils par le péché, n'est-ce pas là se rendre ennemi et du fils et de la mère ?

Si vous voulez être vrai serviteur et fidèle servante de Marie, suivez ces quatre avis.

1. Ayez une grande crainte de lui déplaire et d'offenser Dieu : ne l'affligez pas en déshonorant son fils, en perdant votre ame. Si vous avez le malheur de tomber dans quelque péché, recourez promptement à elle, afin qu'elle soit votre médiatrice, et qu'elle vous réconcilie avec son fils : elle est le refuge des pécheurs qui ont recours à sa protection, et qui ont un véritable désir de se convertir.

2. Imitiez ses vertus, et principalement son humilité et sa chasteté, qui l'ont rendue si agréable à Dieu, vous souvenant que Marie se plaît à favoriser ceux qui aiment ces deux excellentes vertus, et qui imitent les exemples de sa sainte vie.

3. Ne passez aucun jour sans donner à Marie quelques marques de votre fidélité, par quelques prières, ou par quelques aumônes et par quelques abstinences à certains jours de la semaine. Honorez particulièrement ses fêtes, par la fréquentation des Sacremens de Pénitence et d'Eucharistie.

Invocuez-la souvent, et surtout dans les

tent

" S

" S

" la

" d

" d

" e

" v

" v

" s

l

de

avo

fer

N'

Ar

poi

imp

et

-

Sa

ép

ch

fa

je

âg

m

les

po

ti

él

tentations et dans les dangers d'offenser Dieu.
 " Si les tentations s'élèvent contre vous, dit
 " Saint Bernard, et si vous êtes dans les tribu-
 " lations, invoquez Marie. Dans les dangers et
 " dans les doutes, pensez à Marie, ayez le nom
 " de Marie dans la bouche et dans le cœur ;
 " elle vous consolera, elle vous aidera, elle
 " vous éclairera, elle vous soutiendra, elle
 " vous conduira : mais afin que vous obteniez
 " son secours, imitez ses vertus."

En vivant de la sorte, vous ferez du nombre
 de ses vrais enfans ; elle sera votre mère et votre
 avocate auprès de Dieu ; et tandis que vous
 ferez sous sa sauve-garde, vous ne périrez pas.
 N'oubliez pas ces consolantes paroles de Saint
 Anselme : *Que si celui-là est perdu qui n'aime
 point la Vierge, et qui en est abandonné ; aussi est-il
 impossible que celui-là périsse, qui a recours à elle,
 et qu'elle regarde des yeux de sa miséricorde.*

II. En vous exhortant à la dévotion à la
 Sainte Vierge, je ne puis oublier son auguste
 époux Saint Joseph. Ce grand saint ayant été
 choisi pour avoir soin du fils de Dieu en son en-
 fance, ne doutez pas qu'il ne soit favorable aux
 jeunes gens, et qu'il ne chérisse tendrement cet
 âge, qui a été consacré par l'enfance de l'Hom-
 me-Dieu. Ce saint Patriarche a pourvu à tous
 les besoins auxquels ce divin enfant s'est assujetti
 pour notre amour ; il l'a délivré de la persécu-
 tion d'Hérode ; il l'a sauvé en Égypte ; il l'a
 élevé et nourri en sa jeunesse ; il l'a vu soumis à

ses commandemens ; il a été le témoin et l'admirateur des graces et des vertus que ce saint enfant faisoit paroître de jour en jour.

Pouvons-nous douter que cet homme si saint, qui a eu tant de familiarité avec Jésus-Christ enfant, n'aime d'un amour singulier les jeunes gens qui imitent cet Enfant-Dieu et tâchent de se conformer à sa divine jeunesse par la pratique de ses vertus ?

Aimez donc ce grand saint, honorez-le d'un culte singulier. Priez-le d'être votre patron, votre père, le protecteur de votre pureté et de votre innocence ; vous en recevrez des secours abondans. Demandez-lui par l'amour qu'il a pour Jésus-Christ et par le soin qu'il a eu de sa divine enfance, qu'il ait soin de votre jeunesse dans les dangers de votre salut, qu'il vous aide à acquérir l'amour de ce divin Sauveur, et à ne jamais perdre sa grace.

Invoquez-le surtout pour le moment redoutable de votre mort, en lui demandant tous les jours la grace finale. Il a eu le bonheur de mourir entre les bras de Jésus et de Marie. O la douce, ô la précieuse, ô la sainte mort ! Suppliez-le avec ardeur de vous obtenir la grace de mourir ainsi dans le baiser du Seigneur ; vous souvenant des consolantes paroles de Sainte Thérèse, qui nous assure que jamais elle n'a rien demandé à Dieu par l'intercession de Saint Joseph, sur-tout le jour de sa fête, qu'elle ne l'ait obtenu.

De

1. J

une

créa

gen

serv

nou

put

d'un

env

Sain

mèr

n'y

salu

bue

cha

dèf

con

fanc

té d

N

nou

et la

fenc

qu'i

soin

1

An

CHAPITRE XXVIII.

De la dévotion à l'Ange-Gardien, et aux Saints.

1. **D**IEU nous donne à chacun un Ange pour notre garde. Il emploie par une bonté incompréhensible ses plus parfaites créatures à notre service. Ces célestes intelligences qui sont créées pour le contempler et le servir dans le Ciel, veulent bien prendre soin de nous sur la terre. O bonté de Dieu, qui députe un prince de sa cour pour la conduite d'une vile créature ! Non content de nous avoir envoyé son fils, de nous donner son Esprit-Saint, de nous promettre la jouissance de lui-même dans le Ciel ; il veut encore, afin qu'il n'y ait rien au Ciel qui ne soit employé à notre salut, nous envoyer ses Anges pour y contribuer par leurs services. Il en a destiné un à chacun de nous, pour être notre guide et notre défenseur. Que ne devons-nous pas à un tel conducteur, à un tel ami ; et quelle reconnaissance ne devons-nous pas à Dieu, qui a la bonté de nous donner de tels guides !

Notre bon Ange, dit Saint Bernard, doit nous inspirer trois choses ; le respect, l'amour et la confiance. Le respect à cause de sa présence ; l'amour à cause de la bienveillance qu'il a pour nous ; la confiance, à cause des soins qu'il prend de nous.

1. Ayez un profond respect pour votre Ange ; il est toujours auprès de vous, et jamais

il ne vous abandonne pendant la vie. Quand vous sentez du penchant au péché, souvenez-vous de sa présence. Ayez honte de faire devant un Ange ce que vous n'oseriez pas faire devant un homme.

2. Aimez-le tendrement puisqu'il vous aime. Ne seriez-vous pas coupable d'une noire ingratitude, de manquer envers lui de reconnoissance et de retour pour les services qu'il vous rend, et pour les dangers dont il vous préserve à toute heure ?

3. Ayez recours à lui avec confiance, principalement en deux occasions. La première, lorsque vous délibérez sur quelque affaire importante ; priez votre bon Ange de vous éclairer, afin que vous n'entrepreniez rien contre la volonté de Dieu. Pourriez-vous manquer d'avoir un heureux succès sous un si bon guide, qui est tout à la fois un fidèle ami, un conseil éclairé, et un puissant protecteur ? Consultez-le sur-tout, pour le choix d'un état de vie.

Vous devez, en second lieu, recourir à votre Ange tutélaire lorsque vous êtes en danger d'offenser Dieu. *Quand vous avez, dit Saint Bernard, une tentation qui vous presse, une tribulation qui vous trouble, invoquez votre cher Gardien : c'est l'Ange que Dieu vous a donné pour vous secourir dans la nécessité.* Vous éprouverez les effets de sa protection, sur-tout dans les tentations contraires à la chasteté.

Les Anges aiment cette vertu ; ils sont les

protecteurs des ames pures, parce que cette vertu rend l'homme semblable aux Anges. On ne doit pas s'étonner, dit Saint Ambroise, si les Anges défendent les ames chastes, puisqu'elles mènent en terre une vie aussi pure que celle des Anges.

II. Vous devez encore honorer tous les Saints, sur-tout les Apôtres. Que d'obligations n'avons-nous pas à ces hommes apostoliques ? Ils sont nos pères dans la Foi, ils ont donné leurs travaux, leur vie et leur sang pour nous faire connoître Jésus-Christ. Quel amour et quelle reconnoissance ne leur devons-nous pas ?

N'oublions pas de rendre un culte particulier au saint Patron dont nous portons le nom ; invoquez-le souvent, et imitez ses vertus. Nous serions indignes de porter le nom du Saint, si nous déshonorions ce saint nom par une vie criminelle. On nous impose les noms des Saints dans le Baptême, afin de nous faire souvenir qu'ils sont nos intercesseurs auprès de Dieu, et que par leurs prières et par l'exemple de leurs vertus, nous devons remplir saintement nos obligations.

CHAPITRE XXIX.

De la lecture des bons livres.

1. **L**ES avis et les instructions de nos pasteurs et de nos maîtres, seront bientôt effacés de notre mémoire, s'ils ne sont entretenus par la lecture des bon livres, et par la méditation des choses de Dieu. La piété et l'a-

amour de Dieu sont comme un feu qui s'entretient par les pensées et par les saintes affections : où puise-t-on ces pensées salutaires et ces pieuses affections ? C'est dans les lectures saintes.

L'admirable conversion de Saint Augustin fut commencée par la lecture du livre de la Sagesse ; elle fut avancée par l'exemple de deux Courtisans qui s'étoient convertis en lisant la vie de Saint Antoine ; elle fut enfin achevée par la lecture du nouveau Testament, qu'une voix du Ciel lui commanda de lire, en lui faisant entendre ces paroles : *prenez et lisez.*

Ce fut par le même moyen que la grace opéra le changement de Saint Sérapion. La lecture de l'Evangile le toucha si vivement, qu'il abandonna ses biens ; et après avoir donné aux pauvres jusqu'à ses habits, il portoit son livre du nouveau Testament, en disant : *voilà celui qui m'a dépouillé.* O qu'une sainte lecture a de force ! et comment est-il possible qu'un moyen si puissant soit négligé ?

Pour lire utilement, il faut observer les avis suivans. 1. Ne lisez point par curiosité, pour contenter votre esprit, mais pour apprendre vos devoirs. Commencez votre lecture par une élévation de votre esprit à Dieu, pour lui demander sa grace et ses lumières.

2. Lisez avec respect, parce que c'est Dieu qui vous parle dans votre livre. Quand nous prions, nous parlons à Dieu ; mais lorsque nous lisons un bon livre, c'est Dieu qui nous parle.

3. Lisez par ordre, c'est-à-dire, dès le commencement du livre, et continuant jusqu'à la fin ; autrement la lecture vous seroit moins profitable.

4. Lisez peu à la fois, mais attentivement ; faites réflexion sur ce que vous lisez pour en tirer quelques résolutions, et demandez à Dieu la grace de mettre vos résolutions en pratique.

5. Lisez souvent, c'est-à-dire, ou tous les jours ou du moins quelquefois la semaine, principalement les jours de Fêtes.

6. Ne vous contentez pas d'avoir lu un livre une fois, mais relisez-le plusieurs fois. Si vous lisez pour apprendre la vertu, vous éprouverez que la seconde lecture vous sera plus salutaire que la première.

Les livres les plus utiles pour vous, sont le Combat Spirituel, l'Imitation de N^r Seigneur, la Vie des Saints, le Nouveau Testament, les Histoires Saintes de l'Écriture, ou quelques autres, selon l'avis de votre Confesseur.

II. Quand je vous exhorte à lire les bons livres, je vous avertis en même temps de fuir les mauvais. Le Démon n'a point trouvé de plus puissant moyen pour gâter l'esprit et le cœur, que la lecture des mauvais livres. Il a suscité un nombre infini de détestables ouvrages en toute matière et en toute langue ; il en fait inventer encore tous les jours. La plupart de ces livres pernicious sont déguisés sous quelques tours ingénieux d'éloquence, et composés avec

quelque délicatesse d'esprit ; et sous ces déguisemens, ils cachent le venin mortel qu'ils font couler dans l'ame.

Ces livres sont : 1. Ceux qui sont hérétiques, qui sont contre le respect dû à la Religion et aux choses saintes ou contre les décisions de l'Église. 2. Ceux qui sont lascifs, qui traitent de l'amour profane et d'histoires galantes.

Fuyez ces livres comme des pièges que le démon vous tend pour vous perdre. Vous ne pouvez presque pas les lire sans vous exposer à pécher mortellement, car ou vous y recevrez des impressions funestes, ou vous vous exposerez au danger d'en recevoir. Si vous avez quelques-uns de ces livres, ne les gardez point et ne les donnez point à d'autres. Quelque résolution que vous ayez de vous abstenir de la lecture d'un mauvais livre, la curiosité vous tentera, et si vous ne veillez sur vous-même, vous succomberez. Un mauvais livre est un serpent que vous gardez, qui vous fera une blessure mortelle lorsque vous y penserez le moins.

En vain dites-vous que ces livres sont composés avec esprit, que vous y apprenez la beauté du style, la pureté du langage, que vous y trouvez des choses amusantes et agréables. Je vous répondrai avec Saint-Augustin, *que c'est là un artifice du Démon ; que par ces mauvais livres on n'apprend pas à bien parler, mais à devenir vicieux ; et que par ces lectures amusantes, on apprend à penser au mal, et à le commettre sans*

retenue. Je vous dirai que vous pouvez puiser l'éloquence ailleurs que dans ces sources empoisonnées. Ah, funeste éloquence et maudite science qu'on n'acquiert qu'au préjudice de son salut, en perdant la foi, en perdant la pudeur, en perdant son ame !

EXEMPLE.

Si les pères et les mères doivent procurer de bons livres à leurs enfans, ils doivent avoir encore plus de soin d'empêcher qu'ils n'en lisent de mauvais. Une Dame de qualité, pour avoir négligé cet avis important, vit avec douleur dans ses enfans les effets de ces pernicieuses lectures. Cette Dame avoit deux fils et une fille. Son fils aîné passa sa jeunesse dans la crainte de Dieu, et se fit Religieux. Sa fille nommée Euphrosine fut sage jusqu'à l'âge de 16 ans. Elle eut le malheur de faire amitié avec une jeune Demoiselle à qui on laissoit lire toutes sortes de mauvais livres, et qui les communiquoit à Euphrosine ; ces livres étoient contre la pudeur et contre la Religion, remplis d'impostures, d'impiétés, d'obscénités, mais d'un style agréable. Euphrosine se perdit par la lecture de ces livres ; car à peine les eut-elle lus, qu'elle devint d'une arrogance insupportable, et perdit tout sentiment de pudeur et de crainte de Dieu. Sa mère en gémissoit et ne savoit à quoi attribuer le dérangement de sa fille.

Euphrosine ayant un jour laissé sa chambre ouverte, son jeune frère qui avoit 14 ans, y

entra, et se mit à lire un livre qu'il trouva sur la table. Il y lut des choses si étranges que tout de suite il porta le livre à sa mère. Elle en lut une page. Ah ! s'écria-t-elle, quel livre ! voilà le livre maudit qui a corrompu l'esprit de ma fille. Pour vous, mon fils, détestez ce que vous avez lu dans ce livre abominable, et gardez-vous bien de jamais en lire de semblables ; le démon parle dans ces livres ; il vaudroit mieux pour vous de prendre du poison, que de vous souiller l'esprit par de telles lectures.

Dans ce moment, Euphrosine rentra. Ma fille, lui dit la mère, est-ce là le livre de dévotion que vous lisez ? Ma chère mère, lui dit Euphrosine, je vous prie de me le rendre, afin que je le rende à la personne qui me l'a prêté. Vous le rendre ? dit la mère, j'aimerois mieux voir le feu dans ma maison. Il n'est point permis, ni à vous, ni à moi, de remettre et de rendre un mauvais livre ; ce livre vous a perdue, malheureuse, et il en perdrait bien d'autres. Ensuite elle le mit au feu.

Euphrosine avoit encore d'autres livres très-mauvais : elle les porta à son frère le Religieux pour les lui cacher. Ce Religieux eut la curiosité de les lire ; curiosité qui lui coûta la perte de sa foi et de son âme. Il avoit été jusqu'alors bon Religieux ; mais la lecture de ces livres détestables le pervertit de telle sorte, qu'il perdit, comme sa sœur, tout sentiment de piété et

de fo
à Ge

Eu

berti

de d

fut

mou

tée,

livre

mou

vie q

de la

je vo

ges

terri

que

autre

ratic

lui d

sa co

Ce j

y fit

N

Ceu

la fo

de l

font

et l'

me.

per

de foi. Six mois après il apostasia, se retira à Genève où il se maria.

Euphrasine, de son côté, donna dans un libertinage si outré, qu'elle se livra à toutes sortes de dissolutions. Au milieu de ses désordres elle fut frappée d'une maladie cruelle dont elle mourut. Un jeune homme qui l'avoit fréquentée, et qui lui avoit souvent prêté de mauvais livres, vint la voir quelques heures avant qu'elle mourût. *Ah ! lui dit-elle, je suis effrayé de la vie que j'ai menée ; je me suis moquée toute ma vie de la religion et des choses de l'autre monde, mais je vous assure que maintenant je suis dans d'étranges alarmes. : ah, mon Dieu ! que ces choses sont terribles ! je pense à présent là-dessus bien autrement que par le passé, et je voudrois bien avoir tenu une autre conduite.* Loin de profiter de cette inspiration du ciel, et des bons sentimens que Dieu lui donnoit encore, elle étouffa les remords de sa conscience, et mourut dans l'impénitence. Ce jeune homme touché de cette mort funeste, y fit des réflexions et se convertit.

Ne lisez donc jamais des livres dangereux. Ceux qui sont contre la pureté des mœurs sont la source du libertinage et des grands désordres de la jeunesse dans les villes. Les livres qui sont contre la Religion et l'Eglise, sont la source et l'appui de l'hérésie, et conduisent à l'athéisme. Si l'on voit aujourd'hui parmi quelques personnes d'une certaine condition si peu de

Religion et de pudeur, c'est parce qu'elles lisent toutes sortes de mauvais livres.

Il est étonnant que les gens d'esprit puissent goûter les mensonges, les obscénités et les absurdités de tant de livres impies. Il faut être aveugle pour ajouter foi à des livres composés par des gens dissolus et passionnés, au mépris de tant d'excellens livres composés par les plus grands génies, par les plus grands Saints, et dictés par l'Esprit de Dieu.

CHAPITRE XXX.

Des Conversations.

I. **C'**EST dans les saintes conversations que l'esprit se forme doucement à la vertu. Le bon exemple des autres fait des impressions secrètes, qui attirent sans qu'on s'en apperçoive. On apprend insensiblement leurs maximes; on apprend à parler comme eux, et à faire le bien qu'on leur voit pratiquer. Un esprit bien né a une secrète confusion de se laisser surpasser en vertu par ses semblables; c'est pourquoi le Sage donne ces avis importans: *Conversez avec les prudens; ayez pour amis des personnes vertueuses. Celui qui converse avec des sages, deviendra sage.*

II. Il y a deux sortes de personnes avec lesquelles vous devez converser: I. Avec celles qui vous surpassent en âge et en expérience. *Cherchez, dit le Saint-Esprit, la compagnie des personnes sages et âgées, et unissez-vous à leur*

sage : c'est-à-dire, profitez de leurs prudens discours et de leurs exemples.

2. Conversez avec ceux de votre sexe, de votre âge et de votre profession qui sont portés à la vertu. Les jeunes gens ne doivent pas faire société avec trop de personnes. Il faut mieux avoir peu d'amis, mais qui soient vertueux, suivant cet avis de Saint-Jérôme à Népotien : *Ayez, lui dit-il, des compagnons dont la conversation ne fasse aucun tort à votre réputation ; qu'ils ne soient pas tant ornés par leurs habits, que par leurs vertus ; et qu'ils n'aient pas soin de porter tant d'ajustemens, mais de porter sur eux-mêmes des marques de pudeur et d'honnêteté.* Cherchez ceux de votre sexe qui sont tels, aimez leur compagnie, édifiez-vous par leur modestie et par leur piété, en les imitant par une sainte émulation, et ne soyez pas des derniers au service de votre Créateur.

Jeunes gens, souvenez-vous que si vous fréquentez des libertins et des libertines, des gens sans pudeur et sans dévotion, vous vous perdrez. Si vous voyiez l'Enfer, vous entendriez des réprouvés s'écrier au milieu des flammes : *Maudite soit le jour que j'ai vu un tel ou une telle, ils sont cause de ma damnation ; si jamais je n'avois été dans leur compagnie, je serois à présent dans le Ciel.*

Si vous avez eu des fréquentations et des amitiés dangereuses, rompez ces liens funestes, et quittez toutes ces sociétés. Il vaudroit mieux

pour vous habiter avec des serpens et des lions que de converser avec des vicieux.

III. Quant aux conversations avec les personnes de différent sexe, vous devez les craindre, et vous défier de votre foiblesse ; n'ayez de ces sortes de conversations qu'autant que la nécessité, la charité ou la bienéance le demandent ; que ces conversations et ces visites soient rares, qu'elles soient courtes et qu'elles soient saintes. Si vous aimez l'affiduité avec le sexe, c'est une marque que vous aimez le danger ; et le Saint-Esprit vous avertit, *que celui qui aime le danger y périra.*

Les personnes du sexe ne doivent jamais oublier cet avis que Saint-Bernard donnoit à Sainte-Ombeline sa sœur : *Machère sœur en J. C., lui disoit-il, qu'aucun homme, jeune ou vieux, n'ait aucune conversation familière, ni aucune affiduité avec vous, quelque juste, quelque saint, et de quelque caractère qu'il soit. La familiarité et l'affiduité ont souvent fait tomber ceux que la volupté n'a pu vaincre ; parce que l'occasion du péché en fait souvent venir la pensée et le désir.* Que ces avis sont importants, et que d'ames perdues pour les avoir négligés !

EXEMPLE.

Les conversations qui paroissent innocentes avec des personnes de sexe différent, ne sont pas toujours sans danger. Tel qui commence par l'esprit, ne finit pas toujours de même. La nièce de Saint-Abraham le Solitaire en est un

triste exemple. Cette fille, nommée Marie, perdit son père et sa mère à l'âge de sept ans. On l'amena à Saint-Abraham son oncle pour l'élever. Il lui fit bâtir une cellule à côté de la sienne, et prenoit soin de l'instruire par une petite fenêtre qui étoit entre les deux cellules. Il lui inspira tellement le goût de la vertu, qu'elle vécut dans la pénitence et dans une grande sainteté jusqu'à l'âge de vingt ans : mais le démon lui tendit un piège. Un jeune Solitaire, qui étoit ami de Saint-Abraham, et qui le visitoit assez souvent, prit de là occasion de parler à sa nièce par la fenêtre. Tout étoit innocent du côté de Marie, et ce jeune Moine ne sembloit dans les commencemens lui parler que pour profiter des pieux avis que Marie lui donnoit.

Après plusieurs conversations, desquelles elle ne se défit point, il entretint enfin cette fille de la passion qu'il avoit pour elle. Elle y résista courageusement durant une année ; mais ce n'étoit pas assez, elle devoit avertir son oncle du danger auquel elle se voyoit exposée par les conversations de ce jeune hypocrite : car ce malheureux la persuada enfin, et Marie se laissa séduire.

Elle n'eut pas plutôt commis le crime qu'elle fut pénétrée de honte, et accablée par les remords de sa conscience. Elle ne pouvoit plus jouir d'un moment de repos ; sa faute toujours présente à ses yeux, la faisoit soupirer et verser

des torrens de larmes. Ah ! malheureuse, *disoit-elle*, qu'ai-je fait ? j'ai perdu dans un moment le fruit de tant de pénitences et de bonnes œuvres ; hélas ! que suis-je devenue ? j'ai perdu mon ame, je lui ai donné la mort ; il me semble que les démons font autour de moi pour insulter à mon crime et à ma perte. Que pensera mon oncle ? Où irai-je pour me cacher à ses yeux ? Quel usage ai-je fait de ses saintes conversations et des instructions qu'il m'a données ? Je n'ose plus paroître en sa présence." A ces mots, elle sortit. Le démon lui mit dans l'esprit, que Dieu l'avoit abandonnée ; et désespérant d'obtenir le pardon de sa faute, elle vint dans une ville, où elle continua pendant deux ans à vivre dans le désordre.

On ne peut dire quelles furent les inquiétudes de Saint-Abraham, lorsqu'il ne vit plus sa nièce ; il cherche, il prie, s'informe ; et après deux ans de prières et de gémissemens, il apprit où elle étoit. Il se fit apporter un habit de cavalier, monta à cheval, et s'étant couvert d'un grand chapeau, pour n'être pas connu, il alla chercher sa brebis égarée. Étant arrivé à l'hôtellerie où étoit sa nièce, il demanda qu'on fit venir dans sa chambre une fille étrangère qui étoit dans la maison. Elle vint aussitôt, et ne connut point son oncle, mais le saint homme la reconnut ; la voyant entrer avec un habit de courtisane, il fut saisi de douleur jusqu'au fond de l'ame. Il éleva son cœur à Dieu, afin qu'il

lui inspirât ce qu'il devoit dire à cette malheureuse. Alors ayant ôté le grand chapeau qui le couvroit, il lui dit : " C'est moi, ma nièce ; hé bien, Marie, me reconnoissez-vous ? Qu'êtes-vous devenue, ma fille, depuis que vous m'avez quitté ? Qu'est devenu le meurtrier qui a si cruellement traité votre ame ? "

Marie fut dans le moment pénétrée d'une telle honte, et d'un si grand étonnement, qu'elle ne put ni parler, ni lever les yeux, et demeura immobile, et comme évanouie de confusion. — " Vous ne me répondez point, *lui dit le saint homme*, vous ne me regardez point ; avez-vous oublié qui je suis ? Rassurez-vous ; je ne viens point ici pour vous charger de confusion, mais pour vous sauver. Prenez courage, ma nièce, je me charge de vos crimes, Dieu aura pitié de vous, et vous les pardonnera." Marie, toujours interdite et sans parole, commença par verser une grande abondance de larmes. Son oncle continua de lui parler. Hé quoi ! vous défiez-vous de la miséricorde du Seigneur ? Ne savez-vous pas qu'il peut pardonner et qu'il pardonne tous les jours plus de crimes que vous n'en avez commis ? Revenez à votre Dieu, pauvre ame, il vous tend les bras ; ayez pitié de vous-même ; ayez aussi pitié de moi ; voyez les peines et les soins que j'ai pris pour vous ; allons, ma fille, ne perdez pas courage ; retournons dans nos cellules pour y servir Dieu." Marie lui répondit : " Ah !

“ mon cher oncle, il y a donc encore du remède, et vous m’assurez que Dieu aura pitié d’une misérable comme moi !” Après ces paroles, elle se prosterna aux pieds de son oncle, lui demanda pardon, et passa le reste de la nuit à pleurer et à dire : *Mon Dieu, que ferai-je pour reconnoître et pour remercier votre grande miséricorde ?* Elle résolut enfin de retourner à sa cellule avec son saint oncle. Elle avoit quelque argent et des habits qu’elle avoit gagnés dans son libertinage ; son oncle les lui fit abandonner comme des richesses du démon, et l’ayant fait monter sur son cheval, il la conduisit lui-même à pied jusqu’à sa retraite. Marie n’y fut pas plutôt arrivée, qu’elle se couvrit d’un rude cilice, et se livra à des austérités continuelles ; passant les jours et les nuits à prier, à sanglotter et à demander à Dieu sa miséricorde ; elle pleuroit ses péchés avec une si vive douleur et un si tendre amour de Dieu, qu’elle faisoit fondre en larmes tous ceux qui l’entendoient, et ranimoit la ferveur des âmes les plus tièdes. — Saint Abraham vécut encore dix ans, et Sainte Marie mourut cinq ans après son oncle ; Dieu fit connoître par des miracles qui s’opérèrent après sa mort, qu’il avoit fait miséricorde.

Jeunes gens, apprenez de cet exemple deux choses : la première est de profiter des avis et des saintes conversations de ceux qui vous instruisent. Sans les avis et la charité de Saint Abraham, sa nièce étoit perdue sans ressource ;

et
des
ne
dev
auc
des
Sol
ain
ver
vou
sou
les ;

I
ven
et l'
leur
nair
Tel
Juli
vécu
des
la r
dups
mèr
plus
U
maif
lienn
il Ja
l'ame

et si cette fille eût toujours été fidèle à profiter des instructions de ce saint parent, jamais elle ne fût tombée. La seconde chose que vous devez apprendre de cette histoire, est de n'avoir aucune assiduité, ni conversation familière avec des personnes qui ne sont pas de votre sexe. Un Solitaire se perd et débauche une sainte fille : ainsi, jeune homme, quand vous seriez aussi vertueux qu'un Solitaire ; et vous, fille, quand vous seriez aussi pénitente qu'une Sainte, vous souillerez votre ame, si vous avez les uns avec les autres des assiduités et des liaisons familières.

AUTRE EXEMPLE.

Des compagnies les plus agréables sont souvent le piège le plus dangereux à la jeunesse ; et l'artifice avec lequel les jeunes gens cachent leurs intrigues et leurs fréquentations, est ordinairement le commencement de leur perte. — Tel fut le sort d'une jeune Demoiselle nommée Julienne, âgée de seize à dix-sept ans. Elle vécut en sage fille, tandis qu'elle fréquentoit des compagnes vertueuses, auxquelles sa mère la recommandoit. Mais cette femme fut la dupe de sa fille, comme le sont la plupart des mères qui se fient à leurs filles, et qui les croient plus sages qu'elles ne le sont.

Un jeune homme qui demuroit dans une maison voisine, conçut de l'inclination pour Julienne. Il avoit une sœur nommée Thérèse, il la pria de faire amitié avec Julienne, et de l'amener à la maison. Thérèse étoit artificieuse

et enjouée ; elle fut si bien s'infinuer dans l'esprit de Julienne, que bientôt elle la dégoûta de ses anciennes compagnies, en lui disant qu'elles étoient trop sérieuses et trop réservées pour une fille de son âge.

Julienne prit goût aux conversations de cette jeune voisine, qui ne pensoit qu'à se divertir et qui ne parloit que de galanterie et de promenade. Après quelques entretiens et quelques rendez-vous, Julienne fut toute changée à son désavantage. Elle ne pensoit plus qu'au plaisir, à la danse, à lire des romans, à se procurer de précieux habits, à se parer. Elle quitta son confesseur qui la conduisoit saintement, et prit un confesseur du goût de Thérèse, qui étoit un homme qui la laissoit vivre à sa fantaisie. Pour avoir de quoi fournir à sa vanité et à ses intrigues, elle déroboit à sa mère, qui ne se défioit pas d'elle et en accusoit la servante.

Les voisines et le Curé prirent garde aux fréquentations de Julienne, et eurent la charité d'en avertir sa mère. Cette femme, loin de les remercier de ce bon office, leur demanda de quoi ils se mêloient, et leur dit que Julienne étoit honnête fille et sans reproche. (Tel est l'aveuglement des mères, qui fermant les yeux sur les désordres de leurs enfans, ne voient pas ce que tout le monde voit, et trouvent mauvais qu'on les en avertisse). Cette mère idolâtre de sa fille, fut punie comme elle le méritoit : Julienne devint si arrogante et si fière, que cette

mère commença à pleurer amèrement sur les complaisances qu'elle avoit eues pour cette ingrate fille, et ouvrit enfin les yeux sur la conduite de cette jeune impudente.

Dieu la vengea, et punit Julienne; (car les enfans rebelles à leurs pères et mères sont punis tôt ou tard.) Un jour de fête, étant parée plus qu'à l'ordinaire, elle sortit malgré sa mère pour aller avec Thérèse et son frère à une promenade. Elle n'y fut pas plutôt arrivée, qu'elle sentit une vive douleur au visage, causée, à ce qu'on crut, par la piqûre d'une mouche envenimée, ou par quelqu'autre accident. Quelques momens après, elle eut mal au cœur, et tomba en défaillance. On la rapporta chez sa mère; son visage enfla d'une manière si horrible, que le Chirurgien fut obligé de lui donner plusieurs coups de lancette, qui lui défigurèrent tout le visage. Julienne se fit apporter un miroir, et aussitôt qu'elle vit son visage dans cet état affreux, les yeux et la bouche tout défigurés, elle poussa un grand cri: Ah Ciel! est-ce donc là ce visage que j'ai tant paré, et sur lequel j'ai permis et reçu tant de libertés!

Tous les remèdes furent inutiles; il fallut se résoudre à mourir. Sa mère eut le courage d'annoncer cette nouvelle à sa fille. Quoi! ma chère mère, il faut que je meure, répondit Julienne! Je suis jeune, j'étois, il n'y a que deux jours, en bonne santé, et il faut aujourd'hui que je meure! Je le mérite bien à cause

des chagrins que je vous ai causés. Je n'ai plus qu'une grâce à vous demander, ma chère mère ; c'est de veiller sur la conduite de ma petite sœur, afin qu'elle ne se perde pas comme moi. Je vous supplie de me pardonner, de prier pour moi, et de me donner votre bénédiction. Je vous la donne de tout mon cœur, répondit la mère, en versant des larmes ; je vous pardonne ; je prie Dieu de vous faire miséricorde, et de me pardonner le peu de soin que j'ai eu de votre conduite. Elle lui fit ensuite recevoir les Sacremens.

Ses anciennes et sages compagnes qu'elle avoit quittées, la vinrent voir. Julienne aussitôt leur présenta la main, et leur dit : si j'avois toujours été dans votre compagnie, et profité de vos exemples, je ne serois pas dans les troubles où je me trouve ; je vous demande pardon du scandale que je vous ai donné dans mon libertinage. Thérèse étoit dans la chambre : ah ! lui dit Julienne, que penses-tu à présent de l'état où tu me vois ? Je voudrois bien ne t'avoir jamais fréquentée : je vais mourir, tout est passé pour moi ; et quand tu seras dans l'état où je suis, que penseras-tu de tant de jours que nous avons passés dans la vanité et dans les joies du monde ? Que tu as fait de tort à mon ame ! j'aurois toujours été sage et innocente sans toi. Je n'ai plus de temps pour mieux vivre ; mais je fais à Dieu de tout mon cœur le sacrifice de ma vie pour expier les péchés d'une jeunesse que j'ai si

cruellement passée. Crois-moi, ma chère amie, prends exemple sur moi ; peut-être bientôt seras-tu au lit de la mort comme moi. Souviens-toi des dernières paroles d'une amie qui va paraître au Jugement de Dieu.

Pendant que Julienne parloit ainsi, Thérèse consternée pleuroit amèrement ; et s'étant jetée à genoux pour lui demander pardon, elle tomba penchée sur son lit, et ne cessa de sanglotter, jusqu'à ce que Julienne eût expiré.

Profitez de cet événement : toutes les circonstances en sont instructives pour les jeunes gens, et pour les pères et mères. Apprenez avec quelles personnes vous devez converser. Julienne se perd dès qu'elle fréquente une compagnie mondaine.

CHAPITRE XXXI.

Du Travail et de l'Emploi du Temps.

1. **I**L n'y a point de désordres dont l'oisiveté ne puisse être la cause. Elle est, dit Saint Bernard, *l'égoût de toutes les pensées dangereuses, la nourrice de la volupté, la meurtrière des vertus, la mort de l'ame, le tombeau d'un homme vivant, le réceptacle du péché.* Elle est enfin, dit le Saint-Esprit, *la maîtresse qui enseigne tous les vices.*

Peut-on, sans verser des larmes, voir ce vice funeste si répandu parmi les jeunes gens ? On voit la plupart, sur-tout dans les villes, vivre dans la fainéantise, et ne s'appliquer à aucune occupation sérieuse. Les jeux, les promenades,

les cajoleries, les ajustemens, les danses, le dormir; voilà presque toute leur vie et l'occupation de leur esprit.

Et de là combien naissent de désordres? L'ignorance des vérités saintes, l'oubli de Dieu et du salut. De là les fréquentations, les occasions de débauche et de libertinage. De là les mauvaises inclinations qui croissent dans leurs cœurs, comme de méchantes herbes dans une terre que la main du jardinier néglige de cultiver. De là enfin ce fonds de paresse et d'indolence pour le bien, qui les rend incapables d'éducation, et qui fait que les vices contractés par l'oisiveté les rendent incorrigibles pour le reste de leur vie.

O plût à Dieu qu'il fût aussi facile de déraciner ce vice parmi les jeunes gens, qu'il est aisé d'en faire voir les effets! Mais ce mal a tellement aveuglé leurs esprits, et gagné leurs cœurs, qu'ils ne veulent pas même le connoître.

ressoux, dit le Sage, jusqu'à quand dormirez-vous?

Quand vous éveillerez-vous de ce profond sommeil de l'oisiveté qui vous tient assoupis, qui vous conduira à une extrême indigence, et aux plus grands malheurs.

II. Pour vous préserver de ce vice, faites les réflexions suivantes:

1. Considérez que tous les hommes sont nés pour le travail. Dieu les y a condamnés par un arrêt solennel, dès la naissance du monde. Si vous menez une vie oisive, vous résistez à la

volonté de Dieu, et vous allez contre l'ordre qu'il a établi. Quelle raison avez-vous de vous exempter d'une loi de laquelle il n'a jamais dispensé personne ?

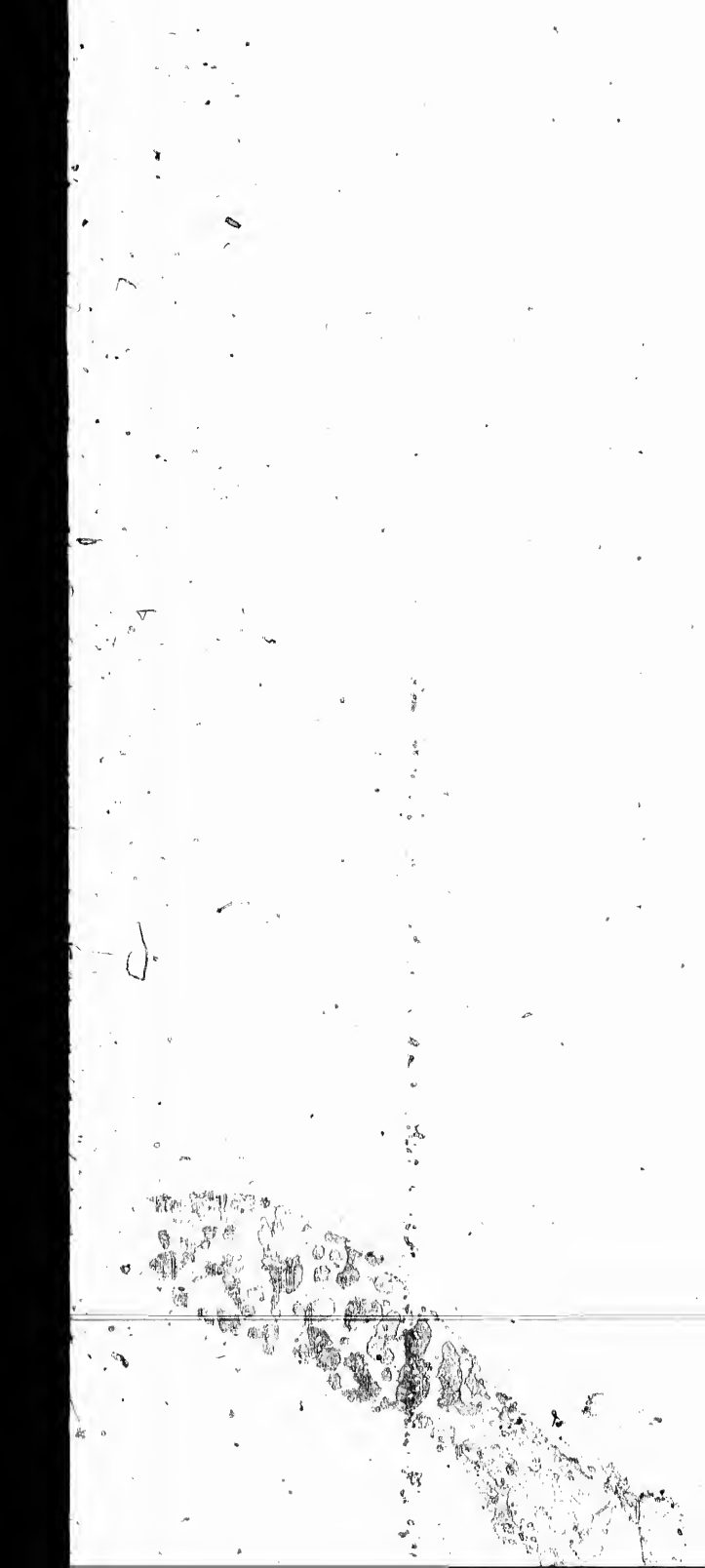
Si les hommes sont obligés au travail pendant toute la vie, ils le sont encore plus dans la jeunesse.

1^o. Parce que si à cet âge on ne s'exerce pas à des occupations convenables, on contracte des vices qui durent ordinairement jusqu'à la mort.

2^o. Parce que le temps de la jeunesse est le plus propre pour cultiver l'esprit. C'est dans ce temps qu'on peut se rendre capable d'apprendre les vertus, les sciences, les arts et les professions qui doivent occuper le reste de la vie. Si ce temps est une fois perdu, il ne peut plus être réparé. Le temps perdu ne revient plus : mais il y a cette différence, que le temps perdu dans les autres âges n'a pas de suites si fâcheuses ; au lieu que le temps perdu dans la jeunesse est plus irréparable, et a des suites plus funestes.

3. Pensez au regret que vous aurez un jour d'avoir perdu le temps de votre jeunesse, lorsque vous vous trouverez sans talens, sans éducation, sans intelligence pour les affaires, sans esprit et sans établissement. Vous ne le croyez pas à présent ; mais vous le sentirez un jour et vous en pleurerez.

4. Si vous perdez le temps, le compte que vous en rendrez à Dieu au jugement doit vous faire trembler. Dans ce jugement épouvantable tous



votre vie vous fera mise devant les yeux ; et le premier article du compte qu'on vous demandera, sera l'emploi que vous aurez fait de votre jeunesse. Dieu vous fera voir tous les désordres qui ont suivi cette perte du temps ; l'ignorance où elle vous a jeté ; les péchés et les vices dans lesquels elle vous a précipité ; tous les talens dont elle vous a rendu incapable. Qu'aurez-vous à alléguer à ces reproches, et à quelle condamnation faudra-t-il vous attendre ?

4. Combien d'ames à présent dans les enfers reconnoissent que la cause de leur damnation vient d'avoir mal employé le temps de la jeunesse ? Si elles pouvoient espérer un seul moment du temps que vous avez, que ne feroient-elles pas pour l'employer utilement ? Est-il possible que leur repentir ne vous touche pas ? — Faites-vous sage à leurs dépens, et apprenez par leur exemple à éviter le malheur dans lequel elles sont tombées.

O mon fils ! je vous conjure donc par l'amour que vous devez avoir pour votre ame, de fuir l'oïveté comme un des plus grands obstacles à votre salut.

Ne soyez jamais désœuvré. Faites toujours quelque action qui vous occupe d'une manière convenable à votre condition ; ou à la lecture, ou à la couture, ou à l'étude, ou à la prière, ou à l'écriture, ou à quelque exercice qui soit utile. Le démon ne cherche que l'occasion de vous trouver fainéant pour vous surprendre. Pour

Éviter les pièges de l'ennemi, suivez cet avis de Saint Jérôme: *Vivez de telle sorte, que le démon vous trouve toujours occupé. Ne regardez pas votre travail ou votre étude comme une chose pénible, mais comme un saint exercice qui vous est ordonné de Dieu, et comme un moyen de salut. Offrez-le à Dieu le matin, et quand vous le commencez, priez le Seigneur qu'il le bénisse et qu'il le fasse réussir à sa gloire.* Pendant vos occupations, entretenez votre esprit de saintes pensées, en élevant souvent votre cœur à Dieu, afin que votre travail ne soit pas sans mérite. Faites ce qui vous est commandé; et occupez-vous selon la volonté de ceux qui ont l'autorité sur vous. Chantez dans le travail, selon l'avis de Saint Paul, les louanges de Dieu et quelques cantiques édifiants, et n'y chantez jamais de chansons profanes et dangereuses.

CHAPITRE XXXII.

Les jeunes gens ne doivent jamais avoir honte de faire le bien.

UN moyen des plus pernicieux dont l'ennemi du salut se sert pour perdre les âmes, c'est la honte de faire le bien. Il tâche de donner pour la vertu une honte qu'on ne doit avoir que pour le péché.

Pour réussir, et faire tomber dans ce piège, le démon inspire aux jeunes gens cette fautive idée, que la vertu est méprisée, et qu'on se moquera d'eux s'ils se donnent aux exercices de

piété. Par cet artifice, il leur rend la vertu odieuse et étouffe en eux les désirs du salut. Quelquefois même cette honte criminelle gagne si puissamment leur esprit, qu'ils font gloire de leurs vices, et rougissent de n'être pas aussi méchans que les autres.

O combien d'ames le tentateur a-t-il perdues par cette funeste honte, et par la crainte du qu'en dira-t-on ! Pour vous prémunir contre cet écueil, servez-vous des réflexions suivantes.

1. De quoi rougiriez-vous en servant Dieu ? Y a-t-il donc quelque chose de plus honorable que d'être à son service ? L'on tient à honneur de servir un prince de la terre, et vous rougiriez de servir le Roi du Ciel ? Quel étrange aveuglement ! Mais prenez garde qu'on ne rougit que pour une chose qui est mauvaise et indigne de soi ; de manière que si vous rougissez de la vertu, vous la regardez donc comme mauvaise, comme indécente ou indigne de vous ? Quel renversement d'esprit !

2. Devant qui rougissez-vous ? Ce n'est que devant les méchans et les mondains. Mais les discours des insensés, et les railleries de ceux qui ont l'esprit gâté, doivent-ils vous empêcher de plaire à Dieu ? Ne savez-vous pas qu'ils n'ont point d'autres règles de leur jugement, que leurs aveugles inclinations ? S'ils vous méprisent, c'est parce qu'ils haïssent la vertu : car le service de Dieu est en exécration au pécheur, dit le Sage ; les insensés détestent ceux qui marchent

dans le chemin de la vertu et qui craignent Dieu.
Devez-vous vous mettre en peine de ce que penseront de vous les insensés et les libertins ?

3. Que si l'estime du monde vous touche, que ne cherchez-vous l'estime des personnes sages ? Vous ne devez pas, à la vérité, pratiquer la vertu pour vous procurer cette estime ; ce seroit une vanité qui vous feroit perdre votre récompense. *Si je cherchois à plaire aux hommes,* disoit Saint Paul, *je ne serois pas serviteur de J. C.* Néanmoins le monde doit savoir que vous pratiquez la vertu, parce que vous devez édifier le monde. *Qu'on voie vos bonnes œuvres,* dit le Sauveur, *afin que votre Père céleste en soit glorifié.* Avoir honte de faire le bien, c'est avoir honte d'appartenir à Jésus-Christ.

4. Souvenez-vous de cette menace terrible du Fils de Dieu contre ceux qui rougissent de son service : *Celui qui rougira de moi et de mes maximes, je rougirai de lui au jour du Jugement,* c'est-à-dire, qu'il ne le reconnoitra point pour un de ses Elus.

Demandez à Dieu qu'il fortifie votre esprit contre cette funeste honte, et ce respect humain, qui n'est, qu'une imagination des esprits foibles. Accoutumez-vous à faire le bien avec liberté, sans vous mettre en peine de ce que les autres diront. Méprisez leur mépris, moquez-vous de leurs moqueries, mettez-vous audessus de tout, pour faire votre devoir, pour contenter Dieu, et vous sauver. C'est une grande folie

de préférer l'estime des hommes à votre salut, et de complaire à un petit nombre d'esprits mal faits, pour déplaire aux personnes sages, aux Saints et à Dieu même. Pesez bien cette réflexion.

CHAPITRE XXXIII.

Les artifices du Démon pour engager les jeunes gens dans la tentation.

IL y a trois principaux artifices par lesquels le démon séduit les hommes et sur-tout les jeunes gens, dans la tentation.

1. Le premier de ses artifices renferme trois pièges. 1. Il empêche de connoître la grandeur du mal qu'il veut faire commettre. 2. Il présente à l'imagination la douceur du péché, et la fait voir toujours plus grande qu'elle n'est. 3. Il grossit la difficulté d'y résister et la fait regarder comme insurmontable.

Ô que le tentateur est trompeur dans ces trois pièges ! car, 1. Le mal qui est dans le péché est plus grand que tous les autres maux. 2. La douceur du péché n'est que d'un moment, elle est suivie de chagrins, de remords, et souvent de désespoir. 3. La peine et la difficulté d'y résister ne durent pas long-temps ; et quand on les surmonte, elles sont suivies de consolation, elles font mériter le Ciel, et souvent nous délivrent de plusieurs autres tentations.

Prenez donc garde de vous laisser aveugler par l'ennemi de votre salut. Quand il vous

présente une tentation, regardez aussitôt le mal qu'il vous inspire comme un grand malheur. Ne considérez pas le plaisir qu'il vous offre, et qui passe comme une ombre ; mais pensez au regret et aux remords qu'il vous laissera dans l'ame, et aux châtimens dont il sera puni. Ne regardez pas la peine et la difficulté d'y résister, qui durent si peu ; mais la consolation et le mérite qui vous en resteront. Si vous agissez de la sorte, la tentation se dissipera, et votre cœur sera en paix.

II. Second artifice. Le démon séduit les jeunes gens dans la tentation en leur mettant cette pensée dans l'esprit : *Je me confesserai de ce péché ; j'en obtiendrai le pardon, et j'en ferai pénitence.* Avec cette aveugle présomption, on se livre dans une fausse assurance au crime. — Quoi donc, si vous pensiez que Dieu vous dût foudroyer après votre péché, vous ne le feriez pas ; et parce que vous espérez de lui le pardon, vous osez l'offenser sans crainte ! Allez, malheureux, vous êtes donc méchant, parce que Dieu est bon ; vous l'offensez, parce qu'il pardonne : ô quelle impudence ! quelle témérité ! de quel châtiment ne doit pas être puni un tel outrage ?

La prière, la fréquentation des Sacramens, les avis d'un bon Confesseur, vous préserveront de tous ces pièges de l'ennemi.

CHAPITRE XXXIV.

Des fautes qu'on fait dans les tentations.

1. **L**A première faute dans laquelle on tombe, quand on a de fréquentes tentations, c'est de s'inquiéter ; et après avoir résisté quelque temps, de perdre courage, croyant qu'on ne peut résister : illusion des plus à craindre, parce que le découragement donne de grands avantages à l'ennemi du salut.

La ville de Béthulie étant assiégée par Holoferne, les principaux de la ville se mirent en prière avec le peuple pour obtenir de Dieu leur délivrance ; mais voyant que Dieu ne les exauçoit pas aussitôt, ils résolurent de livrer la ville, et de se rendre, si le secours ne venoit pas dans cinq jours. La chaste Judith, avertie de cette résolution, les en reprit, et leur dit :—

Qu'êtes-vous donc, vous qui tentez ainsi le Seigneur ? Est-ce donc là un moyen d'attirer sur vous sa bonté ? C'est plutôt mériter sa colère et sa vengeance. Quoi ! vous déterminez un temps à la miséricorde de Dieu, et vous lui fixez un jour pour vous secourir ! Prenons des mesures plus prudentes. Faisons pénitence, demandons sa miséricorde avec larmes, et attendons son secours avec humilité.

Je vous en dis de même, mon fils, lorsque vous vous inquiétez et que vous perdez courage dans les tentations, vous faites injure à Dieu : car c'est vous défier de sa grace, et vous

exp
tion
cou
pér
pas,
févé
forc
gran
que
déli
cette
se pe
dans
c'est
rage
D'ail
si vo
bats
II
les t
une t
laiffe
O ét
fois v
mi !
couve
la gra
dans
ment
Le
bu de

exposer à tomber dans les plus affreuses tentations et dans les plus grands désordres. Ayez courage, ayez patience dans la tentation et espérez que la grace de Dieu ne vous manquera pas, si vous ne lui manquez le premier. Pénétrez courageusement, et il vous donnera la force de vaincre. Souvenez-vous que les plus grands Saints ont été tentés comme vous, et plus que vous. St. Paul ayant demandé à Dieu la délivrance de ses tentations, le Seigneur lui fit cette réponse : *Ma grace te suffit, car la vertu se perfectionne dans la foiblesse.* C'est en effet dans la tentation que la vertu est éprouvée ; c'est alors que nous faisons connoître notre courage, notre fidélité et notre amour pour Dieu. D'ailleurs, quel mérite auriez-vous de la vertu, si vous n'aviez point de tentations et de combats à soutenir ?

II. La seconde faute que font plusieurs dans les tentations, c'est qu'après avoir succombé à une tentation, ils mettent bas les armes, et se laissent vaincre à toutes les autres tentations. O étrange aveuglement ! pour avoir été une fois vaincu, se rendre entièrement à son ennemi ! Après avoir reçu une plaie, vouloir être couvert de plusieurs autres ! Après avoir perdu la grace de Dieu, continuer à l'irriter en restant dans le péché, au lieu de l'apaiser promptement en retournant à lui !

Les Israélites s'étant assemblés contre la Tribu de Benjamin, quoiqu'ils fussent beaucoup

plus forts en nombre, furent défaits à la première et à la seconde bataille, mais ils ne perdirent pas courage : ils vinrent devant le Tabernacle pleurer, jeûner, prier et offrir des sacrifices ; ils reprirent ensuite les armes et allèrent au combat, où ils remportèrent la victoire.

Comportez-vous de la sorte dans les tentations. Il ne faut pas perdre courage pour avoir été une fois vaincu, mais vous relever promptement, recourir à Dieu, gémir sur votre chûte et sur votre misère, implorer la miséricorde du Tout-Puissant et le secours de sa grâce. Il faut que le regret d'avoir été vaincu, vous excite à résister plus fortement dans la suite, et que vos chûtes vous servent à vous tenir plus sur vos gardes, et à profiter de vos propres défauts.

EXEMPLE.

Saint Jérôme, que je vous donne ici pour modèle, a été attaqué plus fortement que vous ne le serez jamais ; et c'est peut-être celui de tous les serviteurs de Dieu, dont la jeunesse a été le plus éprouvée par les tentations.

Après avoir passé quelque temps dans le monde, il quitta le siècle, et alla à Jérusalem visiter les saints lieux ; de là il se retira dans le désert, où il demeura quelques années. Pendant ce temps, malgré ses austérités, il fut agité de tentations d'impureté si fréquentes et si horribles, qu'il excite les larmes de ceux qui le lisent. Voici ce qu'il en dit lui-même en écrivant à Eustochie : “ O combien de fois dans cette vaste

“ sol
 “ inf
 “ vo
 “ tion
 “ éto
 “ les
 “ et
 “ hic
 “ de
 “ le j
 “ qu
 “ bo
 “ her
 “ Da
 “ pri
 “ po
 “ qu
 “ tel
 “ ver
 “ des
 “ do
 “ pri
 “ dé
 “ un
 “ mē
 “ des
 “ Vo
 affaut
 comm
 porté
 “ I

solitude, que les ardeurs du Soleil rendent insupportable, les pensées et les plaisirs de la volupté ont-ils troublé et sali mon imagination! La douleur et l'amertume dont mon ame étoit remplie me faisoient chercher les lieux les plus écartés pour combattre mes tentations et pleurer mes péchés. Mon corps déjà tout hideux étoit couvert d'un cilice; je ne cessois de verser des larmes, et de gémir la nuit et le jour. Je n'avois point d'autre nourriture que celle des Solitaires de ce désert, qui ne boivent que de l'eau, et ne mangent que des herbes crues, même dans leurs maladies.— Dans ce désert affreux, qui étoit comme une prison où je m'étois condamné moi-même pour éviter l'enfer; dans ce désert, dis-je, quoique je n'eusse d'autre compagnie que celle des Scorpions et des bêtes sauvages, souvent je me trouvois en pensée aux assemblées des Dames de Rome. Les jeûnes me rendoient le visage pâle et défiguré, et mon esprit ne laissoit pas d'être brûlé de mauvais désirs. Dans un corps languissant, et dans une chair qui étoit déjà morte avant moi-même, je sentois vivre et brûler les flammes des plaisirs impurs."

Voilà les tentations de ce grand Saint et les assauts qu'il avoit à soutenir; mais écoutez comme ce courageux Soldat de J. C. s'est comporté dans ses combats.

“ En ce déplorable état je me jetois aux

“pieds de J. C., je les arrosois de mes larmes; et je surmontois les rebellions de la chair par des abstinences de plusieurs semaines, et il m’est arrivé souvent de passer des jours et des nuits entières à crier et à implorer l’assistance du Ciel, ne cessant de prier et de frapper ma poitrine, que je n’eusse vu la tentation et la tempête passées, et que Dieu par sa grace ne m’eût rendu le repos et la tranquillité.” — Apprenez de là, jeunes gens, comme il faut combattre les tentations; et écoutez encore ce qui suit :

Et Dieu m’en est témoin, poursuit-il, après avoir répandu beaucoup de larmes, après avoir prié long-temps les yeux levés au Ciel, enfin je sentois un si doux repos dans l’ame, que souvent il me sembloit que j’étois en la compagnie des Anges.

O quel exemple pour vous animer à résister aux tentations ! Il vous apprend trois choses. 1^o. Que vous ne devez pas vous étonner de vous voir tenté, puisque ce grand Saint, nonobstant ses mortifications, a souffert des tentations si violentes. 2^o. Il vous apprend comme il faut combattre les tentations, savoir : par la mortification, par la retraite, par les gémiffemens et par la prière humble et constante. En troisième lieu, il vous apprend la joie et la consolation que Dieu donne à ceux qui ont résisté à la tentation avec courage et avec persévérance.

Quel

P
du sa
Vo

Jérér
qu'on
prene
vous
votre
adore

Je
le m
c'est-
tés,

wice
me n
le de
vous
mult

A
de J.
veut
elles

maxi
jugé
prit
maxi

CHAPITRE XXXV.

Quelles Maximes les Chrétiens doivent suivre dans la jeunesse, et en tout temps.

PRENEZ garde de vous laisser séduire l'esprit par des maximes contraires à celles du salut.

Vous verrez dans Babylone, disoit le prophète Jérémie aux Juifs, des idoles d'or et d'argent, qu'on porte pour inspirer de la terreur aux hommes ; prenez garde de les adorer avec les autres. Quand vous verrez qu'on les adore de toute part, dites en votre cœur : O Seigneur ! c'est vous seul qu'il faut adorer.

Je vous en dis de même. Vous verrez dans le monde des hommes qui adorent des idoles, c'est-à-dire, les plaisirs, les richesses, les vanités, la chair et la volupté. Vous verrez le vice honoré, la vertu raillée, la Religion même méprisée ; vous entendrez les maximes que le démon y a introduites : malheur à vous si vous vous laissez séduire par l'exemple de la multitude.

Ayez toujours devant les yeux les maximes de J. C. et les vérités éternelles. Le monde ne veut pas les connoître ces grandes vérités ; mais elles ne changeront pas pour cela. C'est sur ces maximes et sur ces vérités saintes que vous serez jugé. Pensez-y ; imprimez-les dans votre esprit ; ayez-y recours contre les exemples et les maximes du monde, et qu'elles vous servent de

règles pour votre conduite. Voici les plus importantes, que je vous exhorte de lire souvent.

I.

Le péché est le plus grand de tous les maux.

La pieuse Reine Blanche, Mère de Saint Louis Roi de France, lui disoit souvent lorsqu'il étoit jeune : *Mon fils, je vous aime avec tendresse, néanmoins j'aimerois mieux vous voir mort à mes pieds, que de vous voir commettre un seul péché mortel.*

Craignez le péché plus que tous les maux de cette vie : craignez même les plus petits péchés, parce qu'un petit péché est toujours un grand mal. Tout péché offense et afflige Dieu.

Il est vrai que le péché véniel ne nous rend pas ennemis de Dieu, mais il affoiblit en nous son amour. Il n'ôte pas la grace sanctifiante, mais il nous dispose à la perdre.

Le Saint-Esprit nous avertit que *celui qui méprise les petites choses, c'est-à-dire, les plus légères, tombera peu à peu dans les plus grandes.* Corrigez-vous donc, autant que vous pourrez, des petites fautes, et vous n'en commettrez jamais de grandes.

II.

Il faut penser souvent aux fins dernières.

Un moyen efficace que le Saint-Esprit nous donne pour éviter le péché, c'est de penser sérieusement à nos dernières fins. *En toutes vos actions souvenez-vous de vos dernières fins, et vous ne pécherez jamais.* Ces fins dernières sont la Mort, qui sera le terme de votre vie ; le Juge-

men
fera
châti

Dit
dois
serai
Que
mes
bien
guel
qu'il
passé
dans

2
terri
fera
les i
lorsq
j'ai p
dont
jeu e
l'im
béiff
mon
et d
men
Juge
3
prép
amo
sans

ment qui en fera la décision ; le Paradis qui en fera la récompense, ou l'Enfer qui en fera le châtement,

Dites donc souvent dans votre cœur : 1^o. Je dois mourir et peut-être bientôt. Que penserai-je de mes péchés au moment de la mort ? Que penserai-je de mes plaisirs honteux, de mes attaches criminelles aux créatures et aux biens de la terre, de ma vanité et de mon orgueil ? Que voudrois-je alors avoir fait ? Ah ! qu'il est consolant, au lit de la mort, d'avoir passé sa jeunesse et sa vie dans l'innocence et dans la crainte de Dieu !

2^o. Je dois un jour être jugé par un Juge terrible qui me voit, qui m'observe, qui me fera rendre compte de ma jeunesse et de tous les instans de ma vie. Que lui répondrai-je lorsqu'il me demandera compte du temps que j'ai perdu, de tant d'instructions et de lumières dont j'ai abusé ; de tant de jours passés dans le jeu et dans la débauche, dans la paresse et dans l'impureté, dans la galanterie et dans la désobéissance ; de tant d'heures employées à parer mon corps et à le satisfaire ; de tant d'injustices et de larcins ; de tant de rancunes et de jurmens ? Hélas ! que penserai-je de tout cela au jugement de Dieu ?

3^o. Il y a dans le Ciel une place qui m'est préparée ; mais la gagnerai-je en vivant sans amour de Dieu et sans charité pour le prochain, sans patience et sans mortification, en vivant



lans piété et sans pudeur ? A quoi penferai-je sur la terre, si je ne pense pas à vivre faintement, et à gagner le Ciel ? Si je le perds, tout sera perdu pour moi.

4^o. Après cette vie, qui finira bientôt pour moi, il y a une éternité qui ne finira jamais. Mais hélas ! où sera ma demeure dans cette éternité ? si elle est dans le Ciel, ce sera pour jamais.

Si je ne suis pas encore dans l'enfer, c'est à Dieu seul que j'en suis redevable. Combien de fois l'ai-je mérité ? combien d'ames y sont condamnées, qui brûlent, qui souffrent des tourmens horribles, qui poussent des cris de rage dans le désespoir, et qui pleurent pour un péché mortel, tandis que je n'y suis pas encore, après avoir commis des péchés sans nombre ? Mon Dieu ! que deviendrai-je, si je ne me convertis pas ?

Pensez à ces vérités, mon fils, et vous vous sauverez. Laissez faire les insensés, laissez rire les mondains, laissez parler et railler les libertins ; leur jour viendra, ou plutôt viendra le jour de Dieu qui les surprendra.

III.

La règle de mes actions doit être la loi de Dieu, l'exemple et la doctrine de Jésus-Christ, et non pas le monde.

C'est une maxime dans le siècle qu'il faut faire comme les autres. On allègue pour raison de sa conduite, que le monde agit ainsi, que c'est

la co
autr
nicie
règl
d'er
l'aff
ne p
pou
seig
et d
gle
Nou
en s
et la
et il
gare

I
non
tre,
cap
de
son
l'Er
fité
par
par
fair
ma
reu
ce

la coutume ; que c'est la mode de vivre comme les autres vivent. Cette maxime est fautive et pernicieuse. Le monde ne doit pas être notre règle, mais Dieu seul. Le monde est rempli d'erreurs, et nous trompe tous les jours sur l'affaire du salut. Dieu est la vérité même ; il ne peut nous tromper. Il nous a donné sa loi pour nous conduire, son Eglise pour nous enseigner, la doctrine et les exemples de J. C. et des Saints pour nous éclairer. Voilà la règle et l'unique règle que nous devons suivre. *Nous ne nous égarerons jamais*, dit Saint-Jérôme, *en suivant celui qui a dit qu'il est la voie, la vérité et la vie. Celui qui suit sa loi, ne se trompe point, et il se sauve. Celui qui suit une autre règle, s'égaré et se perd.*

EXEMPLE.

Dans le quatrième siècle, un jeune homme nommé Dositée, d'une naissance noble et illustre, nous montre, par son exemple, de quoi est capable une ame remplie des grandes maximes de la Religion et du salut. Il fut confié dès son enfance à un grand Seigneur, officier de l'Empereur, qui l'éleva parmi les Pages. Dositée ne laissa pas de conserver son innocence parmi les dangers de la Cour. Ayant entendu parler de Jérusalem, il demanda permission d'y faire un voyage. Il vit au Bourg de Gethsémanie un tableau de l'Enfer, et fut saisi d'horreur en voyant tout ce qui étoit représenté dans ce tableau. Comme il n'y comprenoit rien, il

demanda à une Dame vénérable qui se trouva auprès de lui, qui étoient ces malheureux à qui on faisoit souffrir de si grands supplices ? Ce sont, lui répondit cette Dame, les réprouvés que Dieu punit par les flammes, pour avoir négligé les moyens de se sauver. Dositée lui demanda ce qu'il falloit faire pour se sauver, et pour n'être point du nombre de ces misérables.—*Mortifiez-vous et priez*, lui dit-elle ; et ensuite il ne la vit plus.

Le jeune Dositée dès ce même jour embrassa la pénitence, et passoit une grande partie du temps à la prière. Un jeune seigneur qui l'avoit accompagné dans son voyage, surpris de ce changement, lui dit qu'une vie de mortification et de prières ne convenoit point à jeune homme comme lui, et qu'elle n'étoit propre qu'à des Solitaires ; Dositée connut le piège que le Démon lui tendoit par l'organe de ce jeune seigneur ; et craignant d'échapper le moment de la grace qui l'éclairoit, il s'informa secrètement comment vivoient les Solitaires, et où il en trouveroit ? On le conduisit à un fameux Monastère, et il fut présenté à l'Abbé, qui donna commission à Saint-Dorotée d'examiner la vocation de ce jeune homme.

Saint Dorotée lui ayant demandé pourquoi il vouloit embrasser la vie solitaire : Mon Père, répondit Dositée, *c'est parce que je veux me sauver, quoi qu'il m'en coûte.*

Eh ! ne pouvez-vous pas, lui dit le Saint,

vous
pon
y est
y est
mieu
me p
affai
ver,
M
de v
raill
Je m
le je
reste
core
de q
qui v
terai
Dieu
Mais
êtes
de la
tés d
pond
son à
je le
mais
que l
long
que t
sauve

vous sauver dans le monde ? Je le pourrois, répondit Dositée, mais je crains d'y périr. Tout y est écueil, occasion et danger ; à peine Dieu y est-il connu : je connois ma foiblesse ; j'aime mieux quitter le monde, que d'être exposé à me perdre. Je ne veux rien risquer dans une affaire de cette importance : *je ne veux me sauver, quoi qu'il m'en coûte.*

Mais, lui dit Saint Dorotée, que pensera-t-on de vous à la cour de l'empereur, et quelles railleries ne fera-t-on pas de votre changement ? Je me soucie peu des discours du monde, reprit le jeune homme : *je veux me sauver* ; tout le reste m'est indifférent. Mais quoi, lui dit encore Saint Dorotée, auriez-vous donc le courage de quitter pour toujours des amis et des parens qui vous aiment avec tendresse ? Je les quitterai, répondit-il, parce que mon ame et mon Dieu me sont plus chers que tout l'univers. — Mais mon cher ami, répliqua Saint Dorotée, vous êtes jeune, vous avez été élevé dans les délices de la cour : pourrez-vous supporter les austérités de la vie solitaire ? Mon cher père, répondit Dositée avec une fermeté au-dessus de son âge, je le ferai avec la grace du Seigneur ; je le ferai non-seulement pendant une année, mais toute ma vie, (car après tout, ma vie, quelque longue qu'elle puisse être, ne sera jamais si longue que l'éternité.) Je ferai même plus que tout cela, s'il le faut ; *parce que je veux me sauver, quoi qu'il m'en coûte.*

Allez, mon fils, lui dit le saint en l'embrassant tendrement, Dieu bénira votre dessein.— Il assura ensuite l'Abbé que la vocation de Dositée venoit indubitablement du Ciel. Saint Dorotée prit soin de la conduite de ce jeune homme, qui, par son obéissance et sa docilité, devint le modèle des solitaires. O que l'exemple de ce noble Seigneur est bien capable de vous confondre ! Si vous ne pouvez, comme Dositée, vivre en solitaire, vivez au moins en chrétien. Ce saint jeune homme ne prit point les coutumes du monde pour règle de sa conduite, mais la loi de Dieu. N'ayez point vous-même d'autre règle, et dites souvent comme Dositée : Je ne suis en ce monde que pour faire mon salut ; je veux donc me sauver, quoi qu'il m'en coûte.

CHAPITRE XXXVI.

Du Baptême, de la dignité et des obligations du Chrétien.

1. **L**A Circoncision étoit parmi les Juifs une cérémonie que Dieu avoit ordonnée pour être la marque du peuple fidèle, et pour le distinguer des autres nations. Le Baptême est une cérémonie plus sainte, puisque c'est un Sacrement qui nous donne la grace sanctifiante et nous imprime le caractère de Chrétien et d'enfant de Dieu. Jésus-Christ fait paroître ici tout à la fois sa puissance et sa bonté : sa puissance, qui n'emploie qu'un peu d'eau naturelle pour don-

ner l
un él
puiss
ment
rissé.

V

du F

qui v

rache

sanct

le Ba

vous

que

bligé

C'est

de n

bien

que

jet d

de vo

pas l

péran

qu'er

II

dém

le ca

tions

vous

d'av

vivre

en C

ner la grace à l'homme ; sa bonté, qui a choisi un élément si commun, afin que tous les hommes puissent recevoir avec plus de facilité ce Sacrement nécessaire, *car il ne veut pas qu'aucun périsse.*

Vous avez été baptisés *au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit* : au nom du Père qui vous a créés ; au nom du Fils qui vous a rachetés ; au nom du Saint-Esprit qui vous a sanctifiés, pour vous faire comprendre que par le Baptême vous êtes consacrés à Dieu et que vous lui appartenez bien plus particulièrement que les autres peuples, et que vous êtes plus obligés de le servir, de l'aimer, et d'être saints. C'est un grand sujet de honte pour un Chrétien, de n'être pas meilleur qu'un païen, mais c'est bien un plus grand sujet de confusion d'être pire que des païens mêmes. Au jugement, quel sujet de condamnation sera-ce pour les Chrétiens de voir plusieurs infidèles, qui ne connoissoient pas Dieu, qui auront été plus chastes, plus tempérans, plus charitables et plus désintéressés qu'eux ?

II. Par le Baptême, vous avez renoncé au démon et à ses vanités ; on ne vous a imprimé le caractère d'enfant de Dieu, qu'à ces conditions. Voilà les promesses et les vœux que vous avez faits à Dieu. Ce n'est donc pas assez d'avoir le caractère de Chrétien, il faut encore vivre en Chrétien, penser en Chrétien, parler en Chrétien, agir en Chrétien. Si l'on pouvoit

vivre en enfant de Dieu et se sauver, en faisant les œuvres du démon, en vivant sans mortification et sans violence, eût-il été nécessaire que le Fils de Dieu vint sur la terre pour y souffrir et pour instruire les hommes d'une Religion toute sainte ? Il n'y avoit qu'à laisser les hommes sous l'empire de la volupté, et les laisser vivre au gré de leurs passions.

Changez donc de sentiment et comprenez la sainteté de votre condition. Vous êtes Chrétien et enfant de Dieu : voilà le plus glorieux de tous les titres ; ne déshonorez donc pas en vous cette honorable qualité. Remerciez tous les jours la divine miséricorde qui vous a fait naître dans le sein du Christianisme, et fait recevoir le saint Baptême, préférablement à tant de païens qui serviroient Dieu mieux que vous. Chaque année au moins une fois, par exemple à Pâques, ou le jour de votre Baptême, et même plus souvent, allez vous prosterner humblement devant les fonts sacrés pour remercier le Seigneur, et renouveler les promesses que vous lui avez faites au jour de votre Baptême.

CHAPITRE XXXVII.

Du Sacrement de Confirmation, et des Dons du Saint-Esprit.

LES Apôtres ont reçu le Saint-Esprit le jour de la Pentecôte. Les premiers fidèles le reçurent par l'imposition des mains des Apôtres ; et aujourd'hui les Chrétiens le re-

çoiv
reçu
Espr

L
nous
nous
Sold
ciale
Sain
rece
habi
nous
une

Il
Sage
de S
Tou
néce
tion

1.
voies
l'ord
cond
Sage
raiso
mesu

2.
prit,
cessa
ses p
tellig

çoivent par le ministère des Evêques, qui ont reçu de J. C. le pouvoir de donner le Saint-Esprit dans le Sacrement de Confirmation.

Le Baptême nous imprime un caractère qui nous fait enfans de Dieu ; mais la Confirmation nous imprime un autre caractère, qui nous fait Soldats de J. C. et qui nous engage plus spécialement à son service. Nous recevons déjà le Saint-Esprit dans le Batême, parce que nous y recevons la grâce sanctifiante, par laquelle il habite en nous. Mais dans la Confirmation, nous recevons le Saint-Esprit avec ses dons dans une plus grande plénitude.

Il y a sept dons du Saint-Esprit : les dons de Sageffe, d'Entendement, de Conseil, de Force, de Science, de Piété et de Crainte de Dieu. Tous ces dons surnaturels et divins vous sont nécessaires pour acquérir la vertu et la perfection convenable à votre état.

1. Le don de *Sageffe* vous fera connoître les voies et les desseins de Dieu dans ses ouyrages, l'ordre qu'il a établi en toutes choses, pour les conduire à leur fin et à sa gloire. C'est cette Sageffe enfin qui nous fait agir par règle et par raison, et qui dispose tout avec ordre et avec mesure.

2. Le don d'*Entendement* élèvera votre esprit, vous fera comprendre, autant qu'il est nécessaire, les attributs de Dieu, ses grandeurs et ses perfections ineffables ; il vous donnera l'intelligence des grands Myftères, et (selon qu'il

sera convenable à votre état,) l'intelligence des divines Ecritures et des vérités révélées. Mais cette intelligence des vérités s'acquiert beaucoup plus par l'humilité et par la soumission de l'esprit, que par l'étude. C'est pour cette raison que les âmes simples et dociles ont souvent plus d'intelligence et de lumières dans les voies de Dieu, que plusieurs grands génies que Dieu abandonne à leur propre esprit en punition de leur orgueil. *Revelasti ea parvulis.*

3. Le don de *Conseil* vous donnera des lumières pour vous conduire avec précaution et avec prudence, pour démêler les pièges de l'ennemi; pour en prévenir les dangers et les occasions; pour vous fixer dans vos doutes, dans vos scrupules, dans vos perplexités; pour vous éclairer dans le choix de votre vocation, pour vous apprendre à diriger les autres, et à vous conduire vous-même. Sans ce don de *Conseil*, on tombe dans l'illusion; on s'égare soi-même, et on conduit les autres dans l'égarement.

4. Le don de *Force* vous donnera la fermeté et le courage pour exécuter ce que Dieu demande de vous; pour surmonter les difficultés et les tentations, pour résister aux mauvais exemples, au respect humain, aux sollicitations du monde; pour supporter vos peines et vos maux avec générosité et avec grandeur d'âme; pour mortifier votre corps et vaincre vos passions; pour souffrir les railleries, les contradictions, les persécutions et la mort même s'il le

faut, à
Force,
blessé,

5.

le prix
et de
sèdent
Il vous
ne son
la seule
lutaire
prend
est cel
qui leu
les cho
de cel
que D
dociles
artisans
vent p
et dans
autres

6. L

sidérer
vos dev
les pra
vous pa
d'un si
der vot
tre pro
dans v

faut, à l'exemple des Martyrs. Sans ce don de *Force*, vous éprouverez les effets de votre foiblesse, et vous tomberez souvent.

5. Le don de *Science* vous fera comprendre le prix des choses de Dieu; le prix des vertus et de la grace; le bonheur de ceux qui la possèdent, et le malheur de ceux qui la perdent. Il vous fera comprendre que les choses d'ici-bas ne sont que vanité et néant, et que le salut est la seule chose nécessaire. Sans cette *Science* salutaire, *l'homme est comme un animal qui ne comprend rien de ce qui est de Dieu.* Cette Science est celle qu'on appelle la Science des Saints, qui leur donnoit de si grandes lumières dans les choses de Dieu: Science qui est au dessus de celle des Orateurs et des Philosophes, et que Dieu communique aux esprits humbles et dociles. En effet, combien y a-t-il de simples artisans et de pauvres villageoises, qui ont souvent plus de lumières dans les choses du salut et dans les voies de la sainteté, que plusieurs autres qui se croient éclairés.

6. Le don de *Piété* vous apprendra à considérer Dieu comme votre père; à lui rendre vos devoirs, à l'aimer et à l'honorer par toutes les pratiques que la Religion prescrit. Tout vous paroîtra grand et consolant dans le service d'un si bon Maître. La *Piété* vous fera regarder votre prochain dans Dieu, et Dieu dans votre prochain, dans vos parens, dans vos égaux, dans vos supérieurs. Elle vous apprendra à

considérer les événemens de la vie, les biens et les maux comme venant tous de la main de Dieu; à recevoir les uns avec reconnaissance, et les autres avec résignation pour son amour.

7. Le don de *Crainte de Dieu*, qui est comme la consommation des dons du Saint-Esprit, vous fera appréhender plus que toutes choses de déplaire à Dieu, de l'offenser et de le perdre; il vous fera craindre de vous perdre vous-même en perdant Dieu. Cette crainte vous retirera du péché; vous inspirera la constance, vous conservera dans l'amour de Dieu, et vous affermira dans sa sainte grace, selon la parole de Saint Paul: *C'est dans la crainte du Seigneur qu'on achève sa sanctification.*

II. Voilà les Dons précieux que le Saint-Esprit répand dans notre ame dans la Confirmation. O combien sont grands les avantages qu'on retire de ce Sacrement! et combien sont aveuglés ceux qui négligent de le recevoir, ou qui le reçoivent mal! Et peut-on apporter trop de précautions pour se disposer à recevoir dignement et avec fruit un si grand Sacrement, qu'on ne reçoit qu'une seule fois dans la vie? Il vous est donc important de profiter des avis suivans:

1. Recevez le Sacrement de Confirmation en état de grace; préparez-vous quelque temps auparavant par la prière, par de bonnes œuvres et par la confession. On ne peut trop déplorer la conduite des jeunes gens qui vont à la Confirmation sans une suffisante préparation. Faut-

il s'éte
avec d
de Di

2.

vous c
faire c
tout, s
ne vou
vous f
si Die
aband

3.

Esprit
Vous
même
ni avo
ce divi

4. S

facrem
de per
missez
mes.
teur,
sanctif
ressusc
vous p

Du re
la M

1.

N

il s'étonner, si, après avoir reçu ce Sacrement avec dissipation, on les voit si vides de l'esprit de Dieu, et si remplis de l'esprit du monde ?

2. Chaque année, à la Pentecôte, consacrez-vous de nouveau au Saint-Esprit, pour ne rien faire qui le *contriste* en vous, et pour agir en tout, selon ses saintes inclinations. Priez-le de ne vous pas abandonner, et de ne pas retirer de vous ses Dons. Hélas ! que deviendriez-vous si Dieu retiroit de vous son esprit, et s'il vous abandonnoit à vous-même ?

3. Ayez une singulière dévotion au Saint-Esprit ; invoquez-le avant toutes vos actions. Vous ne pouvez rien faire pour le Ciel, pas même prononcer le nom de JESUS avec fruit, ni avoir une bonne pensée, sans le secours de ce divin Esprit.

4. Si vous avez eu le malheur de recevoir le sacrement de Confirmation sans disposition, ou de perdre la grace que vous y avez reçue, gémissiez-en avec amertume de cœur, et avec larmes. Priez humblement cet Esprit sanctificateur, de produire dans votre cœur cette grace sanctifiante que vous n'avez pas reçue, ou de la ressusciter, si vous l'avez perdue, et veillez sur vous pour la conserver.

CHAPITRE XXXVIII.

Du respect qu'on doit avoir dans l'Eglise, de la Messe, et de la manière de l'entendre.

1. **N**OS Eglises sont la maison de Dieu, et sa demeure parmi les hommes. On

n'entre qu'en tremblant dans le Palais des Rois ; on ose même à peine y parler sans nécessité. Dans quel respect ne devez-vous donc pas être dans la maison de Dieu ? Quel crime ne commettent pas ceux qui la profanent par des contenañces mondaines, par des ris scandaleux, par des regards curieux et criminels ; qui n'y viennent que pour parler, pour se faire voir et dissiper les autres ? De telles profanations, dit St. Jean Crysofôme, méritent que la foudre écrase ces impies qui osent insulter à Dieu même, jusques dans sa maison.

Tout ce que vous voyez dans l'Eglise, inspire la sainteté et la vénération. L'eau bénite doit vous faire souvenir qu'en entrant dans l'Eglise, vous devez tâcher de purifier votre ame, et prier le Seigneur de la laver de ses souillures. Les confessionnaux vous avertissent que le lieu saint est un lieu d'expiation, où vous ne devriez entrer que pour pleurer vos crimes. Les tombes vous font souvenir des défunts qui vous ont précédé et qui vous demandent dans ce saint lieu le secours de vos prières. Les tableaux des Saints vous font souvenir de ces grands serviteurs de Dieu, qui louent le Très-Haut dans le Ciel, après l'avoir servi et loué sur la Terre. Le sacré Tabernacle vous fait souvenir que J. C. y est comme dans son Trône, qu'il est votre Dieu et votre Juge.

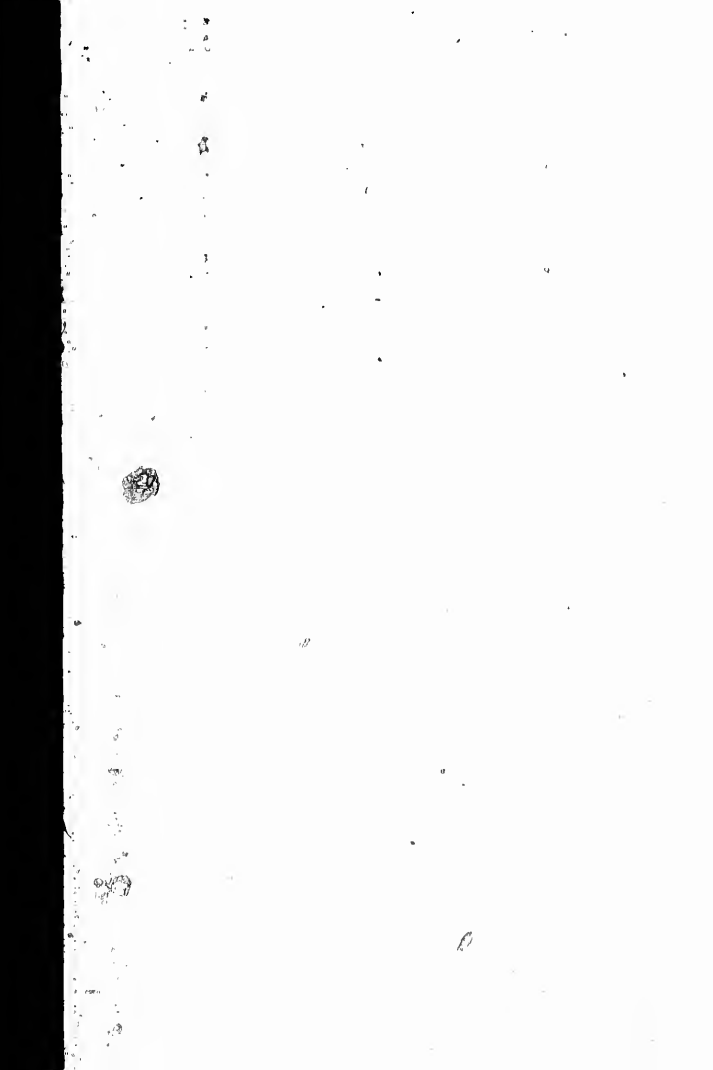
Comment osez-vous vous dissiper à la vue de tant d'objets si saints ? Quelle honte de voir

que l
dans
dans
qu'u
que
l'Egl
qui y
ont p
II.
qu'on
saint.
on, l
sacrif
le mé
demp
cette
Croix
l'est p
Messie
Vierg
devez
cette
et mé
qui a
plutôt
J. C.
pour
Or,
Corps
rendre
pour v

que les Païens et les Turcs ont plus de respect dans leurs Temples, que les Chrétiens n'en ont dans les Eglises du vrai Dieu ! On ne connoit qu'une personne a de la religion et de la vertu, que lorsqu'elle est respectueuse et modeste à l'Eglise. On peut dire au contraire, que ceux qui y sont sans respect, sont des impies ; qu'ils ont peu de religion et peu de respect.

II. C'est sur-tout pendant la sainte Messe, qu'on doit être pénétré de respect dans le lieu saint. La Messe est de tous les actes de religion, le plus auguste et le plus saint. C'est un sacrifice où J. C. s'immole à son Père. C'est le même sacrifice du Corps et du Sang du Rédempteur, qui a été offert sur le Calvaire, avec cette différence que le sacrifice offert sur la Croix fut sanglant, et que celui de la Messe ne l'est pas. Vous devez donc assister à la sainte Messe comme vous eussiez assisté avec la sainte Vierge sur le Calvaire, à la mort de J. C. ; vous devez unir vos dispositions à celles qu'avoit cette sainte Mère, lorsqu'on sacrifioit son Fils, et mêler vos adorations avec celles des Anges, qui adorent ce Dieu immolé sur l'Autel : ou plutôt vous devez unir vos intentions à celles de J. C. même, et vous sacrifier intérieurement pour celui qui se sacrifie pour vous.

Or, J. C. offre sur l'Autel le Sacrifice de son Corps et de son Sang pour quatre fins : 1. Pour rendre hommage à Dieu son Père ; et c'est pour cela que la Messe est un sacrifice d'Ho-



causte. 2. J. C. s'offre à la Messe en sacrifice pour demander pardon à son Père pour nous ; et c'est pour cela que la Messe est appelée un *Sacrifice Propitiatoire.* 3. J. C. offre ce sacrifice adorable pour demander à son Père les grâces qui nous sont nécessaires ; c'est pourquoi il est appelé un *Sacrifice Impétraire.* 4. Enfin il s'offre en sacrifice pour remercier Dieu son Père pour nous de ses faveurs et de ses grâces ; c'est pour cela que la Messe est appelée un *Sacrifice Eucharistique* ; c'est-à-dire, un *Sacrifice d'actions de grâces.* Proposez-vous ces quatre fins, quand vous entendez la Messe.

III. Pour en venir à la pratique, voici la méthode que vous pouvez suivre :

1°. Depuis le commencement de la Messe jusqu'à l'Évangile, humiliez-vous devant Dieu dans un profond respect. Couvert de confusion à la vue de vos péchés, vous lui demanderez humblement pardon, à l'exemple du Prêtre, qui fait publiquement un aveu de ses fautes aux pieds de l'Autel. Dites avec le Prêtre: J'avoue mes fautes, Seigneur, et j'implore votre miséricorde, parce que j'ai péché sans nombre par mes pensées, par mes paroles, par mes actions, &c.

2°. Depuis l'Évangile jusqu'à l'Élévation de la sainte Hostie, entrez dans des sentimens de foi pour adorer la suprême majesté du Très-Haut. A ces paroles du Prêtre, *Sursum corda,* élevez votre cœur et votre esprit jusqu'au Trône de Dieu pour adorer, par J. C., ses grandeurs,

avec
l'ad

3
nion
la p
dem
tél,
avec
pour
vos p

4
Com
nir
Mess
N'ou
Prêtr
béné
pend

O
vous
dans
sisten
Mystr
par le

L'E
un de
trant
avec t
bitem
liodor

avec les Anges et les Dominations du Ciel qui l'adorent sans cesse.

3^o. Depuis l'Élévation jusqu'à la Communion du Prêtre, après vous être uni à J. C. par la plus vive foi et par l'amour le plus ardent, demandez-lui, par son Sang qu'il offre sur l'Autel, les graces dont vous avez besoin. Priez-le avec instance, et pour vous et pour les autres, pour vos parens, pour vos ennemis. Offrez-lui vos peines, vos croix, vos actions, votre coeur.

4^o. A la Communion du Prêtre, faites la Communion spirituelle, en désirant de vous unir à J. C. Employez ensuite le reste de la Messe à remercier le Seigneur de ses bienfaits. N'oubliez pas, en recevant la bénédiction du Prêtre, de demander en même temps à J. C. sa bénédiction, avec la grace de lui être fidèle pendant la journée.

O que de graces ne recevriez-vous pas, si vous vous appliquiez à entendre la sainte Messe dans ces dispositions ! Malheur à ceux qui assistent sans respect à un si saint et redoutable Mystère, et qui profanent la maison de Dieu par leurs dissipations et par leurs impiétés.

EXEMPLE.

L'Écriture Sainte nous apprend qu'Héliodore, un des premiers Officiers du Roi d'Asie, entrant fièrement dans le Temple de Jérusalem avec une troupe de Soldats, ils tombèrent subitement par terre saisis de frayeur ; et qu'Héliodore fut dans le même temps battu de verges

si cruellement par deux Anges, qu'ils l'auroient fait mourir sous les coups, si le Grand-Prêtre Onias, par ses prières, n'eût intercédé pour lui. O, si Dieu par sa bonté ne l'empêchoit, combien de fois les Anges qui adorent J. C. dans ses temples, frapperoient-ils de mort tant d'impies, qui y entrent avec dissipation, qui y sont sans respect, et qui y scandalisent les Fidèles ! *Dieu lui-même, dit St. Paul, perdra un jour ces malheureux qui violent le Temple du Seigneur.*

AUTRE EXEMPLE.

Le Sauveur n'a jamais fait éclater son zèle avec plus de force que contre les profanateurs de la Maison de Dieu. St. Ambroise, Evêque et Pasteur de la Ville de Milan, fut animé de ce saint zèle, lorsque voyant une Dame parée avec vanité entrer dans l'Eglise, il lui dit : *Où allez-vous ?* Je vais, répondit-elle, dans le Temple du Seigneur. *On diroit bien plutôt, repliqua le saint Pasteur, que vous allez à la danse ou au spectacle. Retirez-vous : allez pleurer vos péchés en secret, et ne venez pas insulter publiquement à Dieu jusques dans sa maison par votre faste et par votre vanité.*

On ne devrait entrer à l'Eglise qu'en tremblant, pour pleurer ses fautes, et y adorer Dieu. Le Seigneur avoit commandé aux Juifs de n'entrer dans son Temple qu'avec crainte : *Tremblez dans mon Sanctuaire* ; et aujourd'hui on voit des jeunes gens, de fiers mondains, des filles volages, entrer dans le lieu saint avec im-

prudence pendant les divins Mystères. O mon Dieu ! quelle horreur !

CHAPITRE XXXIX.

De la Dévotion à N. Seigneur J. C. et de la Visite du très-saint Sacrement.

I. **L**E premier et principal objet de la Religion, c'est J. C. ; parce que c'est par lui que nous devons rendre à Dieu nos hommages, et parce qu'il est Dieu lui-même. La dévotion à la Mère de Dieu, aux Anges, aux Saints, est une dévotion sainte et nécessaire ; mais la dévotion à J. C. est autant éleyée au-dessus de toutes les autres dévotions, que Dieu est élevé au dessus de toute pure créature ; parce que J. C. étant Dieu, il mérite plus d'honneur, de respect, de confiance et d'amour, que la sainte Vierge et que tous les Saints ensemble.

Outre la Communion et la sainte Messe, dont nous avons parlé ci-devant, n'oubliez pas un autre devoir que la Religion doit vous inspirer envers J. C., qui est de le visiter souvent dans l'auguste Sacrement de l'Autel. On va en voyage visiter les Reliques et les Tombeaux des Saints, et les lieux où la Mère de Dieu est spécialement honorée, pour obtenir quelques grâces du Ciel : combien plus doit-on avoir d'empressement pour aller visiter J. C., le Saint des Saints, et l'auteur de toutes les grâces ?

Quelle honte pour des Chrétiens, qu'un devoir si saint et si légitime soit négligé ! Les Pa-

lais des Princes sont remplis de Courtisans ; et les Eglises, les Palais de J. C., sont déserts et abandonnés. Les Rois sont environnés d'Officiers et de Gardes qui leur font hommage ; et on laisse seul J. C., le Roi des Rois. On voit dans la maison des Juges une foule d'humbles supplians solliciter des affaires temporelles ; et presque personne ne vient auprès de J. C., le Juge souverain, pour le supplier et solliciter l'affaire du salut.

Que remporte-t-on de ses assiduités auprès des grands du monde et des seigneurs de la terre ? On n'en remporte souvent que des rebuts, mais J. C. ne rebute personne ; sa maison et son cœur sont ouverts à tous ; il reçoit même avec bonté les plus grands pécheurs qui viennent s'humilier devant lui, *Venez à moi, dit-il, vous tous qui êtes chargés, et je vous soulagerai.* O mon fils ! que de grâces, que de consolations et que de force ne recevriez-vous pas, si vous alliez souvent visiter ce divin Sauveur, dans son Sacrement d'amour ! Jamais vous ne sortirez de sa présence, sans recevoir quelques faveurs et quelques nouvelles grâces.

Allez tous les jours lui rendre vos respects, si vous le pouvez : allez-y du moins les Dimanches et les Fêtes. Pourriez-vous passer plus utilement ces saints jours, que d'en passer une partie aux pieds de votre Sauveur ? N'est-il pas juste d'aller, au moins le Dimanche, pleurer devant lui les péchés que vous avez faits pendant la

néanmoins vous vous trouvez dans la sécheresse, si votre esprit ne vous fournit rien pour dire à N. S., ne vous rebutez pas, tenez-vous en sa présence avec humilité. Quoique vous ne lui disiez rien, il voit le fond de votre cœur, il sait pourquoi vous êtes là, c'est assez. Les amis, quand ils sont ensemble, ne parlent pas toujours. Si vous ne pouvez parler à J. C., écoutez du moins dans le fond du cœur ce qu'il veut vous dire. Et lorsque dans la sécheresse de votre esprit, il vous semble que vous ne pouvez lui rien dire, contentez-vous de faire la prière du pauvre Publicain : *Seigneur, je suis un grand pécheur, ayez pitié de moi.* Une courte affection, un seul acte souvent répété, est une excellente prière. Les rebuts et les ennuis qu'on trouve dans la visite du Saint-Sacrement et dans l'Oraison sont ordinairement un artifice du Démon, et quelquefois une punition de nos infidélités : mais quand on les supporte avec humilité, loin d'ôter le mérite de cette sainte action, ils servent à l'augmenter.

Avant que de finir, demandez à J. C. sa bénédiction, en disant ces paroles de l'Écriture : *Je ne vous quitterai point, Seigneur, que vous ne m'ayez donné votre bénédiction.*

CHAPITRE XLII.

Du respect qu'on doit avoir pour les Prêtres.

1. **L**ORSQUE les Juifs se révoltèrent contre les ordres du prophète Samuel, ce

saint homme gémissant amèrement devant Dieu sur leur aveuglement : *Prophète*, lui dit le Seigneur, *ce n'est pas toi qu'ils ont outragé, mais c'est moi-même qu'ils ont rejeté.* C'est donc outrager Dieu que de manquer de respect aux Prêtres et aux Pasteurs. C'est à eux que le Seigneur a dit : *Celui qui vous méprise, me méprise.*

Et pourquoi ? parce que, dit St. Jean Chrysostôme, *les Prêtres appartiennent spécialement à Dieu, ils sont ses Lieutenans et ses Ministres.* J. C. est le Pasteur par excellence, le Docteur, l'Evêque et le Sanctificateur de nos ames ; il est le Souverain Sacrificateur, et le Prêtre Eternel. Les Prêtres participent à cette dignité, et au Sacerdoce de J. C. Ils ont le pouvoir de sanctifier les ames par les Sacremens, de remettre les péchés, de chasser les démons, d'offrir le Sacrifice et de faire descendre le Roi du Ciel sur l'Autel : pouvoir qui est au dessus de celui des Anges mêmes. Les Prêtres ont encore reçu de Dieu le pouvoir d'instruire et d'enseigner les peuples et les Rois. *Nous sommes*, disoit Saint Paul, *les Ambassadeurs de J. C., et c'est Dieu qui exhorte et qui parle par notre bouche.*

Comprenez donc quel outrage vous faites à Dieu, lorsque vous méprisez ceux qu'il a lui-même honorés de tant de privilèges. *Humiliez votre tête devant les Grands du monde*, dit l'Ecriture ; *mais humiliez votre ame devant un Prêtre.*

Cependant quel respect a-t-on aujourd'hui pour eux ? Ils sont méprisés et haïs, et sou-

vent c'est parce qu'ils font leur devoir. Dans les compagnies, dans les familles, dans les libelles on en parle, on en murmure, on relève comme des crimes leurs moindres imperfections; on empoisonne même quelquefois jusqu'à leurs intentions les plus droites. " *Chrétien* ingrats, " *s'écrie Saint Jean Chrysostôme*, est-ce là la reconnaissance des services qu'ils vous rendent ? " N'est-ce pas par les mains des Prêtres que " vous recevez la rémission de vos péchés, la " réconciliation avec Dieu ? Ne sont-ce pas les " Prêtres qui offrent pour vous le Sacrifice, qui " vous donnent le Corps et le Sang de J. C., qui " vous instruisent, qui rompent à vos enfans le " pain de la divine parole, qui vous annoncent " le Royaume de Dieu, qui prient pour vous " et qui vous ouvrent le Ciel ?

II. S'il arrivoit qu'un Prêtre et autres personnes consacrées à Dieu ne véussent pas saintement, et menassent une vie mondaine, malheur à eux ; ils seront sévèrement jugés et sévèrement punis de Dieu : mais, nonobstant cela, il ne vous est pas permis de les mépriser ; vous devez au contraire cacher leurs défauts, et n'en point parler. J. C. ne nous en a-t-il pas donné l'exemple ? Il connoissoit les mauvais desseins de Judas ; cependant il l'honora toujours ; et dans le temps même que ce perfide le trahissoit, J. C. l'embrassa, l'appela du nom d'*Ami*, et tout cela, dit Saint Ambroise, pour marquer le respect que J. C. avoit pour le ca-

ractère sacré de Prêtre et d'Apôtre, dont Judas était honoré.

Quoique les Prêtres soient hommes comme les autres, ils sont cependant élevés au-dessus des autres par leur dignité et par le caractère qui les consacre à Dieu. La vie d'un Prêtre et des personnes consacrées à Dieu, doit être toute sainte ; mais quand même un Prêtre ne seroit pas saint, et qu'il seroit aussi indigne que Judas, il ne laisse pas d'être toujours un Ministre du Seigneur ; et si vous touchez à son honneur, à ses droits légitimes, à son ministère, ou à sa personne, Dieu est sensiblement offensé.

Quiconque touche à mes Prêtres, dit le Seigneur, il me touche à la prunelle de l'œil. C'est pour cela que Dieu si souvent punit exemplairement le mépris qu'on fait d'eux.

III. Le mépris du Sacerdoce conduit au plus grand libertinage, au mépris de la religion, à l'hérésie, et à l'athéisme. Il n'y a ordinairement que des orgueilleux et des gens vicieux qui méprisent les Ministres de Dieu.

La plus horrible punition que Dieu exerce sur ceux qui se moquent de ses Ministres, et qui méprisent les Prêtres et les Pasteurs, c'est de les abandonner à leur aveuglement et à leur sens réprouvé, et de permettre, par un redoutable effet de sa justice, qu'ils meurent sans Sacremens et sans secours. Il est juste qu'ils soient délaissés à la mort, de ceux qu'ils ont méprisés pendant la vie.

Ayez donc toujours un grand respect pour les personnes consacrées à Dieu, et sur-tout pour vos Pasteurs. Vous en avez besoin pendant votre vie ; vous en aurez besoin à votre mort. Evitez ce qu'ils vous défendent ; faites ce qu'ils vous conseillent ; croyez ce qu'il vous enseignent. Si, par malheur, un Pasteur étoit suspect dans sa doctrine, s'il n'étoit pas uni au chef de l'Eglise Romaine, alors il ne mériteroit plus votre confiance.

EXEMPLE.

Instruisez-vous, par les exemples suivans, du respect qui est dû aux Prêtres et aux personnes sacrées. Marie, sœur de Moÿse, ayant murmuré contre son frère, en disant : *Qu'avons-nous besoin que Moÿse nous prêche ? n'en savons-nous pas autant que lui ? ne diroit-on pas qu'il n'y a que lui qui sache les vérités et les secrets de Dieu ?* Moÿse souffrit avec patience cette insulte, mais Dieu la vengea d'une manière exemplaire. Marie, en punition de sa témérité, fut subitement frappée d'une lèpre, dont elle seroit morte, si Moÿse n'eût prié pour elle.— Dieu, en considération de Moÿse son fidèle Ministre, la guérit, et lui pardonna, mais à condition qu'elle seroit séparée du peuple, et comme excommuniée, pendant sept jours, pour pleurer et faire pénitence de sa faute. Apprenez de cet exemple mémorable, ce que méritent ceux qui se moquent si souvent des Prêtres du Seigneur, et des Ministres de sa parole.

AUTRE EXEMPLE.

Le Roi Osias fut si puissant, qu'il avoit une armée de plus de trois cent soixante et onze mille hommes. Il ne fut pas content de sa prospérité, il voulut encore s'élever jusqu'aux fonctions des Prêtres, et offrir l'encens sur l'Autel. Le Grand-Prêtre Azarias l'en reprit, et lui dit : *Prince, il ne vous est pas permis d'entreprendre ainsi sur l'office et sur le droit des Prêtres qui sont consacrés à ce ministère.* Le Roi voulut lui résister, et le menaça, mais dans le moment Dieu le punit, et le couvrit d'une lèpre honteuse qui lui dura jusqu'à la fin de sa vie. Si Dieu traite ainsi un puissant Roi qui résiste aux Prêtres, comment traitera-t-il les particuliers qui les méprisent ?

AUTRE EXEMPLE.

Nous lisons dans l'Histoire des Juifs, qu'Alexandre le Grand, un des plus fiers et des plus puissans Rois qui aient jamais été, alla contre Jérusalem avec son armée pour en massacrer les Prêtres, et détruire cette ville; le Grand-Prêtre Jaddus alla au devant de lui, revêtu de tous les ornemens de sa dignité. Aussitôt qu'Alexandre le vit, qu'il fut qu'il étoit le Prêtre du vrai Dieu, il fut pénétré d'un si profond respect, qu'il mit pied à terre, se prosterna devant le Prêtre Jaddus, comme s'il l'eût adoré, et lui accorda tout ce qu'il lui demandoit. On fut étonné de voir qu'Alexandre, qui lui-même se faisoit adorer comme un Dieu, s'abaissât si pro-

fo
de
ay
dr
le
j'a
M
Di
tain
pe
Tr

J
tiré
Cor
Pr
dan
parl
teau
gran
bert
s'aut
naire
s'en
de J
crian
l'Hé
prend
troup
L
servic

fondément devant un homme qu'il avoit résolu de faire mourir. Parménion son favori lui en ayant demandé la cause : *Ab! s'écria Alexandre, ce n'est pas Jaddus que j'ai adoré, mais c'est le vrai Dieu dont il est le Prêtre ; je reconnois et j'adore le Dieu Eternel dans la personne de son Ministre, et je lui rends cet honneur comme à Dieu même.* Que diront à cet exemple certains Grands du monde, qui ont si peu de respect pour l'Eglise, et pour les Ministres du Très-Haut ?

AUTRE EXEMPLE.

Je rapporterai encore ici d'autres exemples tirés de l'Histoire Ecclésiastique. L'Empereur Constantin disoit souvent, que s'il voyoit un Prêtre, ou une autre personne sacrée, tomber dans une faute, loin de la découvrir, ou d'en parler, il iroit lui-même le couvrir de son manteau impérial pour la cacher. Il avoit une grande raison de penser ainsi, parce que les libertins se servent des fautes des Prêtres pour s'autoriser dans le vice, et en publient ordinairement plus qu'il n'y en a ; et ces libertins s'en servent pour décrier la Religion et l'Eglise de J. C. qui en est innocente. C'est en décriant les personnes sacrées et les Pasteurs, que l'Hérésie fait tant de progrès : *Dès qu'on s'en prend au Pasteur, dit l'Evangile, les brebis du troupeau seront bientôt dispersées.*

L'Empereur Theodose avoit rendu de grands services à la Religion, mais ayant eu le malheur

de commettre un crime qui scandalisoit ses peuples, Saint Ambroise, son Pasteur et son Evêque, l'en reprit publiquement, et lui refusa l'entrée de l'Eglise. L'Empereur, pour son excuse, alléguoit que David avoit commis un semblable crime, et qu'il en avoit obtenu le pardon. *Il est vrai*, lui dit le saint Pasteur, *mais puisque vous l'avez imité dans sa faute, imitez-le aussi dans sa pénitence.* Théodose, tout grand Prince qu'il étoit, se soumit à cette sévère correction de son Pasteur.

Après un tel exemple, ne doit-on pas s'étonner de voir des Chrétiens et de simples particuliers qui se choquent lorsqu'un Pasteur a la charité de les avertir de leurs défauts, ou des défordres de leurs familles, et qui osent leur résister en face? Gardez-vous bien, mon fils, de tomber dans ce dérèglement; écoutez la voix d'un Pasteur, comme la voix de Dieu même. S'il vous reprend, il fait son devoir; ne regardez ni ses défauts, ni sa naissance, ni sa personne; mais regardez son caractère, la dignité et l'autorité que Dieu lui donne.

CHAPITRE XIII.

Des Jeux et des Divertissemens.

LA récréation est nécessaire à ceux qui s'appliquent à un travail assidu, ou à une étude sérieuse; la récréation prise dans un jeu honnête et dans un divertissement modéré, est plus convenable aux jeunes gens, et plus pro-

port
men
mais
cond
man
I
dérat
vertu
occup
homu
patio
roit
et loir
au tr
fante
temp
vail,
vous
de ia
roit p
Ne
scanda
jouer,
semble
ces de
Office
dissipé
Office
bler la
quelle
saintes

portionnée à leur âge. Le jeu et le divertissement ne sont donc pas contraires à la vertu ; mais, pour être innocens, ils doivent avoir les conditions suivantes, qui regardent le temps, la manière, la substance, et le jeu.

I Quant au *Temps*, on doit garder la modération. Si on emploie trop de temps à se divertir, ce n'est plus une récréation, mais une occupation. Or il est indigne de l'honnête homme et du Chrétien de se faire une occupation du divertissement et du jeu. Ce ne seroit plus relâcher son esprit, mais se dissiper ; et loin qu'une telle récréation rende plus propre au travail, elle affoiblit les forces et nuit à la sante. N'employez jamais à vous divertir le temps que vous devez donner à l'étude, au travail, aux affaires de votre état ; ni le temps que vous devez au soin de votre famille, aux Offices de la paroisse et au service de Dieu : ce ne seroit plus un divertissement, mais un désordre.

N'est-ce pas en effet un grand désordre et un scandale de voir les jeunes gens se divertir, jouer, folâtrer, pendant que les autres sont assemblés pour adorer Dieu, dans les Conférences de piété, dans les Congrégations et dans les Offices publics ? de les voir, avec un esprit dissipé, entrer dans le saint lieu au milieu d'un Office commencé, venir interrompre et troubler la piété des Fidèles ? Quelle attention et quelle dévotion peuvent-ils avoir dans ces saintes assemblées, en sortant étourdiement du

jeu, l'esprit rempli de dés, de boules et de cartes ?

II. Quant à la *Manière* de jouer et de se divertir, il faut éviter deux choses : l'attache et le péché. 1. Il faut se divertir et jouer sans attache. Les jeunes gens se passionnent aisément pour le jeu, et cette passion est d'autant plus à craindre, que l'affection trop grande au jeu, les fait tomber dans l'excès, leur fait perdre le temps, les occupe, les fait penser continuellement aux moyens de se divertir. Cette attache les rend incapables d'une occupation utile et sérieuse. Les applique-t-on au travail ? ils ont l'esprit au jeu.

2. Jouez donc sans attache, mais aussi sans péché. Ne vous livrez jamais, en jouant, ni aux juremens, ni aux contestations, ni aux emportemens de colère ; c'est la marque d'un esprit mal élevé. Evitez la fourberie et le mensonge, et ne trompez personne au jeu. Bannissez de vos récréations et de vos divertissemens les paroles libres et à double sens, les airs passionnés et les chansons obscènes, dont tout Chrétien a horreur, quand il a la crainte de Dieu.

III. Pour ce qui regarde la *Substance* des divertissemens et des jeux, il faut faire attention à deux choses : 1. Ne jouez jamais qu'à des jeux permis et innocens, et non point à des jeux défendus, à des jeux de hasard. Regardez comme des divertissemens pernicious et défen-

dus
 de
 din
 de j
 noc
 fille
 Die
 mèn
 poin
 fem
 hab
 2
 tir
 parc
 men
 l'hor
 affer
 Les
 que,
 nent
 couv
 leur
 tiani
 Chre
 IV
 ne d
 relac
 plus
 de sa
 fin et
 ment

us, certains jeux de main avec des personnes de sexe différent. Les bouffonneries et les badinages indécens qui se glissent dans ces sortes de jeux avec le sexe, ne sont ni chastes, ni innocens, et sont souvent très-criminels. Une fille qui a de la modestie et de la crainte de Dieu, doit craindre de jouer avec des garçons, même à des jeux innocens. Nous ne lisons point dans l'Histoire des siècles, que de saintes femmes et des filles chastes se soient fait une habitude de jouer avec des hommes.

2 Il est plus louable de jouer et de se divertir dans sa famille que dans les assemblées, parce que les assemblées de jeux sont ordinairement dangereuses. Une personne qui a de l'honneur, ne se trouve point à jouer dans une assemblée où l'on admet toutes sortes de joueurs. Les assemblées nocturnes où l'on joue en masque, sont des abominations que les lois condamnent, que la Religion réprouve, et qui devraient couvrir de confusion ceux qui s'y trouvent, s'il leur restoit encore quelque sentiment de Christianisme. Un Chrétien doit se divertir en Chrétien, et non pas en Païen.

IV. Quant au motif et à la *Fin* du jeu, on ne doit jouer que pour une fin louable, pour relâcher l'esprit et soutenir sa santé, afin d'être plus en état de travailler, de remplir les devoirs de sa condition, et de servir Dieu : toute autre fin est blâmable. Jouer précisément et uniquement pour le plaisir de se divertir, c'est sensua-

lité. Jouer par intérêt et pour gagner, c'est avarice et cupidité. Jouer pour se faire estimer, pour passer pour habile joueur, c'est une sottise vanité. Jouer pour faire la débauche, c'est intempérance et scandale. Jouer parce qu'on n'a rien à faire, et seulement pour passer le temps, c'est oisiveté et fainéantise. Qu'un homme est à plaindre, quand il n'a point d'autre occupation que le divertissement et le jeu ! *Malheur à vous, dit J. C., qui riez, qui avez vos plaisirs et votre consolation sur la terre !*

Si vous jouez de l'argent, que ce soit en petite quantité, et seulement pour égayer le jeu ; et jamais au préjudice de ce que vous devez aux pauvres et à votre famille. Et quand même vous ne feriez tort à personne, et que vous seriez riche, vous ne devez pas exposer au jeu des sommes considérables.

O que tous ces avis sont importans ! combien de gens sont tombés dans le plus grand malheur pour les avoir négligés ! Prenez donc garde, jeunes gens, de ne jamais vous livrer au jeu avec attache. Cette passion vous feroit perdre tous sentimens de Dieu, et vous entraîneroit dans de grands désordres. Les querelles, les chagrins, les imprécations, les blasphèmes, les larcins, les profanations des saints jours, et les duels mêmes, sont les funestes suites des jeux immodérés.

Cette attache effrénée va jusqu'à l'aveuglement le plus profond. Un homme, par ses di-

vert
ruin
être
se fa
son
est-c
que
une
leur
rega
une
raiso
Sa
qui j
des
porte

I M
le
Souv
pas,
repas
nour
avec
I.
Pour
pain
grâce
fitable

vertissemens et ses jeux, désolera sa famille, ruinera sa femme et ses enfans ; et loin d'en être touché, il s'en fait un plaisir. O Dieu ! se faire un divertissement et un plaisir de perdre son âme, son honneur, son temps et ses biens : est-ce passion et aveuglement ? Non, c'est quelque chose de pis ; une fureur, une fascination, une espèce d'enfermement, qui possèdent par leur malice l'esprit des joueurs, et qui leur font regarder comme un divertissement innocent, une occupation et un excès que tout homme raisonnable regarde comme un crime.

Saint Augustin rapporte qu'un jeune homme qui jouoit, s'étant emporté à des juremens et à des blasphèmes horribles, fut subitement emporté par le démon à la vue de ses compagnons.

CHAPITRE XI.III.

Des Repas et de l'Intempérance.

IMITEZ les Saints, qui prenoient toujours leur nourriture dans la crainte du heigheur. Souvènez-vous que Dieu est présent à vos repas, et qu'il vous observe. Pour prendre ses repas saintement, il faut trois choses : bénir la nourriture qu'on doit prendre ; manger et boire avec tempérance ; remercier Dieu.

I. Il faut dire la Bénédiction de la table : 1. Pour imiter le Sauveur, qui en prenant le pain dans la Cène, le bénit avec action de grâces. 2. Pour rendre la nourriture plus profitable. C'est en vain que vous mangez pour

soutenir votre santé, si Dieu ne donne sa bénédiction à votre nourriture. Il y a des personnes qui mangent peu et se portent bien ; d'autres mangent beaucoup et se portent mal. Dieu bénit les alimens des uns, et ne bénit pas de même les alimens des autres.

II. On doit prendre ses repas avec tempérance, et observer les règles suivantes. 1. Autant qu'on le peut, régler l'heure de ses repas, et ne pas manger à toute heure, selon les caprices et la fantaisie de son appétit. Les filles sur-tout ne doivent point s'accoutumer à rechercher, à manger des friandises, ni manger à la dérobée et en cachette. Une fille sujette à sa bouche sera bientôt sujette à d'autres vices. La gourmandise et la vanité sont deux écueils du sexe.

2. Il ne faut pas rechercher la délicatesse, mais se contenter de ce qu'on nous présente. S'il n'est pas de notre goût, souvenons-nous du fiel que J. C. goûta sur la Croix, et faisons à ce Dieu pénitent le sacrifice de notre sensualité.

3. Il ne faut pas trop manger ; ce qui ne suffit pas à la gourmandise, peut suffire à la nécessité. L'excès dans la nourriture affoiblit les forces du corps et celles de l'esprit ; ce qui a fait dire à un ancien, *que la gourmandise en a fait plus mourir que la guerre.*

4. Il ne faut pas manger avec trop de précipitation et d'avidité. Cette voracité en mangeant est la marque d'une personne qui a peu

d'éducation, et qui est immortifiée. Il faut suspendre l'activité de son appétit, soit pour sa propre santé, soit pour augmenter le mérite de cette action.

III. Pendant le repas on doit s'occuper à de saintes pensées, et ne pas oublier l'âme en nourrissant le corps. 1. Il faut de temps en temps élever son cœur à Dieu et se priver de quelque chose par mortification. Si vous avez de quoi vous rassasier, pensez que vous ne l'avez pas mérité, et qu'il y a beaucoup de gens plus sages que vous qui n'ont pas le nécessaire.

2. Faites part à quelque pauvre voisin, ou à quelque malade, du superflu de votre table; à l'exemple du Roi Saint Louis, qui faisoit tous les jours ôter quelque mets de sa table pour l'envoyer aux pauvres.

3. Si vous avez peu, et si vous n'avez pas de quoi vous rassasier, il faut considérer que devant Dieu vous ne méritez que le peu qu'il vous donne, ou plutôt que vous ne méritez rien, et qu'après avoir péché, vous ne méritez que des châtimens.

4. Souvenez-vous dans vos repas du jeûne du Fils de Dieu, qui passa quarante jours et quarante nuits dans le désert sans aucune nourriture, et qui souffrit une cruelle faim pour votre amour. Souvenez-vous de tant de Serviteurs de Dieu et de Servantes de J. C. qui sont d'une santé plus délicate que vous, et qui passent néanmoins leur vie dans le jeûne et la

penitence. Souvenez-vous de tant de Saint et de tant d'hommes illustres, riches et puissans, qui ont quitté leurs biens et les délices de la vie, et passé leurs jours dans l'abstinence et l'austérité. Souvenez-vous que votre corps est un ennemi qui ne faut point flatter ; et que si vous lui accédez tout ce qu'il demande, il vous perdra. Enfin, si vous êtes pauvre, faites au moins de nécessité vertu ; rendez votre abstinence méritoire en la rendant volontaire, et souffrez votre indigence dans un esprit de pénitence. Telles sont les pensées dont on peut s'occuper dans ses repas.

IV. Lorsque vous mangez en compagnie ou en festin chez autrui, observez ces trois avis que le saint-Esprit vous donne dans le 31^e Chapitre de l'Ecclésiastique ; 1. *Ne témoignez pas de l'empressement et de la joie, en voyant la bonne chère.* 2. *Mangez et buvez avec modération, sans précipitation et sans avidité, crainte de vous rendre odieux.* 3. *Cessez à bonne heure, et retirez-vous des premiers, pour faire connoître que vous avez de l'éducation et de l'honneur.* Evitez la médisance dans ces compagnies. S'il y a quelque médisant ou mauvais plaisant, faites-le taire, si vous en avez l'autorité ; au moins ne l'écoutez pas, ou retirez-vous si la bienséance le demande.

Si vous donnez à manger à autrui chez vous, à vos parens, ou à vos amis, suivez ces règles.

1. Ne le faites pas souvent ; parce que ce le est une débauche, plutôt qu'une sainte soci-

2. N'y faites pas trop de dépenses ; parce que ce seroit orgueil ou vanité. 3. Ne forcez personne à boire ou à manger ; parce que ce seroit indiscretion, intempérance et péché. 4. N'y employez jamais le temps des Offices, et ne restez pas long-temps à la table ; parce que ce seroit un scandale. 5. Enfin n'invitez pas à votre table des débauchés ; parce que vous vous perdriez avec eux.

V. Prenez garde, (on ne peut trop le répéter,) ne vous adonnez pas au vin. Ecoutez ces paroles du Saint-Esprit : *Le vin pris sans modération, abrège la vie du corps, ne cause que del'amertume dans l'ame, irrite le cœur ; il est la ruine de l'homme, et fait apostasier les sages.* C'est-à-dire que quand on prend habituellement du vin sans modération, on perd son honneur et ses biens, on perd la foi et la crainte de Dieu, on perd la grace, on perd le Ciel, on perd son ame, on perd son Dieu. Il faut être bien aveugle et bien endurci, si on n'est pas touché de ces vérités.

Jeunes-gens, il vous est facile de ne pas prendre l'habitude de l'ivrognerie ; mais si vous contractez cette habitude honteuse, elle devendra, par votre malice, un mal presque sans remède. On peut dire qu'un ivrogne a déjà un pied dans l'Enfer. Il peut se convertir ; mais, par sa malice, il ne le voudra pas. J. C. n'a point de plus grands ennemis que les ivrognes ; parce qu'un ivrogne est capable des plus grands crimes, et a ordinairement tous les vices.

Veillez sur vous, mon fils. Rien de plus dangereux que de s'accoutumer à de petits excès de vin ; insensiblement on en prend l'habitude, et souvent il arrive qu'on est ivrogne et scandaleux, sans savoir qu'on est tel. Remarquez qu'il y a beaucoup de différence entre l'ivresse et l'ivrognerie : on peut être ivre par accident, sans être ivrogne. Le saint homme Loth tomba une fois par surprise dans l'ivresse, sans qu'il fût ivrogne.

Si vous aimez à boire long-temps et beaucoup ; si vous êtes fort et puissant à la table ; si vous dépensez votre nécessaire à la table et au vin ; si vous y employez souvent le temps qui doit être destiné au travail ; si vous fréquentez habituellement les tavernes et les cabarets du lieu de votre domicile ; si vous buvez fréquemment avec ceux qui n'ont rien à faire qu'à boire et à manger ; vous êtes dans la classe des ivrognes, et vous êtes dans un état bien dangereux.

Ne regardez pas la fréquentation des tavernes de votre lieu ou de votre voisinage, comme une chose indifférente. Quand vous fréquentez habituellement le cabaret du lieu de votre résidence, vous faites un péché qui renferme plusieurs circonstances aggravantes : vous désobéissez à vos parens qui vous le défendent, et qui en gémissent ; vous désobéissez à vos Pasteurs et à l'Eglise qui vous le défendent ; vous désobéissez à Dieu qui vous le défend, parce que Dieu vous défend l'occasion prochaine du pé-

ché et la désobéissance à vos Supérieurs. Combien de péchés à la fois, sans compter le scandale que vous donnez à votre famille et au public; sans compter l'injustice que vous faites d'employer à boire ce que vous devez aux pauvres, à vos créanciers, à l'entretien de votre famille, à l'entretien de vos père et mère, &c.

VI. Les personnes du sexe doivent craindre de s'accoutumer au vin. Il leur est plus pernicieux qu'elles ne pensent, parce que, dit Saint Thomas, il irrite leurs passions. Une fille ou une veuve qui s'adonne au vin, perd sa réputation, sa fortune et son ame. Une femme sujette à ce vice, se perd elle-même, déshonore sa famille, rend son époux malheureux et le ruine.

Les personnes du sexe adonnées à l'intempérance, sont dans un état bien déplorable, puisqu'elles ont la malice de déguiser ce vice dans leurs confessions, de vivre dans le sacrilège, et de rester ainsi dans un danger prochain de damnation. Leur aveuglement est si profond qu'elles ne voient point et ne veulent point voir le malheureux état de leur conscience. Leur malheur est bien grand; mais il n'est pas sans remède. Pour sortir de cet état, il faut absolument qu'elles déclarent à un Confesseur toutes leurs foiblesses, et toutes les suites dans lesquelles le vin les a entraînés. Le Confesseur aura pitié d'elles; mais il est nécessaire qu'elles suivent exactement ses avis. Une des plus dan-

gereuses et des plus ordinaires tentations du démon, c'est de leur faire croire que le vin est nécessaire à leur santé.

VII. Après le repas, n'oubliez jamais de rendre grâces à Dieu de ses bienfaits. Vous ferez mauvais gré à un pauvre, s'il ne vous remercie pas d'une aumône que vous lui devez ; pourquoi donc ne remerciez-vous pas le Seigneur de la nourriture qu'il vous donne si libéralement, sans vous la devoir ? Profitez de la nourriture pour servir le Seigneur et pour travailler, et n'employez pas les forces que Dieu vous donne à l'offenser.

EXEMPLE.

L'exemple suivant vous apprendra la différence qu'il y a, au lit de la mort, entre un riche qui est nourri dans la mollesse et la bonne chère, et les pauvres qui vivent dans l'indigence.

L'Évangile dit, qu'un homme riche faisoit tous les jours grande chère, tandis que les pauvres mouraient de faim. Il y avoit auprès de sa maison un pauvre voisin, homme de bien, nommé *Lazare*, si pauvre et abandonné, qu'il eût été content, non pas d'avoir les restes de ce riche, mais seulement les miettes qui tombent de sa table : foible secours qui lui fut refusé. Sa misère ne toucha point le cœur du riche, qui ne fit donner aucune assistance à ce pauvre malheureux. Ce riche enfin mourut au milieu de ses délices, et fut dans le moment enlevé dans l'Enfer. *Lazare* mourut aussi, et

fu
ri
za
st
en
ge
da
lan
lui
" t
" t
" c
" j
" d
" s
fin
pla

(
plus
por
Sain
Cyr
que
lieu
d'at
à u
viol
pour
et m
voul

fut porté au Ciel dans le sein d'Abraham. Le riche, au milieu des feux, vit la gloire de Lazare au Ciel dans le sein d'Abraham. *Ab !* s'écria-t-il, *Père Abraham, ayez pitié de moi : envoyez-moi Lazare pour me donner quelque soulagement ; dites-lui de tremper seulement son doigt dans l'eau, et d'en laisser tomber une goutte sur ma langue ; car je brûle dans ces flammes.* Abraham lui répondit : " Souviens-toi que pendant ta vie " tu as vécu dans les plaisirs et dans la bonne " chère, et que Lazare au contraire a vécu " dans les maux, dans la patience et le jeûne : " il est donc juste que Lazare soit maintenant " dans les plaisirs et les consolations, et que tu " sois à présent dans les tourmens." Voilà la fin des sensuels, et des gens de table et de plaisirs.

AUTRE EXEMPLE.

On ne peut rien voir de plus tragique et de plus efficace, pour faire voir jusqu'où le vin peut porter un homme, que l'exemple que rapporte Saint Augustin, d'un jeune homme nommé Cyrille. Ce jeune homme, accoutumé à fréquenter le cabaret, retournant un jour de ce lieu de débauche plein de vin, eut l'impudence d'attaquer sa mère qui étoit enceinte, la sollicita à un crime honteux et voulut même lui faire violence. Cette femme fit des efforts si violens pour se défendre, qu'elle fit une fausse couche, et mit bas son fruit. Ce malheureux ivrogne voulut encore attenter à la pudeur d'une de ses

sœurs, qui aima mieux se laisser poignarder par cet indigne frère, que de consentir à un tel crime. Le père, étant accouru au bruit, ce fils enragé trempa ses mains dans le sang de celui de qui il avoit reçu la vie, et l'égo gea. Il poignarda encore une de ses sœurs, qui voulut prendre la défense de son père. O Ciel! que d'horreurs et de crimes!

Saint Augustin, qui avoit déjà prêché deux fois ce jour-là, ayant appris cette triste nouvelle, assembla une troisième fois le peuple, et monta en chaire, pour leur faire part des crimes que venoit de commettre le détestable Cyrille, et pour donner à ce peuple toute l'horreur que mérite l'ivrognerie, par les horribles attentats auxquels elle peut entraîner l'homme. Tout le monde en effet poussa des soupirs et des cris lamentables, fondant en larmes, lorsqu'on entendit le récit de ces tragiques aventures. Apprenez ici de quoi un ivrogne est capable, et quoique la débauche ne vous ait jamais entraîné dans des crimes aussi grands que ceux de Cyrille, comprenez du moins combien le vin est dangereux, puisqu'il peut porter un Chrétien à des crimes si exécrables.

AUTRE EXEMPLE.

L'exemple suivant servira tout à la fois d'instruction aux jeunes filles qui ont de l'attrait pour le vin, et de modèle aux femmes qui ont des maris ivrognes.

Sainte Monique, mère de Saint Augustin, fait

lit à se perdre par le vin dès sa plus tendre jeunesse. A l'âge d'environ douze ans, elle eut la curiosité d'en goûter par sentimentalité ; souvent même elle épioit le moment pour en prendre en secret. La servante y prit garde, et lui ayant reproché cette honteuse gourmandise, la petite Monique en eut tant de confusion, qu'elle en pleura long-temps. Elle s'en confessa, (ce qu'elle n'avoit pas encore osé faire,) et jamais elle ne retomba en pareil e faute ; elle vécut ensuite dans une vertu exemplaire, et devint une grande Sainte.

Elle épousa un homme qui étoit un débauché, et dont elle eut un fils, qui fut aussi débauché que son père. Elle souffrit avec douceur et avec patience les duretés de son mari, et apprenoit à ses amies, qui avoient des maris débauchés, à souffrir et à prier pour eux. Elle pleura long-temps les péchés de son époux et de son fils ; et après dix-sept années de larmes, de pénitence et de prières, elle les convertit tous deux.

Apprenez de ces avis et de ces exemples :

1. Que les jeunes gens ne doivent pas s'abandonner au vin, ni être sujets à leur bouche ; autrement ils risquent à se perdre.
2. Qu'un ivrogne est un pécheur bien malheureux, parce qu'il est aveugle et ne se connoit pas, et parce qu'il est volontairement incorrigible, en méprisant tous les avis qu'on lui donne.
3. Que ce n'est pas par les reproches et par

les querelles qu'une femme convertira un mari ivrogne, mais par le silence, la patience et la prière, à l'exemple de Sainte Monique.

4. Que dans tous vos repas, Dieu vous regarde et vous observe. et que vous devez les prendre avec respect dans la crainte du Seigneur.

CHAPITRE XLIV.

Des Veillées et Assemblées nocturnes; des Spectacles, des Promenades, &c.

1. **L**E Saint-Esprit nous avertit que c'est lui qui pèche, aime les ténèbres, et fuit la lumière, parce que les ténèbres sont plus favorables aux desseins du démon. C'est pour cela que les assemblées et les entrevues de différents sexes, qui se font la nuit, sont les plus pernicieuses à la jeunesse.

Lorsque ces assemblées se font en public, la licence, les discours libres, et souvent l'impudence y règnent avec plus de scandale. Lorsque ces entrevues se font en secret, les attaches et les amitiés criminelles s'y forment bien plus fortement; les familiarités indécentes, les gestes dissolus, les paroles lascives, les airs passionnés, en sont les suites ordinaires; de sorte qu'un jeune homme ou une jeune fille n'en sortent presque jamais aussi innocens qu'ils y sont entrés.

Jeunes gens, si vous craignez Dieu, vous éviterez avec prudence ces sortes d'entrevues, ces veillées nocturnes, ces assemblées des deux

sexes. Tandis que vous serez avec les personnes de votre famille, sous les yeux de votre père, de votre mère, ou de vos maîtres, vous serez en assurance; mais si vous sortez pour aller à quelque rendez-vous, ou dans les veillées, l'ennemi vous y surprendra. C'est dans ces occasions que les jeunes gens perdent ordinairement la crainte de Dieu, et que leur pudeur s'affoiblit. Un jeune homme qui prend l'habitude d'aller dans ces sortes de compagnies, se trouvera bientôt étrangement changé, il deviendra mutin, indocile, indévoit, dissolu. Une fille de même, quelque vertueuse qu'elle paroisse; si elle fréquente ces veillées, sera bientôt sans respect pour ses père et mère, arrogante, babilarde, capricieuse, entêtée de ses vanités, sans pudeur et sans modestie. Voilà l'effet ordinaire des entrevues nocturnes, sans compter les péchés et les desirs dont le cœur y est souvant souillé.

Les pères et les mères ne doivent donc point souffrir ces entrevues de différent sexe dans leurs maisons, ni permettre à leurs enfans d'y aller. Dès qu'ils s'aperçoivent que leurs enfans ont coutume de s'échapper le soir, et qu'ils sont affectionnés à ces veillées, ils doivent s'en défier, et les empêcher de s'y trouver. Si les pères et mères négligent ce point de leur devoir, ils en répondront à Dieu.

Il faut dire à peu près la même chose des promenades avec les personnes de différent sexe, et seul à seule. Saint Jérôme, à qui Dieu avoit

donné tant de lumières, défendoit aux mères de laisser voir à leurs filles de jeunes hommes ajustés et enjoués, et de leur laisser parler ou sourire, crainte qu'en conversant familièrement avec eux, leurs cœurs innocens ne prissent des impressions dangereuses. Ce saint Docteur ne craint point de traiter d'ignorans ceux qui trouveront à redire à cette morale.

Sur ce principe, ce grand Saint eût-il permis à une fille Chrétienne de se promener le jour ou la nuit, en secret ou en public, avec un jeune homme qui la cajole, et à qui elle permet des libertés familières, et des parolies de tendresse, qui ne tendent qu'à ébranler et à souiller le cœur ? Qu'eût-il pensé de ces indignes mères, qui voient de tels abus dans leurs enfans, qui les souffrent, qui les approuvent ? Peuvent-elles ignorer que toutes les pensées, les regards et les desirs qui souillent l'esprit et le cœur des jeunes gens dans ces occasions, retombent sur la conscience des pères, des mères et des maîtres qui les permettent ? Pour ce qui est des Confesseurs et des Pasteurs qui ne disent rien sur de semblables désordres, comment se justifieront-ils devant Dieu ?

Dire que c'est la coutume dans les Villes de donner le bras et de se promener ainsi avec des personnes de différent sexe, c'est alléguer l'usage du monde, dont les maximes et les coutumes ne sont pas conformes à l'esprit de J. C. Saint Paul, de sa part, ne dit-il pas : *Ne vous conformez pas aux coutumes du siècle ?*

Dire qu'on n'a ni mauvaise pensée, ni mauvaise intention dans ces sortes de promenades, c'est une excuse dont se servent ordinairement ceux-là même qui ont le cœur le plus gâté, et qui souvent ne sont remplis que d'idées impures, sans y faire réflexion et sans les connoître.

Mais quand vous n'auriez ni pensées, ni tentations, vous ne savez pas ce qui se passe dans l'esprit et dans le cœur de la personne qui est avec vous, dont les pensées, si vous en êtes l'occasion par votre faute, peuvent souiller votre ame. Je veux supposer même que vous n'avez, de part et d'autre, aucune tentation ; ne vous exposez-vous pas à en avoir, et n'est-ce pas un péché que de s'exposer par sa faute à la tentation, en aimant le danger, ou en demeurant dans l'occasion du péché ? Un jeune homme qui a la crainte de Dieu, une fille qui a soiu de son âme, ne se trouvent dans ces sortes d'occasions qu'avec de grandes précautions, et avec répugnance.

III. Que dirons-nous des Comédies et les Spectacles ? Tout ce qu'on peut en dire ici, c'est que ces sortes de divertissemens sont condamnés par l'Eglise, par les Livres saints, par les maximes des saints Pères, et par la Doctrine de J. C., qui ne nous prêchent que la mortification, l'assiduité au travail, la prière, l'amour des choses de Dieu, et le détachement des vanités du monde. Or, y a-t-il un lieu où l'esprit soit plus dissipé, le cœur plus dangereusement

ébranlé, où l'on perde plus le goût de la prière, des choses de Dieu et du travail, que dans les Spectacles et les Comédies ? Ne sont-ce pas là les pompes du monde, auxquelles nous avons renoncé par le Baptême ? N'est-il pas honteux à des Chrétiens qui adorent un Dieu pénitent et crucifié, de se livrer à des divertissemens que les plus sages païens ont condamnés, comme indignés d'un esprit raisonnable ?

Quant aux danses et aux bals, nous ne répéterons pas ce que nous en avons dit ci-devant au Chapitre XI. de ce Livre : nous ajouterons seulement : 1. que la danse entre personnes de différent sexe, est dangereuse par ses circonstances ; qu'elle est souvent criminelle par les péchés de l'esprit et du cœur, et par les actions extérieures qui s'y commettent.

2. Que ceux qui approuvent la danse, ou n'en connoissent pas le danger ou le mal, ou ne savent pas leur religion. Dieu la défend, lorsqu'il nous dit par la bouche du sage : *Ne fréquentez pas une danseuse, et gardez-vous bien de prêter l'oreille à ses paroles et à sa voix, crainte de périr par ses attrait.*

3. Que Saint Augustin a dit : *Qu'il y auroit moins de mal de labourer la terre les saints jours de Fêtes, que d'aller à la danse ;* et Cicéron, le plus savant des Orateurs Romains, tout Païen qu'il étoit, a dit : *Que personne ne va à la danse, qu'il ne soit fou ou ivre.*

VI. Vous direz peut-être, que toutes ces

choses sont selon l'usage du monde. Je réponds:

1. Qu'il est vrai, et que c'est pour cela qu'il y a tant de jeunes gens qui n'ont ni modestie, ni retenue, et que tant d'autres, sous l'apparence d'honnêtes gens, ont un cœur souillé devant Dieu ; parce qu'en vivant selon l'esprit du monde, ils ne vivent pas selon l'esprit de Dieu.

2. Que l'usage et les coutumes du monde ne vous justifient pas ; plus vous les suivez, plus vous exposez votre salut. J. C. vous avertit, que la foule et le grand nombre suivent le chemin de la perdition : vous exposez donc votre ame, si vous suivez l'exemple de la foule. C'est pour cette raison que J. C. a maudit le monde, parce qu'on n'y voit que scandale, concupiscence de la chair, concupiscence des yeux, et orgueil de la vie. Vous vous êtes donc trompé, si vous avez cru qu'il étoit permis de faire tout ce que vous voyez faire dans le monde. Celui, dit le Saint-Esprit, qui aime le monde, c'est-à-dire, tous les usages et les coutumes du monde, devient l'ennemi de Dieu. A qui aimez-vous mieux plaire, à Dieu ou au monde ? A Dieu qui veut vous sauver, ou au monde qui vous perd ?

Si vous dites qu'il faut quelques divertissemens aux jeunes gens, j'en conviens ; mais il leur faut des divertissemens honnêtes et innocens, et non pas des divertissemens dangereux. Réjouissez-vous, dit Saint Paul, mais réjouissez-vous dans le Seigneur : qu'on voie toujours en vous de la modestie, parce que le Seigneur est présent.

Imitez les personnes sages, qui savent se divertir agréablement, et toujours innocemment. Comment pouvez-vous trouver du plaisir dans un divertissement et dans une compagnie, où votre esprit, votre cœur et votre ame sont souillés, et où vous êtes toujours dans le danger d'offenser Dieu ?

Pour conclusion, que vos divertissemens soient courts ; si le divertissement vous sert d'occupation, il vous rend coupable. Que vos divertissemens soient saints, sans danger pour vous et sans scandale pour les autres.

EXEMPLE.

On ne connoît souvent le danger qu'il y a de fréquenter les veillées et les assemblées de différent sexe, que lorsque le mal est devenu presque incurable. Un père en fit une triste expérience dans la personne de son fils. Ce fils nommé Maurice, âgé de 18 ans, étoit tendrement aimé de son père, parce qu'il étoit sage et appliqué à son devoir. Il ne prenoit ses récréations que dans sa famille, ou avec des compagnons vertueux, du consentement de son père et de sa mère. Son père, lui ayant dit un jour, qu'il lui permettoit d'aller se récréer chez le voisin, où il y avait un bal et une danse : *Mon cher père, répondit Maurice, je n'ai point de plus agréable récréation que d'être en votre compagnie : Eh bien ! mon fils, lui dit le père, nous irons donc ensemble y veiller ce soir.*

Le père le conduisit une seconde et une troisième fois dans ces sortes de compagnies ; Maurice y prit du goût, commença à les aimer, s'occupoit même l'esprit des choses qu'il y avoit entendues, et n'étoit plus si appliqué à son devoir. Il prit dans ces veillées de l'attache pour une fille qui ne lui convenoit pas. Le père s'en aperçut, et lui défendit de plus retourner à la veillée. Mais l'inclination de Maurice l'emportant sur le respect qu'il devoit à son père, il ne laissoit pas d'y aller tous les soirs.

L'intrigue de Maurice avec cette fille éclata : on en parla même d'une manière très-dangereuse à sa réputation, et le père en eut des reproches de la part des voisins : *Eh bien ! mon mari, lui dit-elle, vous voyez le fruit de vos complaisances pour votre fils : je me suis toujours opposée à ces sortes de compagnies et de veillées ; je m'en décharge devant Dieu, c'est votre affaire.* J'ai tort, répondit le père, je devois suivre vos avis ; c'est par ma faute que mon fils commence à devenir un libertin, je vais y mettre ordre. Il fit venir Maurice, il lui défendit de nouveau d'aller désormais veiller, ni auprès de cette fille, ni ailleurs. Ce fils lui répondit avec hardiesse qu'il continueroit d'y aller, qu'il ne faisoit aucun mal, qu'il avoit assez d'âge pour se conduire. Le père, qui ne s'attendoit pas à une réponse si insolente, châtia sur-le-champ son fils. Correction inutile, parce que le père s'y prenoit trop tard.

A peine Maurice eut-il reçu la correction de son père, qu'il sortit et s'engagea dans la cavalerie. Quelques mois après, il finit sa vie par une mort tragique, ayant été tué et écrasé sous les pieds de son cheval.

Réfléchissez sur cet exemple, jeunes gens : Maurice est sage, tandis qu'il obéit à son père et qu'il reste à la maison : Maurice se dérègle et se perd, dès qu'il fréquente les compagnies dangereuses et les veillées. Profitez vous-mêmes de cet exemple, pères et mères ; plus vos enfans et vos domestiques ont d'attraits pour la compagnie, d'inclination pour sortir, plus vous devez les retenir et veiller sur eux. Craignez que la trop grande liberté que vous leur donnez, ne les perde, et n'attire sur eux et sur vous les châtimens de Dieu.

CHAPITRE XLV.

Avis à la jeunesse, au sujet des Gens de Guerre, et de ce qui concerne la profession des Armes.

1. **L**ES Gens de Guerre, Officiers et Soldats, destinés par leur emploi à veiller à notre garde et à notre sûreté, sont véritablement dignes de nos respects, de notre estime et de notre reconnoissance. Quelles obligations ne leur avons-nous pas, puisqu'ils sont toujours prêts d'exposer leur vie pour le soutien de l'Etat et pour la défense de la Religion ? En les considérant sous ce point de vue, nous devons les regarder comme des personnes qui nous

rendent les services les plus importans, les aimer et leur rendre service.

On doit un respect plus singulier aux Gens de guerre dont les mœurs et la conduite sont réglées selon Dieu. On ne peut disconvenir, que dans la profession des armes, il est difficile de se sauver; qu'il y a de fréquentes occasions de se pervertir, et de grands obstacles à la sainteté. Mais aussi on doit rendre cette justice aux militaires, que s'il y a parmi eux de grands scélérats sans Religion, et grand nombre de libertins qui se livrent à des désordres crians, il y en a aussi plusieurs qui ont de grands sentimens de Religion, et qui vivent en véritables Chrétiens.

Autant qu'on doit estimer un Officier ou un Soldat qui servent Dieu en servant leur Prince, autant doit-on avoir horreur de la conduite et de la fréquentation de ceux dont la vie est déréglée. Un jeune homme doit donc éviter la société et la compagnie d'un Soldat qui vit dans le désordre et dans le libertinage, de même que la société de tout autre libertin.

Quant aux Soldats dont la conduite est régulière et Chrétienne, il faut faire attention que leurs occupations et leurs emplois étant différens, on doit craindre de les détourner de leurs exercices, et les fréquenter selon qu'ils bien-séance et le service du Roi l'exigent.

Il est bien important de donner des avis salutaires aux personnes du sexe. Oh ! qu'elles sont à plaindre dans les lieux où il y a des

de guerre déréglés ! Il n'est point d'artifice qu'un homme de guerre, s'il est voluptueux et passionné, n'emploie pour gagner, pour surprendre et pour séduire une fille.

Celle qui veut conserver sa réputation et la pudeur, ne doit point ajouter foi à leurs belles paroles, ni craindre leurs menaces.

Les pères et mères doivent ici une attention singulière sur leurs filles. Aussitôt qu'une personne du sexe a été assez volage pour écouter une seule fois avec complaisance un homme de guerre amoureux et passionné, on peut dire qu'elle est perdue. Que doit-on penser de celles qui ont de fréquens et libres entretiens avec eux ; et que penser des mères aveugles qui le souffrent à leurs filles ? Une femme, une Dame se croiroient coupables de permettre à leurs servantes des entrevues et des promenades avec un Soldat, tandis qu'elles permettent peut-être à leur fille de s'entretenir, de se promener ou de jouer avec un homme de guerre.

III. Au reste, si l'on doit respecter les Gens de guerre, ils nous permettront de leur dire, qu'ils doivent aussi eux-mêmes se rendre respectables. Quoi de plus misérable, de plus bas, que de voir des Soldats et des Officiers qui se piquent de bravoure et de grandeur d'âme, prendre des manières efféminées et dégrader la noblesse de leur profession, en solâtrant avec le sexe ? Est-ce donc en jouant, en s'amusant avec une fille, en cajolant une femme, qu'on

apprend l'Art militaire ? Des hommes élevés par la mollesse, par la débauche, par l'oisiveté, ne sont guères propres à vaincre l'ennemi.

Les Gens de guerre doivent se souvenir que le Dieu des armées ne laisse pas le vice impuni : que les impudicités, les blasphèmes, et les autres crimes qui se commettent dans la profession des armes, attirent tôt ou tard de grands malheurs sur les armées et sur les royaumes ; et qu'au contraire, Dieu bénit les entreprises et les armes de ceux qui vivent dans sa crainte. Tandis que les Juifs étoient fidèles à Dieu, ils étoient victorieux et triomphoient de tous leurs ennemis ; mais avoient-ils commis certains crimes, ils étoient défaits. Dans les premiers siècles du Christianisme, les Empereurs n'avoient point de Troupes plus guerrières et plus invincibles que les Légions Chrétiennes, parce que dans ces heureux temps les Soldats Chrétiens vivoient saintement.

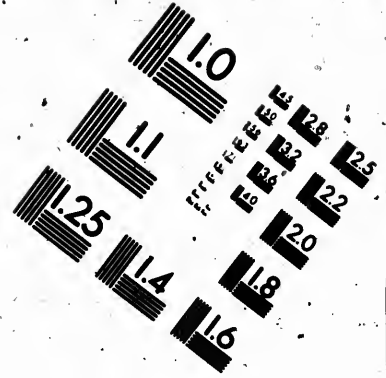
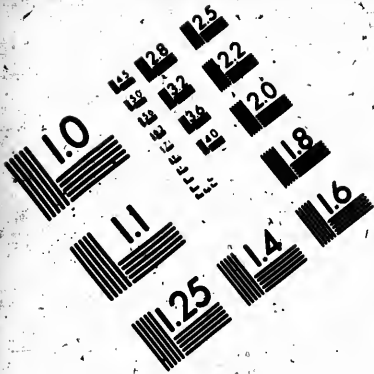
La Guerre, dit-on, est une école de tous les vices : mais elle n'est l'école du vice et du libertinage que pour les libertins. Des milliers de Chrétiens se sont sanctifiés dans la profession des armes : tels sont les Maurice, les Géréon, les Victor, les Soldats de la Légion Thébaine, et une infinité d'autres Guerriers, qui ont porté la sainteté et la vertu jusqu'à sceller leur Foi de leur sang par le martyre. Il n'y a point de plus mauvais Soldat, qui soit plus lâche, plus haï et plus méprisé, qu'un méchant Chrétien. Il n'y



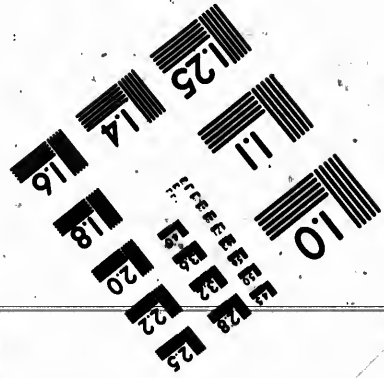
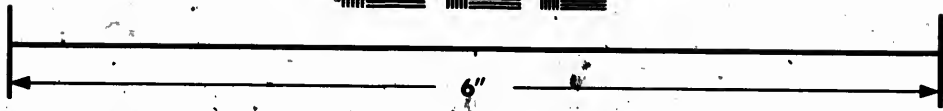
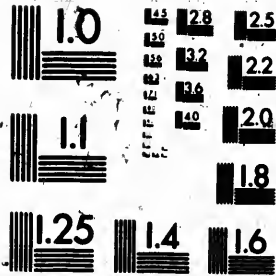








**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.8
20
22
25

10

a point au contraire de Soldat plus aimé de ses Officiers, plus respecté de ses camarades, plus fidèle à son Prince, et meilleur Guerrier, que celui qui est vertueux et fidèle à Dieu. Un Soldat qui craint Dieu, ne craint ni les combats, ni les dangers, ni la mort.

CHAPITRE XLVI.

Avis importants aux Ecoliers et aux Etudians.

LES vérités et les maximes qui sont contenues dans ce livre peuvent suffire à un Ecolier pour régler chrétiennement sa conduite. Nous ajouterons dans ce Chapitre quelques avis particuliers, pour lui apprendre à se sanctifier dans ses études.

1. Les premiers devoirs qu'un Ecolier doit avoir à cœur, sont les devoirs envers Dieu, qu'il doit particulièrement craindre, invoquer et servir dans sa jeunesse, regardant Dieu comme son premier Maître, comme le père des lumières, comme le principe et la fin de ses études. Si la carrière des sciences paroît dans les commencemens épineuse à un jeune homme, il ne doit pas se rebuter des difficultés qui l'arrêtent. Qu'il implore souvent le secours de l'Esprit-Saint, avec une vive confiance, parce que Dieu ne manque jamais d'aider et d'éclairer un écolier qui vit dans sa crainte, et qui a soin de purifier ses intentions, en lui consacrant son étude.

L'amour qu'un Etudiant doit avoir pour Dieu doit l'engager à élever souvent son cœur vers lui

et à s'approcher fréquemment des Sacremens, soit pour conserver l'innocence de son ame et se préserver du péché, soit pour se mettre en état de répondre aux desseins que Dieu a sur lui.

Pour témoigner son amour et son zèle à Jésus-Christ, il entendra, s'il le peut, tous les jours la sainte Messe; mais qu'il se garde bien d'être dissipé dans le lieu saint, d'imiter les impies, comme certains jeunes étourdis, qui, sans respect pour la majesté de Dieu, sont à l'Eglise comme sur une place publique. C'est un mauvais présage pour l'avenir, lorsqu'un Ecolier est dans sa jeunesse sans dévotion et sans piété. Qu'un jeune homme est louable, allant en classe et en retournant, de prendre quelques momens pour aller adorer Jésus-Christ, et lui demander ses lumières, ou d'aller devant une image de la sainte Vierge pour implorer son secours ! Que de graces n'obtiendra-t-il pas du Ciel, s'il continue dans cette pratique ! C'est aux pieds de Jésus-Christ que les plus saints Docteurs et les grands Maîtres des sciences, ont puisé leurs lumières et leur profonde éducation.

II. Le second devoir d'un écolier qu'on destine aux sciences, c'est une tendre reconnoissance envers ses parens; reconnoissance qui doit le porter à répondre au zèle qu'ils ont pour son avancement. Combien noire est l'ingratitude d'un Ecolier qui perd son temps et néglige de seconder les pieux desseins d'un père et d'une mère qui s'incommodent, qui l'entretiennent à

la ville, qui payent des maîtres pour lui procurer l'éducation et un établissement convenable ! Quel sujet de chagrins pour des parens, après s'être épuisés pour un enfant, et avoir incommodé leur famille, de voir que tant de dépenses ont abouti à faire un ignorant, un fainéant et un libertin ! Une telle conduite dans un jeune homme, lui attirera tôt ou tard les châtimens de Dieu. Comment réparera-t-il d'ailleurs les dommages et le tort qu'il a faits à sa famille ?

III. Le troisième devoir d'un Ecolier, c'est le respect, l'amour et l'obéissance qu'il doit à ses Maîtres et à ses Régens. 1. Le respect qu'on doit à ceux qui nous enseignent, ne permet pas qu'on les raille et qu'on les tourne en ridicule. C'est même manquer d'éducation que de faire des plaisanteries sur leur compte ; et de manquer de vertu, que de mépriser leurs avertissemens. 2. Si un Maître doit aimer tendrement ses Ecoliers, et les regarder comme ses enfans, un Ecolier doit réciproquement aimer son Maître, et le regarder comme son père ; il ne doit donc point le contrister, il doit même avoir confiance en son Maître, lui exposer ses doutes, lui demander sans crainte l'explication de ce qu'il ne peut comprendre. La crainte de Dieu doit inspirer à un Ecolier la soumission : quand il résiste à un Maître qui se sert avec modération de l'autorité qu'il a sur lui, *il résiste à Dieu même*, et il pèche. Qu'il reçoive les avis de son Maître avec docilité, et ses corrections avec

patience ; c'est à lui-même que l'Ecolier doit s'en prendre, si le maître le traite avec sévérité. C'est une bassesse de cœur dans un jeune homme, et c'est vouloir croupir dans ses vices, que de se plaindre à ses parens, lorsqu'il a été justement corrigé ; les parens eux-mêmes ne doivent pas écouter de telles plaintes, et doivent se garder de jamais soutenir un enfant contre son Maître. Un Maître prudent n'est sévère qu'envers ceux qui sont paresseux, indociles et vicieux. On doit présumer que les Maîtres et les Régens sont assez raisonnables pour ménager la foiblesse d'un enfant, pour ne rien exiger au-delà de sa portée, et pour le corriger avec discrétion et charité.

IV. Le quatrième devoir d'un Etudiant, est un esprit d'honnêteté, de paix et de charité envers les autres Ecoliers, sur-tout envers ceux de sa classe. Qu'il évite les piquantes railleries qui peuvent faire peine aux autres, les injures, les bouffonneries, les polissonneries, qui sont la marque d'un enfant mal élevé. Il doit par là même raison prendre garde de ne jamais suivre l'exemple de ceux qui ne font que folâtrer, que s'amuser à des badinages indécens et à contre-temps. Un Ecolier qui par ses folâtres amusemens, ou par ses railleries, distrait un Maître, et empêche les autres d'écouter et de s'appliquer, fait-il réflexion qu'il pèche, que Dieu lui demandera compte du temps qu'il fait perdre aux autres, des inquiétudes qu'il cause à un maître ?

Qu'il est beau de voir des Ecoliers imiter le saint jeune homme Tobie, dont le Saint-Esprit a fait l'éloge, en disant : *Que dans sa jeunesse, il ne fit jamais rien de bas et de puéril !*

Un Etudiant qui a de la vertu, n'entre jamais dans les ligue, dans les partis et les disputes de ceux qui sont querelleurs, et se donne bien garde d'avoir aucun sentiment de mépris et d'antipathie contre ceux qui ne sont pas de la même contrée, ou du même pays, parce qu'il fait que devant Dieu nous sommes tous frères ; que tous les Chrétiens *sont enfans de Dieu et frères en Jésus-Christ* ; que par conséquent nous devons tous, comme dit Saint Paul, *nous prévenir mutuellement par des marques d'honnêteté*, et n'avoir les uns pour les autres *qu'un cœur et qu'une ame*. Ces petits airs de mépris, de fierté, d'arrogance, de bravade, de pétulance, d'effronterie, qu'on voit dans certains Ecoliers, sont le pronostic ordinaire d'un mauvais génie, et sont connoître qu'ils sont mal élevés et bien ignorans sur les devoirs et les maximes de la Religion.

Un Ecolier qui a de l'éducation et de la vertu, prend garde de ne jamais rien faire ou rien dire qui puisse faire peine aux autres ; il leur rend service, et a soin de ne se brouiller avec personne. Il ne s'avise pas d'accuser les fautes des autres, ni de faire aux maîtres des rapports sur leur compte. Quand un Maître lui donne la commission de prendre garde à certains Eco-

lie
av
pr
pe
un
on
sou
rai
pa
Di
de
U
con
leu
les
lou
scie
et l
con
sera
féro

E
à se
dev
qui
1
té,

liers, et de s'informer de leur conduite, il le fait avec prudence, avec modération, et dans un esprit de charité. Si les autres lui font quelque peine, qu'il le dissimule et qu'il ne dise rien ; une bagatelle a souvent de funestes effets, quand on la prend à cœur. Si on l'outrage, il doit le souffrir, le pardonner, se mettre au-dessus des railleries qu'en feront les libertins. Ce n'est pas une gloire de se venger, c'est même devant Dieu une bassesse. C'est au contraire une grandeur d'ame que de pardonner avec générosité. Un Ecolier qui fait que quelques-uns de ses condisciples sont brouillés, loin d'entrer dans leurs querelles, devrait par charité tâcher de les réconcilier. Ce seroit encore l'effet d'une louable charité d'aider ceux qui ont moins de science que lui, qui lui demandent son secours, et leur donner l'intelligence de ce qu'ils ne conçoivent pas. Un Ecolier qui suivra ces avis, sera aimé et respecté ; ses exemples de vertu feront impression sur l'esprit des autres.

CHAPITRE XLVII.

Devoirs d'un Ecolier envers soi-même.

EN remplissant ses devoirs envers les autres, un Ecolier ne doit pas oublier ce qu'il doit à soi-même. Ainsi, outre ce qui a été dit ci-devant, il doit s'exercer à la pratique des vertus qui lui sont nécessaires.

1. Qu'il ait un grand attrait pour la chasteté, et un ardent désir d'obtenir cette admirable

vertu. Il doit la demander tous les jours à Dieu, par l'intercession de la Saint Vierge, la singulière protectrice des ames chastes. Qu'il ait en horreur toute pensée impure, et que jamais il ne souille sa langue par l'obscénité des paroles libres. Etant seul ou avec d'autres, étant dans le lit ou au bain, qu'il se comporte toujours avec modestie, parce que le corps du Chrétien est le temple du Saint-Esprit. Que surtout il ne fasse jamais lui-même, et ne permette jamais à d'autres sur sa personne, une action indécente et contre la pudeur. *Vos corps*, dit St. Paul, *ne sont pas à vous, ils sont les membres de Jésus-Christ même.* Quel crime ne commettriez-vous pas en les profanant ? En cette matière, ce qui ne vous paroît être qu'une bagatelle, est souvent un crime énorme. Soyez donc chaste, et fuyez la société de ceux qui ne le sont pas. Un Ecolier qui fréquente un jeune homme qui n'est pas pur et chaste, ou qui demeure avec lui, doit quitter sa compagnie: il vaudroit mieux habiter parmi les couleuvres et les scorpions.

Il ne doit pas moins se tenir en garde contre les pièges que le démon peut lui tendre du côté des personnes de différent sexe. Que jamais il n'ait la honteuse foiblesse de se familiariser avec aucune, sur-tout avec celles chez qui il demeure. Moins il voit de dangers dans ces familiarités, plus c'est une marque qu'il a le cœur gâté. En un mot, qu'un Ecolier se souviene, que celui qui n'est pas chaste étant seul ou avec d'autres,

qu'un
fexe,
de se
rera c
que t
jeunes
gés !
traiter
server

II.
Ecolie
vous é
procur
travail
devant
dans
Dieu,
avez d
vous e
Dieu f
moign
miliez
lumièr
d'autre
vous.
inspire
vous cr
sans hu
ense le
entété
reur et

qu'un Ecolier qui prend l'habitude de cajoler le sexe, est perdu, ou qu'il est en danger prochain de se perdre. S'il ne se corrige, Dieu se retirera de lui, et l'aveuglera sur sa vocation. O que tous ces avis sont importans ! combien de jeunes gens se sont perdus pour les avoir négligés ! Lisez dans ce Livre les chapitres qui traitent de la chasteté et des moyens de conserver cette vertu.

II. L'humilité n'est pas moins nécessaire à un Ecolier pour se sanctifier dans ses études. Si vous étudiez par vanité, pour briller, pour vous procurer de l'estime, des applaudissemens, votre travail et votre étude seront sans récompense devant Dieu : n'ayez point d'autres intentions dans vos études, que de faire la volonté de Dieu, et de contribuer à sa gloire. Si vous avez des talens et de l'ouverture d'esprit, ne vous en prévalez pas ; vous les avez reçus de Dieu seul qui est le *Maître des sciences* : témoignez-lui votre reconnoissance, et vous humiliez de plus en plus, lui rendant grâces des lumières qu'il vous donne préféralement à d'autres qui en feroient un meilleur usage que vous. Prenez gardé que cette science ne vous inspire de la fierté et du mépris pour ceux que vous croyez moins savans que vous. *La science*, sans humilité, est un poison qui corrompt et qui *enfle le cœur* ; qui rend l'homme présomptueux, entêté et superbe, et qui conduit enfin à l'erreur et à l'hérésie.

Lorsque vous étudiez les hautes sciences, il est louable, pour acquérir la facilité de vous expliquer sur ces matières, de vous exercer à la dispute ; mais que ce soit avec modération, sans emportement, sans clameur, sans opiniâtreté ; vouloir l'emporter toujours sur les autres, c'est orgueil. Or souvenez-vous de cette maxime tirée des Livres Saints, que celui-là ne fait rien, qui ne fait pas céder et s'humilier. Il est vrai qu'on ne doit jamais céder à l'erreur et qu'on doit soutenir avec fermeté les points de Foi et les vérités décidées par l'Eglise ; mais on doit toujours les soutenir et les défendre avec humilité et modestie.

En parlant de l'humilité, il n'est pas hors de propos d'avertir que ce seroit manquer d'humilité, que ce seroit même une sorte de vanité, si un Ecolier qui est de meilleure famille, ou qui a des parens plus riches, s'oubloit jusqu'à médaigner ceux qui sont de moindre condition. Si on est d'une plus haute condition, on n'en doit être que plus humble et plus affable envers tous. Un jeune homme est même plus méprisable quand il se laisse devancer en diligence et en vertu par ceux qu'il croit être au-dessous de lui.

III. Un étudiant ne doit pas oublier, que la tempérance, la sobriété, la modération dans ses divertissemens et dans ses récréations, sont des vertus nécessaires à tous les Chrétiens, mais surtout aux Etudiens. Les fréquentes et petites parties de débauche, commencent ordinaire-

ment
lui ôte
esprit,
lui fon
Disons
temps,
Un jet
aband
refleux
teuse i

Pou
pas êtr
sont tr
faut po
ront fa
expérie
Ecolier
casion
il ne ré
quent p
l'entraî

IV.

mandé
est néce
trois ra
pour co
temps.
l'innoc
veiller a
n'a pas f
péché,

sciences, il
 té de vous
 exercer à
 modération,
 opiniâtre-
 les autres,
 cette ma-
 celui-là ne
 s'humilier.
 à l'erreur
 les points
 lise; mais
 défendre

as hors de
 r d'humili-
 vanité, si
 e, ou qui
 squ'à dé-
 dition. Si
 n'en doit
 vers tous.
 éprisable
 nce et en
 us de lui.
 r, que la
 a dans ses
 font des
 mais sur-
 et petites
 rdinaire-

ment le dérèglement et la perte d'un Ecolier, lui ôtent le goût de l'étude, appesantissent son esprit, dérangent son tempérament et sa santé, lui font manquer les classes et perdre son temps. Disons la même chose des promenades à contre-temps, des jeux de cartes, et des jeux publics. Un jeune homme qui aime les cartes et le jeu, abandonne ses livres et ses cahiers, devient paresseux, s'ainçant dissipé, et reste dans sa honteuse ignorance.

Pour éviter ces écueils, un Ecolier ne doit pas être avide d'argent : les parens eux-mêmes sont très-imprudens de lui confier l'argent qu'il faut pour ses pensions et son entretien; ils feront sagement de le confier à d'autres. Une expérience nous apprend tous les jours, qu'un Ecolier qui a de l'argent en abuse. C'est une occasion de gourmandise et de jeux, à laquelle il ne résiste guères. Les autres Ecoliers ne manquent pas de lui proposer quelques parties, et de l'entraîner; il donne dans le piège et se perd.

IV. Il n'est rien que J. C. ait plus recommandé dans l'Evangile, que la vigilance : elle est nécessaire spécialement à un Ecolier, pour trois raisons : pour conserver son innocence, pour conserver sa réputation, pour profiter du temps. 1. Il doit veiller sur soi pour conserver l'innocence et la pureté de son cœur; il doit veiller au dehors, il doit veiller au dedans. S'il n'a pas soin d'éviter au dehors les occasions du péché, la société de certains Ecoliers libertins,

impurs, joueurs, négligens à leurs devoirs, dissolus dans leurs manières et dans leurs paroles, il perdra avec eux la crainte de Dieu et sa grâce, contractera des habitudes vicieuses, qu'il portera jusqu'au tombeau. Au dedans, qu'il veille sur les mouvemens de son cœur, sur les pensées de son esprit, sur ses paroles et ses regards. S'il a de secrets penchans au mal; de fréquentes tentations, qu'il découvre sincèrement son intérieur et les plaies de son ame à un bon Confesseur, qu'il lui importe de bien-choisir.

2. Le Saint-Esprit nous avertit d'avoir soin de notre réputation. Un Ecolier doit donc veiller pour conserver la sienne et prendre garde d'y donner atteinte par une conduite irrégulière. Il doit sur-tout s'observer avec vigilance (sans toutefois être hypocrite) dans le temps qu'il est en vacance chez ses parens, chez lui, ou ailleurs. Toute une Paroisse a les yeux attachés sur la conduite d'un Ecolier qui retourne chez lui, et chacun dit avec liberté ce qu'il en pense. S'il fait paroître de la dissolution, s'il prend de petits airs de fierté et de suffisance, s'il fait des parties de débauche, s'il a peu de respect pour son père et sa mère, s'il traite avec hauteur ses frères et sœurs, s'il ne fréquente pas les sacremens, s'il a coutume de fréquenter les compagnies et veillées dangereuses, et sur-tout s'il est trop libre avec le sexe, il fera parler; et les discours que le public tiendra sur son compte, lui porteront un jour des coups funestes. Il ne

doi
est
che
qu
dai
ma
tion
serv
con
men
s
cieu
pou
sein
l'ex
seul
les
luit
emp
son
voir
trop
état
fait
tant
gare
sur
Eco
pjoy

devoirs, dis-
 leurs parolés,
 et sa grace,
 qu'il portera
 veille sur
 pensées de
 ds. S'il a
 entes ten-
 son inté-
 bon Con-
 ifir.

oir *soin* de
 nc veiller
 garde d'y
 régulière.
 ace (sans
 qu'il est
 ailleurs.
 és sur la
 ez lui, et
 se. S'il
 d de pe-
 fait des
 ect pour
 teur ses
 es sacre-
 compa-
 t s'il est
 les dis-
 pte, lui
 Il ne

doit pas moins veiller sur lui-même lorsqu'il est à la ville, ou dans le lieu de ses études, et chez ses hôtes.

Qu'il se souvienne que bien des gens, quoiqu'il n'y prenne pas garde, observent sa conduite dans les rues, dans les compagnies, à la maison. Si on remarque en lui de la dissipation et du dérèglement, peu de piété et de réserve dans ses manières, la renommée le fera connoître à ceux de qui dépend son établissement, et lui fera perdre sa vocation.

3. Le temps de la jeunesse étant le plus précieux et le plus propre pour cultiver l'esprit, et pour se mettre en état de correspondre aux desirs de Dieu, un jeune homme doit veiller sur l'emploi du temps, et craindre d'en perdre un seul moment. S'il perd le temps, quels seront les reproches de sa conscience, lorsque dans la suite, étant placé dans un bénéfice, dans un emploi, ou dans une charge, il se verra, par son ignorance, incapable d'en remplir les devoirs ! Quel compte à rendre à Dieu ! Il sera trop tard pour savoir ce qu'on ne sera plus en état d'apprendre. On voudrait alors avoir mieux fait, mais il ne sera plus temps ; et l'on sera d'autant plus malheureux, qu'en connoissant ses égaremens passés, on ne pourra plus retourner sur ses pas. Il est donc bien important à un Ecolier de ménager précieusement et d'employer utilement le temps de sa jeunesse.

C'est pourquoi, un Etudiant qui a de la fanté et qui a du zèle pour son avancement, ne se contente pas du travail qui lui est imposé par ses maîtres ; il a encore soin, après un temps modéré, donné à ses petites récréations, de s'instruire, tantôt par des lectures de piété qu'il fait tous les jours, tantôt par d'autres lectures utiles, dans des livres que des personnes éclairées lui conseilleront. Mais qu'il prenne garde de se livrer à la dangereuse curiosité de lire des livres qui traitent d'aventures galantes, ou qui sont contre la Religion et contre l'Eglise. Il n'y a déjà que trop d'autres occasions de se gâter l'esprit et le cœur, sans chercher le poison dans les mauvais livres. On conseille même à un jeune homme qui sort des classes, de cultiver sa mémoire en apprenant tous les jours quelque chose par cœur, et le répétant souvent pour le retenir : par exemple, quelques versets du Nouveau Testament, des Epîtres de Saint Paul, de l'Imitation de J. C., ou quelque chose du Concile de Trente, ou du droit Canon et Civil, &c., afin que dans la suite il puisse se servir de sa mémoire avec plus de facilité pour la gloire de Dieu, à laquelle seule il doit rapporter son travail et ses études.

Nous n'avons garde d'oublier un avis de grande conséquence, qu'on doit répéter et inculquer aux Ecoliers, qui est de demander souvent et fermement à Dieu la grace de connoître leur vocation. On leur conseille de lire à cette

fin l
men
O q
con
crir
ne f
S'il
jour
un à
jeun
port
tem
V
mi
dian
seule
amor
voté
pare
jeun
font
tère.
pagn
faire
le fil
s'am
sur-t
elle r
et de
V
jeune

fin le Chapitre suivant, et de méditer profondément les réflexions importantes qu'il renferme. O qu'heureux est un Ecolier qui conforme sa conduite aux avis que nous venons de lui prescrire dans ces deux Chapitres ! Quels progrès ne fera-t-il pas dans les sciences, dans la vertu ! S'il néglige ces salutaires avis, il en sentira un jour de cruels remords. Combien de gens dans un âge avancé, déplorent le temps perdu dans la jeunesse, et éprouvent tristement de quelle importance il est d'en ménager utilement et saintement tous les momens !

V. Quant aux Ecolières, elles prendront parmi les avis que nous avons donnés aux Etudiants, ce qui leur convient ; nous leur dirons seulement ici, qu'elles doivent avoir un grand amour pour Dieu, craindre le péché, être dévotes dans le lieu saint, être soumises à leurs parens. L'arrogance et l'indocilité dans une jeune fille qui ne veut être ni reprise ni corrigée, font connoître qu'elle est d'un mauvais caractère. Une Ecolière doit aimer toutes ses compagnes, aider celles qui sont moins savantes, ne faire aucun rapport des autres filles, et garder le silence dans l'école. Qu'elle se garde bien de s'amuser à badiner par les rues ; qu'elle évite sur-tout la société des petits garçons ; qu'enfin elle ne manque jamais d'offrir à Dieu son étude, et de lui demander ses lumières.

VI. Ceux qui sont chargés d'enseigner la jeunesse, les Maîtres et les Maîtresses des Ecoles,

ne doivent pas regarder leur emploi avec indifférence. Le zèle doit leur inspirer d'apprendre à leurs Disciples la vertu et la science des Saints, autant que les sciences humaines ; ces jeunes gens qu'ils voient sous leur conduite, sont l'espérance du public. Les uns seront dans le Clergé, ou dans le Cloître, les autres dans le Barreau, dans le Militaire, ou dans le Commerce ; d'autres enfin seront chefs ou mères de famille, et dans les affaires. Quelle consolation pour ceux qui les auront instruits, de les voir un jour remplir leurs devoirs dans les sentimens de crainte de Dieu qu'on leur aura inspirés, de leur voir recueillir les fruits de piété qu'on aura fait germer dans les cœurs de ces jeunes plantes ! Quoiqu'un enfant paroisse dissipé, les semences de vertu et de religion, qu'on a soin de jeter dans son cœur, tôt ou tard produisent leurs fruits.

EXEMPLE.

Saint Thomas d'Aquin, ce prodige de science, paroïsoit dans sa jeunesse avoir l'esprit borné et même stupide ; ses condisciples par dérision le comparoient à un bœuf : Oui, leur dit Albert le Grand, son Maître, ce sera un bœuf, dont les mugiffemens et la voix se feront entendre dans tout le monde Chrétien, et qui, par la force de sa doctrine, aidera à soutenir l'Eglise de Dieu. En effet le jeune Thomas acquit une science si vaste et si profonde, qu'un grand Pape a dit de lui qu'il avoit fait autant de miracles que d'ar-

ticles il avoit composés ; que les Hérétiques le regardent comme leur fléau, ne craignant rien tant que la doctrine de Saint Thomas ; et que les Théologiens Catholiques le regardent comme leur Oracle et leur Maître. Où et comment ce grand Saint avoit-il puisé tant de lumières ? C'est au pied du Crucifix ; c'est par son amour pour Dieu, et par sa tendre dévotion envers J. C. dans le Saint Sacrement de l'Autel.

AUTRE EXEMPLE.

On ne peut lire sans frayeur ce que le fameux Gerson, Chancelier de l'Université de Paris, raconte d'un jeune Ecolier de condition qui étoit à Paris. Ce jeune homme, qui jusqu'alors avoit eu de la vertu, eut le malheur de faire connoissance et amitié avec un autre Ecolier qui le perdit, et qui lui apprit le mal. Il croupit longtemps, malgré les avis de son confesseur, dans cette habitude que son compagnon lui avoit inspirée, et ne se corrigeoit point. Dieu en fit un exemple. Une nuit ce jeune homme fut saisi d'une frayeur subite, et se mit à crier d'une manière si horrible, qu'un grand nombre de personnes y accoururent. On l'interroge, il ne répond rien ; on le presse toujours, point de réponse, et il crioit toujours horriblement. Enfin se tournant du côté des assistans, avec un regard égaré, il éleva la voix, et dit trois fois d'un ton effrayant : *Malheur à celui qui m'a perdu ! malheur à celui qui m'a perdu ! malheur à celui qui m'a perdu !* et mourut ainsi dans le désespoir et

l'impénitence. O combien de personnes, qui dans leur jeunesse, ayant été perverties par une mauvaise compagnie, maudissent à présent dans l'Enfer ceux qui ont été la cause de leur perte ! Apprenez, jeunes Etudians, par ce tragique exemple, combien il vous est important de fuir la compagnie d'un jeune homme impur et vicieux. Sa société est trop dangereuse pour vous, et vous sera funeste. *Celui qui aime le danger, dit le Saint-Esprit, y périra.*

CHAPITRE XLVIII.

Du choix de sa Vocation.

1. **I**L y a plusieurs vocations auxquelles on peut être appelé de Dieu; l'état ecclésiastique, l'état religieux, le célibat, le mariage, la profession des armes, &c. Il y a dans chaque état, des graces propres pour en remplir les devoirs, et pour s'y sanctifier. Si vous entrez dans l'état que le Seigneur vous a destiné, il vous sera beaucoup plus facile de vous sauver. Si au contraire, vous prenez une autre vocation que celle où Dieu vous appelle, tout sera à craindre pour votre salut. Tel se sauve dans le parti des armes, qui se fût damné dans l'état ecclésiastique; et telle se damne dans la Religion, qui se fût peut-être sauvée dans le monde; tel aussi se damne dans le Mariage, qui se fût sauvé dans le Clergé ou dans le Cloître. Il est donc d'une grande conséquence pour vous, jeunes gens, de connoître la vocation et le parti que Dieu vous a marqué.

Pour le connoître, il faut avoir de saintes intentions; examiner ses talens, ses dispositions, son inclination; faire de fréquentes et de ferventes prières, pour demander à Dieu ses lumières; vivre dans la crainte de Dieu, parce que l'esprit de Dieu ne se communique pas à des jeunes gens qui vivent dans le désordre. Il faut connoître les dangers, les devoirs et les charges de l'état qu'on veut embrasser; enfin prendre conseil des personnes désintéressées et éclairées, et sur-tout de son confesseur. Les avis suivans vous seront d'une grande utilité.

II. Ceux qui aspirent à l'état ecclésiastique, doivent aimer la prière et l'étude, être sobres et chastes, n'avoir d'autres vues que de servir l'Eglise, et de travailler à leur propre sanctification, en travaillant à celle des autres.

Je dis la même chose à-peu-près de ceux qui aspirent à l'état religieux. Ils doivent aimer la retraite, avoir un esprit docile, un grand désir de leur propre perfection et de leur salut. Un jeune homme qui n'a aucun attrait pour la prière, pour la retraite et pour l'étude, qui a des passions vives et indomptées, qui s'adonne au vin, qui n'a pas horreur de l'impureté, qui a une violente inclination pour le sexe, ne doit s'engager ni dans le Clergé, ni dans le Cloître, crainte d'y devenir le scandale des Fidèles, l'opprobre de l'Eglise et de la Religion.

Une fille qui a dessein de se consacrer à Dieu dans la Religion, pour se tirer des dangers du

monde, et pour travailler à son salut avec plus de sûreté, doit regarder comme une faveur du Ciel, l'Inclination qu'elle a pour le Cloître, Qu'elle examine néanmoins ses dispositions avant que de s'y engager. Toutes celles qui ont du penchant pour le Cloître n'ont pas toujours les qualités nécessaires. Il faut dans une fille qui aspire à cette vocation, une bonne santé, une humeur douce et patiente, un esprit droit et docile, et des passions modérées. Celles qui ont une santé foible et chancelante, un génie bizarre et capricieux, qui ont des passions fortes et trop vives, ne sont guères propres à vivre dans une Communauté.

Le Célibat, c'est l'état d'un jeune homme, d'une fille ou d'une veuve, qui ne veulent point se marier. Cet état du Célibat, si on le choisit en vue de Dieu, est plus parfait que le Mariage, et Saint Paul le conseille. *Celui qui n'est pas marié, dit ce grand Apôtre, n'a soin que de ce qui regarde le Seigneur, pour se conserver pur de corps et d'esprit, et ne pense qu'à plaire à Dieu; mais ceux qui sont mariés, sont occupés des soins du monde, et obligés de complaire à une femme, ou à un mari; ainsi leur cœur est partagé.* Si vous voulez vivre dans le Célibat, embrassez cet état par vertu, afin d'avoir plus de moyens et de loisir de servir Dieu.

Ceux qui ont des passions immortifiées, et qui succombent aux tentations, feront mieux de s'engager dans le Mariage. C'est tomber dans

les pièges de l'ennemi, que de s'éloigner du Mariage, quand on a des habitudes fortes, et des inclinations violentes à la volupté. *Il vaut mieux se marier, dit Saint Paul, que de brûler du feu impur.*

Les personnes qui, par des intentions saintes, veulent vivre dans le Célibat, ne devoient faire aucun vœu de chasteté sans l'avis de leurs Confesseurs. Il seroit même à propos de ne faire ce vœu de chasteté que pour un temps, et le renouveler de temps à autre, plutôt que de le faire perpétuel. *Il vaut mieux, dit le Sage, ne pas faire un vœu, que de mal accomplir son vœu. Vous ne péchez point en ne faisant pas un vœu, mais vous péchez en accomplissant mal ce que vous avez voué.*

Quant au Mariage, comme il y a dans cet état beaucoup de dangers et d'obstacles pour le salut, il y a aussi beaucoup de graces et de secours pour s'y sanctifier ; mais, pour obtenir de Dieu ces secours, il faut s'engager dans le Mariage avec de grandes précautions : c'est pourquoi, jeunes gens, profitez des avis suivans ; vous en comprendrez un jour les conséquences.

CHAPITRE XLIX.

Des dispositions au Mariage.

1. **S**I vous êtes appelé au mariage, vous devez regarder cet engagement comme une chose des plus importantes de votre vie. Votre bonheur en ce monde et votre salut dé-

pendent des précautions avec lesquelles vous y entrerez, et de la manière dont vous y vivrez. Une chose qui est d'une telle conséquence, demande bien qu'on y pense, et qu'on s'y dispose bien sérieusement.

Un mariage heureux, est une faveur du Ciel, qui ne s'accorde pas à tout le monde. *Une femme vertueuse, dit le Sage, est le partage d'un homme craignant Dieu. Une telle épouse sera donnée à l'homme à cause de ses bonnes œuvres. Les parens peuvent donner des richesses, mais il n'appartient qu'à Dieu de donner une femme prudente.* Ces paroles peuvent également s'appliquer aux personnes du sexe. Si un jeune homme qui a vécu dans la piété, doit espérer que le Ciel le favorisera d'un parti avantageux; de même aussi une fille, qui aura passé sa jeunesse dans la crainte de Dieu, doit espérer qu'un époux fidèle, un homme de bien, sera la récompense de sa vertu.

Que si, après avoir passé votre jeunesse dans la pratique de la vertu, le Seigneur, pour vous éprouver, permettoit que vous épousassiez un méchant homme, ou une méchante femme, vous ne seriez pas pour cela privé des consolations du Ciel; parce que les croix et les afflictions que vous auriez dans ce mariage, deviendroient pour vous une source de mérite et de salut, par la patience et la soumission que Dieu vous donnera; mais si vous passez votre jeunesse dans le désordre, vous avez tout sujet de

cr
ju
cu

a p
le
qu
ma
évi
hor
ne
cha
che
tur
de
Die
aur

I
pou
fult
quer
de l
noît
cette
vez
mèr
l'aut
dre
et de
ment
suite

craindre qu'un mariage malheureux ne soit le juste châtement de votre libertinage, et un écueil de damnation.

Souvenez-vous donc, jeunes gens, qu'il n'y a point de temps où vous deviez plus craindre le péché, et plus ménager les graces de Dieu, que lorsque vous pensez à vous engager dans le mariage. Les péchés que vous devez sur-tout éviter, sont l'impureté, les péchés secrets et honteux, les familiarités avec les personnes qui ne sont pas de votre sexe, les paroles et les chansons peu chastes. Evitez encore la débauche, l'intempérance, l'orgueil, les courses nocturnes et la désobéissance à vos parens. Ces sortes de péchés éloigneroient de vous les graces de Dieu, et vous priveroient des secours dont vous aurez besoin pour vous sanctifier dans le mariage.

II. Il ne suffit pas d'avoir mené une vie sainte pour se disposer au mariage; il faut de plus consulter Dieu dans la prière, la retraite et la fréquentation des Sacremens. Dieu est le maître de la vocation, c'est à lui à vous la faire connaître, et c'est à vous à demander et à mériter cette grace. Consultez votre Confesseur, et suivez ses conseils; prenez les avis de vos pères et mères, ou de vos Curateurs, et de ceux qui ont l'autorité sur vous. Gardez-vous bien de prendre aucun engagement, de faire des propositions et des entrevues pour le mariage sans leur agrément et sans leurs conseils; vous auriez dans la suite sujet de vous repentir de votre imprudence.

Ne vous fiez pas à vous-même, et prenez garde si l'inclination et l'amitié que vous avez pour une personne, vient de Dieu, ou d'un mauvais principe. Il y a des amitiés saintes; mais il y a aussi des amitiés criminelles; amitiés fragiles et de peu de durée. Le démon inspire souvent de telles amitiés entre les jeunes gens; et les leur ôte quand ils sont mariés. De-là vient qu'on voit des personnes qui ne peuvent plus se souffrir, dès qu'ils sont ensemble, et qui ont autant d'aversion l'un pour l'autre après le mariage, qu'ils avoient d'inclination et d'amitié avant que d'être mariés.

L'inclination que vous avez pour une personne, ne doit pas être une inclination de caprice ni d'entêtement: elle doit être fondée sur la raison. Jeune homme, si vous n'aimez une fille que pour sa beauté, pour ses agrémens et ses manières enjouées, vous êtes un aveugle, qui allez vous jeter dans le précipice. Et vous, filles, qui n'aimez un jeune homme que pour ses manières agréables, ses belles paroles, ses cajoleries flatteuses et ses douces promesses, une telle amitié vous coûtera cher un jour.

La beauté, les agrémens, les flatteries passent; mais la personne demeure avec tous ses défauts. Vous verrez un jour dans cette personne que vous estimez tant, des vices que vous ne connoissez pas encore. Un dehors brillant et agréable cache souvent de grands défauts, qui sont dans la suite un sujet de chagrins et de

repentirs amers. S'engager de passer toute sa vie avec une personne qu'on ne connoît qu'à demi, est une entreprise délicate et bien sérieuse. On envisage dans la jeunesse cet engagement comme une agréable société; et quand on est engagé, on sent un joug pesant qui accable. On s'imaginait que dans le mariage tout seroit de roses; et on éprouve dans la suite, que presque tout y est d'épines. Voilà à quoi doivent s'attendre ordinairement ceux qui se marient par passion et par fantaisie; à passer le reste de leur vie dans la discorde et dans l'inquiétude.

III. L'amitié et l'estime que vous avez pour une personne en vue du Sacrement, doit être fondée sur sa vertu, plutôt que sur les biens.

Les richesses, sans la crainte de Dieu, ne font que des mariages malheureux. Les grands biens ne rendent pas l'homme content. Un homme sage ou une femme prudente, valent mieux pour vous que tous les trésors de la terre. Il vaut mieux avoir moins de biens et vivre en paix et se sauver, que d'en avoir beaucoup et se perdre.

Ainsi, pour faire le choix de la personne avec laquelle vous voulez vous allier, examinez plutôt les qualités de son esprit et de son ame, que les qualités de son corps et celle de la parenté. Si la fille à qui vous parlez, est douce, humble et modeste, chaste et retenue; si elle aime le travail, la prière, les Sacrements et l'éloignement des compagnies; si elle vit en paix dans sa

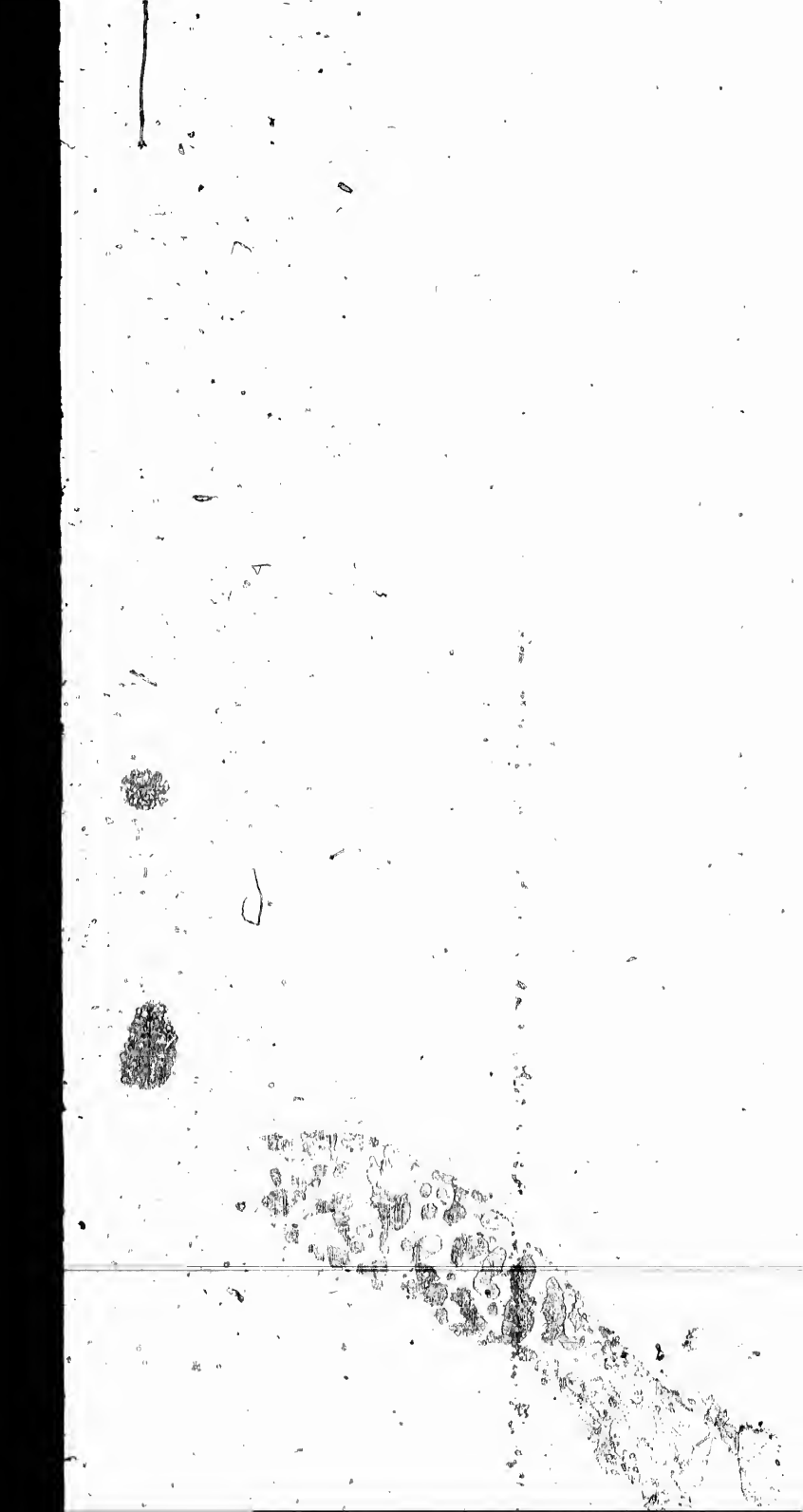
famille ; si elle respecte ses père et mère, vous serez heureux d'avoir une telle personne pour votre compagne. Si au contraire cette fille est d'un esprit volage ; si elle n'aime que la vanité et le plaisir, si elle est arrogante, paresseuse, babillarde, danseuse, coquette, impérieuse ; si elle est sans dévotion, sans pudeur et sans piété ; si elle souffre toutes sortes de libertés ; si elle n'a ni déférence, ni soumission pour son père et pour sa mère, ni charité pour ses frères et sœurs ; que ferez-vous avec une telle épouse ? Et quelle éducation donnera-t-elle à vos enfans ? Telle que vous la prendrez, bonne ou mauvaise, telle vous la garderez toute votre vie.

Et vous, filles chrétiennes, si le jeune homme qui vous cherche, est craignant Dieu ; s'il fréquente les Sacremens, s'il est sobre et retenu dans les compagnies, s'il n'est pas dissolu en paroles, s'il est chaste dans ses manières, s'il aime le travail et les occupations de son état, s'il est respectueux envers ses père et mère ; s'il est d'une humeur douce et pacifique, l'alliance avec un tel mari sera avantageuse et consolante pour vous, et attirera sur votre famille les bénédictions du Ciel. Mais s'il est vicieux et libertin, s'il cause des chagrins à ses parens et à sa famille, s'il est brutal, déréglé en paroles et en actions, s'il se livre avec vous dans ses manières, et sur tout s'il veut prendre des libertés indécentes et criminelles ; s'il n'aime ni la parole de Dieu, ni les choses saintes ; s'il est fénéant ;

querelleur, ivrogne ; en un mot, s'il n'est pas bon Chrétien, à quoi vous exposez-vous, en vous engageant avec un tel homme ? Que de larmes et que de repentirs suivront votre mariage ! Et que deviendront vos enfans sous la conduite d'un tel mari ? Il vous promettra de le corriger quand il sera marié ; mais promesses frivoles ! Le mariage fait changer d'état ; mais rarement fait-il changer les sentimens et les mœurs.

IV. La sincérité et la droiture sont inséparables de l'honnête homme et du Chrétien ; c'est pourquoi vous ne devez pas fréquenter plusieurs personnes pour le mariage, ni tromper qui que ce soit. Un jeune homme qui voit plusieurs filles, et qui leur fait entendre qu'il veut les épouser, est un imposteur, il leur fait tort, il est indigne de la société d'une honnête fille. De même, une fille qui amuse et entretient plusieurs jeunes hommes, et qui donne à tous de belles espérances d'un mariage futur, est une dissimulée et une trompeuse, et ne mérite pas l'alliance d'un honnête homme.

C'est un abus de se fréquenter trop long-temps, quand on veut se marier. Lorsqu'on se fréquente plusieurs années sans rien conclure, on s'expose à se déshonorer, à faire parler le public, et souvent on scandalise une Paroisse. Plus long-temps vous serez fréquentée, plus on se dégoûtera de vous. C'est pour cela que les filles qui sont si long-temps recherchées, échappent



souvent les meilleurs partis, et n'ont ordinairement que le moindre.

V. Mais le plus grand de tous les abus, c'est de se disposer au mariage par le libertinage et par le crime. O mon Dieu ! comment pouvez-vous bénir de telles alliances ? et combien sont-elles abominables à vos yeux ! Faites donc attention, jeunes gens, à cet avis important. Si vous fréquentez une personne pour le mariage, fréquentez-la avec la crainte de Dieu. Ne lui parlez point seul à seul ni à l'insu de ses parens ; parlez-lui le jour, peu de temps et saintement, et presque jamais la nuit, autant qu'il se peut. Souvenez-vous qu'il ne vous est point permis de folâtrer ensemble, ni de souffrir des cajoleries, ni de prendre des libertés dangereuses ou sensuelles. Mais, direz-vous, c'est par amitié : il est vrai que c'est par amitié ; mais vous vous aveuglez, si vous croyez que ce sont-là des marques d'une amitié sainte. Ces sortes de libertés, immodestes et peu chastes, sont l'effet de la passion, la marque d'une attache qui n'est pas innocente, et une preuve qu'on ne craint point le péché, ni la présence de Dieu.

La marque d'une vraie et sainte amitié, c'est d'avoir du respect pour la personne que vous fréquentez, de s'édifier mutuellement, et de prier l'un pour l'autre. Ce n'est pas véritablement aimer une personne, que de la scandaliser. Malheureux que vous êtes ! si vous aimez cette personne, pourquoi la portez-vous au mal ?

Pe
pa
de
re
un
êtr
léd
F
co
vo
pa
de
le
rec
cév
heu
vou
feri
grâ
vou

Dan

I.
finit
quel
teur
mari
pelle

Pourquoi lui faites-vous perdre la grace de Dieu par des libertés qu'elle vous souffre ? Pourquoi devenez-vous le meurtrier de son ame ? De pareilles dispositions pour vous marier, vous feront un jour verser des larmes, et attireront peut-être sur votre mariage et sur vos enfans les malédictions de Dieu.

Faites, quelques semaines avant vos noces, une confession générale, pour réparer les fautes que vous pourriez avoir faites dans vos confessions passées. N'oubliez pas qu'il faut être en état de grace pour se marier, et tâcher, autant qu'on le peut, d'avoir la conscience aussi pure pour recevoir la bénédiction nuptiale, que pour recevoir la Communion. Si vous aviez le malheur de vous marier en état de péché mortel, vous profaneriez *un grand Sacrement*, et vous feriez un sacrilège, qui, en vous privant de la grâce du Sacrement de mariage, auroit pour vous des suites funestes.

CHAPITRE L.

Dans quelles dispositions on doit célébrer le Mariage, et passer le jour des Noces.

1. **P**RENEZ garde de ne pas vous marier avec un empêchement de parenté, d'affinité, ou autres empêchemens. Si vous avez quelque doute sur ce point, consultez votre Pasteur, ou un Confesseur éclairé. Celui qui est marié avec quelque empêchement, qu'on appelle *dirimant*, n'est point véritablement marié,

à moins qu'il ne soit légitimement dispensé.

II. N'ayez que des intentions saintes et légitimes, lorsque vous pensez à vous engager dans le mariage. Eloignez de votre cœur des intentions grossières, basses et impures ; autrement l'Esprit de Dieu se retireroit de vous, et vous livreroit à l'esprit de Satan. Ce seroit profaner *ce grand Sacrement*, que de s'y engager avec de pareilles intentions. Voici les intentions et la fin que vous pouvez vous proposer pour vous marier. 1. De prendre un établissement, pour vous fixer dans un état, et pour vous y sanctifier. 2. De vous tirer des occasions du péché, et des dangers de succomber aux tentations. 3. D'élever dans la crainte du Seigneur les enfans que Dieu vous donnera.

Écoutez, jeune homme, les paroles du jeune Tobie, et apprenez de lui les intentions que vous devez avoir en vous engageant dans le Mariage. *Seigneur, disoit ce saint jeune homme, vous qui avez formé Adam, et qui lui avez donné Eve pour lui servir de compagne et de secours ; vous voyez les intentions de mon cœur : je prends cette fille, votre servante, pour être mon épouse, pour me sanctifier avec elle, et pour élever dans votre crainte les enfans que vous nous donnerez, afin qu'ils bénissent votre Nom dans l'éternité.*

Et vous, filles Chrétiennes, écoutez les paroles de la jeune Sara, épouse de Tobie, et profitez de son exemple : *Vous savez, ô mon Dieu, disoit-elle, que je n'ai jamais eu de désir sensuel*

pour un homme, et que j'ai conservé mon ame pure: Je n'ai jamais pris part dans les jeux et dans les divertissemens de ceux qui s'amuseut à folâtrer; j'ai toujours fui la compagnie des personnes vaines et légères; si j'ai consenti de prendre un mari, ce n'est qu'en votre crainte, dans une intention sainte, et dans l'espérance que vous nous accorderez votre miséricorde et votre protection, en comblant de vos bénédictions les jours que nous passerons ensemble. O que bénis sont ceux qui se marient avec de si saintes dispositions, et avec des intentions si pures!

III. Priez notre Seigneur Jésus-Christ et sa sainte Mère, d'assister et de présider en esprit à votre mariage, comme ils assistèrent autrefois en personne aux noces de Cana. Pour attirer sur votre alliance la protection de Jésus et de Marie, souvenez-vous que la célébration du Mariage doit se faire avec des sentimens de Foi et de Religion. Ne souffrez point qu'il y ait pendant cette sainte cérémonie, des impies, des gens qui ont l'esprit bouffon, et des railleurs des choses saintes. Passez une grande partie du jour de vos noces dans la prière et l'oraison, afin d'attirer sur vous les faveurs du Ciel.

Si vous faites un festin, qu'il soit comme celui de Tobie, avec des personnes sages, et que tout s'y passe dans la crainte de Dieu. Prenez garde qu'il n'y ait chez vous, dans ce jour mémorable, aucune dissolution en paroles, en chansons, en débauches; vous avez plus besoin de

prières le jour de vos nocés, que de divertissement. Il vous est permis de vous y réjouir, mais que ce soit dans le Seigneur.

Si vous évitez, et si vous bannissez de vos nocés, les danses, vous rendrez gloire à Dieu.— La danse, comme nous l'avons démontré dans ce Livre, est un exercice toujours dangereux, et souvent criminel. La circonstance des nocés, ne rend pas la danse moins dangereuse ; elle y est même souvent moins innocente, par les libertés qu'on se permet, et par les péchés qui s'y commettent. Les danses qui se font aux nocés, sont ordinairement un désordre d'autant plus déplorable, qu'il est universel. La sainte Eglise de Jésus-Christ n'approuve point de telles réjouissances ; on n'a qu'à lire ce que les Conciles et les Saints Pères ont dit sur cette matière. Dans le Concile de Laodicée, il est ordonné aux Prêtres et aux Ecclésiastiques qui se trouveront aux nocés, de sortir de l'assemblée, et de se retirer, aussitôt que les joueurs d'instrumens arriveront pour ouvrir la danse ; parce qu'il seroit indigne et honteux à des Ministres de Jésus-Christ d'autoriser par leur présence de tels abus.

Prenez garde que le jour et le soir de vos nocés, ou à la bénédiction du lit nuptial, il n'y ait aucune ridicule cérémonie, aucune vaine observance, aucune pratique superstitieuse : pratiques détestables, dont sont quelquefois instrués certains peuples ignorans ; abus indignes de la sainteté du Christianisme, et qui sont encore un pitoyable reste du Paganisme.

IV. Quelque temps après la célébration de votre mariage, et le plus tôt que vous pourrez, priez un confesseur éclairé et prudent de vous instruire des devoirs de votre état, et des fautes qu'il faut éviter, crainte que dans l'ignorance, vous ne tombiez, par passion ou par aveuglement, dans certains péchés, qui en souillant votre ame, déplairaient à Dieu, et attireroient sur vos enfans quelques malheurs. Souvenez-vous pour cet effet, de ces belles paroles que le saint jeune homme Tobie dit à Sara son épouse, dès le premier jour de leur mariage : *Sara, ma chère épouse, nous sommes les enfans des Saints ; gardons-nous bien de vivre ensemble, dans notre mariage, comme les Payens qui ne connoissent pas Dieu.*

V. Voici un des avis qu'il est à propos de donner aux jeunes gens. Lorsque vous serez en âge de vous marier, si vos pères et mères s'opposent à votre établissement, n'en murmurez pas ; ils le font pour votre propre avantage, dans la crainte que vous ne preniez un mauvais parti, parce que souvent les jeunes gens s'aveuglent, et ne connoissent leur aveuglement que lorsqu'il n'est plus temps. Prendre un parti, plutôt selon le choix de vos parens, que selon le vôtre, *c'est*, dit Saint Ambroise, *se marier selon le Seigneur.* Ne faites cependant rien malgré vous, et ne prenez aucun engagement contre votre inclination.

On ne peut trop répéter aux pères et mères qu'ils doivent bien prendre garde de ne jamais

forcer l'inclination d'un enfant, pour l'engager dans le mariage, ou dans une vocation. Ils ne doivent pas même, sans raison suffisante, s'opposer à un mariage convenable : ils répondront à Dieu des péchés auxquels ils exposeroient un enfant, et des scandales qui suivroient d'un pareil refus. Un enfant ne doit pas pour cela se porter à des excès, et agir par caprice. Ainsi, jeunes gens, si vos pères et mères s'opposent à votre dessein, par opiniâtreté, par humeur, par avarice, tâchez d'obtenir leur consentement par votre complaisance, par votre obéissance et votre patience. Priez quelques parens, quelques amis prudens, de parler à votre père ; qu'ils lui fassent comprendre qu'il ne peut en conscience s'opposer sans raison à un mariage légitime, ni vous laisser ainsi sans établissement, dans un état dangereux pour votre salut, ou contraire à votre fortune.

EXEMPLE.

Environ l'an 1115, lorsque le Royaume d'Angleterre était encore Catholique, la divine Providence appella au mariage, d'une manière singulière et admirable, un jeune Gentilhomme de la ville de Londres, nommé Gilbert. Ce jeune Seigneur, inspiré de Dieu, fit le voyage de Jérusalem, accompagné d'un domestique, nommé Richard, dans le dessein de combattre à la guerre contre les Infidèles. A peine fut-il arrivé dans la Terre-Sainte, qu'il fut pris avec son domestique par les Infidèles, qui l'enchap-

nèrent et le mirent dans les prisons d'un Prince des Sarrasins, ou grand Seigneur du Pays. Gilbert demeura un an et demi avec Richard dans cette dure captivité, très-fatigué par les ouvrages pénibles auxquels on l'occupoit. Il étoit cependant moins misérable que les autres esclaves ; parce que le Prince, qui voyoit en lui beaucoup d'éducation et de sagesse, le traitoit avec bonté, et même avec considération.

Ce Prince Sarrasin avoit une fille unique, qui admiroit la conduite de Gilbert, et qui étoit charmée de sa vertu. Cette fille depuis quelque temps cherchoit l'occasion de lui parler en particulier ; et l'ayant un jour trouvé seul, elle lui demanda d'où il étoit. Je suis, répondit Gilbert, de la ville de Londres, en Angleterre. De quelle Religion êtes-vous, lui dit cette fille ? Je suis, répondit-il, de la Religion Catholique, Apostolique et Romaine. Quelle est cette Religion, continua cette jeune Princesse, et que vous enseigne-t-elle ? Gilbert lui expliqua en peu de paroles les Mystères de notre Religion, de la Mort et de la Résurrection de J. C., l'assurant qu'on ne pouvoit être sauvé sans la foi en Jésus-Christ ; que les prophètes avoient prédit toutes ces choses plus de mille ans avant qu'elles arrivassent.

Cette fille, que Dieu vouloit convertir par le ministère de ce jeune Gentilhomme, goûtoit tant de plaisir et tant de consolation à l'en-

tendre, que depuis ce temps elle épioit les momens, et ne manquoit aucune occasion de lui parler. Gilbert, de son côté, l'entretenoit avec beaucoup de modestie, toujours des choses de Dieu et du salut. Il lui parloit avec tant de dignité de nos saints Mystères, des vertus Chrétiennes, du plaisir qu'il y a d'être à J. C. et de le servir, qu'un jour elle lui dit : vous aimez donc bien ce J. C. duquel vous me dites de si belles choses ? Oui, répondit le jeune esclave, je l'aime de tout mon cœur, et je l'aime avec tant d'ardeur, que je voudrois embraser tous les cœurs de son amour. Mais, poursuivit-elle, souffririez-vous la mort pour lui ? Gilbert, à cette proposition, crut que cette fille étoit d'intelligence avec le Prince son Père, pour le tenter et pour le faire renoncer à J. C., et sur le champ il répondit que ce seroit avec joie qu'il mourroit pour J. C., et que la plus grande grace qu'il pût recevoir en ce monde, étoit de donner sa vie et son sang pour son Sauveur.

Cette réponse généreuse touchâ si vivement le cœur de cette fille, qu'elle prit la résolution d'embrasser une Religion si parfaite. Dans ce moment, elle dit à Gilbert : Votre Religion me paroît sainte et divine ; les vertus qu'on y pratique, et que je vois en vous, sont si admirables, que je suis résolue de me faire Chrétienne, d'abandonner ma fausse Religion, de quitter même mes parens, mes biens et mon pays, pour adorer et servir J. C. Mais comme je ne connois

point de Chrétiens que vous, je vous prie de me promettre que vous m'époulez. Je trouverai le moyen de vous tirer de votre prison, et je me sauverai de la maison du Prince mon père, pour aller avec vous dans votre pays. Ce n'est point l'intérêt, ni aucune inclination naturelle, ni un motif humain qui me fait parler de la sorte : vous êtes esclave, et moi je suis Princesse, fille d'un des plus grands Seigneurs de ce pays. Si je demande votre alliance, ce n'est que pour avoir la consolation d'être instruite dans votre Loi, et de vivre avec vous dans la Religion de J. C. Le Prince mon père me destiné un parti riche et puissant; mais j'aime mieux me sanctifier avec vous, que d'être placée sur le trône; et je me croirai la plus heureuse des femmes, si je puis être un jour l'épouse d'un homme aussi vertueux que vous.

Gilbert, qui ne s'attendoit point à une pareille proposition, fut si étonné de ce discours, qu'il demeura quelque temps sans répondre une seule parole. Il appréhendoit que cette fille ne lui tendit un piège, et qu'elle n'eût un ordre secret de son père pour le surprendre, et peut-être pour le faire mourir; c'est pourquoi il se contenta de lui répondre en général, qu'elle seroit heureuse d'être Chrétienne, qu'elle devoit prier le Seigneur de l'éclairer, et d'accomplir sur elle sa sainte volonté. Il se passa ensuite quelque temps, et Gilbert ayant trouvé une favorable occasion, rompit ses chaînes,

fortit de sa prison, et se sauva avec Richard son domestique, et avec tous les autres esclaves, sans rien dire à personne.

La fille du Prince Sarrafin n'eut pas plutôt appris que Gilbert s'étoit enfui, qu'elle se retira dans sa chambre, pour n'être point vue de personne : elle s'abandonna à une telle douleur, qu'elle étoit inconsolable : pendant plusieurs jours elle ne fit que pleurer en secret, de ce qu'elle n'avoit plus personne pour l'instruire de la Religion de J. C. Ah ! Ciel ! s'écrioit-elle en soupirant, ne serai-je donc jamais Catholique ? Faudra-t-il donc que je meure dans ma fausse Religion ? Qu'est devenu Gilbert, ce saint homme qui m'a dit des choses si divines ? Elle se souvint que Gilbert lui avoit dit, qu'il étoit de la ville de Londres en Angleterre. Elle s'informa de quel côté étoit l'Angleterre, et résolut de venir chercher Gilbert jufqu'à Londres, afin qu'il l'instruisit dans la Religion Catholique. Après avoir pris secrètement ses mesures, elle sortit au milieu de la nuit du Palais de son Père, et s'enfuit toute seule, renonçant à toutes ses grandes richesses, et à sa patrie, pour aller chercher J. C. Elle n'appréhenda point les fatigues et les dangers d'un si pénible voyage, et Dieu permit qu'elle passât par les pays infidèles, et qu'elle traversât plusieurs Royaumes sans accident. Arrivée sur le bord de la mer, elle trouva heureusement un vaisseau, où il y avoit quelques marchands et quelques voyageurs, qui al-

loient en Angleterre. Comme ils entendoient un peu la langue de cette jeune fille, et qu'ils la voyoient seule, ils la laissèrent entrer par charité dans le vaisseau.

Lorsqu'elle fut débarquée en Angleterre, elle quitta ces voyageurs et ces marchands, et arriva dans peu de jours à Londres. Elle alloit dans toutes les rues de cette ville, sans pouvoir se faire entendre. Comme elle étoit habillée à la Sarrasine, et qu'on ne comprenoit pas son langage, on la prit pour une folle : de sorte qu'elle servit pendant plusieurs jours de risée et de jouet à la populace et aux enfans, qui se moquoient de cette Étrangère. Enfin Dieu permit que Richard, le domestique de Gilbert, la rencontrât sur la place publique, et la reconnût. On ne peut exprimer la joie de cette jeune Princesse, lorsqu'elle vit Richard, et qu'elle reconnut que c'étoit le même qui étoit dans la prison de son père avec Gilbert. Que faites-vous ici, lui dit Richard ? Je suis venue, répondit-elle, pour me faire instruire de la Religion Catholique. Demeurez là, dit Richard, je vais en avertir mon Maître.

Gilbert ne crut pas d'abord ce que Richard lui dit, ne pouvant se persuader qu'une fille aussi délicate et d'une si grande qualité, eût traversé tant de pays et de provinces pour venir en Angleterre : mais comme il vit que Richard persistoit, et l'assuroit de la vérité, il admira le courage et la foi de cette fille, et ne douta point

que le doigt de Dieu ne fût là ; il ne voulut pas, pour de bonnes raisons, la retirer dans sa maison, et dit à Richard de la mener chez une dame de sa connoissance, la priant d'en avoir soin comme de sa propre fille.

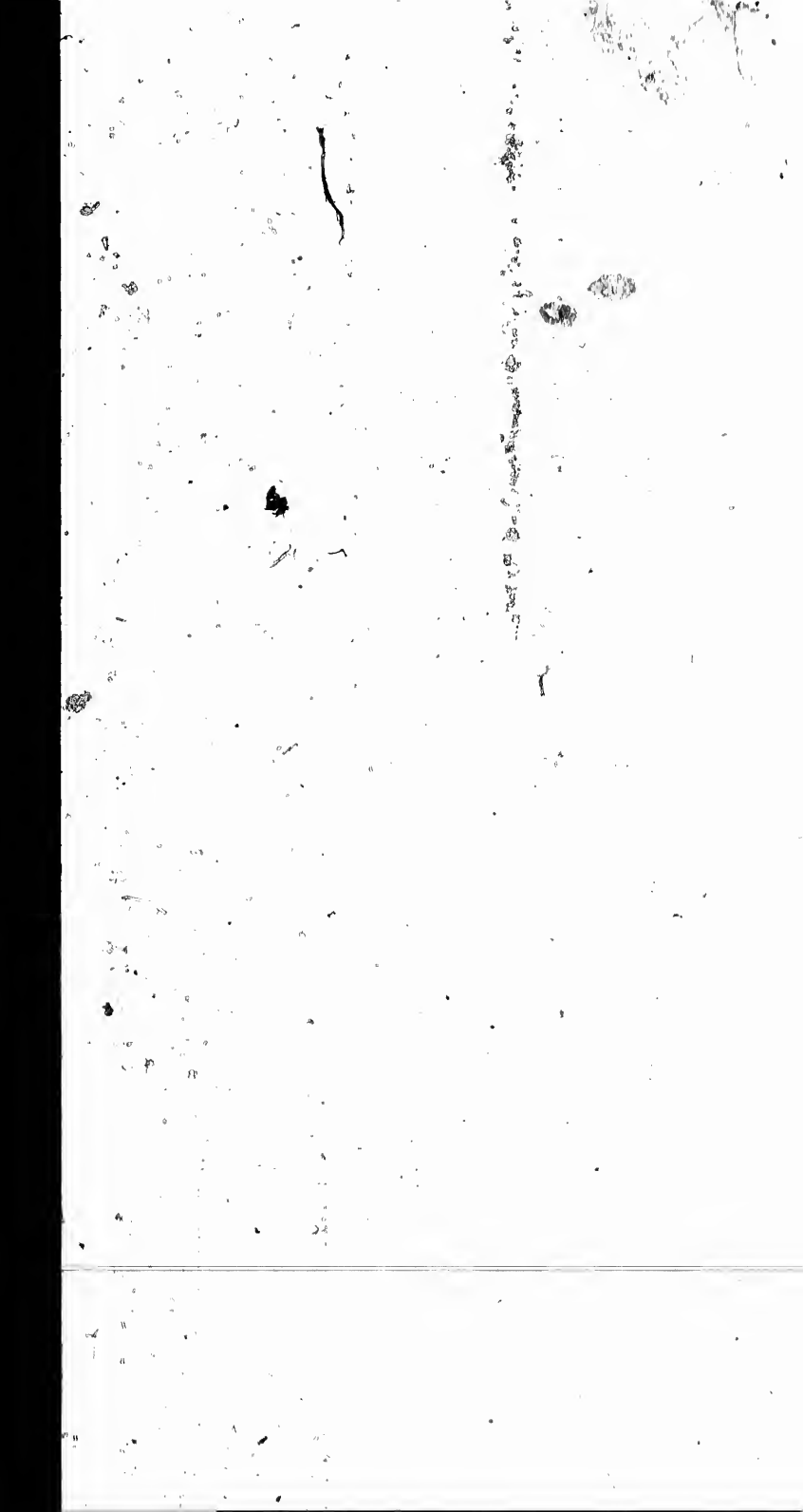
Le lendemain Gilbert alla chez cette dame. Dès que la jeune Sarrasine le vit, elle eut le cœur si ferré et si transporté de joie, qu'elle se jeta à ses pieds, embrassant ses genoux et les arrosant de ses pleurs. Ne me rebutez pas, lui dit-elle, vous êtes celui que Dieu a destiné pour me convertir et pour me faire chrétienne. Gilbert fut touché de ses paroles, qui marquoient la grande foi de cette étrangère, et fut inspiré de l'épouser, afin qu'elle pût être instruite à loisir de notre Sainte Religion.

Ne sachant néanmoins à quoi se déterminer, parce qu'il avoit promis à Dieu de se consacrer à la guerre des Chrétiens contre les infidèles, il alla consulter son Evêque, qu'il trouva avec cinq autres Prélats. Gilbert leur ayant raconté le fait et les aventures de cette Demoiselle, ils lui dirent que cette vocation venoit de Dieu ; et que l'un et l'autre ayant des intentions si saintes et si pures, le Ciel béniroit leur mariage.

Gilbert instruisit cette jeune Princesse des mystères et des maximes de la religion Chrétienne. Elle goûta les vérités du Christianisme, et en reçut les instructions avec des dispositions si saintes, que dans peu de temps elle fut capable de recevoir le Bapême, auquel elle se disposa par

la prière et par l'esprit de pénitence. L'Evêque de Londres voulut lui-même la baptiser. Avant que de faire cette auguste cérémonie, il lui demanda, selon la coutume de l'Eglise, si elle vouloit être baptisée ; elle répondit avec une sainte ardeur, et avec une effusion de larmes qui attendrit tous les assistans, qu'elle le désiroit de tout son cœur ; que c'étoit pour cela qu'elle étoit venue au péril de sa vie, d'un pays si éloigné. L'Evêque la baptisa, et lui donna le nom de Mathilde ; Gilbert ensuite l'épousa en présence de l'Evêque, qui leur donna la bénédiction nuptiale.

Le mariage étant célébré, Gilbert se trouva dans de grandes inquiétudes sur ce qu'il devoit faire. Il étoit d'un côté résolu de tenir la promesse qu'il avoit faite à Dieu, de retourner à la guerre contre les Infidèles, et de l'autre il n'osoit abandonner une épouse qui l'étoit venue chercher de si loin. Mathilde s'aperçut de son embarras, et lui dit : Qu'avez-vous, Monsieur ? Etes-vous donc affligé de ce que j'ai l'honneur d'être votre épouse ? Non, ma chère épouse, lui répondit Gilbert ; le sujet de mon inquiétude, c'est que je dois partir pour aller à la guerre combattre pour Jésus-Christ contre les Infidèles, et je crains que mon départ et mon absence ne vous affligent. Non, mon cher époux, reprit cette vertueuse Dame, partez pour une guerre si sainte ; je n'en serai point affligée, puisque c'est la volonté de Dieu. Je



n'ai souhaité d'être avec vous, que pour apprendre à vivre pour J. C. Vous m'avez déclaré, étant captif chez mon père, que vous étiez prêt de faire à J. C. le sacrifice de votre vie : je suis de même prêt de lui faire le sacrifice de votre personne. Quoiqu'il me coûte beaucoup de me séparer de vous, je suis cependant ravie de rendre à Dieu un époux que je n'ai cherché que pour Dieu. Allez donc, mon cher époux, Dieu bénira vos entreprises; ne soyez point en peine de moi : le Seigneur qui m'a fait miséricorde lorsque j'étois Infidèle, me protégera beaucoup plus maintenant que je suis Chrétienne. Ils se séparèrent en versant des larmes, après s'être promis mutuellement le secours de leurs prières.

Gilbert, qui ne pouvoit se lasser d'admirer la sainte générosité de son épouse, partit et lui laissa Richard pour avoir soin d'elle. Gilbert demeura trois ans et demi dans cette guerre, et s'en revint. Dieu répandit sa bénédiction sur un mariage si saint; ils eurent un fils prédestiné, et Mathilde pendant sa grossesse eut plusieurs inspirations et de secrets pressentimens, que l'enfant qu'elle portait dans son sein, seroit grand devant Dieu. Elle accoucha l'an 1119, de ce bienheureux enfant, qui fut nommé Thomas. Mathilde ne fut pas trompée; son fils Thomas fut un grand Saint, il fut Archevêque de Cantorbéry, et reçut la couronne de martyr pour la défense de l'Eglise. On cé-

lèbre sa Fête le lendemain de celle des Saints Innocens.

Jeunes gens, édifiez-vous par ces exemples ; et que ces deux illustres époux soient votre modèle. Lorsque vous pensez à vous marier, ne cherchez que Dieu et votre salut, à l'exemple de Mathilde ; n'ayez que des intentions saintes et des conversations innocentes, à l'exemple de Gilbert ; et Dieu bénira votre mariage et votre postérité.

AUTRE EXEMPLE.

Ce qui commence par la joie, finit souvent par le regret, dit le Sage. C'est ce qu'on voit dans plusieurs mariages dont les commencemens paroissent agréables, mais dont les suites sont bien amères. Parmi plusieurs exemples que l'expérience montre tous les jours, en voici un, arrivé depuis peu de temps.

Un jeune homme et une fille, après plusieurs années de fréquentations et d'affiduités, se marièrent malgré leurs parens. Avant le mariage, ils avoient tant d'attache l'un pour l'autre qu'ils étoient inséparables : il sembloit que leur amitié ne devoit jamais finir. Mais ils éprouverent bientôt, que les amitiés d'entêtement et de jeunesse ne sont pas de durée et que Dieu ne bénit pas de tels mariages. A peine furent-ils mariés, que le mari ne pouvoit plus souffrir sa femme, et la traitoit comme une esclave. La femme prit le meilleur parti, qui étoit celui de la patience et du silence. Ils eurent une fille

nommée Simphorienne. Ce mari brutal ayant donné un coup de pied à sa femme, elle en mourut au bout de huit jours.

Avant que de mourir, elle appela Simphorienne, qui avoit treize ans: Tu vois, ma fille, lui dit-elle, l'état où je suis, tu vois les cruautés que j'ai éprouvées de ton père: je les ai souffertes en esprit de pénitence, et comme une juste punition de mes défobéissances et des chagrins que j'ai faits à mes père et mère, en me mariant contre leur gré et par caprice. Prends exemple sur moi, et sois plus sage que je n'ai été. Je te laisse sous la conduite de ta chère tante, qui aura soin de ton éducation; ne fais rien sans ses conseils, et prends garde de ne te jamais conduire par ta propre volonté. Aie toujours devant les yeux la crainte de Dieu; sois humble et chaste; évite les fréquentations et familiarités avec les garçons, c'est ce qui a commencé ma perte. Je te plains, ma fille; bientôt tu n'auras plus de mère sur la terre; mais je prie la Sainte Vierge d'être ta mère et de te protéger.

N'oublie jamais le respect que tu dois à ton père: il n'est pas capable de te donner l'instruction; je te recommande cependant de lui obéir et de prier pour sa conversion. Je lui pardonne pour l'amour de J. C. tous les mauvais traitemens qu'il m'a faits. Cette femme mourut en suite dans une parfaite résignation à la volonté de Dieu. Simphorienne sa fille profita si bien des avis salutaires de sa mère mourante, qu'elle

vécut en sage fille, suivit les conseils de sa tante, et se maria faintement avec un parti avantageux.

Son père, après la mort de cette femme, eut tant de regret et de confusion de la mort qu'il lui avoit causée par ses duretés, qu'il en tomba malade, et mourut quelques jours après, dans une espèce de transport et de désespoir.

Voilà quelle fut la fin d'un mariage contracté par libertinage et par fantaisie. Ne voit-on pas souvent de pareils évènements dans les paroisses, à la ville et à la campagne, que Dieu permet pour l'instruction des jeunes gens ?

Combien de filles seroient avantageusement établies et heureuses dans le mariage, si elles consultoient Dieu et la volonté de leurs parens ? Combien en voit-on qui perdent leur ame et leur fortune, parce qu'elles sont sans pudeur et sans modestie ? Combien de jeunes hommes, qui en se mariant par un criminel entêtement, attirent sur eux et leur famille la malédiction du Ciel ? O qu'on est aveugle, qu'on est malheureux lorsqu'on cherche sa fortune et son établissement par le libertinage et par le crime !

AUTRE EXEMPLE.

L'Écriture Sainte nous apprend des circonstances bien édifiantes et bien extraordinaires, dans le mariage du jeune Tobie. Son père qui s'appeloit aussi Tobie, lui dit un jour : Mon fils, prenez la peine d'aller jusques dans la ville de Ragès, pour demander à Gabélus l'argent qu'il

nous doit ; mais comme le voyage est long, cherchez quelque personne sage et craignant Dieu, pour vous conduire. A peine le jeune Tobie fut-il sorti de la maison, qu'il vit venir à sa rencontre un jeune homme qui avait l'air noble et modeste, (c'étoit l'ange Raphaël, que Dieu lui envoyoit pour être son guide, déguisé sous la forme d'un voyageur.) Ne sauriez-vous point, lui dit Tobie, le chemin qui conduit à Ragès en Médie ? Sans doute, je le fais, répondit l'Ange ; je connois même les habitans de ce pays-là, et je puis vous y rendre service. Le jeune Tobie fit entrer ce jeune étranger dans la maison ; le père le pria de conduire son fils, et lui promit qu'il ne perdrait pas ses peines. L'ange Raphaël (qu'ils prenoient tous pour un jeune homme) lui répondit : Je conduirai fidèlement votre fils, et je vous le ramènerai en bonne santé. Allez, mes enfans, leur dit le père, en leur donnant sa bénédiction, je vous souhaite un heureux voyage : que le Seigneur vous protège en chemin, et que son saint Ange vous accompagne !

Après quelques jours de marche, se trouvant près d'une ville, l'Ange dit au jeune Tobie : Vous ne savez peut-être pas que vous avez ici un proche parent, ami de votre père. Ce parent, c'est Raguel ; il n'a qu'une fille unique nommée Sara ; elle est très-vertueuse, elle a du bien ; le Seigneur l'a destinée pour être votre épouse, et je sais que votre père y consentira. C'est

da
du
fill

épo
pas
tou

la p
par

l'Ar
mar
qu'i

sain
cide
pas

n'en
gros

porte
des l
band

malin
forte
ferez

tentic
fâche
aucun

vo
ge, a
fiteroi

Era
Rague

dans la maison de Raguel que je vais vous conduire ; ne manquez pas de lui demander sa fille en mariage.

Aux noms de Sara et de Raguel, Tobie fut épouvanté, et dit à l'Ange : Vous ne savez donc pas que cette fille a déjà eu sept maris, et que tous les sept ont été étouffés par le démon, dès la première nuit de leurs noces ; je crains qu'un pareil accident ne m'arrive. Il est vrai, lui dit l'Ange, que le démon a mis à mort les sept maris de Sara, parce qu'ils le méritoient, et qu'ils étoient indignes de l'alliance de cette sainte fille. Mais rassurez-vous ; le même accident ne vous arrivera point ; le démon n'a pas de pouvoir sur tous les hommes. Ceux qui n'entrent dans le mariage qu'avec des intentions grossières, et qui, sans crainte de Dieu, se comportent d'une manière toute brutale, comme des bêtes sans raison, voilà ceux que Dieu abandonne quelquefois au pouvoir de l'esprit malin. Pour vous, vous n'en userez pas de la sorte ; vous épouserez Sara, et vous ne l'épouserez que selon l'esprit de Dieu, dans des intentions saintes ; et soyez assuré que rien de fâcheux ne vous arrivera, que le démon n'aura aucun pouvoir sur vous, et que Dieu bénira votre alliance. Le jeune Tobie remercia l'Ange, ajouta foi à ses paroles, et lui dit qu'il profiteroit de ses sages conseils.

Etant arrivé dans la ville, ils allèrent chez Raguel, qui reçut avec bonté et avec franchise

ces deux voyageurs, sans les connoître. Ensuite ayant envisagé le jeune Tobie, il dit tout bas à Anne sa femme : *Ce jeune homme ressemble beaucoup à Tobie notre cousin.* Une louable curiosité le porta à demander à ces deux étrangers d'où ils étoient ; nous sommes, dirent-ils, de la Tribu de Nephtali, et nous demeurons à Ninive. Puisque vous demeurez à Ninive, leur dit Raguel, vous connoissez peut-être Tobie mon parent et mon ancien ami.

L'Ange lui montrant le jeune Tobie : Voilà lui dit-il, le fils de ce cher parent dont vous parlez. Aussitôt Raguel se jeta au cou de ce jeune homme, et l'embrassa en versant des larmes. Ah ! mon fils, lui dit-il, que le Seigneur vous comble de ses bénédictions ! Vous êtes le fils d'un grand homme de bien. Il lui parla si tendrement qu'Anne sa femme et sa fille Sara en pleurèrent de joie.

Raguel fit préparer un festin. Je ne mangerai et ne boirai point chez vous, lui dit le jeune Tobie, que vous ne m'ayez accordé la grâce que je vais vous demander ; c'est votre fille, que j'ai l'honneur de vous demander en mariage. Raguel fut saisi de frayeur et pâlit à cette proposition. Il pensa d'abord que s'il lui donnoit sa fille, il arriverait à ce jeune homme le même accident qu'aux sept autres maris de Sara. L'Ange qui voyoit son embarras, lui dit : Ne craignez rien, Raguel ; le jeune Tobie est celui que le Ciel destine à votre fille ; soyez

affu
Les
dén
cha
mèr
sain
sa c
pren
sa fi
Que
avec
lianc
écriv
soup
A
poux
n'y e
jours
me a
craïn
fut se
lui di
notre
lui con
sons le
geons
Ils par
Rag
Tobie
fosse
qu'il f

assuré que rien de fâcheux ne lui arrivera. Les autres maris de votre fille ont été livrés au démon, parce qu'ils étoient des hommes tout charnels; mais ce jeune homme n'est pas de même, il est craignant Dieu, et n'a que de saintes intentions. Raguel, à ces paroles, mit sa confiance en Dieu, consentit à ce mariage, et prenant la main du jeune Tobie et celle de Sara sa fille, il leur donna sa bénédiction, en disant; *Que le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, soit avec vous; qu'il vous unisse, qu'il comble votre alliance de ses grâces et de ses faveurs célestes!* On écrivit ensuite le contrat de mariage, et on soupa avec une sainte joie, en bénissant Dieu.

Après le souper, on conduisit les jeunes époux dans la chambre nuptiale; la jeune Sara n'y entra qu'en tremblant, appréhendant toujours qu'il n'arrivât à ce nouvel époux un même accident qu'aux autres; Tobie y entra sans crainte, plein de confiance en Dieu. Quand il fut seul avec sa nouvelle épouse, il la rassura, et lui dit: *Ne craignez point, Sara, le Seigneur sera notre protecteur et notre Père; il est juste que nous lui consacrons les prémices de notre mariage; passons les trois premières nuits en prières, et ne songeons qu'à nous unir à Dieu et à purifier notre cœur.* Ils passèrent ensuite la nuit en oraison.

Raguel de son côté craignoit toujours pour Tobie; il fit même creuser, par précaution, une fosse pendant la nuit pour l'enterrer, en cas qu'il fût trouvé mort comme les autres maris de

Sara : de manière que ne pouvant vaincre son inquiétude, il se leva avant le jour, et dit à Anne sa femme : Envoyez une de vos servantes, pour voir si notre gendre est encore vivant. — La femme y entra, et revint promptement leur dire qu'ils étoient tous deux vivans et en santé. Aussitôt le père et la mère se prosternèrent à genoux pour remercier Dieu de ce qu'il agréoit et favorisoit ainsi le mariage de leur fille, et passèrent le reste de la nuit à prier pour elle et pour son époux.

Le jeune Tobie, après avoir réglé et disposé toutes ses affaires, pria son beau-père Raguel de lui permettre de s'en revenir, et d'emmener Sara son épouse : Raguel y consentit enfin, lui remit sa fille avec beaucoup de domestiques, et de grandes richesses.

Allez, mes enfans, leur dit-il, en pleurant, et leur faisant ses adieux ; allez en paix ; je prie de tout mon cœur l'Age du Seigneur qu'il vous conduise et vous préserve d'accidens ; que le Ciel bénisse votre alliance et votre postérité. Pour vous, ma fille, nous ne vous verrons peut-être plus ; mais écoutez les derniers avis de Raguel votre père, et d'Anne votre mère. Ils l'embrassèrent tendrement, et lui dirent : *Honorez votre beau-père et votre belle-mère, respectez votre époux, appliquez-vous à régler votre famille, gouvernez avec sagesse et avec patience votre maison et vos domestiques, et vivez sans reproche dans la crainte du Seigneur.* A ces mots les larmes

recommencèrent, on s'embrassa pour la dernière fois, Tobie avec son épouse et son cortège partirent.

Après quelques jours de marche, Tobie prit le devant avec l'Ange Raphaël, afin de consoler son Père et sa Mère, qui étoient en peine de lui. Il arriva quelques jours avant Sara. On ne peut exprimer la joie de ce bon père, au retour de son fils, et lorsqu'il apprit son heureux mariage. Ce bon vieillard étoit aveugle : et ce qui augmenta sa joie, c'est que son fils Tobie le guérit et lui ouvrit les yeux par le secours d'un remède que l'Ange lui avoit appris : les premières paroles de ce saint homme furent de bénir et de remercier Dieu.

Au bout de sept jours, on vit arriver la jeune Sara, épouse de Tobie, avec tout son équipage et sa suite. On doit juger avec quel empressement et avec quelles marques de tendresse et de cordialité on reçut cette vertueuse et jeune épouse, et quelle fut la joie de Sara d'entrer dans une maison où elle voyoit tant de charité, d'union et de crainte de Dieu ; elle bénit le Seigneur de l'avoir appelée à un mariage où elle ne voyoit rien que de consolant pour elle.

Tobie le père appela son fils, et lui dit en particulier : Que donnerons-nous à ce jeune homme qui vous a accompagné pendant votre voyage ? (Il parloit de l'Ange Raphaël, qu'il ne connoissoit pas encore, et qu'il croyoit véritablement être un jeune homme.) Ah ! mon

père, reprit le jeune Tobie, tous nos biens ne sont pas suffisans pour reconnoître les grands services qu'il m'a rendus. Je lui dois la vie, je lui dois mon épouse, vous lui devez la vue, je lui dois mes biens, je lui dois tout. Le père et le fils lui offrirent par reconnoissance la motié de leurs biens, en lui demandant pardon de lui offrir si peu de choses. L'Ange, sans se faire encore connoître, leur répondit, adreſſant la parole à Tobie le père ; Je ne vous demande rien, que de bénir le Dieu du Ciel, et de publier ſes miſéricordes. Ecoutez-moi, je vais vous apprendre ce que vous ne ſavez pas encore ; ne vous repentez pas des choses que vous avez faites pour votre Dieu ; vous voyez à préſent, par votre expérience, qu'on ne perd rien au ſervice d'un ſi grand Maître. C'eſt moi qui offrois au Seigneur vos prières, vos jeûnes, vos aumônes, votre patience et vos bonnes œuvres. Vous avez été affligé, mais c'eſt parce que vous étiez ſerviteur et ami de Dieu qu'il a fallu que vous fuſſiez tenté et éprouvé. C'eſt moi qui ai été envoyé de ſa part, pour conduire votre fils ; c'eſt moi qui ai lié le démon, afin qu'il ne pût lui nuire ; c'eſt moi qui lui ai procuré la vertueuſe Sara pour être ſon épouse, et pour être votre conſolation. Maintenant que j'ai exécuté les ordres du Seigneur, je vais vous dire qui je ſuis ; béniſſez-en Dieu ; *Je ſuis l'Ange Raphaël, un des ſept Anges, qui ſommes toujours préſens devant le Trône de Dieu. Il eſt temps que je re-*

to
v
gr
ſe
ni
m
et
d'
he
to
po

plu
bén
vie
ſola
Le
riag
ſiſ
bre
de
C
tout
l.
gner
appr
mari
eng
Est-
Ang
qu'ils

tourne vers celui qui ma envoyé. Pour vous, je vous le dis encore en vous quittant, bénissez le Seigneur le reste de votre vie, et publiez partout ses miséricordes et ses merveilles. Ce furent-là les dernières paroles de l'Ange, qui disparut en un moment. A ces paroles, les deux Tobie, père et fils, furent saisis d'un si grand respect et d'une si profonde admiration, qu'ils furent trois heures entières prosternés la face contre terre, tout occupés à remercier et adorer Dieu, sans pouvoir prononcer une seule parole.

Tant de grâces et de faveurs les rendirent plus fidèles à Dieu que jamais. Le Seigneur bénit tellement cette sainte famille, que le saint vieillard Tobie eut, avant que de mourir, la consolation de voir jusqu'à la troisième génération. Le Ciel répandit tant de bénédictions sur le mariage du jeune Tobie son fils avec Sara, que ce fils vécut près de cent ans, et laissa une nombreuse postérité dans la paix et dans la crainte de Dieu.

Cette histoire est admirable et instructive dans toutes ses circonstances ; elle vous apprend, 1. Que Dieu protège toujours ceux qui le craignent et qui le servent avec fidélité. 2. Elle apprend aux jeunes gens qui se destinent au mariage, avec quelles intentions ils doivent s'y engager, et comment ils doivent s'y disposer. Est-ce par l'inspiration du bon ou du mauvais Ange qu'ils se fréquentent pour le mariage, et qu'ils s'y engagent ? C'est ce qu'ils doivent exa-

miner. S'ils entrent dans le mariage par l'inspiration du Ciel, et avec des intentions saintes, Dieu bénira leur dessein ; mais s'ils se disposent au mariage avec des intentions criminelles, s'ils se fréquentent avec danger et avec scandale, ou par l'inspiration du mauvais Ange, et de l'esprit d'impureté, hélas ! que de malheurs n'ont-ils pas à craindre ! Le démon ne les étouffera pas, comme les sept maris de Sara, mais Dieu saura bien les punir d'une autre manière, par les accidens, les disgraces et les chagrins dont leur mariage sera rempli. 3. Enfin les pères et mères apprendront par cette histoire, qu'ils ne peuvent procurer un établissement plus heureux à leurs enfans, lorsqu'ils les engagent dans le mariage, que de les donner à des gens vertueux ; et que la sagesse et la crainte de Dieu sont les biens les plus précieux qu'ils puissent leur laisser.



FIN.

VEPRES DU DIMANCHE.

Pater noster, &c. Ave Maria, &c.

Deus, in adjutorium meum intende. Domine, ad
adjuvandum me festina. Gloria Patri & Filio, &c.

Ant. Dixit Dominus.

*Au temps de Pâques on dit les Psaumes sous
la seule Antienne Alleluia.*

PSAUME 109.

DIXIT Dominus Domino meo : sede à dex-
tris meis.

Donec ponam inimicos tuos : scabellum pedum
tuorum.

Virgam virtutis tuæ emittet Dominus ex Sion :
dominare in medio inimicorum tuorum.

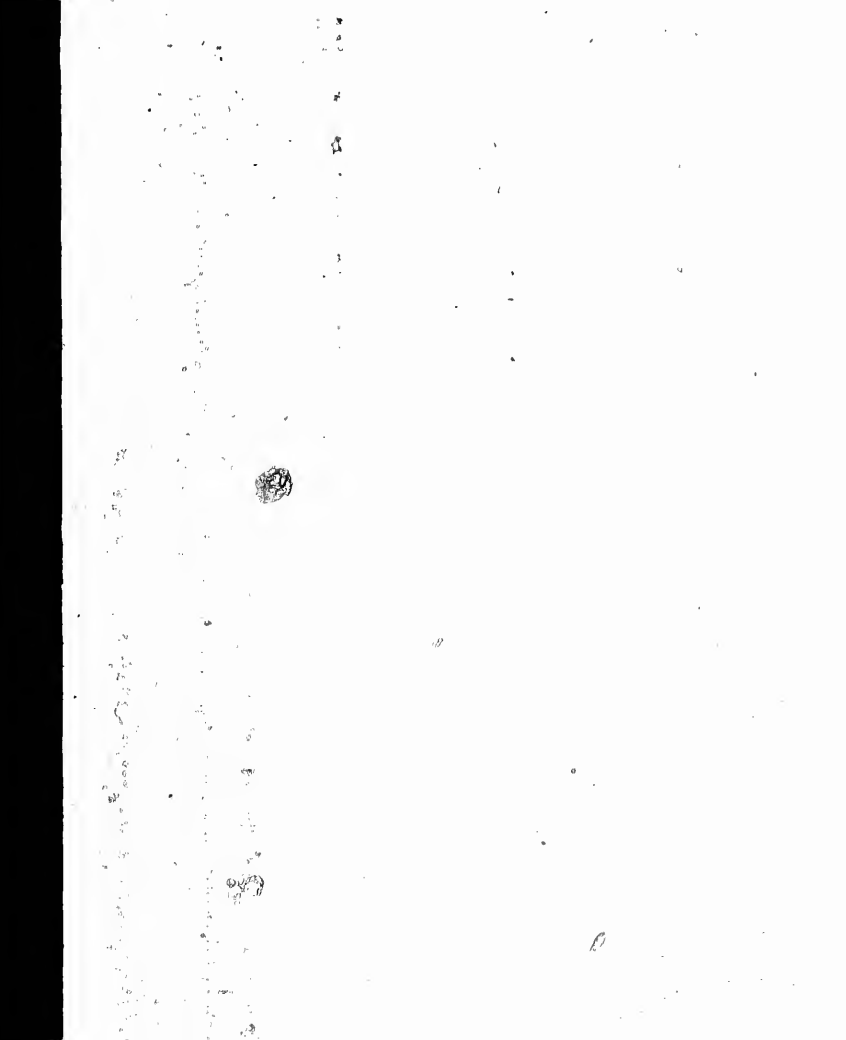
Tecum principium in die virtutis tuæ, in splen-
doribus sanctorum : ex utero ante luciferum ge-
nui te.

Juravit Dominus et non pœnitebit eum : tu es
sacerdos in æternum secundum ordinem Melchi-
sedech.

Dominus a dextris tuis : confregit in die iræ suæ
Reges.

Judicabit in nationibus, implebit ruinas : con-
quassabit capita in terrâ multorum.

De torrente in viâ bibet : propterea exaltabit
caput. Gloria Patri, &c.



Ant. Dixit Dominus Domino meo, sede à dextris meis. *Ant.* Fidelia.

PSAUME 110.

CONFITEBOR tibi, Domine, in toto corde meo : in concilio justorum et congregatione. Magna opera Domini : exquisita in omnes voluntates ejus.

Confessio et magnificentia opus ejus : et justitia ejus manet in sæculum sæculi.

Memoriam fecit mirabilium suorum misericors & miserator Dominus : escam dedit timentibus se.

Memor erit in sæculum testamenti sui : virtutem operum suorum annuntiabit populo suo.

Ut det illis hæreditatem gentium : opera manuum ejus veritas & judicium.

Fidelia omnia mandata ejus, confirmata in sæculum sæculi : facta in veritate & æquitate.

Redemptionem misit populo suo : mandavit in æternum testamentum suum.

Sanctum & terribile nomen ejus : initium sapientie timor Domini.

Intellectus bonus omnibus facientibus eum : laudatio ejus manet in sæculum sæculi. Gloria Patri, &c.

Ant. Fidelia omnia mandata ejus : confirmata in sæculum sæculi. *Ant.* In mandatis.

PSAUME 111.

BEATUS vir qui timet Dominum : in mandatis ejus volet nimis.

Potens in terra erit semen ejus : generatio rectorum benedicetur.

Gloria et divitiæ in domo ejus : et justitia ejus manet in sæculum sæculi.

Exortum est in tenebris lumen rectis : misericors et miserator et justus.

Jucundus homo qui miseretur et commodat, disponet sermones suos in judicio : quia in æternum non commovebitur.

In memoriâ æternâ erit justus : ab auditione malâ non timebit.

Paratum cor ejus sperare in Domino, confirmatum est cor ejus : non commovebitur donec despiat inimicos suos.

Dispersit, dedit pauperibus, justitia ejus manet in sæculum sæculi : cornu ejus exaltabitur in gloriâ.

Peccator videbit et irascetur, dentibus suis fremet et tabescet : desiderium peccatorum peribit.

Gloria Patri, &c.

Ant. In mandatis ejus cupit nimis.

Ant. Sit nomen Domini.

PSAUME 112.

LAUDATE, pueri, Dominum : laudate nomen Domini.

Sit nomen Domini benedictum : ex hoc nunc et usque in sæculum.

A solis ortu usque ad occasum : laudabile nomen Domini.

Excelsus super omnes gentes Dominus : et super cælos gloria ejus.

Quis sicut Dominus Deus noster qui in altis habitat : et humilia respicit in celo et in terra ?

Suscitans à terrâ inopem : et de stercore erigens pauperem.

Ut collocet eum cum principibus : cum principibus populi sui.

Qui habitare facit sterilem in domo : matrem filiorum lætantem. Gloria Patri, &c.

Ant. Sit nomen Domini benedictum in sæcula.

Ant. Nos qui vivimus.

PSAUME 113.

IN exitu Israël de Ægypto : domus Jacob de populo barbaro.

Facta est Judæa sanctificatio ejus : Israël potestas ejus.

Mare vidit et fugit : Jordanis conversus est retrorsum.

Montes exultaverunt ut arietes : et colles sicut agni ovium.

Quid est tibi, mare, quod fugisti : et tu, Jordanis, quia conversus es retrorsum ?

Montes, exultastis sicut arietes : et colles sicut agni ovium ?

A facie Domini mota est terra : à facie Dei Jacob.

Qui convertit petram in stagna aquarum : et rupem in fontes aquarum.

Nos nobis, Domine, non nobis : sed nomini tuo da gloriam.

Super misericordiã tuã et veritate tuã : nequandò dicant gentes, Ubi est Deus eorum ?

Deus autem noster in cœlo : omnia quæcumque voluit, fecit.

Simulacra gentium argentum et aurum : opera manuum hominum.

Os habent et non loquentur : oculos habent, et non videbunt.

Aures habent et non audient : nares habent, et non od orabunt.

Manus habent et non palpabunt, pedes habent et non ambulabunt : non clamabunt in gutture suo.

Similes illis fiant qui faciunt ea : et omnes qui confidunt in eis.

Domus Israël speravit in Domino : adjutor eorum et protector eorum est.

Domus Juda speravit in Domino : adjutor eorum et protector eorum est.

Qui timent Dominum speraverunt in Domino : adjutor eorum et protector eorum est.

Dominus memor fuit nostri : et benedixit nobis.

Benedixit domui Israël : benedixit domui Aaron.

Benedixit omnibus qui timet Dominum : pusillis cum majoribus.

Adjiciat Dominus super vos : super vos, et super filios vestros :

Benedicti vos à Domino : qui fecit cœlum et terram.

Cœlum cœli Domino : terram autem dedit filiis hominum.

Non mortui laudabunt te, Domine : neque omnes qui descendunt in infernum.

Sed nos qui vivimus, benedicimus Domino : ex hoc nunc et usque in sæculum.

Gloria Patri, &c.

Ant. Nos qui vivimus, benedicimus Domino.

Au temps de Pâques.

Ant. Alleluia, Alleluia, Alleluia.

CHAPITRE.—2 Cor. 1.

BENEDICTUS Deus et Pater Domini nostri Jesu Christi, Pater misericordiarum et

Deus totius consolationis, qui consolatur nos in
omni tribulatione nostrâ.

R. Deo gratias.

HYMNE.

LUCIS Creator optime,
Lucem dierum proferens,
Primordiis lucis novæ,
Mundi parans originem.

Qui manè junctum vesperi
Diem vocari præcipis,
Tetrum cahos illabitur,
Audi preces cum fletibus.

Ne mens gravata crimine,
Vitæ sit exul munere,
Dùm nil perenne cogitat,
Seseque culpis illigat.

CÆLORUM pulset intimum,
Vitale tollat præmium,
Vitemus omne noxium,
Purgemus omne pessimum.

PRÆSTA, Pater piissime,
Patrique compar unice,
Cum Spiritu paraclysto,
Regnans per omne sæculum. Amen.

CANTIQUE DE LA VIERGE. *Luc. 1.*

MAGNIFICAT: anima mea Dominum,
Et exultavit spiritus meus: in Deo salu-
tari meo.

Quia respexit humilitatem ancillæ suæ: ecce
enim hæc beatam me dicent omnes generationes.

Quia fecit mihi magna qui potens est: et sanc-
tum nomen ejus.

nos in

Et misericordia ejus à progenie in progenies : timentibus eum.

Fecit potentiam in brachio suo : dispersit superbos mente cordis sui.

Deposuit potentes de sede : & exaltavit humiles.

Esurientes implevit bonis : & divites dimisit inanes.

Suscepit Israël puerum suum : recordatus misericordiarum suarum.

Sicut locutus est ad Patres nostros : Abraham & semini ejus in sæcula.

Gloria Patri, &c.



alu-

ecce

nes.

anc-

PRIERES

Pour la Recommandation de l'Amé.

*Premièrement on dit les Litanies suivantes :
les Oraisons se disent pendant l'Agonie.*

S EIGNEUR,	ayez pitié de nous.
Jésus-Christ,	ayez pitié de nous.
Seigneur,	ayez pitié de nous.
Sainte Marie,	priez pour lui.
Saints Anges et Archanges,	priez pour lui.
Saint Abel,	priez pour lui.
Chœur des Justes,	priez pour lui.
Saint Abraham,	priez pour lui.
Saint Jean-Baptiste,	priez pour lui.
Saints Patriarches, et Saints Prophètes,	priez tous pour lui.
Saint Pierre,	priez pour lui.
Saint Paul,	priez pour lui.
Saint André,	priez pour lui.
Saint Jean,	priez pour lui.
Saints Apôtres et Saints Évangélistes,	priez tous pour lui.
Saints Disciples du Seigneur,	priez tous pour lui.
Saints Innocens,	priez tous pour lui.
Saint Etienne,	priez pour lui.
Saint Laurent,	priez pour lui.
Saints Martyrs,	priez tous pour lui.
Saint Silvestre,	priez pour lui.
Saint Grégoire,	priez pour lui.
Saint Augustin,	priez pour lui.
Saints Pontifes et Saints Confesseurs,	priez tous pour lui.

Sa
Sa
Sa
Sa
Sa
O
O
Soy
De
Du
D'u
Des
De
De
Par
Par
S
Par
Se
Par
gn
Par
gn
Par l
le,
Au j
Ecou
che

Saint Benoît, priez pour lui.
Saint François, priez pour lui.
Saints Moines et Saints Hermites, priez tous pour lui.

Sainte Marie Magdeleine, priez pour lui.
Sainte Luce, priez pour lui.
Saintes Vierges et Saintes Veuves, priez toutes pour lui.

O vous, Saints et Saintes de Dieu, intercédez tous pour lui.

O Dieu, soyez-lui favorable, pardonnez-lui, Seigneur.

Soyez-lui favorable, délivrez-le, Seigneur.

De votre colère, délivrez-le, Seigneur.

Du péril de la mort, délivrez-le, Seigneur.

D'une malheureuse mort, délivrez-le, Seigneur.

Des peines de l'enfer, délivrez-le, Seigneur.

De tout mal, délivrez-le, Seigneur.

De la puissance du Diable, délivrez-le, Seigneur.

Par votre Naissance, délivrez-le, Seigneur.

Par votre Croix et par votre Passion, délivrez-le, Seigneur.

Par votre Mort et par votre Sépulture, délivrez-le, Seigneur.

Par votre glorieuse Résurrection, délivrez-le, Seigneur.

Par votre admirable Ascension, délivrez-le, Seigneur.

Par la grace du Saint-Esprit Consolateur, délivrez-le, Seigneur.

Au jour du Jugement, délivrez-le, Seigneur.

Ecoutez-nous, Seigneur, quoique nous soyons pé-

cheurs.

Nous vous prions de lui pardonner, exaucez-nous
s'il vous plaît.

Seigneur, ayez pitié de nous.

Jésus-Christ, ayez pitié de nous.

Seigneur, ayez pitié de nous.

*Puis, quand le malade est à l'agonie et prêt
d'expirer, on dit ce qui suit :*

SORTEZ de ce monde, ame chrétienne, au
nom de Dieu le Père tout-puissant, qui vous a
créée ; au nom de Jésus Fils du Dieu vivant, qui a
souffert pour vous ; au nom du Saint-Esprit, qui
s'est communiqué à vous ; au nom des Trônes, et
des Dominations ; au nom des Principautés et des
Puissances ; au nom des Chérubins et des Séraphins ;
au nom des Saints Martyrs et des Confesseurs ; au
nom des Saints Moines et des Solitaires ; au nom
des Saintes Vierges et de tous les Saints et Saintes
de Dieu. Que votre lieu soit aujourd'hui dans la
paix, et que votre demeure soit dans la Sainte Sion.
Par le même Jésus-Christ notre Seigneur. R.
Ainsi soit-il.

Prions.

DIEU plein de bonté et de clémence, Dieu
qui, par la grandeur de vos miséricordes, effa-
cez les péchés des pénitens, et qui anéantisiez les
taches de leurs crimes passés par le pardon que
vous leur en accordez ; regardez, avec compassion
N: votre serviteur, et exaucez la prière qu'il vous
fait avec une entière ouverture de son cœur, de lui
remettre tous ses péchés. Renouvelez en lui, Père
très-doux, tout ce que le commerce de la terre et
l'infirmité humaine y ont corrompu, ou ce que le

di
co
vo
me
ce
de
Sei
N
don
aur
vou
du l
heû
corp
mon
trion
trou
le Cl
ques
blisse
vous
et qu
jours
l'arde
mens
cruel
satellit
accom
effroy
et que
le haï
pent co

diable par ses tromperies y a séduit ; et réunissez au corps de l'Eglise ce membre qui a été racheté par votre Fils. Ayez pitié, Seigneur, de ses gémissens et de ses larmes ; et parce qu'il n'a de confiance qu'en votre miséricorde, recevez-le au Sacrement de votre réconciliation. Par Jésus-Christ notre Seigneur. R. Ainsi soit-il.

MON chère Frère, je vous recommande à Dieu, qui est tout-puissant ; je vous laisse à celui dont vous êtes la créature, afin qu'après que vous aurez payé par votre mort le tribut de l'humanité, vous retourniez à votre Auteur, qui vous a formé du limon de la terre. Qu'une troupe d'Anges bienheureux rencontrent votre ame à la sortie de votre corps. Que le sénat des Apôtres qui doit juger le monde, vienne au-devant de vous. Qu'une armée triomphante de Martyrs vous accompagne. Qu'une troupe de Confesseurs illustres vous environne. Que le Chœur des Vierges vous reçoive avec des cantiques de joie ; et que les Saints Patriarches vous établissent dans le sein d'un heureux repos. Que Jésus vous montre un visage plein de douceur et de joie ; et qu'il vous mette au nombre de ceux qui sont toujours à sa suite. Que l'horreur des ténèbres, que l'ardeur des flammes, et que la rigueur des tourmens vous soient inconnus. Que Satan, le plus cruel ennemi des hommes, vous cède avec tous ses satellites ; qu'il tremble à votre arrivée, vous voyant accompagné des Anges, et qu'il fuie dans le cahos effroyables d'une éternelle nuit. Que Dieu se lève, et que ses ennemis soient dissipés, et que ceux qui le haïssent, fuient devant sa face ; qu'ils se dissipent comme la fumée, et que les pécheurs périssent

devant la face de Dieu comme la cire fond à l'approche du feu. Que les Justes se réjouissent en la présence de Dieu. Que toutes les légions de l'enfer soient confondues et rougissent de honte, et que les ministres de Satan n'osent vous empêcher le passage. Que Jésus-Christ, qui a voulu mourir pour vous, vous délivre de la mort éternelle. Que Jésus, Fils du Dieu vivant, vous donne entrée dans la possession des plaisirs de son Paradis, et que ce véritable Pasteur vous reconnoisse pour être du nombre de ses ouailles. Qu'il vous délivre de tous vos péchés, et qu'il vous mette à sa droite dans la compagnie de ses Elus. Qu'il vous fasse la grace de voir votre Sauveur face à face, et que vous soyez toujours en sa présence. Que vous découvriez avec vos yeux bienheureux l'éternelle vérité, dont la splendeur est si éclatante, et qu'étant uni dans la compagnie des bienheureux, vous jouissiez de la douceur de la contemplation divine dans les siècles des siècles. R. Ainsi soit-il.

Oraison.

RECEVEZ, Seigneur, votre serviteur dans le lieu du salut qu'il a espéré de votre miséricorde. R. Ainsi soit-il.

Délivrez, Seigneur, l'ame de votre serviteur de tous les péils de l'enfer; délivrez-le des peines et de toutes les tribulations qui le peuvent accabler. R. Ainsi soit-il.

Délivrez, Seigneur, l'ame de votre serviteur, comme vous avez délivré Enoch et Elie de la mort commune des hommes. R. Ainsi soit-il.

Délivrez, Seigneur, l'ame de votre serviteur, comme vous avez délivré Noë du déluge. R. Ainsi soit-il.

Délivrez, Seigneur, l'ame de votre serviteur, comme vous avez délivré Abraham de la terre des Chaldéens. R. Ainsi soit-il.

Délivrez, Seigneur, l'ame de votre serviteur comme vous avez délivré Job de ses souffrances. R. Ainsi soit-il.

Délivrez, Seigneur, l'ame de votre serviteur, comme vous avez délivré Isaac des mains de son père Abraham, qui en vouloit faire un sacrifice. R. Ainsi soit-il.

Délivrez, Seigneur, l'ame de votre serviteur, comme vous avez délivré Loth du feu qui consuma la ville de Sodôme. R. Ainsi soit-il.

Délivrez, Seigneur, l'ame de votre serviteur, comme vous avez délivré Moïse de la main de Pharaon, Roi d'Egypte. R. Ainsi soit-il.

Délivrez, Seigneur, l'ame de votre serviteur, comme vous avez délivré Daniel de la fosse aux lions. R. Ainsi soit-il.

Délivrez, Seigneur, l'ame de votre serviteur, comme vous avez délivré les trois enfans de la fournaise ardente, et de la main d'un Roi injuste. R. Ainsi soit-il.

Délivrez, Seigneur, l'ame de votre serviteur, comme vous avez délivré Susanne du crime dont elle étoit faussement accusée. R. Ainsi soit-il.

Délivrez, Seigneur, l'ame de votre serviteur, comme vous avez délivré David de la main du Roi Saül, et de la fureur de Goliath. R. Ainsi soit-il.

Délivrez, Seigneur, l'ame de votre serviteur, comme vous avez délivré des prisons vos Saints Apôtres Pierre et Paul. R. Ainsi soit-il.

Et comme vous avez délivré votre bienheureuse

Vierge et Martyre Sainte Thècle de trois horribles tourmens, ainsi délivrez, s'il vous plait, l'ame de votre serviteur, et mettez-la dans la possession de tous les biens de votre Paradis. R. Ainsi soit-il.

NOUS vous recommandons, Seigneur, l'ame de votre serviteur N. et nous vous prions, Seigneur JESUS, qui avez sauvé le monde, que vous ne refusiez point de mettre dans le sein de vos Patriarches cette ame, pour laquelle votre miséricorde vous a fait descendre sur la terre. Reconnoissez, Seigneur, votre créature, qui n'a point été créée par des Dieux étrangers, mais par vous seul, Dieu vivant et véritable ; parce qu'il n'y a point d'autre Dieu que vous, il n'y en a point qui fasse les ouvrages que vous faites. Seigneur, réjouissez son ame par votre présence et ne vous souvenez pas de ses anciennes iniquités, ni des égaremens que la violence des passions ou d'un mauvais désir a excités en elle. Car encore qu'elle ait péché, elle n'a pas abandonné la Foi du Père, du Fils et du St. Esprit, mais elle l'a conservée et a eu le zèle de Dieu gravé dans son cœur, et a fidèlement adoré Dieu qui a fait toutes choses.

SEIGNEUR, nous vous prions d'oublier ses ignorances et les péchés de sa jeunesse, faites-lui paroître votre grande miséricorde, et souvenez-vous de lui dans l'éclat de votre gloire. Que les Cieux lui soient ouverts, et que les Anges se réjouissent avec lui. Seigneur, recevez votre serviteur dans votre Royaume. Que Saint Michel, Archange de Dieu, qui a mérité d'être le Prince de la Milice céleste, le prenne en sa protection. Que les Saints

Al
le
Qu
Pie
célé
Pau
Qu
se
Qu
la p
Que
en c
cède
la ch
me
Chri
Espr

R.
Seign
ame ;
V.
reçoiv
sein
donne
Très-
Seign
ayez p
Not
Et n
R.
V.
R.

Anges de Dieu viennent au-devant de lui, et qu'ils le conduisent dans la céleste Cité de Jérusalem.— Qu'il soit reçu par le bienheureux Apôtre Saint-Pierre, à qui Dieu a donné les clefs du Royaume céleste. Qu'il soit secouru par l'Apôtre Saint-Paul, qui a été digne d'être un vase d'élection.— Que Saint-Jean, l'Apôtre élu de Dieu, à qui les secrets du Ciel ont été révélés, intercède pour lui. Que tous les Apôtres, à qui le Seigneur a donné la puissance de lier ou de délier, prient pour lui.— Que tous les Saints Elus de Dieu, qui ont souffert en ce monde pour le nom de Jésus-Christ, intercèdent pour lui, afin qu'étant délivré des liens de la chair, il mérite de parvenir à la gloire du Royaume céleste, par la grace de notre Seigneur Jésus-Christ, qui vit et règne avec le Père et le Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Le malade ayant rendu l'esprit, on dit :

R. Saints de Dieu, secourez-le ; Anges du Seigneur, venez au-devant de lui ; recevez son ame ; offrez-la devant le Très-Haut.

V. Que Jésus-Christ qui vous a appelé, vous reçoive, et que les Anges vous conduisent dans le sein d'Abraham. Recevez son ame, Seigneur, donnez-lui votre repos éternel. Offrez-la devant le Très-Haut.

Seigneur, ayez pitié de nous. Jésus-Christ, ayez pitié de nous.

Notre Père, &c. tout bas.

Et ne nous laissez pas succomber à la tentation.

R. Mais délivrez-nous du mal.

V. Seigneur, donnez-lui votre repos éternel.

R. Faites luire sur lui votre éternelle lumière.

- V. Seigneur, délivrez son ame.
 R. De la porte de l'Enfer,
 V. Qu'il repose en paix.
 R. Ainsi soit-il.
 V. Seigneur, écoutez ma prière.
 R. Et que mes cris s'élèvent jusqu'à vous.
 V. Que le Seigneur soit avec vous.
 R. Et avec votre esprit.

Prions.

NOUS vous recommandons, Seigneur, l'ame de N. votre serviteur, afin qu'étant mort au monde, il vive en vous ; et que toutes les offenses qu'il a commises par la fragilité de cette vie misérable, lui soient remises et effacées par l'indulgence de votre bonté et de votre miséricorde infinie.—Par Jésus-Christ notre Seigneur. Ainsi soit-il,

◆————◆

TABLE des CHAPITRES.

	Page.
E XERCICE Spirituel durant la Sainte Messe.	iii
Exercice pour la Confession.	ix
Préparation à la Sainte Communion.	xii
CHAP. I. La vertu consiste principalement dans la crainte de Dieu; quelle doit être cette crainte.	1
II. De l'amour de Dieu.	14
III. Il faut imiter N. S. dans la jeunesse, et pendant toute la vie.	20
IV. De l'amour et de l'honneur dûs à ses Père et Mère,	28
V. Suite du même sujet. Respect dû à ses Père et Mère, aux Maîtres et Maîtresses.	32
VI. De l'humilité et de la superbe.	41
VII. De l'obéissance.	47
VIII. De quelle manière les jeunes gens doivent recevoir les avis et les corrections.	51
IX. De l'amour du prochain.	55
X. De la chasteté.	65
XI. Des moyens de conserver la chasteté.	69
XII. Autres moyens de conserver la vertu de chasteté.	79
XIII. Sentimens de Saint-François de Sales sur les danses et les bals.	82

us.

l'ame
mort au
ffenses
misé-
lgence
—Par

Table.

CHAP.		Page.
XIV.	<i>De la retenue dans les paroles.</i>	89
XV.	<i>De la médisance et de la calomnie.</i>	91
	<i>Suite du ch. 15. sur le même sujet : de la médisance et des jugemens téméraires.</i>	98
XVI.	<i>Des querelles, des injures, des rapports, des reproches, et des railleries.</i>	109
XVII.	<i>Des amitiés.</i>	115
XVIII.	<i>Du mensonge.</i>	125
XIX.	<i>De la nécessité d'avoir un bon confesseur et guide dans les voies du salut.</i>	129
XX.	<i>Tous les fidèles, et sur-tout les jeunes gens, doivent se confesser souvent.</i>	133
XXI.	<i>Autres avis touchant la confession.</i>	134
XXII.	<i>Avis plus particuliers pour la confession.</i>	136
XXIII.	<i>De la Ste. Communion.</i>	141
XXIV.	<i>Avis pour bien communier,</i>	146
XXV.	<i>Du lever et du coucher. De la prière et du règlement de la journée.</i>	149
XXVI.	<i>Des dispositions qu'on doit avoir en s'habillant, et de la modestie dans les vêtemens.</i>	156
XXVII.	<i>De la dévotion à la Ste. vierge et à St. Joseph.</i>	168
XXVIII.	<i>De la dévotion à l'Ange Gardien et aux Saints.</i>	173

Table.

Page.	CHAP.	Page.
89	XXIX. De la lecture des bons livres.	175
91	XXX. Des conversations.	182
	XXXI. Du travail et de l'emploi du temps.	193
98	XXXII. Les jeunes gens ne doivent jamais avoir honte de faire le bien.	197
	XXXIII. Les artifices du démon pour engager les jeunes gens dans la tentation.	200
109	XXXIV. Des fautes qu'on fait dans les tentations.	202
115	XXXV. Quelles maximes les chrétiens doivent suivre dans la jeunesse, et en tout temps.	207
125	XXXVI. Du baptême, de sa dignité, et des obligations du Chrétien.	214
	XXXVII. Du sacrement de confirmation, et des dons du St. Esprit.	216
129	XXXVIII. Du respect qu'on doit avoir dans l'Eglise, de la Messe et de la manière de l'entendre.	221
	XXXIX. De la dévotion à N. S. J. C. et de la visite du T. S. Sacrement.	227
133	XL. De quoi il faut s'occuper quand on visite le St. Sacrement.	230
134	XLI. Du respect qu'on doit avoir pour les Prêtres.	233
136	XLII. Des jeux et des divertissemens.	240
141	XLIII. Des repas et de l'intempérance.	243
146	XLIV. Des veillées et assemblées nocturnes, des spectacles, des promenades, &c.	
149		
156		
168		
173		

Table.

CHAP.		Page.
XLV.	<i>Avis à la jeunesse, au sujet des gens de guerre, et de ce qui concerne la profession des armes.</i>	264
XLVI.	<i>Avis importants aux écoliers et aux étudiants.</i>	268
XLVII.	<i>Devoirs d'un écolier envers soi-même.</i>	273
XLVIII.	<i>Du choix de sa vocation.</i>	284
XLIX.	<i>Des dispositions au mariage.</i>	287
L.	<i>Dans quelles dispositions on doit célébrer le mariage, et passer le jour des noces.</i>	295
	<i>Vêpres du dimanche.</i>	321
	<i>Recommandation de l'Âme.</i>	328

re

14

p
p
re
la
ta
†
Que

Page
es
n^e
264
et
268
i-
273
284
287
it
le
295
321
328

NOUS recommandons aux
Fidèles de ce Diocèse l'usage
de cette septième Edition
des *Instructions Chrétiennes*
pour les Jeunes-Gens ; le
prompt débit des six premiè-
res ayant démontré combien
la lecture leur en étoit avan-
tageuse.

† B. C. EV. DE QUEBEC.
Québec, le 14 août 1827.





